

ACTA SEMIOTICA

III, 5, 2023

Le point sémiotique

En souvenir de Joseph Courtés

A la mémoire de Desiderio Blanco

Dossier

Altérité / Diversité

Ouvertures théoriques

Analyses et descriptions

Dialogue

In vivo

Bonnes feuilles



Centro de Pesquisas Sociosemióticas

Pontifícia Universidade Católica de São Paulo

Av. Nazaré, 993, bloco III, sala 2

CEP: 04263-100, Ipiranga, São Paulo (SP)

<https://www.pucsp.br/cps/>

AS

Acta Semiotica

successor des *Actes Sémiotiques*, revue fondée en 1978 par

sucessora das *Actes Sémiotiques*, revista fundada em 1978 por

Algirdas J. Greimas

III, 5, 2023

Direção :

Ana Claudia de Oliveira

Redator chefe :

Eric Landowski

Comitê de redação :

Per Aage Brandt †

Giulia Ceriani

Paolo Demuru

Yvana Fachine

Guido Ferraro

Manar Hammad

Nijolé Kersytė

Ana Claudia de Oliveira

Jean-Paul Petitimbart

Conselho editorial :

Claude Calame

Norma Discini

José Luiz Fiorin

Peter Fröhlicher

Bernard S. Jackson

Tarcisio Lancioni

Massimo Leone

Anna Maria Lorusso

Jorge Lozano †

Francesco Marsciani

Kestutis Nastopka

Herman Parret

Jean Petitot

Óscar Quezada

Mehmet Rifat

Franciscu Sedda

Pekka Sulkunen

Arunas Sverdiolas

Eero Tarasti

Luiz Tatit

Felix Thürlemann

Jean-Didier Urbain

Saulius Žukas

Comitê de leitura :

Cristina Addis

Daniele Barbieri

Anouar Benmsila

Marc Bogo

José Carlos Cabrejo

Pierluigi Cervelli

Luciana Chen

João Ciacio

José Contto

Nicola Dusi

Lucrecia Escudero

Roberto Flores

Francesco Galofaro

Rayco González

Giorgio Grignaffini

Stefano Jacoviello

Paulius Jevsejevas

Morteza B. Moein

Federico Montanari

Roberto Pellerey

Alain Perusset

Moema Rebouças

Luiza Silva

Didier Tsala

Design :

Marc Barreto Bogo

Assistência editorial :

Rafael Alves

Configuração do sistema OJS :

Open Journal Solutions

Periodicidade : semestral

Idiomas : português, francês,
italiano, inglês, espanhol

ACTA SEMIOTICA

III, 5, 2023

<i>Éditorial / Editorial</i>	5
Le point sémiotique	
Jean-Paul Petitimberty <i>Mehr Licht !</i>	9
En souvenir de Joseph Courtés	
Présentation	36
Joseph Courtés <i>“La Baba-yaga” : perspectives sémiotiques</i>	40
A la mémoire de Desiderio Blanco	
Présentation	54
Óscar Quezada <i>Prólogo a la segunda edición de Imagen por imagen, de Desiderio Blanco</i>	57
Desiderio Blanco <i>Imagen por imagen (Extracto)</i>	61
Eric Landowski <i>Perdue et retrouvée, notre expérience</i>	67
Dossier — Altérité / Diversité	
Présentation	76
Eric Landowski <i>Pour une grammaire de l'altérité</i>	79
Paolo Demuru <i>O mesmo e o diverso. A construção discursiva do povo na política : notas a partir do caso brasileiro</i>	95
Yvana Fachine, Eduarda Mota <i>Face à diversidade brasileira, as disputas políticas em torno da cultura</i>	108
Alexandre Bueno <i>Do estranho ao familiar : percursos com a alteridade</i>	128
Ouvertures théoriques	
Manar Hammad <i>De l'espace et des hommes : Identité de groupe et traces de la privatisation de l'espace et de la propriété à l'époque néolithique</i>	142
Eduardo Yalán, Elder Cuevas <i>Modos de textualidad : apunte metodológico para un materialismo semiótico</i>	178
Analyses et descriptions	
Marin Dargent <i>Sémiotique des pratiques sportives : styles de jeu — l'exemple du rugby</i>	196
Roberto Pellerey <i>Corpi in scena : il senso, il testo, l'interpretazione dello spettacolo teatrale</i>	214
Anna Maria Lorusso <i>Le débat sur les catégories de genre : comment rendre les langues adéquates</i>	236
Dialogue	
Paolo Demuru, Eric Landowski, Franciscu Sedda <i>Profession : sémioticiens. II. Import-export en 2023</i>	247
In vivo — Miroirs du stade	
Présentation	265
Françoise Ploquin <i>Malheur aux vaincus !</i>	268
Guido Ferraro <i>Ventidue giocatori in cerca d'autore : l'imprevedibile e la grammatica del racconto</i>	276
Giorgio Grignaffini <i>I mondiali di calcio e la TV</i>	288
Bonnes feuilles	
Présentation	294
Ana Claudia de Oliveira (org.) <i>Por uma semiótica engajada</i>	297

Éditorial

Acta Semiotica met un point d'honneur à orchestrer le discours de la sémiotique en jouant sur plusieurs registres, y compris *allegro* et *vivace*. C'est une manière de montrer qu'en parallèle avec sa vocation scientifique la discipline participe des aspects les plus divers de la vie. Le présent numéro ne fait pas exception.

Registre de *l'auto-réflexion* avec le *Point sémiotique*. Pour « faire le point », Jean-Paul Petitimbert pose un regard critique sur notre discipline. Il veut comprendre les raisons de sa marginalisation, spécialement en France. Après les avoir analysées, il préconise de grands changements concernant nos pratiques de recherche et d'enseignement — changements d'autant plus urgents, souligne-t-il, que la crise que nous vivons sur le plan environnemental et climatique, social et politique, est aussi, en profondeur, une crise du sens qui par nature interpelle tout spécialement les sémioticiens.

Registre *conversationnel* avec la rubrique *Dialogue*. En posant la question des rapports entre la sémiotique et les disciplines voisines, les trois interlocuteurs déjà réunis dans le précédent numéro (P. Demuru, E. Landowski, Fr. Sedda) poursuivent leur réflexion sur les conditions théoriques et pratiques d'une meilleure insertion de la sémiotique dans le débat général actuel.

Registre de la *conceptualisation* avec *Ouvertures théoriques*. Manar Hammad prolonge ici ses recherches sur l'espace en y intégrant une problématique de l'appropriation : ce ne sont pas seulement les hommes qui circulent d'un lieu à un autre mais aussi les fragments d'espace, les propriétés, qui circulent entre les hommes. Eduardo Yalán et Elder Cuevas cherchent pour leur part à relancer l'ancien projet d'une sémiotique d'inspiration marxiste ; laissant toutefois de côté la voie tracée dans les années 60-70 par Ferruccio Rossi-Landi, ils proposent une démarche nouvelle, en partie inspirée par les problématiques qui depuis les années 1990 ont renouvelé la définition greimassienne du texte.

Registre du *faire sémiotique* « en acte » avec la rubrique *Analyses et descriptions*. Ici, l'efficacité analytique des modèles est mise à l'épreuve d'objets spécifiques,

qu'il s'agisse du jeu de rugby, décrit par Marin Dargent à l'aide du modèle socio-sémiotique interactionnel, du théâtre d'avant-garde envisagé par Roberto Pellerey dans la perspective du modèle peircien, ou du parler « politiquement correct » interrogé par Anna Maria Lorusso à la lumière des acquis de la linguistique stucturale.

Registre de l'*expérience* avec *In vivo*, rubrique qui privilégie le vécu en tant que niveau à partir duquel des questions sémiotiquement pertinentes peuvent être formulées. Pour ce numéro, c'est le déferlement de passions déchaînées en décembre 2022 par le « Mondial » de football qui inspire les réflexions de Françoise Ploquin, Guido Ferraro et Giorgio Grignaffini.

Registre de la *référence* avec les *Bonnes feuilles*, dont le principe est d'extraire de l'actualité éditoriale des travaux susceptibles de nourrir les recherches futures : cette fois-ci un volume dirigé par Ana Claudia de Oliveira autour de l'idée d'engagement, appliquée à la sémiotique elle-même.

Aussi, bien sûr, registre essentiel du *travail collectif* avec la rubrique *Dossier*. C'est là le point le plus ardu de toute l'entreprise. Constituer une équipe autour d'un thème ou d'un problème commun — ici celui de l'« Altérité / Diversité » — et assurer à la fois la pluralité et la cohérence des points de vue reste un idéal rarement atteint.

Et enfin il y a malheureusement aussi le registre du *souvenir*. Après avoir récemment perdu Paolo Fabbri, en juin 2020, Per Aage Brandt en novembre 2021, Jean-Claude Coquet en janvier 2023, alors qu'il venait de nous confier la publication d'un de ses derniers écrits, c'est maintenant le souvenir de deux autres grandes figures fondatrices que nous sommes amenés à célébrer : Joseph Courtés, mort le 10 mars 2023, et Desiderio Blanco, qui nous avait quittés quelques mois plus tôt, le 2 juillet 2022.

Eric Landowski

Editorial

Acta Semiotica faz questão de orquestrar o discurso da semiótica tocando em vários registros (no sentido de variação da fala em função da situação), inclusive *allegro* e *vivace*. É uma maneira de mostrar que paralelamente à sua vocação científica, a disciplina participa dos mais diversos aspectos da vida. A presente edição não é exceção.

Registro da *auto-reflexão* com o *Point sémiotique*. Para “fazer o balanço”, Jean-Paul Petitimberty lança um olhar crítico sobre nossa disciplina. Ele quer entender as razões de sua marginalização, especialmente na França. Após tê-las analisado, defende grandes mudanças nas nossas práticas de pesquisa e de ensino — mudanças tanto mais urgentes, sublinha, que a crise que vivemos no plano do ambiente e do clima, do social e da política, é também, em profundidade, uma crise de sentido que por sua natureza desafia especificamente os semioticistas.

Registro *conversacional* com a rubrica *Diálogo*. Ao colocar a questão da relação entre a semiótica e as disciplinas vizinhas, os três interlocutores já reunidos no número precedente, P. Demuru, E. Landowski e F. Sedda, continuam a sua reflexão sobre as condições teóricas e práticas de uma melhor inserção da semiótica no debate geral atual.

Registro da *conceptualização* com *Aberturas teóricas*. Manar Hammad prolonga aqui suas investigações sobre o espaço, agora integrando nelas uma problemática da apropriação : não são apenas os homens que circulam de um lugar para outro, mas também os fragmentos de espaço, as propriedades, que circulam entre os homens. Eduardo Yalán et Elder Cuevas procuram por sua vez relançar o antigo projeto de uma semiótica de inspiração marxista ; porém, deixando de lado a via traçada nos anos 60-70 por Ferruccio Rossi-Landi, propõem uma nova abordagem alicerçada nas problemáticas que, desde os anos 1990, renovaram a definição greimasiana do texto.

Registro do *fazer semiótico* “em ato” com a seção *Análises e descrições*. Aqui, a eficácia analítica dos modelos é posta à prova de objetos específicos, seja o

jogo de rúgbi, descrito por Marin Dargent por meio do modelo sociosemiótico interacional, o teatro de *avant-garde* pensado por Roberto Pellerey na perspectiva do modelo peirciano, ou o discurso “politicamente correto” questionado por Anna Maria Lorusso à luz da linguística estrutural.

Registro da *experiência* com *In vivo*, seção que privilegia o “vivido” enquanto nível a partir do qual podem ser formuladas questões semioticamente pertinentes. Para essa edição, é a onda das paixões desencadeadas em dezembro de 2022 pelo « Mundial » de futebol que inspira as reflexões de Françoise Ploquin, Guido Ferraro et Giorgio Grignaffini.

Registro da *referência* com as *Bonnes feuilles*, cujo princípio é extrair da atualidade editorial trabalhos susceptíveis de alimentar futuras pesquisas : desta vez um volume dirigido por Ana Claudia de Oliveira em torno da idéia de engajamento, aplicada à própria semiótica.

Também, claro, o registro essencial do *trabalho coletivo*, com a seção *Dossier*. Está é a parte mais difícil de todo o empreendimento. Reunir uma equipe em torno de um tema ou um problema comum — aqui o da « Alteridade / Diversidade » — e garantir tanto a pluralidade quanto a coerência dos pontos de vista representa um ideal raramente alcançado.

E por último, infelizmente, também há o registro da *lembrança*. Depois de ter perdido recentemente Paolo Fabbri, em junho de 2020, Per Aage Brandt, em novembro de 2021, Jean-Claude Coquet, em janeiro de 2023, pouco após ele nos ter confiado a publicação de um de seus últimos escritos, é agora a lembrança de duas outras grandes figuras fundadoras que somos levados a celebrar : Joseph Courtés, morto em 10 de março de 2023, e Desiderio Blanco, que nos deixou oito meses antes, em 2 de julho de 2022.

Eric Landowski

« *Mehr Licht !* »

Jean-Paul Petitimberty

ESCP, Paris — CPS, São Paulo

Introduction

Mehr Licht ! Tels furent les derniers mots de Goethe, repris par Greimas à la fin de *De l'Imperfection*. Si à notre tour nous empruntons la formule et la plaçons en tête de la présente réflexion sur la situation actuelle de la sémiotique et sur sa vocation dans les années qui viennent, c'est à la manière d'un mot d'ordre — d'un « cri de guerre ». Une longue pratique de la « sémiotique professionnelle » en tant qu'enseignant dans diverses grandes écoles¹ et que « consultant » auprès de nombreuses entreprises nous a en effet convaincu que parmi les sciences sociales notre discipline tout spécialement a quelque lumière à apporter face à la confusion du monde d'aujourd'hui et aux périls qui guettent. Non seulement aux autres sciences (y compris la science économique) mais surtout de manière plus générale à quiconque cherche à approfondir la compréhension du monde qui nous entoure.

Mais plaider efficacement pour la diffusion de la démarche et de la méthode sémiotiques ne va pas de soi. Pour penser la manière dont notre discipline peut ou pourrait intervenir dans le contexte actuel, il nous faudra d'abord « faire le point » sur un plan plus général, en tentant de dégager la dimension sémiotique des grands problèmes qui se posent aujourd'hui. Sera indispensable aussi une réflexion critique sur la manière dont la discipline s'est jusqu'ici présentée dans son contexte universitaire et professionnel, et plus largement sur la scène intellectuelle. Restera finalement à formuler quelques propositions en vue de la rendre plus performante et de la faire mieux comprendre à l'avenir.

¹ Ecoles supérieures de commerce et de communication : ESSEC, ESCP, CELSA-Sorbonne, EM Lyon.

1. Un monde en perte de sens

Le monde va mal et désormais plus personne ne peut l'ignorer. Nous traversons collectivement une zone de hautes turbulences, une période de l'histoire de l'humanité qui se dessine non pas comme une crise (puisque cela supposerait qu'une fois résolue, le monde retrouverait son état initial) mais comme une mutation, ou plutôt une bifurcation, au sens de ce terme chez les théoriciens de la complexité. Ce n'est pourtant pas du devenir théorique de la sémiotique sous forme de complexification de ses modèles que nous allons traiter. C'est de son devenir pratique. Les difficultés du temps présent ont beau relever d'ordres très divers (démographique, social, politique, économique et, pire encore, écologique et climatique), elles ont toutes pour point commun de poser, fondamentalement, des problèmes de sens. La sémiotique est par conséquent la première des disciplines à devoir les analyser, à pouvoir se prononcer et prendre position. Et dans un monde désorienté où, répète-t-on de toute part, le besoin de sens se fait chaque jour plus pressant, surtout parmi les plus jeunes, ses analyses auraient à coup sûr quelque chance d'être entendues. — A condition d'être bien fondées et convenablement formulées !

1.1. Changement de paradigme

Nombreux sont les philosophes, sociologues, historiens ou prospectivistes qui avancent l'idée qu'un changement radical de paradigme² serait en cours et que l'instabilité de la période actuelle serait le résultat du croisement entre une courbe ascendante, celle des forces vives du paradigme émergent, et celle, descendante, des institutions de pouvoir de l'ancien, dit de la « modernité ».

Ce paradigme de la modernité qui prévaut encore mais semble aujourd'hui moribond (c'est son agonie qu'on qualifie de « post-moderne ») remonte aussi loin que la Renaissance, avec l'avènement du concept de temps linéaire assorti de son corollaire, la notion de progrès, qui s'est peu à peu étendue à l'ensemble des activités humaines, tant cognitives (connaissances scientifiques) que pragmatiques (techniques de production). Elle est au cœur de l'humanisme du XVI^e siècle, du rationalisme du XVII^e, du criticisme des « Lumières », du positivisme du XIX^e pour enfin être mise à mal par le nihilisme sanglant du XX^e (Verdun, Auschwitz, Hiroshima, Goulag, Bhopal, etc.). Il n'est dès lors guère étonnant que la maxime « On n'arrête pas le progrès ! » soit passée d'un contenu euphorique à son opposé et qu'on la trouve aujourd'hui couramment utilisée sous forme ironique pour qualifier une innovation dont on pense qu'elle ne sert à rien, voire qu'elle crée ou aggrave un problème au lieu de le résoudre.

De fait, ne sommes-nous pas inondés aujourd'hui d'innovations en tous genres, et surtout par celles dont nous n'avons aucun besoin ? C'est que l'idée de progrès s'est fait absorber par celle d'innovation, qui pourtant n'en est qu'un avatar dégradé. Car si le progrès suppose un certain degré d'innovation, en

2 « Paradigme », évidemment au sens usuel et non linguistique du terme.

revanche toute innovation n'est pas, loin de là, synonyme de progrès. L'idéal d'avancées scientifiques et techniques au service d'un avenir meilleur qui avait constitué l'horizon téléologique des cinq siècles passés s'est peu à peu édulcoré et perverti au « profit » (c'est le cas de le dire) de l'idéologie mercantiliste qui a conduit à l'« allotélie » actuelle, situation où le but atteint diffère de celui qui était initialement visé et où on peut voir la cause profonde du changement de paradigme en cours.

Si l'objectif de progrès, quelque désirable qu'il puisse paraître, ne fait plus consensus, c'est aussi parce que « croire en lui suppose pour chacun d'accepter de sacrifier du présent personnel au nom d'un futur collectif »³. Or ces deux dimensions, sacrificielle et collective, entrent en complète contradiction, voire en conflit, avec les valeurs individualistes d'hédonisme et d'immédiateté que le mercantilisme dominant, moyennant son outil de propagande principal qu'est le marketing de l'innovation, a instillées dans l'esprit de ses divers publics cibles : la performance facile (le moindre effort), la sécurité (l'absence de risque), le confort et le plaisir (la non-austérité), le bien-être et ce qu'on appelle le « développement personnel » (le narcissisme), etc.⁴.

1.2. Numérique, robotique et autres algorithmes

Alors que les termes de progrès et d'innovation sont fréquemment pris pour synonymes, ils procèdent en fait de deux logiques distinctes, dont chacune s'appuie sur une axiologie de la temporalité qui lui est propre.

Pour le progrès, le temps qui passe est constructeur (à condition évidemment d'avoir configuré un dessein commun désirable, explicité une représentation crédible et attractive de l'avenir et d'œuvrer à son avènement). Pour l'innovation, le passage du temps doit au contraire être combattu car il est conçu comme inéluctablement corrupteur : ne cessant d'abîmer les choses et les situations, il dégrade sans fin notre environnement et nos conditions de vie. C'était la définition qu'en donnait déjà Francis Bacon en 1625 : « si le temps, bien sûr, change les choses pour le pire, et que la sagesse et le conseil ne les modifient pas pour le meilleur, quelle sera la fin ? »⁵. L'état catastrophique de la planète sert aujourd'hui à justifier et renforcer ce credo qui n'a guère évolué depuis le XVII^e siècle : il serait impératif d'innover, non pas pour faire advenir un monde meilleur, mais paradoxalement pour empêcher l'actuel de se déliter⁶. Cela en apportant aux maux qui le frappent des remèdes toujours plus efficaces.

3 Formule de Luc Ferry citée par Étienne Klein dans *Sauvons le progrès. Dialogue avec Denis Lafay*, Paris, l'Aube, 2017.

4 Voir notamment B. Heilbrunn, *L'obsession du bien-être*, Paris, Laffont, 2019.

5 F. Bacon, « (...) if time of course alter things to the worse, and wisdom and counsel shall not alter them to the better, what shall be the end ? ». « Of innovation », *Essayes or Counsels, Civill and Morall*, 1625 (<https://www.gutenberg.org/files/575/575-h/575-h.htm>). Notre traduction.

6 Le verbe *innover* fut d'abord utilisé par les juristes, dans le sens d'ajouter une clause ou un avenant à un contrat. Son usage s'est ensuite étendu pour désigner le fait d'introduire une nouveauté dans une chose préexistante *afin de la rendre pérenne*.

En termes de syntaxe narrative standard, si le progrès se décline sous forme de programmes de transformation du monde (à base de conjonctions ou de disjonctions), l'innovation vise plutôt à effectuer des programmes de préservation (à base de non conjonctions ou de non disjonctions), comme le soulignent de nombreux mots d'ordre actuels : « *protection* de l'environnement », « *sauvegarde* des espèces », « *conservation* de la biodiversité », « développement *durable* ». C'est cette version dysphorique du passage du temps que le mercantilisme a fait sienne (notamment en cultivant l'obsolescence programmée des produits et services) pour sous-tendre la surenchère d'innovations permanente dont il fait preuve, précisément parce qu'elle entraîne dans une logique de consommation sans fin.

De quoi cette innovation est-elle donc le nom aujourd'hui ? Au nom de quoi s'impose-t-elle ? Le progrès est long-termiste et patient, l'innovation court-termiste et fébrile. Elle se nourrit de l'état d'urgence qu'elle entretient elle-même et c'est sous prétexte d'une plus grande efficacité, conçue avant tout comme un gain de temps (au double sens de gagner *du* temps et de gagner *sur* le temps), qu'elle envahit toutes les sphères de la société. C'est pourquoi elle est avant tout technologique et repose pour une très large part sur l'accélération exponentielle des productions et des échanges que permettent l'automatisation, la robotisation, l'informatisation et la dématérialisation d'un nombre croissant d'activités (économiques, industrielles, commerciales, sociales, culturelles, etc.). Autrement dit, l'innovation contemporaine est avant tout *digitale* (ou numérique, les deux termes sont interchangeable).

Parmi les nombreux effets pervers de ce *nec plus ultra* que serait le digital, on trouve les clivages entre groupes de personnes, pour ne pas dire entre coteries, qu'on voit poindre sur les « réseaux (dits) sociaux ». Dans ces groupes, ou plutôt ces « petites bulles cognitives » comme les appelle le philosophe des sciences Étienne Klein⁷, aucune opinion n'est soumise à contradiction. L'activité principale consiste à s'auto- et s'entre-congratuler. La pensée critique, la « valeur esprit », selon l'expression du philosophe Bernard Stiegler⁸, est donc *de facto* exclue de ces bulles au profit de ce qu'il appelait la « misère symbolique »⁹. Plus alarmistes et plus critiques encore, certains analystes vont jusqu'à parler de « servitude volontaire »¹⁰ aboutissant à la mise en esclavage des individus, d'autres à pointer le risque de « crétinisation » et de « narcissisation » des masses, aboutissant à une humanité nombriliste où la violence, la vulgarité et la médiocrité font loi, etc.

Plutôt que de multiplier à notre tour les exemples d'effets nocifs du tout numérique (ou du tout algorithmique)¹¹, il nous suffira de retenir que le concept d'innovation, dont le numérique est aujourd'hui le parangon, a non seulement

7 Dans *Sauvons le progrès*, *op. cit.*

8 Voir l'ouvrage collectif *Réenchanter le monde : la valeur esprit contre le populisme industriel*, Paris, Flammarion, 2006.

9 Cf. B. Stiegler, *De la misère symbolique. L'époque hyperindustrielle* (t. I) et *La catastrophe du sensible* (t. II), Paris, Galilée, 2004 et 2005.

10 Cf. E. Landowski, « Pièges : De la prise de corps à la mise en ligne », *Carte Semiotique*, 4, 2016.

11 Cf. A. Casilli, *En attendant les robots. Enquête sur le travail du clic*, Paris, Seuil, 2019.

supplanté celui de progrès, mais est devenu un mot-fétiche, un terme fourre-tout, et trompeur. Car bien qu'il brandisse la bannière de la nouveauté, il ne vise qu'à maintenir le monde en l'état, en aucun cas à le transformer. Si l'innovation numérique permet sans doute de guérir quelques-uns de nos maux, elle ne configure aucun futur désirable, ne dessine aucun horizon à atteindre et ne peut prétendre à constituer un projet de société. Son mot d'ordre pourrait être cette célèbre injonction paradoxale : « Il faut que tout change pour que rien ne change ! ».

Du point de vue socio-sémiotique qui est le nôtre, l'ensemble de ces évolutions technologico-mercantiles relève du régime interactionnel de la programmation et, en particulier, de l'*insignifiance* qui caractérise le régime de sens qui lui est attaché. Elles visent en effet à assurer une certaine *continuité* de l'état du monde, avec pour corollaire, face aux incertitudes de l'avenir, le besoin d'une rassurante *sécurité* (qui en constitue le régime de risque). Dans ces conditions, comment s'étonner de la désorientation de la jeunesse contemporaine et de la déroute générale du sens (de la vie) qu'elle ressent et cherche à enrayer ? Comment ne pas comprendre qu'ici ou là de jeunes diplômés se lancent dans des diatribes subversives aux oreilles de l'*establishment* universitaire ? Deux exemples.

Le jour de la cérémonie de remise du titre d'ingénieur de l'école Centrale Nantes, le 30 novembre 2018, cette déclaration d'un des lauréats :

Nous, les ingénieurs, sommes les géniteurs de l'obsolescence programmée. (...) Il est grand temps (...) de co-construire un futur souhaitable où l'argent ne soit plus la seule valeur.¹²

Et cet « appel à désertier » de la part d'un groupe de huit étudiants de l'école d'ingénieurs AgroParisTech, le 30 avril 2022, lors de la remise de leur diplôme :

(...) nous refusons de servir ce système et nous avons décidé de chercher d'autres voies, de construire nos propres chemins. (...) Nous sommes plusieurs à ne pas vouloir faire mine d'être fiers et méritants d'obtenir ce diplôme à l'issue d'une formation qui pousse globalement à participer aux ravages sociaux et écologiques en cours. (...) Nos métiers sont destructeurs. (...) Nous ne voyons pas les sciences et techniques comme neutres et apolitiques : nous pensons que l'innovation technologique ou les start-ups ne sauveront rien d'autre que le capitalisme.¹³

Venant d'ingénieurs dont le métier et les savoirs-faire consistent à apporter des réponses concrètes à des problèmes qu'ils ne sont pas censés questionner, de telles déclarations manifestent un mal-être plus général. Ce sont là des signes évidents de la prise de conscience du fait que les « solutions innovantes » à base d'algorithmes qui leur sont demandées aujourd'hui ont de grandes chances d'être la source des problèmes de demain. Et que ce cercle vicieux n'a plus aucun sens, si tant est qu'un jour il en ait eu un.

12 <https://umanz.fr/essentiels/25/01/2019/empecher-que-le-monde-ne-se-defasse-le-discours-de-clement-choisne>.

13 https://www.liberation.fr/environnement/agriculture/a-agroparis-tech-le-discours-detudiants-refusant-les-jobs-destructeurs-qui-leur-sont-promis-20220511_VVHAHQYAZFFRFIHLJECXPVG7U/.

1.3. Dérèglement climatique et dérégulation des marchés (ou vice versa)

Selon le modèle socio-sémiotique interactionnel, le non-sens n'est pas l'apanage du seul régime de la programmation et de la continuité qui le fonde. Il peut procéder aussi de son vis-à-vis, sous-tendu, lui, par le discontinu et régi par l'arbitraire du hasard : le régime de l'*accident* insensé (ou de l'*assentiment* face à l'inévitable). A l'« excès de cohésion » de l'un fait face l'« excès de dispersion » de l'autre¹⁴.

Or la sidérante et erratique cohorte de catastrophes naturelles aux conséquences souvent irréversibles que nous connaissons depuis plusieurs années et qui fait planer la menace d'une sixième extinction de masse a toutes les caractéristiques de cet excès de dispersion. C'est ce que résume le terme d'anthropocène : l'ordre naturel des choses et de notre environnement, celui du *cosmos*, dans la tranquille régularité duquel ont vécu toutes les générations précédentes, s'est brutalement métamorphosé en *kakosmos*¹⁵, c'est-à-dire en un *chaos* dénué de sens, où règne l'aléatoire, et donc l'imprévisible. Ce nouveau « régime climatique » est la preuve patente que la vieille vision occidentale du monde que Philippe Descola appelle *naturaliste*¹⁶ et Bruno Latour *moderniste* n'est plus d'actualité.

En termes interactionnels, il s'agit des rapports dialectiques complexes entre le régime de la programmation et celui de l'accident¹⁷. A l'ère pré-anthropocène, le régime d'interaction entre le milieu et ses occupants humains s'était développé sur la base de la continuité, de la régularité et donc de la prévisibilité. Des lois déterministes régissaient un univers naturel envisagé comme un objet purement inanimé et passif pouvant être à la fois étudié par les sciences exactes, exploité par la technique et pillé comme ressource, *ad libitum*, par la rapacité du capitalisme industriel. Au contraire, le nouveau régime climatique qui, à la suite de ce pillage, prévaut aujourd'hui, se caractérise par le principe de la discontinuité radicale et se manifeste sous la forme d'une série de cataclysmes écologiques aléatoires et de plus en plus fréquents. Ce n'est pas ici le lieu de débattre de la nature précise des rapports entre ces régimes, autrement dit de déterminer si on a affaire à une « programmation aléatoire », à un « aléa programmé » ou à une alternance entre les deux¹⁸. Quoi qu'il en soit, on ne peut esquiver la présence ou bien, dans le cas de la programmation, d'un *actant-objet* (ou « non-sujet » selon la terminologie de J.-Cl. Coquet) doté du pouvoir-faire que révèlent les lois de la nature mises au jour par les sciences exactes, ou bien, sous le régime de l'accident, d'un *actant-joker* prenant la forme d'une puissance supérieure dont

14 E. Landowski, *Passions sans nom*, Paris, P.U.F., 2004, p. 51.

15 B. Latour, « Agency at the time of the anthropocene », *New Literary History*, 45, 2014, p. 8.

16 Ph. Descola, « Humain, trop humain », *Esprit*, 12, 2015. Voir aussi, *Par-delà Nature et Culture*, Paris, Gallimard, 2005.

17 Cf. J.-P. Petitimberty, « Anthropocenic Park : humans and non-humans in socio-semiotic interaction », *Actes Sémiotiques*, 120, 2017.

18 Sur ces questions, cf. E. Landowski, « Complexifications interactionnelles », *Acta Semiotica*, 1, 2, 2021.

les « décrets » arbitraires semblent inexplicables et forcent l'assentiment¹⁹. C'est parce qu'ils métaphorisent cet imprévisible « actant-joker » en l'actorialisant que Lovelock (et à sa suite Latour) le baptise du nom d'une divinité mythologique, Gaïa²⁰.

A partir de ce constat, on comprend encore mieux le rejet exprimé par les jeunes ingénieurs cités plus haut, à la fois victimes impuissantes des réactions aléatoires de Gaïa et possibles causes de ses sautes d'humeur. Entre régime de la programmation et régime de l'accident, ils se sentent pris en tenaille, dans un *double bind* dont chacun des termes est dénué de sens, et l'ensemble de toute signifiante. C'est donc la totalité du « système », ses vieux schémas et ses nouveaux mots d'ordre qu'ils vouent aux gémonies :

Nous ne croyons ni au « développement durable », ni à la « croissance verte », ni à la « transition écologique », expressions qui sous-entendent que la société pourra devenir soutenable sans qu'on se débarrasse de l'ordre social dominant.²¹

A quel « ordre social dominant » font-ils allusion ? Compte tenu du contexte, on comprend qu'il s'agit à vrai dire surtout d'un ordre économique, à savoir l'*ordo-libéralisme* (et ses variantes), cette doctrine héritière du libéralisme pur inventé par Adam Smith, qui prône la dérégulation des marchés moyennant la réduction de l'interventionnisme de l'État afin de laisser toute latitude aux investisseurs entreprenants, aux aventuriers du capitalisme prêts à prendre tous les risques, et de favoriser la libre concurrence entre les entreprises comme entre les nations. Le substrat de ce courant de pensée dominant est une croyance : on fait le pari qu'en maximisant les chances de profit de chacun, l'action de la mythique « main invisible » des marchés, invoquée par Adam Smith, sorte de force naturelle transcendante et providentielle, permettra à la fortune de quelques-uns de contribuer au bien-être de tous par effet de « ruissellement ». Dans « Politiques de la sémiotique », Landowski consacre un chapitre à la modélisation des grands systèmes d'économie politique dans lequel il soutient aussi qu'

à l'opposé des stratégies qui visent la stabilité, la régularité et la sécurité du développement [du type économie planifiée], prennent place divers types de pratiques — dont celles dominantes dans notre monde « globalisé » et de plus en plus « dérégule » — qui privilégient le régime de l'accident et mettent délibérément la survie économique sous la dépendance de l'aléa, financier en premier lieu.²²

En termes interactionnels, cette main invisible d'Adam Smith n'est qu'une autre figuration de l'actant central du régime de l'accident que nous avons déjà croisé à propos de l'anthropocène, l'*actant-joker* (c'est-à-dire le hasard) auquel Landowski attribue un rôle *catastrophique* « polyvalent », défini comme le contraire

19 E. Landowski, *Les interactions risquées*, Limoges, Pulim, 2005, p. 71.

20 J. Lovelock, *The Revenge of Gaia. Why the Earth is Fighting Back and How We Can Still Save Humanity*, New York, Basic Books, 2006 ; B. Latour, *Face à Gaïa*, Paris, La Découverte, 2015.

21 Discours des ingénieurs AgroParisTech, 30 avril 2022.

22 « Politiques de la sémiotique », *Rivista Italiana di Filosofia del Linguaggio*, 13, 2, 2019, p. 18.

du « rôle thématique » monovalent et figé qui régit, lui, le comportement des actants du régime de la programmation²³.

Ainsi se dessine une situation où le non-sens est roi. Pour reprendre notre thème introductif du changement de paradigme, cette situation est le produit de cet « ancien monde » qui, malgré son bilan désastreux, s'efforce aujourd'hui de résister, précisément parce qu'il est en voie de disparition. A notre sens, ce n'est pas la moindre des vertus de la sémiotique, et en particulier de la socio-sémiotique, que d'avoir construit un appareil conceptuel puis, au cours de vingt dernières années, une syntaxe élargie qui permet d'en mettre au jour les fondements comme d'en décrire les rouages.

2. « Ni cosmos ni chaos »

Mais qu'en est-il du nouveau paradigme émergent ? Il ne semble pas encore totalement configuré car il ne se manifeste qu'à travers une myriade d'expériences marginales menées dans divers pays et dans divers domaines (urbanisme, agriculture, manufacture, commerce, monnaie, etc.²⁴). Il s'agit de tentatives alternatives, peu ou mal définies, d'initiatives collectives expérimentales isolées, prises en général par des jeunes à la recherche d'« un [nouveau] mode de vie, une [nouvelle] idéologie, une [nouvelle] manière de donner sens au monde et aux choses », pour paraphraser Philippe Descola qui, lui-même, milite en faveur de nouvelles formes de « mondiation »²⁵. Ce que ces tâtonnements ont en commun est ce qu'il est convenu d'appeler une « quête de sens » en vue de pallier la non-signifiante du « système » qui, bien que moribond, reste encore prédominant. Il est, selon nous, du devoir impératif des sémioticiens qu'ils s'emparent collectivement de cette question et contribuent activement à ce mouvement qui s'efforce, tant bien que mal, de configurer un futur désirable et mobilisateur parce que porteur de sens.

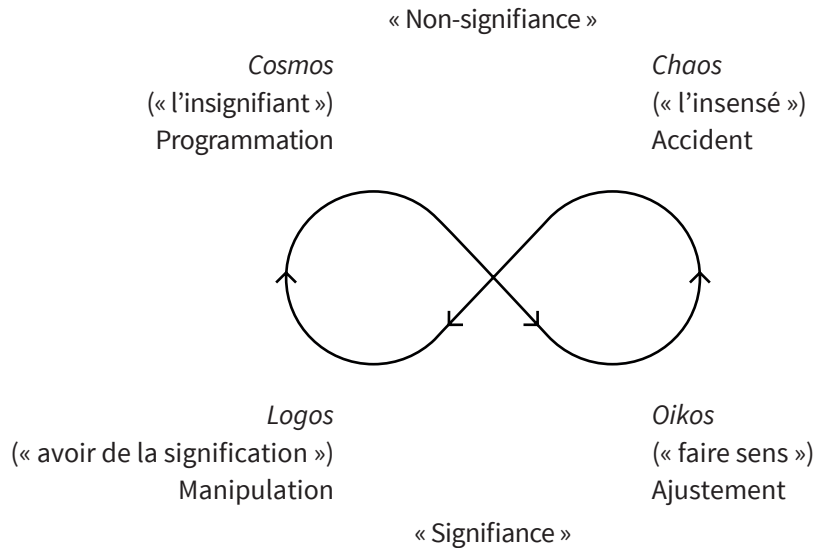
Or le modèle interactionnel qui nous a permis de rendre compte de l'état du monde actuel et de le situer dans la zone de la non-signifiante prévoit le dépassement des termes qui constituent cette zone (à savoir la programmation et l'accident), pour accéder à leurs sub-contraires, manipulation et ajustement, c'est-à-dire à l'une ou l'autre des formes possibles de la signifiante.

Dans un résumé inédit de son intervention au colloque international *Meta-mind* en 2014, Eric Landowski proposait la schématisation suivante :

23 *Les interactions risquées*, op. cit., pp. 71-72, 95.

24 Voir par exemple J. Fontanille, « La coopérative, alternative sémiotique et politique. Des organisations comme laboratoires de sémiotique expérimentale », *Actes Sémiotiques*, 122, 2019, et « La coopérative et son territoire », *Terres de sens*, Limoges, Pulim, 2018 ; R. Pellerey, « Una dinamica organizzativa dissidente », *Actes Sémiotiques*, 122, 2019, et « Corpi nel bosco », *Acta Semiotica*, I, 2, 2021 ; Cl. Calame, *Avenir de la planète et urgence climatique. Au-delà de l'opposition nature / culture*, Fécamp, Lignes, 2015.

25 Voir par exemple *La composition des mondes*, Paris, Flammarion, 2014, ou son ouvrage en collaboration avec A. Pignocchi, *Ethnographie des mondes à venir*, Paris, Seuil, 2022.



Au monde in-sensé du *Chaos*, il opposait celui du *Logos* « où ce qui adviendra *aura de la signification*, une signification convenue et révocable ». Parallèlement, à la régularité insignifiante du *Cosmos*, il opposait, sous le nom d'*Oikos* (terme qui donne éco-nomie, mais aussi éco-logie), « un univers dans lequel ce qui adviendra *fera sens*, un univers peuplé d'interactants (humains ou non) capables de créer du sens et de la valeur en s'ajustant les uns aux autres »²⁶. D'un côté, en passant de « cosmos » à « oikos », il s'agit de rompre avec ce que nous avons appelé le « système » ; de l'autre, en allant de « chaos » à « logos », de surmonter les conséquences absurdes qu'il a engendrées. D'un côté comme de l'autre, les sémioticiens sont tout à fait à même de penser ce changement de paradigme et de l'accompagner en le justifiant (sémiotiquement) en vue de faire émerger le nouveau.

Nous sommes en effet fermement persuadé que

la rigueur « scientifique » [de la sémiotique], loin d'exiger la mise en suspens de toute visée politique comme le prônent beaucoup d'apprentis épistémologues, peut, ainsi que l'écrit Landowski, se mettre efficacement au service de grandes causes sociétales et leur servir de support, jusqu'à se traduire sous la forme d'un militantisme sémio-politique éclairé.²⁷

Et de même, fidèle disciple de Jean-Marie Floch, nous faisons nôtre cette affirmation de sa part :

La sémiotique peut aussi aider à produire du sens. (...) *Participer à l'élaboration de projets sociaux, économiques, voire industriels, intervenir dans la définition, le choix et la réalisation de stratégies culturelles, politiques ou commerciales, prendre en charge la conception et l'animation de formations professionnelles*, autant d'interventions que des sémioticiens peuvent assurer individuellement ou collectivement, dès lors qu'ils estiment pouvoir concilier les contraintes de leurs activités de chercheurs,

²⁶ E. Landowski, « Ni cosmos ni chaos — pour une écologie du sens », résumé inédit, Metamind Conference, Riga, Latvian Academy of Culture, 2014.

²⁷ « Politiques de la sémiotique », *art. cit.*, p. 12.

d'enseignants ou de consultants et les exigences éthiques propres à toute entreprise scientifique.²⁸

Plus de trois décennies séparent ces deux citations. Entre temps, le monde a connu les changements que nous venons de décrire mais la discipline, elle, ne s'est pas pour autant imposée ni diffusée largement. La compétence sémiotique ne fait toujours pas partie de l'équipement modal qui pourtant, à côté de compétences spécialisées relevant des divers domaines d'activité, serait nécessaire à la construction du sens auquel la jeune génération aspire. Or, si on en croit ce que rapportent ses collaborateurs parmi les plus proches, Greimas « ne cessait de répéter (...) que pour pratiquer la sémiotique avec quelque crédibilité il faut disposer de deux compétences à parts égales : une compétence "disciplinaire" dans un domaine bien identifié et bien maîtrisé en tant que tel, et une compétence sémiotique (ou sémiologique) »²⁹.

2.1. Des problèmes d'intersection et de diffusion

Etant donné que l'état actuel de la sémiotique diffère grandement d'un pays à l'autre, nous ne saurions prétendre en avoir une vue à la fois globale et détaillée. Nous nous limiterons par conséquent au cas de la France, sachant toutefois qu'il n'est pas exclu que ce que nous allons en dire s'applique aussi ailleurs.

En France, la sémiotique en tant qu'« institution »³⁰ se scinde en deux champs relativement distincts, tant par le type d'acteurs que par les instruments qu'on y utilise et les buts qu'on y poursuit. On distingue d'abord un champ strictement restreint où s'élabore une « sémiotique pour sémioticiens » et où le (méta) langage et la terminologie adoptés manifestent une identité spécifique et contribuent à construire un fort sentiment d'appartenance. Dans ce champ, les interactions jouent en circuit fermé. Les sémioticiens n'y ont pour « clients » (et simultanément, pour « concurrents » directs) que les autres sémioticiens. Et on a affaire d'autre part à un champ relativement élargi où se pratique et se diffuse une sémiotique dont la vocation est de servir d'auxiliaire (Greimas, on le sait, souhaitait que la discipline remplisse, entre autres, une « fonction ancillaire, la plus noble »³¹). Là, le type d'interaction à l'œuvre met les sémioticiens en contact avec des spécialistes, professionnels confirmés ou apprentis, de disciplines souvent assez éloignées des sciences du langage, qu'il s'agisse d'autres disciplines

28 « Sémiotique plastique et communication publicitaire », *Petites mythologies de l'œil et de l'esprit*, Paris-Amsterdam, Hadès-Benjamins, 1985, pp. 139-140 (souligné par nous).

29 Cf. E. Landowski et J. Fontanille, « A quoi bon la sémiotique ? », *Actes Sémiotiques*, 118, 2015.

30 Les guillemets signalent que depuis 2013 la sémiotique ne fait plus partie, institutionnellement, de la liste des diplômes proposés dans l'enseignement supérieur mais n'est considérée que comme une sous-branche des Sciences du langage, dont Linguistique et phonétique générales constituent le tronc. « La sémiotique n'a presque plus d'ancrage institutionnel entièrement autonome et visible en France. Au plan national, on ne trouve plus aucune équipe de recherche en sémiotique au CNRS, et toutes les équipes de sémiotique (Lyon, Limoges, Toulouse, Paris), parfois restreintes à un très petit noyau de chercheurs, appartiennent à des laboratoires pluridisciplinaires qui s'occupent aussi de bien d'autres programmes de recherches que ceux de la sémiotique ». J. Fontanille, « Nouvelles conversations », *Alfa*, 59, 3, 2015, p. 608.

31 A.J. Greimas, « Observations épistémologiques », *Actes Sémiotiques-Documents*, V, 50, 1983, p. 7.

scientifiques ou de domaines spécifiques, par exemple de type journalistique, juridique ou managérial, voire artistique, comme le design ou l'architecture. Landowski décrit les acteurs de ce second champ comme « de petites compagnies de voltigeurs très agiles qui, descendant de la tour d'ivoire où s'élabore en secret une sémiotique soucieuse uniquement d'elle-même, n'hésitent pas à se “pencher” sur la société “telle qu'elle est” »³². C'est cette sémiotique à valeur pratique que Floch qualifiait de « sémiotique d'usage » et dont il était le défenseur. « Pas de théorie qui ne s'éprouve dans une pratique », écrivait-il souvent³³.

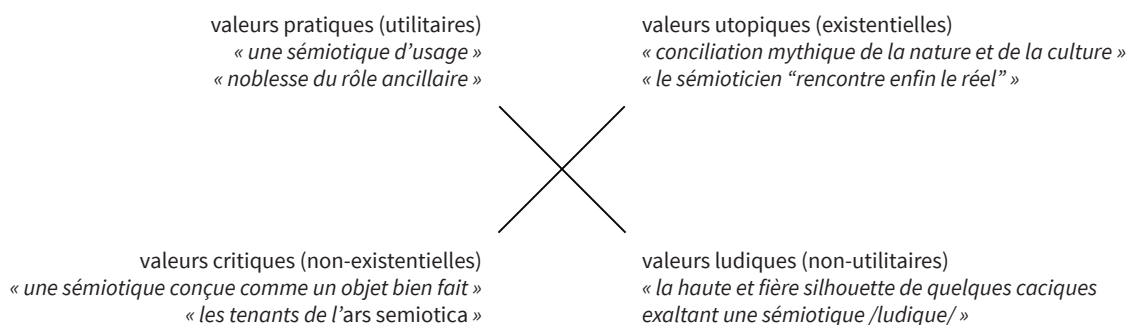
L'un des principaux problèmes dont souffre la sémiotique française est que la majorité des sémioticiens du cercle restreint voient d'un assez mauvais œil que leur discipline soit réduite au statut de science auxiliaire. Bien que certains, prétendant le contraire, s'adonnent à une certaine « interdisciplinarité », leurs travaux sont en général ignorés des spécialistes des domaines extérieurs ainsi investis et restent dans la plupart des cas lettre morte. Il en résulte que l'ensemble du champ élargi pâtit d'une forme implicite de discrédit, de marginalisation ou dans le meilleur des cas d'indifférence affichée. En outre, parmi ces praticiens, certains ne sont qu'occasionnels, voire improvisés ou auto-proclamés, et, bien qu'ils ne soient pas moins jargonnants que les acteurs du champ restreint, ils n'ont à leurs yeux qu'une très faible légitimité.

Il en découle un deuxième problème, à savoir (pour paraphraser la théorie des ensembles) que l'intersection entre les deux champs est vide, ou presque. Rares sont les praticiens invités à participer aux séminaires, colloques, conférences, ateliers, etc., organisés par le cercle restreint, et d'ailleurs il est probable qu'ils n'y entendraient goutte. Inversement, rares sont les savants *scholars* qui, oubliant un moment les normes et les habitudes en vigueur dans l'entre-soi, osent s'aventurer en dehors de leur zone de confort pour diffuser leur savoir dans des circuits non conventionnels, en le « vulgarisant », c'est-à-dire en faisant l'effort de le rendre accessible aux non-initiés.

En troisième lieu, la plupart des développements et des concepts post-greimassiens inventés par les chercheurs du cercle restreint ne sont que très excep-

32 E. Landowski, « Régimes de sens et formes d'éducation », Colloque *La sémiotique face aux défis sociétaux du XXI^e siècle*, Limoges, 2015.

33 Cf. J.-M. Floch, « La sémiotique est une praxis », *Cruzeiro semiótico*, 10, 1989. Voir aussi « Lettre aux sémioticiens de la Terre Ferme », *Actes Sémiotiques-Bulletin*, IX, 37, 1986. Pour mémoire, ci-après la schématisation de son « axiologie de la consommation » la plus couramment adoptée, à laquelle nous ajoutons, en italiques, les caractérisations des types de sémiotiques ou de sémioticiens qu'évoque Floch dans ce dernier texte :



tionnellement repris par des membres du cercle élargi. Seuls quelques hardis autodidactes appartenant au second trouvent le courage de lire et la patience de s'efforcer de comprendre les productions scientifiques rédigées par les membres du premier. Il se trouve en effet que l'idiolecte (qualifié, souvent abusivement, de métalangage) développé par l'*establishment* reste totalement hermétique, si ce n'est volontairement ésotérique, à tout étranger au club. L'absence quasi totale d'écho de ces avancées en dehors du cercle des amateurs de raffinements épistémologiques, d'abstractions quasi-métaphysiques, de réflexions hors sol et de ratiocinations théoriques témoigne du peu d'efforts déployés par les « sémioticiens de haut vol » pour rendre la discipline accessible et la promouvoir auprès des profanes ou des novices, quelle que soit leur bonne volonté. Déjà en 2015, dans un entretien accordé à une revue brésilienne, Jacques Fontanille reconnaissait que, collectivement, « nous [les *scholars*] avons perdu le sens de la falsification. Donc nous pérurons, sans nous soucier de donner prise à quelque vérification que ce soit, *comme au bon vieux temps de la glose médiévale* »³⁴. De même, il reconnaissait qu'à titre personnel, il n'avait pas « l'angoisse de l'incompréhension »,

parce que l'incompréhension est la règle de base : c'est sur cette incompréhension que chaque lecteur construira sa propre appropriation du livre, une appropriation nécessairement partielle et personnelle, qui est fonction des intérêts et des capacités du moment. *Il vaut toujours mieux que la première impression du lecteur soit l'incompréhension* : s'il a d'emblée l'impression de tout saisir, il ne fera jamais l'effort de comprendre, et il ne fera probablement pas grand chose avec ce livre.³⁵

Le paradoxe de la sémiotique se résume au hiatus entre la quête d'intelligibilité des phénomènes ou des objets qu'elle analyse et l'inintelligibilité des résultats auxquels elle aboutit ! Nous avons déjà développé et approfondi cette question ailleurs et ne pouvons que renvoyer le lecteur à ce travail³⁶.

Un quatrième problème résulte de la compétition interne au sein du champ restreint. L'existence des courants dits interprétatif, morphodynamique, tensif, subjectal, modulaire, ethno-sémiotique ou socio-sémiotique, à la fois complémentaires en raison de leur ancrage greimassien plus ou moins profond, et parfois concurrents du fait de leurs options théoriques respectives, témoigne du fait, en lui-même admis et globalement positif, que la sémiotique n'est pas achevée mais reste un projet en construction (une discipline « à *vocation* scientifique », disait Greimas), mais aussi du fait que se sont développées en son sein des obédiences divergentes, pour ne pas dire des « chapelles », avec leurs controverses, leurs figures de proue et leurs affidés³⁷. Il s'ensuit que, vu de l'extérieur, l'ensemble

34 « Nouvelles conversations avec Jacques Fontanille », *art. cit.*, p. 631 (souligné par nous).

35 *Ibid.*, p. 622 (souligné par nous).

36 J.-P. Petitimberty, « La sémiotique à l'épreuve de l'écrit : régimes rédactionnels et intelligibilité », *Actes Sémiotiques*, 123, 2020, censuré. Rééd. in *Galáxia*, 44, 2020.

37 Soit sept principales tendances représentées respectivement par Fr. Rastier, J. Petitot, J. Fontanille et Cl. Zilberberg, J.-Cl. Coquet, J. Geninasca, Fr. Marsciani et E. Landowski, si on s'en tient à la liste retenue pour le dossier des *Actes Sémiotiques* (120, 2017) commémorant le centenaire de la naissance de Greimas.

tend à donner l'impression d'une cacophonie et n'incite guère à s'aventurer sur un terrain qui ressemble plus à un labyrinthe, voire à un champ de mines, qu'à un parcours clairement balisé.

D'où, en dernier lieu, le fait qu'une partie du champ élargi ait tendance à aller puiser à d'autres sources, d'accès plus facile, dans des disciplines connexes ou périphériques, telles, en particulier, les « Sciences de l'Information et de la Communication » (les SIC, aussi désignées sous le diminutif d'« infocom »). Là se côtoient, s'interpénètrent, voire se mésinterprètent et se confondent entre eux des fragments, des bribes de sémiotique greimassienne, de sémiologie à la Barthes ou à la Peninou, de linguistique jakobsonnienne, de théories de l'information à la Shannon et Weaver, de sémiotique triadique peircienne ou à la Umberto Eco, de médiologie à la Régis Debray, de sociologie maffesolienne, de notions tirées des *Cultural Studies* à l'anglo-saxonne (dont le pluriel laisse suspecter l'hétérogénéité et le flou méthodologique), etc., dans un brouet qui, assaisonné d'un lexique « un peu baroque, relativement hermétique mais fleuri et prêtant à une lecture “plurielle” »³⁸, donne au tout des allures de crédibilité scientifique.

Le résultat est que dans l'un comme l'autre champ — restreint comme élargi — la sémiotique française est sinon tout à fait morte du moins dans un état d'agonie très avancé et que dans de telles conditions ses propositions ne peuvent ni infuser la société ni participer autrement que sous forme de *flatus vocis* au concert des sciences sociales — qui, elles au contraire, sont largement reconnues et enseignées, font des émules et ont souvent voix au chapitre dans les médias de masse, que ce soit dans la presse ou sur les plateaux de télévision. Soit, à titre d'exemple, la notion de « valeur travail ». Actuellement, en France, elle est sur toutes les lèvres et sous toutes les plumes à l'occasion du virulent débat sur la réforme du système de retraites voulue par le gouvernement, réforme qui, de fait, pose une véritable question de sens, celle de notre relation au travail. Économistes, sociologues, politologues, historiens et philosophes sont invités à dissenter sans fin sur cette « valeur », comme si son contenu allait de soi. Comme s'il n'était nullement nécessaire de distinguer et de définir, par exemple, la nature des programmes (d'usage ou de base) à l'intérieur desquels elle prend place, ou les bases des axiologies qui en sous-tendent les diverses mises en récit. Bref, comme s'il était supeflu d'en analyser rigoureusement le sens et d'en mettre au jour le ou les mode(s) de production. Hélas, la sémiotique reste totalement absente du débat, alors qu'elle pourrait (et même devrait) l'éclairer pour ne plus laisser planer un flou qui donne libre cours à tous les fantasmes, de quelque bord idéologique ou politique qu'ils proviennent.

Or, pour en revenir aux jeunes de la génération montante en quête de sens, c'est bien à eux, à l'aube de leur carrière, que se pose la question du sens du travail. N'est-ce pas à eux que la sémiotique devrait s'adresser en particulier et en priorité ?

38 E. Landowski, « Le cercle sémiotique de Greimas », *Cadernos de Semiótica Aplicada*, 13, 1, 2015, p. 34.

2.2. Une école de sens critique et de liberté

La sémiotique n'est pas un simple jeu de l'esprit, une forme d'art pour l'art. Elle a une véritable utilité, tant individuelle que collective. Non seulement elle peut mais elle doit remplir une fonction sociale essentielle : aiguïser le regard, affûter le sens critique, défier la domination du « prêt-à-penser » quotidiennement déversé par les médias dits d'information (et pas seulement par les réseaux sociaux), permettre de dépasser l'évidence ou de déjouer ce qui nous est présenté comme tel. Tout cela en prenant le recul qui fait passer de la croyance aveugle et sans fondement à une connaissance éclairée et émancipatrice.

L'aptitude de la sémiotique à produire, à partir des « observables » (du niveau de la manifestation), des modèles suffisamment abstraits pour avoir une portée générale autorise la transposition de ses méthodes d'un objet à un autre, d'un univers à un autre, d'un langage à un autre. Qu'on pense seulement aux travaux de Jean-Marie Floch, par exemple sur l'opposition entre classique et baroque, et à la formalisation qu'il en a tirée à partir des réflexions de Wölfflin : il a pu en montrer la pertinence en matière de photographie (Stieglitz, Strand), de logo bancaire (Crédit du Nord), de communication publicitaire (PUF), et même de mode vestimentaire (Chanel)³⁹. De même, son « axiologie de la consommation » lui a permis de rendre compte des différentes pratiques de la photographie, des divers types de sémioticiens, de la communication publicitaire d'une chaîne de radio ou de titres de la presse quotidienne, des attentes des chalands d'un hypermarché et de la conception de son architecture intérieure, ou encore des discours de secteurs marchands entiers (automobile, mobilier)⁴⁰. Plus près de nous, nous ne pouvons pas ne pas penser au modèle des régimes de sens et d'interaction mis en place par Eric Landowski puis complexifié et approfondi par de nombreux socio-sémioticiens⁴¹. Comme l'ont montré leurs travaux publiés notamment ici-même ou dans les anciens *Actes Sémiotiques*, ce modèle permet de rendre compte de la plus grande diversité de pratiques sociales, de situations de la vie quotidienne, d'expériences, de faits sociétaux dans des champs d'activités extrêmement variés. Mentionnons en vrac : la politique, la recherche scientifique, l'économie marchande, les cultes religieux et la mystique, l'urbanisme, l'éducation, les formes du goût, les styles de vie, les rapports au temps, les conceptions de l'espace, la rythmique, l'art du piège, la communication commerciale, les stratégies marketing, le management organisationnel, la gestion de la santé et de la sécurité publiques, l'esthétique, le design d'objets... et la pratique même de la sémiotique.

39 Voir respectivement *Les formes de l'empreinte*, Périgueux, Fanlac, 1986, pp. 85-112 ; *Sémiotique, marketing et communication*, Paris, P.U.F., 1990, pp. 49-81 et 153-181 ; *Identités visuelles*, Paris, P.U.F., 1995, pp. 107-144.

40 *Les formes de l'empreinte*, op. cit., pp. 15-18 ; « Lettre aux sémioticiens de la Terre Ferme », art. cit. ; « Paraître / s'afficher », in Ph. Benoît et D. Truchot (éds.), *Affiches de pub 1983-1985*, Paris, Le Chêne, 1986 ; « La génération d'un espace commercial », *Actes sémiotiques-Documents*, IX, 87, 1987 ; « J'aime, j'aime, j'aime... » et « L'image pour troubler les lettrés », *Sémiotique, marketing et communication*, op. cit. ; « La liberté et le maintien » et « La maison d'Épiqueure », *Identités visuelles*, op. cit.

41 A défaut de pouvoir les citer tous, nous renvoyons à tous les précédents numéros d'*Acta Semiotica*.

On le voit, ce que l'organon mis au point par la sémiotique a d'exceptionnel à bien des égards, c'est qu'il permet de traiter dans un même cadre conceptuel rigoureux des objets et des problèmes qui relèvent de sphères réputées distinctes et étanches entre elles. Une telle capacité ne peut qu'aider à décroquer les champs, à dépasser l'acquis, à s'affranchir des idées préconçues, à développer par soi-même une pensée autonome armée non seulement d'un savoir et d'un savoir-faire experts, mais aussi et surtout d'un pouvoir et d'un pouvoir-faire libérateurs. Ces compétences, la jeune génération va devoir les maîtriser si elle fait effectivement le choix de préciser les contours du paradigme émergent destiné à précipiter la chute de l'ancien avec son cortège de non-sens. Car en l'espèce, contrairement à ce que disait Albert Camus à propos de sa génération lorsqu'il reçut le prix Nobel, en 1957, la tâche de la génération actuelle ne consistera pas à « empêcher que le monde ne se défasse » (en continuant à produire des innovations « curatives » à la Francis Bacon), mais à le *refaire*, à le réinventer en proposant et en mettant en œuvre des voies alternatives qui lui redonneront le sens et la valeur qui lui font à présent défaut⁴². Et c'est bien à la sémiotique telle que Greimas la concevait que peut revenir en grande partie cette mission :

La sémiotique telle que je la professe est justement une sémiotique qui serait une axiologie, une théorie, un enseignement des valeurs. (...) Il faut arriver à se sortir de cette période d'insignifiance, c'est-à-dire d'aplatissement des valeurs.⁴³

En effet, au-delà de la description des états de choses existants, pratiquer la sémiotique consiste à s'exercer à les dépasser, à en changer le sens par rapport à celui qui est culturellement dominant, ou plutôt à le refonder sur des bases nouvelles, moyennant non pas une inspiration créative débridée mais en s'appuyant sur un raisonnement et une argumentation sémiotiquement pertinents. Ce n'est qu'à ce prix que les sociétés futures pourront (si la sixième extinction de masse ou la crétinisation par les robots ne les ont pas éradiquées d'ici-là) bâtir un nouvel *Oïkos* au sein duquel elles et leur environnement auront trouvé une forme harmonieuse d'accomplissement mutuel et pu établir un nouveau *Logos* dont le principe de production et d'échange d'objets ne sera plus déséquilibré par la rapacité de quelques-uns au détriment de la majorité.

2.3. Un cercle vicieux

Bien que, comme le relève Jacques Fontanille, « la sémiotique ne constitue pas une discipline d'enseignement scolaire à part entière »⁴⁴ tant il est vrai que son degré d'abstraction est sans doute trop élevé pour les petites classes (de fait, la

42 A. Camus, *Discours de Suède*, Paris, Gallimard, 1958, 26^e éd., p. 17.

43 A.J. Greimas, « La France est gagnée par l'«insignifiance» », *Le Monde*, 22 octobre 1991.

44 « Sémiotique discursive et enseignement : l'éducation comme un défi politique et social. Entretien », *Acta Semiotica et Linguistica*, 26, 2, 2021, p. 177. Rappelons que l'auteur a fait partie en tant que conseiller, puis comme directeur, du cabinet de la ministre de l'Enseignement supérieur et de la Recherche (mai 2012 - avril 2014).

plupart des tentatives ponctuelles pour l'introduire à l'école furent éphémères, marginales et finirent par avorter), elle n'en reste pas moins une méthode qui peut être enseignée au niveau des études supérieures. On peut en fait parfaitement imaginer qu'elle fasse partie, au moins à titre d'initiation ou de sensibilisation, de tout cursus académique spécialisé. Notre expérience en la matière nous incite à fortement militer en faveur de cette hypothèse.

La contre-argumentation souvent avancée pour écarter cette idée de mobilisation des savoirs et des savoir-faire sémiotiques sur des terrains d'apprentissage qui lui sont *a priori* étrangers consiste à dire qu'il conviendrait d'abord de les reconfigurer didactiquement pour les rendre transmissibles — effort de « traduction » sacrilège auquel les caciques du cercle restreint ont tendance à s'opposer. A quoi s'ajouterait, comme seconde condition de ce type d'intervention, la nécessité pour l'enseignant de maîtriser aussi la matière principale de la filière considérée. Nous soutenons au contraire que ni l'un ni l'autre de ces deux obstacles ne saurait être définitivement indépassable.

Pour ce qui est du premier, la plupart des enseignants-chercheurs en sémiotique étant, comme le souligne l'intitulé de leur poste, avant tout des enseignants, la pédagogie fait en principe partie de leur plus élémentaire compétence professionnelle. On ne comprend donc pas en quoi une reconfiguration didactique poserait problème, même si tous les étudiants n'ont pas un profil d'amateurs de littérature. Sa longue expérience avait d'ailleurs conduit Jean-Marie Floch à observer « que dans l'enseignement [la sémiotique] a une meilleure prise sur les élèves des séries scientifiques que sur les littéraires »⁴⁵. A la lumière de notre propre expérience, nous sommes tout à fait de cet avis. Dans les masters où nous intervenons, nous avons amené à la sémiotique un nombre important d'ingénieurs⁴⁶, de pharmaciens ou de biologistes, y compris un gemmologue et un volcanologue qui, tous deux, ont choisi de traiter sémiotiquement les problématiques spécifiques de leur mémoire de fin d'études.

Quant au second contre-argument, il nous semble relever du réflexe défensif de prudence qui s'est développé en réaction à la (mauvaise) réputation du structuralisme en général et de la sémiotique en particulier. La pertinence transversale de la discipline a longtemps soulevé de vives critiques et de nombreux soupçons de prétention hégémonique ou impérialiste : une approche qui se prétend en mesure d'embrasser l'ensemble des domaines de la connaissance⁴⁷ ! Mais s'abriter derrière cette sorte de « principe de précaution » revient à négliger la capacité des étudiants à établir par eux-mêmes des ponts, quelque imparfaits ou gauches qu'ils soient dans un premier temps, entre les modèles que la sémiotique a mis au point et les concepts et les modèles de leur propre champ d'expertise.

Bien plus, étant donné qu'à l'instar du rire, le sens, en tant que propriété commune à toutes les activités humaines, sociales ou individuelles, pragmatiques

45 « La sémiotique est une praxis », *art. cit.*, p. 118.

46 Voir, dans ce numéro, l'article de Marin Dargent, ingénieur textile de formation qui a découvert l'existence de la sémiotique il y a seulement quelques mois.

47 Cf. notamment Y. Jeanneret, « La prétention de la sémiotique dans la communication », *Semen*, 23, 2007.

ou cognitives, techniques ou artistiques, est « le propre de l'homme », il n'y a aucune raison pour que son étude soit cantonnée dans les seules facultés des lettres, ni pour que son enseignement soit réduit à la seule approche textualiste enseignée dans la plupart des manuels. Dévoiler, côté enseignants, et découvrir, côté étudiants — « matheux » compris —, les logiques immanentes aux procès de production du sens ne peut être qu'un horizon enthousiasmant et intellectuellement stimulant pour peu qu'on soit curieux et avide d'apprendre. Analyse de la forme, le regard sémiotique permet de dépasser la variété des substances (du contenu et de l'expression) propres aux divers champs dont il prend les manifestations comme objets d'étude. Sa vertu est de rendre compte des relations invariantes qui caractérisent chacun des plans qui composent ces objets. Une fois cette spécificité comprise, ce niveau d'abstraction analytique admis, et une fois les divers modèles (constitutionnel, actantiel, etc.) intégrés par les étudiants, ils peuvent, certes avec les inévitables balbutiements des néophytes, s'exercer à « sémiotiser » les objets de leur choix, et par la suite, pour certains, y prendre goût et approfondir leurs connaissances en étoffant leur expérience.

Mais encore une fois, si seuls les littéraires, à l'exclusion des autres segments de la jeune génération, continuent de bénéficier de cette ouverture à la sémiotique, il n'y aura que très peu de chance qu'elle puisse un jour se désenclaver. La double compétence prônée par Greimas pour donner à la sémiotique quelque crédibilité resterait alors au stade de vœu pieux.

3. Que faire ?

A la suite de ce double constat pessimiste, à la fois sur l'état du monde et sur celui de la sémiotique (française), il est temps d'envisager leur avenir sous un jour plus souriant. Voyons donc comment, en s'attachant à « mordre sur le réel » (autre expression de Greimas), la discipline peut jouer un rôle dans la construction du paradigme émergent.

3.1. Redescendre sur terre

A cet égard, il nous semble que c'est une fois de plus Jean-Marie Floch qui, en se situant à l'intersection des deux champs que nous décrivions, l'un restreint, l'autre élargi, a ouvert la voie pour une sémiotique à la fois rigoureuse dans son mode de traitement d'objets de sens concrets, et fructueuse aussi bien en termes de recherche que d'avancées théoriques. Pour reprendre la typologie des sémioticiens qu'il proposait en 1986, son approche embrassait à parts égales les deux pôles de la déixis positive de son modèle : en même temps qu'il développait une « sémiotique d'usage » exaltant la valeur utilitaire de la discipline, il voulait construire (conformément à l'idéologie qualifiée par lui de « critique ») une sémiotique « conçue comme un objet bien fait » : ce qu'il appelait l'*ars semiotica*⁴⁸.

48 « Lettre aux sémioticiens de la Terre Ferme », *art. cit.*, n. 64. Sur le poste « critique » de sa typologie, voir aussi J.-P. Petitimberty, « Lecture critique et (re)valorisation sémiotique de la valeur "critique" chez J.-M. Floch », *Acta Semiotica*, II, 3, 2022.

Il ne s'agissait donc pas pour lui de se contenter (à l'instar des sémioticiens du champ élargi) de mettre les concepts sémiotiques à l'épreuve des choses de la vie quotidienne, comme pourrait le laisser entendre sa formule « pas de théorie qui ne s'éprouve dans une pratique ». Il s'agissait aussi, et peut-être surtout, en renversant sa proposition, d'enrichir la théorie à partir d'analyses d'objets tirés de domaines variés de la réalité sociale. Autrement dit, la pratique flochienne de la sémiotique est une socio-sémiotique aux antipodes de la sémiotique « hors sol » pratiquée par les acteurs du champ restreint, tenants d'une sémiotique utopique, auto-référentielle, uniquement soucieuse d'elle-même et par suite pratiquement stérile. Selon la formule de Landowski (grâce à qui, d'ailleurs, la « socio-sémiotique » a largement évolué depuis), la face « savante » de la discipline (son métalangage, ses modèles, etc.) ne saurait exister sans sa face complémentaire, à savoir « une pratique du sens en prise sur le monde et engagée dans la vie », telle qu'en fin de compte « le “savant” rejoigne le “vivant”, le vital et le vécu »⁴⁹.

Mais là n'est pas la seule forme d'exemplarité donnée par Floch. Il avait aussi le souci de partager ses découvertes non seulement avec ses pairs mais aussi avec le plus grand nombre. C'est pourquoi, par exemple, son premier ouvrage de sémiotique d'usage (*Sémiotique, marketing et communication*), bien que publié par une maison d'édition « savante » (les Presses Universitaires de France), était écrit « à sauts et à gambades »⁵⁰, dans une alternance d'analyses rigoureuses et de passages pédagogiques destinés aux néophytes. On comprend dès lors que cet ouvrage soit rapidement devenu un titre de référence et un quasi-manuel de sémiotique. Bientôt traduit en plusieurs langues, il a permis à la discipline de se répandre largement en dehors du cercle académique et de convaincre bon nombre de professionnels du marketing au sens large (marketeurs, publicitaires, designers, professionnels des études de marché, etc.), dont certains sont ensuite devenus des experts, voire ont rejoint des équipes de recherche, en France comme à l'étranger.

De même, Floch n'hésitait ni à participer à des rencontres de non-sémioticiens, tels les colloques de l'Association Nationale pour la Valorisation Interdisciplinaire de la recherche en sciences de l'homme et de la société auprès des Entreprises (ANVIE) ou les journées de l'Institut de Recherches et d'Études Publicitaires (IREP), ni à écrire pour des revues spécialisées dans des domaines étrangers aux sciences du langage⁵¹. De la sorte, sans craindre la dilution de l'appareil théorique de la discipline dans une vulgarisation simpliste, il a largement participé à sa diffusion et démontré la pertinence de ses méthodes sur toutes sortes d'objets et de pratiques sociales. Ayant toujours considéré la sémiotique comme un mode de connaissance plutôt que comme une collection de concepts, en même temps qu'elle lui permettait de satisfaire son insatiable curiosité, il

49 « Politiques de la sémiotique », *art. cit.*, p. 23.

50 Titre de l'avertissement au lecteur.

51 Entre autres la *Revue d'esthétique*, *Stratégies* (magazine sur la publicité), *Psychiatrie française*, *Recherches et applications en marketing*, *Décisions marketing*, *Humoresques* (revue de l'association pour le développement des recherches sur le Comique, le Rire et l'Humour).

avait à cœur de contribuer à la construire — et non, comme on dit, de l'« appliquer », terme qu'il refusait fermement :

Je n'estime pas « appliquer » la sémiotique pour la bonne et simple raison que pour moi la sémiotique n'est pas faite (...) : donc je n'« applique » rien ! (...) Les difficultés qui surgissent au cours de l'analyse conduisent parfois à se demander comment on pourrait « sémiotiser » tel ou tel problème, pour lequel on ne dispose pas d'instrument, comment on pourrait le construire comme objet sémiotique, ou encore, comme cela arrive souvent, comment on pourrait approfondir des modèles existants.⁵²

Par ailleurs, il convient aussi de souligner, car c'est loin d'être négligeable, que Floch, tout en faisant ainsi progresser les connaissances sémiotiques, ne se gargarisait pas de jargon. « Sémioticien au ton libre — comme le décrit Landowski —, il ne se soucie pas de donner des gages d'orthodoxie par l'emploi du vocabulaire canonique mais il ne cherche pas non plus à imposer une terminologie alternative de son cru »⁵³. Le régime rédactionnel adopté pour la plupart de ses textes, que nous avons ailleurs qualifié d'atticisme⁵⁴, se caractérise par la limpidité de son écriture et par sa parfaite intelligibilité.

C'est donc, croyons-nous, en s'inspirant de l'exemple donné par Floch, qui n'a malheureusement pas été suivi par grand monde à notre connaissance, que la sémiotique peut sortir de l'abîme d'inintelligibilité dans lequel elle est tombée et se libérer du ghetto dans lequel elle s'est elle-même enfermée. Dans cet esprit, il conviendrait en somme, non pas de « refaire » la sémiotique (formule une fois employée, dit-on, par Greimas, en privé) — en tout cas pas en y incorporant par facilité un vocabulaire ou des scénarios tirés des travaux sybillins de tel ou tel théoricien momentanément en vogue — mais d'opérer, de l'intérieur, une véritable refondation et de définir, vis-à-vis de l'extérieur, les contours d'une vraie diplomatie.

3.2. Réinventer l'enseignement

Il n'aura échappé à personne que le modèle actuellement en place dans l'enseignement supérieur est entièrement hérité de l'« ancien monde ». Les problèmes qu'il rencontre proviennent du fait qu'il relève du paradigme en déclin et que, face à la crise, il ne trouve d'autre réponse que de chercher à se maintenir tel quel alors qu'autour de lui tout a changé. Dans les amphithéâtres ou les salles de classe, quel enseignant un peu expérimenté peut-il nier avoir constaté des différences abyssales entre le profil et le comportement des étudiants d'il y a vingt ou trente ans et ceux d'aujourd'hui ? La génération Z, première à être « digital native », n'a rien à voir avec les précédentes : nombre d'études conduites auprès de cette population montrent qu'elle est nourrie de divertissement plutôt

⁵² « La sémiotique est une praxis », *art. cit.*, pp. 114 et 116.

⁵³ « Régimes de sens et styles de vie », *Actes Sémiotiques*, 115, 2012.

⁵⁴ « La sémiotique à l'épreuve de l'écrit », *art. cit.*, pp. 41-42.

que de culture générale, avec pour corollaire une phobie de l'ennui, qu'elle est peu sensible à l'écrit mais beaucoup plus à l'image (fixe ou animée) réputée plus rapide et plus simple à comprendre, qu'elle est dotée d'une capacité d'attention et de concentration plus faible que ses aînés, qu'elle est rétive aux institutions et à l'autorité, encline à remettre en doute les dogmes, perméable aux idées non conventionnelles (y compris, hélas, les « vérités alternatives » et les théories complotistes), et enfin consciente de l'absurdité du système, donc avide de lui redonner un sens. Mais aussi qu'elle est angoissée par le poids des responsabilités qu'elle va devoir assumer : rien moins que sauver les conditions de la vie humaine, sinon de la vie même, en résolvant d'immenses problèmes entièrement nouveaux et qui se posent à l'échelle mondiale⁵⁵.

Une rapide analyse des forces et des faiblesses de la sémiotique, ainsi que des menaces qui pèsent sur elle comme des opportunités à saisir⁵⁶, permet d'établir qu'elle a toutes les chances de rencontrer un écho favorable auprès d'un tel public. Si la menace essentielle qui pèse sur notre discipline est sa disparition pure et simple, sa principale force réside dans le fait même que la question du sens soit au cœur de son projet, et que si elle s'est développée, c'est précisément dans le but de rendre compte du sens, ou de le construire — ce qui correspond en tout point aux aspirations de la cohorte démographique qui nous intéresse. Quant à l'opportunité qui s'offre, et que les sémioticiens devraient mieux exploiter, elle consiste (ou consisterait) à mettre à profit son caractère à la fois nouveau et « alternatif » — nouveau en ce sens que non seulement elle est inconnue du grand public mais aussi qu'il s'agit d'une discipline très jeune (sous sa forme actuelle, elle date d'il y a à peine soixante ans) ; « alternatif » en raison de l'aspect souvent contre-intuitif de sa méthode, de sa logique et de ses raisonnements (présupposition, commutation, négativité, générativité, non-conformité des plans du langage, etc.). Sa principale faiblesse, dirimante jusqu'à présent, se ramène à l'impénétrable obscurité de sa terminologie, souvent sciemment aggravée dans des productions qui virent au verbiage auto-référentiel. Ce n'est pas irrémédiable ! Un métalangage spécifique est à l'évidence nécessaire, mais à l'instar de nombreux socio-sémioticiens on peut tout à fait, que ce soit oralement ou par écrit, en faire un usage strictement limité au nécessaire, suffisant mais pas plus (et si possible non redondant⁵⁷).

A l'occasion du colloque organisé en 2015 sur le thème de « la sémiotique face aux grands défis sociétaux du XXI^e siècle », Landowski a proposé une modélisation des grands régimes éducatifs saisis du point de vue des interactions entre *educator* et *educandum*⁵⁸. Si on extrapole son analyse à l'enseignement de la sémiotique, il ressort que ce sont essentiellement les régimes de la manipulation

55 Voir par exemple A. Muxel, *Observatoire de la génération Z*, IRSEM, Ministère des Armées, étude 89, octobre 2021.

56 « Strengths, Weaknesses, Opportunities, Threats » (SWOT), grille d'analyse classique en stratégie.

57 Notamment en évitant la prolifération de métatermes concurrents pour une seule et même notion, tels « style de vie » et « forme de vie », ou plus récemment la version latourienne de « mode d'existence ».

58 « Régimes de sens et formes d'éducation », *art. cit.*

et de l'ajustement qui — au niveau stratégique des objectifs, au niveau tactique des méthodes et sur le plan épistémologique du statut des savoirs — devraient prévaloir dans les relations avec la présente génération d'étudiants. Il faudrait ne pas se contenter de fournir des connaissances utiles et de les mettre en pratique par des exercices astucieux conçus dans un esprit pragmatique (manipulation), mais aussi aider l'interlocuteur à s'épanouir individuellement, moyennant une approche ludique qui se fonde sur l'interactionnisme (ajustement).

L'occasion nous est ici donnée de rapporter rapidement une anecdote personnelle : le cours de sémiotique dont nous étions chargé à une époque étant optionnel dans le cadre d'une chaire consacrée au luxe, en début d'année nous demandions par voie de questionnaire aux étudiants inscrits d'expliquer ce qui les avait motivés à venir suivre trente heures d'une matière a priori assez éloignée de leur cursus. Nous nous souviendrons toujours de la réponse, exemplaire, de l'un d'eux. *Verbatim* : « Par curiosité, pour voir *si ça peut être utile*. Mais aussi par plaisir, pour me détendre : *la sémiotique, c'est exotique !* ».

Cette double motivation n'est pas sans rappeler, *mutatis mutandis*, celle que nous avons déjà relevée à propos des notions de *Logos* et d'*Oikos*. Qu'il s'agisse de concevoir et de pratiquer une manipulation ajustée ou un ajustement manipulateur, la question reste ouverte. Mais en tout cas, si nous entendons pratiquer une sémiotique réellement engagée dans la vie et exercer un regard impliqué sur le devenir du collectif, c'est à nous, sémioticiens, d'imaginer les conditions pédagogiques concrètes d'une authentique transmission (et d'une large diffusion). Jusqu'à présent, du moins en France, la sémiotique s'est contentée de rester « la discipline académique qu'elle est devenue en se refermant sur ses obsessions d'Ecole (dite de Paris) »⁵⁹. Au prix d'un minimum d'ouverture, sa pertinence face aux défis de ce siècle doit à l'avenir lui permettre d'émerger dans le concert des sciences sociales.

3.3. « Marketer » la sémiotique

Puisque le marketing a si bien su tirer parti des apports de la sémiotique, pourquoi ne pas imaginer, en sens inverse, qu'elle puisse à son tour tirer parti des méthodes ou des outils mis au point par le marketing ? Il y a là tout un arsenal d'instruments de pilotage stratégique tels que la segmentation et le ciblage, la notion de *unique selling proposition* (USP), le positionnement, le territoire et l'image de marque, etc. A bien y réfléchir, on peut même se demander si avec ses différentes « sous-marques » (ethno-sémiotique, socio-sémiotique, problématique tensive, etc.), la sémiotique ne s'est pas elle-même déjà consituée en une « marque ombrelle » qui les abrite et les laisse cohabiter en se faisant concurrence entre elles tout en cultivant un « air de famille » (cas de figure fréquent sur les marchés de consommation courante).

Si tel est le cas, ou à tout le moins si on l'accepte en tant qu'hypothèse de travail, la marque possède des propriétés et des fonctions dont il pourrait être

59 E. Landowski, « Petit manifeste sémiotique », *Actes Sémiotiques*, 120, 2017.

pertinent de chercher à doter la discipline. La première de ces fonctions de la marque se résume à rassembler autour d'elle une base, la plus large possible, de consommateurs — en l'espèce il s'agirait plutôt de sympathisants — qu'elle doit d'abord conquérir par la notoriété des engagements qu'elle prend et des promesses qu'elle formule, pour ensuite, et surtout, les fidéliser par sa persévérance et sa constance vis-à-vis des valeurs (ou, pour utiliser un mot éculé tant il est à la mode dans tous les domaines, de l'éthique) qu'elle incarne.

D'un point de vue strictement commercial, la fidélité à une marque (son taux de « fidèles », ou encore sa « part de marché ») est de loin sa propriété la plus importante en ce qu'elle permet d'en évaluer l'*equity*, autrement dit la valeur financière. A cet égard, Jean-Marie Floch, qui avait longuement étudié cette fonction de fidélisation, en était arrivé à la conclusion que la constance et la persévérance d'une marque, qui engendrent la fidélité de son public, ne sont pas affaire de répétition (de programmation en termes interactionnels) de signes de reconnaissance ou de codes d'identification que le temps sédimente sous le poids de l'habitude (et rend insignifiants), mais qu'elle tient au contraire, paradoxalement, à la capacité de la marque à s'en libérer, à « se désentartre », à se dégager de l'épaisseur de ces strates accumulées⁶⁰. Un tel dépassement suppose des remises en question, des renoncements, des abandons, le refus de la simple perpétuation de l'existant, sous peine d'étouffer ou de perdre son âme à force de ronronner et de se refermer sur soi-même. Nous donnions ailleurs l'exemple de la marque Apple qui, de « rebelle » à ses débuts (elle dénonçait alors le totalitarisme de son principal concurrent, IBM), a fini, faute de s'être interrogée sur elle-même et d'avoir mis en doute ses pratiques courantes, par devenir à son tour un « système » aux allures « totalitaires »⁶¹. En d'autres termes, à force de ne prendre aucun risque (il est vrai que les marketeurs ont une forte propension à être *risk averse*) — à ne plus oser oser —, une marque mal gérée court à sa perte.

N'est-ce pas précisément ce risque-là que court la sémiotique (française) ? Le risque de ne plus prendre de risque, enfermée dans son impénétrable mais rassurante « tour d'ivoire » où se répètent sans cesse des « codes de reconnaissance » qui la fossilisent et que nous avons déjà cités : sabir incompréhensible, ratiocination abstraite, casuistique épistémologique, arguties et péroraisons sans fin « comme au bon vieux temps de la glose médiévale », etc. Ne serait-il pas salutaire, à l'instar des marques bien gérées, de s'en dégager ? Le modèle interactionnel des régimes de sens, dès sa première mise au point, prévoyait des régimes de risque différenciés, qui se répartissent en deux « constellations » : celle de la prudence, « vertu chère aux manipulateurs comme aux programmeurs quel que soit leur domaine d'activité, *recherche scientifique incluse* », et celle de l'aventure, « à la fois plus éprouvante et plus hasardeuse »⁶².

60 J.-M. Floch, « Logiques de persuasion du consommateur et logiques de fidélisation du client », *Cahiers de l'IREP*, 1994. Cf. aussi J.-P. Petitimberty, « (Re)penser la marque à l'ère du "post-consumérisme" », *Acta Semiotica*, I, 2, 2021.

61 Cf. J.-P. Petitimberty, « Du bricolage comme principe de création », *Acta Semiotica*, II, 4, 2022.

62 E. Landowski, *Les interactions risquées*, op. cit., pp. 96-97.

En prenant le risque de renoncer à ce qu'elle pense être son territoire propre, en quittant la sécurité de ses rives bétonnées par l'habitude des abstractions « hors sol » et l'usage d'un idiolecte réservé — en abordant au contraire celles, certes plus mouvantes et plus floues, d'une implication concrète dans le siècle, la sémiotique greimassienne pourrait se refonder et se réorienter pour devenir une discipline en prise sur la vie, au même titre que les autres sciences sociales, et certainement digne de retrouver une place de choix parmi elles. Et le prix à payer n'est pas si exorbitant :

La rigueur d'une discipline et l'intégrité d'un chercheur, notait fort justement Paolo Demuru, ne se mesurent pas au niveau de difficulté de son (méta)langage, mais à sa capacité à traduire et à manier le cadre théorique et méthodologique disponible, en l'adaptant aux différents environnements et destinataires.⁶³

Quelques suggestions pratiques pour finir. Ne faudrait-il pas songer à écrire et publier, de temps à autres, des ouvrages destinés au grand public, sur des sujets d'actualité susceptibles de le captiver, rédigés dans un langage abordable ? Pourquoi pas, aussi, des articles de magazines ou de journaux (tribunes, billets d'humeur, critiques, chroniques, interviews, etc.) dans la même veine ? Comment par ailleurs ne pas réfléchir à une forme d'enseignement renouvelée, la moins aride et la plus concrète possible, présentant la sémiotique comme un mode de connaissance et de compréhension du monde, tous domaines confondus ? Cela pour des publics étudiantins ou professionnels variés et dans des filières les plus diversifiées possible. Pourquoi, aussi, négliger l'utilisation de tous les moyens de diffusion disponibles, y compris numériques (l'internet, les blogs, les vlogs, les forums, voire les réseaux sociaux), même s'il en coûte ! Voilà quelques idées simples, certainement pas encore assez audacieuses. Du moins pourraient-elles poser les bases d'une réorientation par laquelle le sémioticien, engagé dans une entreprise ajustée aux préoccupations de ses contemporains, s'accomplirait en déployant ses propres potentialités de « savant » tout en permettant désormais aussi à ses interlocuteurs de s'accomplir pleinement. Moyennant une interaction enfin devenue fructueuse entre sémioticiens et non-sémioticiens, ce serait sans doute commencer à produire un peu de ce sens inédit que notre époque attend.

Conclusion

Nous lisons récemment dans *Le Monde*, sous la plume de Roger-Pol Droit, que si

l'époque est difficile à vivre, elle est encore plus difficile à comprendre, dans la mesure où presque tous les partages et repères du monde ancien sont mis en cause. Les délimitations entre humains et animaux [la culture et la nature], humains et machines, masculin et féminin, sont brouillées ou estompées. Il faut ajouter, à ces frontières en voie de remaniement, celles distinguant le vrai du faux, le réel et le virtuel, le local et le global.⁶⁴

63 « Dialogue. Profession sémioticien », *Acta Semiotica*, II, 4, 2022, p. 234 (notre trad.).

64 R.-P. Droit, « Penser une époque de mutations », *Le Monde des livres*, 28 avril 2023.

Et nous nous étonnions qu'un tel homme de culture et d'expérience, à la fois philosophe et journaliste — et qui, ayant personnellement interviewé Greimas, est donc parfaitement au courant de l'existence de la sémiotique⁶⁵ —, ne fasse aucune mention de notre discipline alors qu'elle est sans doute une des mieux placées pour éclairer la problématique d'intelligibilité qu'expose la suite de l'article cité ci-dessus.

Mehr Licht ! Oui, plus de lumière, donner toujours plus de lumière ! Pour aujourd'hui, et surtout pour demain ! C'est ce que la sémiotique devrait se donner comme raison d'exister (comme *purpose*, diraient les marketeurs à la mode, comme « engagement de marque », ou comme promesse) au lieu de rester obscure, impénétrable et élitiste comme elle l'est devenue en France. Non pas innover, mais faire progresser, redonner sens à la vie, rendre le futur un peu plus lumineux et contribuer à le construire. Voilà qui devrait enthousiasmer tous les sémioticiens de la planète ! Croire que la discipline peut être source de progrès pour tous ! Et si croire au progrès suppose de sacrifier du présent personnel au nom d'un futur collectif, n'hésitons pas à faire quelques sacrifices. Une fois encore, Jean-Marie Floch : « Sans doute l'avenir d'une telle sémiotique ne sera jamais très glorieux : elle paraîtra toujours trop ancillaire. Mais qu'importe pour ceux qui la savent vivace »⁶⁶ !

Références

- AAvv, *Réenchâter le monde : la valeur esprit contre le populisme industriel*, Paris, Flammarion, 2006.
- Bacon, Francis, *Essays or Counsels, Civill and Morall*, chap. « Of Innovation », 1625, (<https://www.gutenberg.org/files/575/575-h/575-h.htm>).
- Calame, Claude, *Avenir de la planète et urgence climatique. Au-delà de l'opposition nature / culture*, Fécamp, Lignes, 2015.
- Camus, Albert, *Discours de Suède*, Paris, Gallimard, 1958.
- Casilli, Antonio, *En attendant les robots. Enquête sur le travail du clic*, Paris, Seuil, 2019.
- Dargent, Marin, « Sémiotique des pratiques sportives : styles de jeu — l'exemple du rugby », *Acta Semiotica*, III, 5, 2023.
- Demuru, Paolo, et al., « Profession : sémioticiens. I. Options et perspectives en 2022 », *Acta Semiotica*, II, 4, 2022.
- Descola, Philippe, *Par-delà Nature et Culture*, Paris, Gallimard, 2005.
- *La composition des mondes*, Paris, Flammarion, 2014.
- « Humain, trop humain », *Esprit*, 12, 2015.
- et Alessandro Pignocchi, *Ethnographie des mondes à venir*, Paris, Seuil, 2022.
- Droit, Roger-Pol, « Entretien avec A. J. Greimas. Une tradition de rigueur », *Le Monde*, 7 juin 1974.
- « Penser une époque de mutations », *Le Monde des livres*, 28 avril 2023.
- Klein, Etienne, *Sauvons le progrès. Dialogue avec Denis Lafay*, Paris, l'Aube, 2017.
- Floch, Jean-Marie, *Petites mythologies de l'œil et de l'esprit*, Paris-Amsterdam, Hadès-Benjamins, 1985.
- *Les formes de l'empreinte*, Périgueux, Fanlac, 1986.
- « Lettre aux sémioticiens de la Terre Ferme », *Actes Sémiotiques-Bulletin*, IX, 37, 1986.
- « Paraître / s'afficher », in Ph. Benoît et D. Truchot (éds.), *Affiches de pub 1983/1985*, Paris, Le Chêne, 1986.

65 Cf. R.-P. Droit, « Entretien avec A.J. Greimas. Une tradition de rigueur », *Le Monde*, 7 juin 1974.

66 Jean-Marie Floch, « L'image à quatre mains », *Mei*, 6, 1997, p. 24.

- « La génération d'un espace commercial », *Actes Sémiotiques-Documents*, IX, 87, 1987.
- « La sémiotique est une praxis », *Cruzeiro semiótico*, 10, 1989.
- *Sémiotique, marketing et communication. Sous les signes les stratégies*, Paris, P.U.F., 1990.
- « Logiques de persuasion du consommateur et logiques de fidélisation du client », *Cahiers de l'IREP*, 1994.
- *Identités visuelles*, Paris, P.U.F., 1995.
- « L'image à quatre mains », *Mei*, 6, 1997.
- Fontanille, Jacques, « Nouvelles conversations avec Jacques Fontanille », *Alfa*, 59, 3, 2015.
- « La coopérative, alternative sémiotique et politique. Des organisations comme laboratoires de sémiotique expérimentale », *Actes Sémiotiques*, 122, 2019.
- « Sémiotique discursive et enseignement : l'éducation comme un défi politique et social. Entretien », *Acta Semiotica et Linguistica*, 26, 2, 2021.
- et Nicolas Couégnas, *Terre de sens. Essai d'anthroposémiotique*, Limoges, Pulim, 2018.
- Greimas, Algirdas J., « Observations épistémologiques », *Actes Sémiotiques-Documents*, V, 50, 1983.
- « La France est gagnée par l'«insignifiance» », entretien, *Le Monde*, 22 octobre 1991.
- Heilbrunn, Benoît, *L'obsession du bien-être*, Paris, Laffont, 2019.
- Jeanneret, Yves, « La prétention de la sémiotique dans la communication. Du stigmatisme au paradoxe », *Semen*, 23, 2007.
- Klein, Etienne, *Sauvons le progrès. Dialogue avec Denis Lafay*, Paris, l'Aube, 2017.
- Landowski, Eric, *Passions sans nom*, Paris, P.U.F., 2004.
- *Les interactions risquées*, Limoges, Pulim, 2005.
- « Régimes de sens et styles de vie », *Actes Sémiotiques*, 115, 2012.
- « Ni cosmos ni chaos — pour une écologie du sens », résumé inédit, International Metamind Conference : *The Order in Destruction and the Chaos of Order*, Riga, Latvian Academy of Culture, 2014.
- « Régimes de sens et formes d'éducation », colloque *La sémiotique face aux défis sociétaux du XXI^e siècle*, Limoges, 2015 (<https://www.unilim.fr/colloquesemiodefisshs/pre-publications/#>).
- « Le cercle sémiotique de Greimas », *Cadernos de Semiótica Aplicada*, 13, 1, 2015.
- « Pièges. De la prise de corps à la mise en ligne », *Carte Semiotiche Annali*, 4, 2016.
- « Petit manifeste sémiotique », *Actes Sémiotiques*, 120, 2017.
- « Politiques de la sémiotique », *Rivista Italiana di Filosofia del Linguaggio*, 13, 2, 2019.
- « Complexifications interactionnelles », *Acta Semiotica*, 1, 2, 2021.
- et Jacques Fontanille, « A quoi bon la sémiotique ? », *Actes Sémiotiques*, 118, 2015.
- Latour, Bruno, « Agency at the time of the anthropocene », *New Literary History*, 45, 2014.
- *Enquête sur les modes d'existence. Une anthropologie des Modernes*, Paris, La Découverte, 2012.
- *Face à Gaïa : huit conférences sur le nouveau régime climatique*, Paris, La Découverte, 2015.
- Lovelock, James, *The Revenge of Gaia. Why the Earth is Fighting Back and How We Can Still Save Humanity*, New York, Basic Books, 2006.
- Muxel, Anne, *Observatoire de la génération Z*, IRSEM, Ministère des Armées, étude n° 89, octobre 2021.
- Pellerey, Roberto, « Una dinamica organizzazionale dissidente », *Actes Sémiotiques*, 122, 2019.
- « Corpi nel bosco », *Acta Semiotica*, I, 2, 2021.
- Petitimberty, Jean-Paul, « Anthropocenic Park : humans and non-humans in socio-semiotic interaction », *Actes Sémiotiques*, 120, 2017.
- « La sémiotique à l'épreuve de l'écrit : régimes rédactionnels et intelligibilité », *Actes Sémiotiques*, 123, 2020, censuré. Réédité in *Galáxia*, 44, 2020.
- « (Re)penser la marque à l'ère du «post-consumérisme» ? », *Acta Semiotica*, I, 2, 2021.
- « Lecture critique et (re)valorisation sémiotique de la valeur «critique» chez J.-M. Floch », *Acta Semiotica*, II, 3, 2022.

— « Du bricolage comme principe de création », *Acta Semiotica*, II, 4, 2022.

Stiegler, Bernard, *De la misère symbolique*, tome I, *L'époque hyperindustrielle*, tome II, *La catastrophe du sensible*, Paris, Galilée, 2004 et 2005.

Résumé : Envahis par l'insignifiance du style de vie post-moderne et assaillis de catastrophes naturelles insensées, beaucoup de nos contemporains, en particulier la jeune génération, sont désorientés, anxieux et « en quête de sens », selon la formule aujourd'hui consacrée. Dans cette crise de sens qui interpelle tout spécialement la sémiotique, celle-ci reste, en France, tout à fait marginale dans le concert des sciences sociales et quasi-moribonde, ignorée des médias et du grand public, alors qu'elle est précisément la plus apte à s'emparer de la question, à penser ce monde en mutation et à contribuer à le reconfigurer. Il lui faudrait l'audace, depuis sa tour d'ivoire, de descendre dans l'arène et de s'engager dans le siècle, quitte, certes, à n'être reconnue que comme une science auxiliaire, mais au moins comme une discipline vivante et en prise sur la vie.

Mots clefs : algorithmes, anthropocène, incompréhensibilité, innovation, libéralisme, paradigme, progrès, régimes de sens, régimes de risque.

Resumo : Invadidos pela insignificância do estilo de vida pós-moderno e assaltados por séries inéditas de catástrofes naturais, muitos contemporâneos, em particular os mais jovens, estão desorientados, em busca de sentido. Entretanto, apesar de sua vocação a tratar precisamente da questão do sentido, a semiótica continua, pelo menos na França, sendo ausente do debate geral, marginalizada em relação às outras ciências sociais, ignorada nas mídias e no público. Após uma breve análise das bases semióticas da crise geral atual, o artigo denuncia as causas internas do isolamento da disciplina. Defende a necessidade de mais audácia da parte dos semioticistas. A semiótica deve reformar seu modo de expressão, renovar a forma de ensino e engajar-se para contribuir à construção de uma renovada visão de mundo.

Abstract : Overwhelmed by the insignificance of the post-modern lifestyle and beset by senseless natural disasters, many of our contemporaries, especially the younger generation, are disorientated, anxious and “in search of meaning”, as the idiom goes. In this crisis of meaning, which is of particular concern to semioticians, in France the discipline remains marginalised among the social sciences, almost dead and virtually ignored by the media and the general public, even though it is precisely semiotics that is best placed to take up the issue, to think about this changing world and to help reconfigure it. Semioticians should have the audacity to step down into the arena from their ivory tower and engage with the century, even if it means for semiotics to be recognised as an auxiliary science only, but at least as a living discipline involved in real life.

Auteurs cités : Philippe Descola, Jean-Marie Floch, Jacques Fontanille, Algirdas J. Greimas, Eric Landowski, Bruno Latour.

Plan :

Introduction

1. Un monde en perte de sens

1. Changement de paradigme

2. Robotique, numérique et autres algorithmes

3. Dérèglement climatique et dérégulation des marchés (ou vice versa)

2. « Ni cosmos ni chaos »
 1. Des problèmes d'intersection et de diffusion
 2. Une école de sens critique et de liberté
 3. Un cercle vicieux
 3. Que faire ?
 1. Redescendre sur terre
 2. Réinventer l'enseignement
 3. « Marketer » la sémiotique
- Conclusion

En souvenir de Joseph Courtés

Présentation

Joseph Courtés est mort le 10 mars 2023, à l'âge de 88 ans. Nous ne l'avons appris que tout récemment. Pourtant, à titre personnel, il était un de mes plus vieux amis (notre rencontre date de 1968, dans les locaux du Collège de France où Greimas tenait ses premiers séminaires). Mais depuis la mort de notre maître commun, en 1992, il s'était retiré dans son Occitanie natale. On savait qu'il y poursuivait assidûment ses recherches et son enseignement de sémioticien (à l'université de Toulouse-Le Mirail) ; en revanche il ne participait plus que très épisodiquement au séminaire parisien et d'une manière plus générale aux activités du groupe de recherche « greimassien ».

Il n'en aura pas moins été un des piliers de toute l'entreprise. Avant d'être connu comme le co-auteur de notre *Dictionnaire* de référence constante — le « Greimas-Courtés »¹ —, il était devenu dès la première moitié des années 70 l'interlocuteur le plus constant et sans doute l'un des plus proches de Greimas, à la fois son secrétaire, son assistant, son ami, presque son *alter ego* en dépit de la modestie et de la discrétion avec laquelle il assumait toutes ces fonctions. Indéfectiblement présent chaque mercredi et chaque jeudi à sa table dans l'anti-chambre du bureau du 10 rue Monsieur-le-Prince, alors point de ralliement pour les sémioticiens du monde entier, il était pour ainsi dire l'âme des lieux.

Son œuvre est considérable. D'abord par l'importance de sa contribution sur le plan de la sémiotique générale. Nul ne sait au juste à qui, de Greimas ou de Courtés, il faut attribuer la paternité de chaque entrée du *Dictionnaire* 1, mais ce qui est certain, c'est que le co-auteur y a joué davantage que le rôle d'un simple auxiliaire. Au point qu'à notre sens, ce qu'on appelle aujourd'hui la sémiotique standard est au fond, pour une large part, la sémiotique non pas « de Courtés »

1 *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette, 1979.

mais au moins « selon Courtés ». Parallèlement, les travaux personnels qu'il menait en relation avec les folkloristes, initialement à partir de l'étude des contes populaires, ont rapidement fait de lui le principal explorateur de la dimension discursive des objets de sens, avec de nombreuses publications tout d'abord sur le thématique et le figuratif, puis sur la problématique de l'énonciation. D'autres ont par la suite pris le relais (notamment Jacques Geninasca, Jean-Marie Floch, Denis Bertrand, Greimas lui-même), mais à partir du socle conceptuel établi par Courtés. L'impact de ces propositions théoriques a été d'autant plus décisif qu'à côté de ses recherches il accomplissait un remarquable travail didactique sous forme d'ouvrages d'initiation, choses rarissimes à l'époque².

De tout cela, la bibliographie qui suit, reconstituée à partir des informations partielles dont nous disposons, ne donne qu'une vue incomplète. À côté des huit principaux livres parus entre 1973 et 2003 et de la trentaine d'articles ici mentionnés, il faudrait ajouter un nombre indéterminé d'autres travaux devenus introuvables et dont même les références nous manquent.

Le manuscrit daté de 1979 recopié ci-après en fac-similé, dont une version imprimée est parue dans un des volumes d'Actes des colloques annuels jadis tenus à Albi, fait partie de ces œuvres désormais très difficiles d'accès. Voilà pourquoi nous le reproduisons ici : comme un document rare, une sorte de pièce à valeur historique. Ces pages par endroits difficiles à déchiffrer malgré une écriture aussi appliquée que le raisonnement est méthodique ont été retrouvées il y a peu, plus de quarante ans après, à Istanbul, par Mehmet Rifat, un de ses anciens collègues qui a eu la gentillesse de nous les communiquer.

Bien sûr, aujourd'hui, la méthodologie mise en œuvre au fil de cette étude demanderait à être revue sur divers points. Bien sûr, il ne s'agit pas non plus d'un texte représentatif de l'œuvre de Courtés dans son intégralité : lui-même l'aurait certainement amendé s'il en avait eu l'opportunité. Même le carré autour duquel s'articule toute l'analyse mériterait certainement d'être discuté ! Mais ce n'est pas en l'occurrence cela qui importe. Tel qu'il est, ce document témoigne d'une étape cruciale de la recherche. C'est à ce titre que nous le publions : à la fois en souvenir affectueux de notre ami et comme une image, par définition vieillie, de cette heureuse époque où toute une équipe travaillait de concert à la construction de cette discipline « à vocation scientifique » : la sémiotique.

Eric Landowski

² *Introduction à la sémiotique narrative et discursive*, 1976 ; *Sémantique de l'énoncé : applications pratiques*, 1989 ; *Sémiotique narrative et discursive. Méthodologie et application*, 1993.

Joseph Courtés

Bibliographie partielle

- « De la description à la spécificité du conte populaire merveilleux français », *Ethnologie française*, II, 1-2, 1972.
- *Lévi-Strauss et les contraintes de la pensée mythique*, Tours, Mame, 1973.
- *Introduction à la sémiotique narrative et discursive*, Paris, Hachette, 1976.
- et Frédéric Nef, « Structures élémentaires de la signification », Bruxelles, 1976.
- et A.J. Greimas, « The cognitive dimension of narrative discourse », *New Literary History*, 1976.
- « La séquence du mariage dans le conte populaire merveilleux français », *Ethnologie française*, VII, 2, 1977.
- « A propos de la formation des discours pédagogiques », *Actes Sémiotiques – Bulletin*, 7, 1979.
- et Algirdas J. Greimas, *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, tome 1, Paris, Hachette, 1979.
- « Quelque chose qui ressemble à un ordre », in A.J. Greimas et E. Landowski (éds.), *Introduction à l'analyse du discours en sciences sociales*, Paris, Hachette, 1979.
- « La baba Yaga. Perspectives d'analyse », *Documents de recherche en linguistique textuelle*, Université de Toulouse - Le Mirail, 2, 1979.
- « La lettre dans le conte populaire merveilleux français : contribution à l'étude des motifs », *Actes Sémiotiques – Documents*, 9 et 10, 1979, 14, 1980.
- « Dictionnaire de langue et dictionnaire conceptuel », *Actes Sémiotiques – Bulletin*, 13, 1980.
- « Le motif selon S. Thompson », *Actes Sémiotiques – Bulletin*, 16, 1980.
- « Deux niveaux du discours : le thématique et le figuratif. Contre-note à Fr. Rastier, Le développement du concept d'isotopie », *Actes Sémiotiques – Documents*, 29, 1981.
- « Pour une approche modale de la grève », *Actes Sémiotiques – Bulletin*, 23, 1982.
- « Motif et type dans la raifition folklorique : problème de typologie », *Littérature*, 45, 1982.
- « Figures, code figuratif et symbolisation », *Actes Sémiotiques – Bulletin*, 26, 1983.
- « Sentiments d'estime et de mésestime : du lexique à la sémantique », *Degrés*, 37, 1984.
- et Algirdas J. Greimas (éds.), *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, tome 2, *Compléments, débats, propositions*, Paris, Hachette, 1985.
- « Sémiotique et théologie du péché », in H. Parret et H.G. Ruprecht (éds.), *Exigences et perspectives de la sémiotique*, Amsterdam, Benjamins, 1985.
- « Pour une sémantique des traditions populaires », *Actes Sémiotiques – Documents*, VII, 65, 1985.
- « Introduction à la sémantique de l'énoncé », *Actes Sémiotiques – Documents*, VII, 73-74, 1986.
- *Le conte populaire : poétique et mythologie*, Paris, P.U.F., 1986.
- « La dimension mythique du conte populaire merveilleux », in M. Arrivé, J.-Cl. Coquet et E. Landowski (éds.), *Sémiotique en jeu*, Paris-Amsterdam, Hadès-Benjamins, 1987.
- *Sémantique de l'énoncé : applications pratiques*, Paris, Hachette, 1989.
- *Analyse sémiotique du discours : de l'énoncé à l'énonciation*, Paris, Hachette, 1991.
- et Algirdas J. Greimas, « Les points de vue dans le discours », *Voies Livres*, 63, 1992.
- « Du signifié au signifiant : étude d'une bande dessinée de Benjamin Rabier », *Nouveaux Actes Sémiotiques*, 21-22, 1992.
- « Découvrir la sémiotique », *Sciences humaines*, 22, 1992.
- « L'objet du croire dans "La ficelle" de G. de Maupassant », *Le savoir et le croire*, Actes du colloque d'Albi Langage et signification, Université de Toulouse-Le-Mirail, 1992.
- « Statut actuel de la sémiotique en France », *Cahiers Interdisciplinaires des Sciences du Langage*, Université de Toulouse-Le-Mirail, 9, 1992-93.

- *Sémiotique narrative et discursive. Méthodologie et application*, Préface d'A.J. Greimas, Paris, Hachette, 1993.
- « Un lieu commun en eth nolittérature : le motif ? », *Protée*, 22, 2, 1994.
- *Du lisible au visible. Analyse sémiotique d'une nouvelle de Maupassant et d'une bande dessinée de B. Rabier*, Louvain-la-Neuve, de Boeck, 1995.
- « Eth nolittérature, rhétorique et sémiotique », *Ethnologie française*, 25, 2, 1995.
- « L'énonciation comme acte sémiotique », *Nouveaux Actes Sémiotiques*, 58-59, 1998.
- *La sémiotique du langage*, Paris, Nathan, 2003.
- « Entretien sémiotique », in A. Biglari (éd.), *Entretiens sémiotiques*, Limoges, Lambert-Lucas, 2014.



Acta Semiotica

III, 5, 2023

DOI 10.23925/2763-700X.2023n5.62447

En souvenir de Joseph Courtés

“La Baba-yaga” : perspectives sémiotiques

Joseph Courtés

Université de Toulouse-Le Mirail

Fac simile du manuscrit daté de 1979.

"La baba-Yaga": perspectives d'analyse

1

[mettre le texte ici]

Doc. 2/1975

Toe house - Le Châtel

0. Remarques préalables

sur l'ité
Ibid... et
+ particulièrement
en ce qui

Le texte de "La baba-Yaga", ci-dessus reproduit, ne fera pas ici l'objet d'une analyse complète. Nous voudrions seulement illustrer la genération du discours, telle qu'on peut la concevoir dans une perspective sémiotique. Pour ce faire nous nous appuierons sur Sémiotique: dictionnaire raisonné de la théorie du langage (A.J. Greimas et J. Courtès, Hachette, 1979) où l'on retrouvera aisément les définitions des concepts méthodologiques ici employés (~~marqués d'un astérisque~~ ^{marqués du signe:°}).

Notre présentation s'effectuera en sens inverse de la recherche qu'elle présuppose, allant du niveau profond au niveau de surface.

1. Au niveau profond

Tout discours met en jeu un nombre très réduit de catégories sémantiques fondamentales. Le système ^{de valeurs} taxinomique élémentaire, qui nous semble sous-jendre ce contenu, se réduit, grosso modo, au rapport entre "action" et "sanction" ou, pour rester plus près du texte, entre ce que nous pourrions appeler "comportement" vs "traitement". Les 2 axes croisés sont ensuite axiologisés grâce à la catégorie morale "bien" vs "mal". D'où le modèle suivant, organisé selon le cane[°] sémiotique:

sémiotique
élémentaire fondamentale

Dans les Tés
de l'analyse il
ne s'agit pas
de rendre service

bon comportement
("rendre service")

bon traitement
("récompense")

mauvais traitement
("punition")

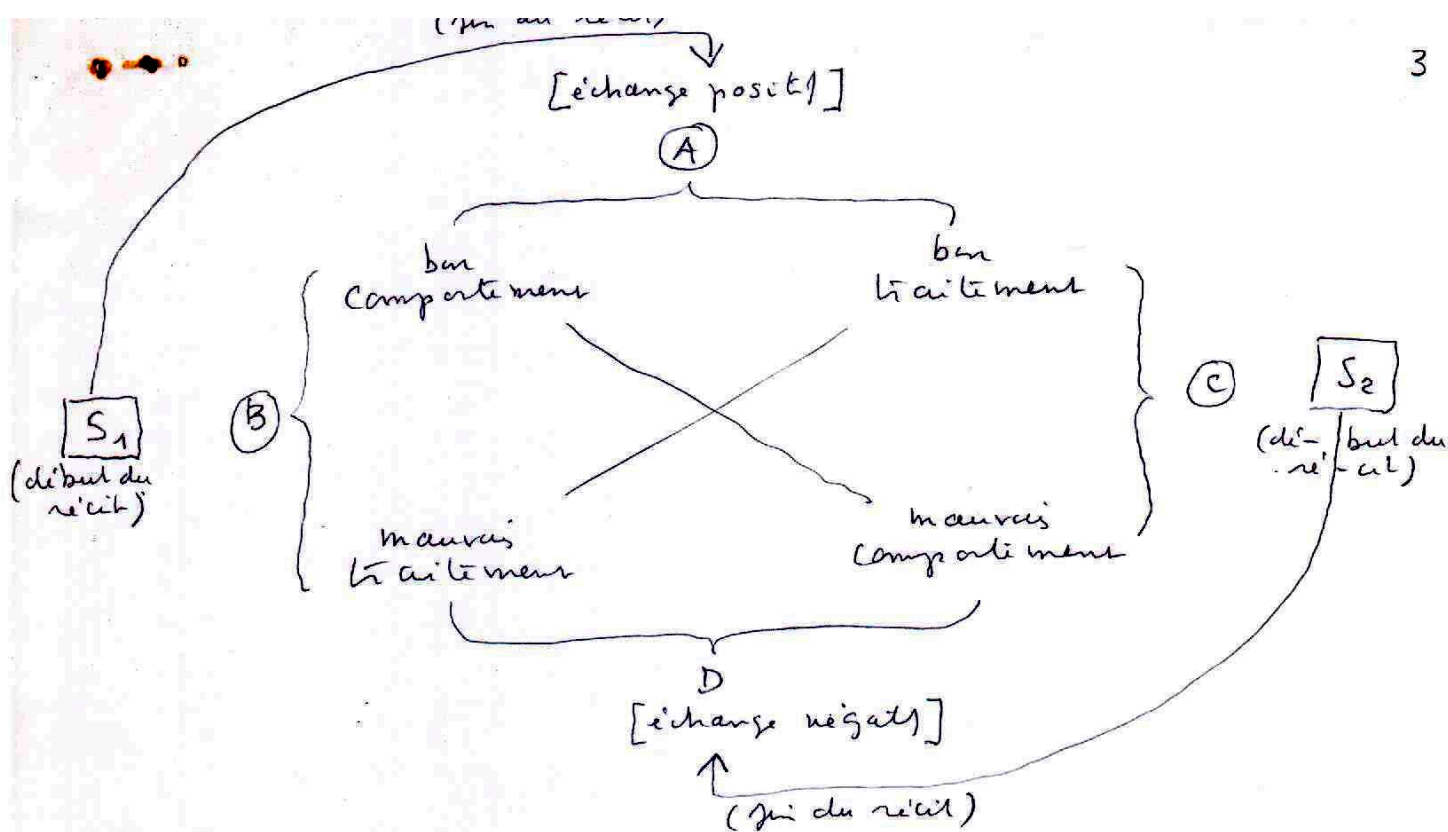
mauvais comportement
("ne pas rendre service")

Cette organisation logico-sémantique, très abstraite, est capable de subsumer une multitude de discours. A partir de cette taxinomie, différents parcours sont possibles, qⁱ seront autant de spécifications.

On remarquera tout d'abord que notre conte (= l'ensemble des variants du conte-type 480 B, dans la classification d'Aarne et Thompson) pose une corrélation entre "bon comportement" et "bon traitement" : il s'agit d'un discours sur la sanction (selon une "justice" propre à notre univers socio-culturel) qⁱ peut se traduire : "les bons sont récompensés et les méchants punis". Le système axiologique pourrait tout aussi bien corréler un "bon comportement" avec un "mauvais traitement". Ceci pour dire q[']une première sélection est opérée à ce niveau profond.

Une autre sélection est faite à un niveau plus superficiel, lorsque à ces valeurs on corréle un sujet. Ainsi le narrateur d'énonciation choisit ici d'affecter à l'"héroïne" (= S₁) le "bon comportement" et à l'"anti-héroïne" (= S₂) le "mauvais comportement", et ceci de manière permanente tout au cours du récit (alors q[']on pourrait concevoir des transformations sur cet axe du "comportement"). C'est sur l'axe du "traitement" que l'énonciateur va, en fait, situer l'essentiel du récit. Ayant posé comme normal la conjonction du "bon comportement" et du "bon traitement" (poste A), il doit démarrer le récit dans une situation "anormale" : d'où la position de S₁ (= "héroïne") au poste B. Le récit consistera alors pour l'héroïne à passer de B en A et, corrélativement, pour S₂, à aller de C en D.

On notera que ces 2 parcours concrets (S₁/S₂) sont en quelque sorte narrativement redoublés (S₁ sera bien traitée et par les "sœurs" et par le "baba jaga").



Comme nous l'avons dit, il s'agit d'un des cas de la sanction, qui met en jeu l'échange (sous forme positive ou négative). Ceci pose évidemment le problème du Destinataire^o judiciaire (la "baba-jaga") qui est censé déterminer la "justice" et la "vérité", car c'est à lui que revient de juger de la conformité ou de la non-conformité (au système axiologique sous-jacent) des actions accomplies par l'"héroïne" et l'"anti-héroïne".

2. la représentation syntaxique au niveau superficiel

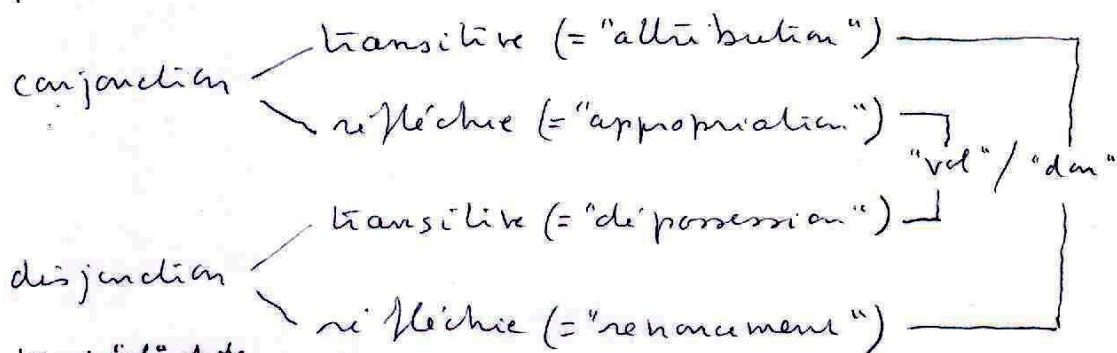
Du niveau profond (logico-sémantique) on passe, comme nous l'avons dit, au plan superficiel en corrélant une valeur donnée à un sujet syntaxique déterminé.

Prenez simplement le parcours de S_1 . Il peut être schématisé comme suit :

$S_1 \cup O_2$ ————— F ————— $S_1 \cap O_2$
 ("mal traité") (acquisition) ("bien traité")

L'Objet ($= O_2$) désigne le "bon traitement" par rapport auquel S_1 est disjoint (au début) et conjoint ensuite. Nous avons donc là un "recit minimal" conçu comme une transformation (un gain: F) située entre deux états successifs et différents.

La syntaxe narrative propose différents modes d'acquisition. Dans le système des des valeurs (à la différence de la communication participative) toute conjonction implique une disjonction correspondante :



- on le lexicalise de "val" et de "don" comportant en + des sens de caractère moral

Le schéma montre déjà deux formes possibles de l'acquisition des valeurs : ainsi le "don" pré-suppose simultanément une "attribution" (du point de vue du destinataire) et un "renoncement" (du point de vue du destinataire).

Il existe seulement une 3^e forme d'acquisition, c'est celle de l'échange qui met en jeu deux "dons" (portant sur des objets différents, mais jugés équivalents). On voit tout de suite que la sanction (cf. supra) renvoie à un système d'échange qui peut être soit positif ("bonne action" / "récompense"), soit négatif [pour S_2] ("inaction" ou "mauvaise action" / "punition"), selon que les objets en jeu sont eux-mêmes positifs ou négatifs.

L'échange pré-suppose donc deux dons, et par conséquent deux programmes narratifs (autres disjoints en PN), puisqu'il y a deux "donateurs". Ici : S_1 (= l'"héroïne") et S_x (= la "baba-jaga"). D'un côté S_1 conjoint S_x avec l'objet "service rendu" ($= O_1$)

$$F [S_1 \rightarrow (S_x \cap O_1)];$$

de l'autre, S_x (= "babajaga") conjoint S_1 avec l'objet (O_2) "bon traitement" (qui sera figurativisé par les "vétements")

$$F[S_x \rightarrow (S_1 \cap O_2)]$$

L'échange proprement dit consiste à corréler ces deux PN, à établir entre eux une implication réciproque (notée : \Leftrightarrow). D'où notre première formulation

$$S_1 \cup O_2 \xrightarrow[\text{acquisition}]{\text{échange positif}} S_1 \cap O_2$$

$$F[S_1 \rightarrow (S_x \cap O_1)] \Leftrightarrow F[S_x \rightarrow (S_1 \cap O_2)]$$

Les deux "dons" contiennent des actions et peuvent être considérés comme des performances° (P) appelant des compétences° (C) correspondantes. On notera toute de suite que la C^{de} de S_x ne fait pas l'objet d'une acquisition préalable : la "babajaga" est "naturellement" compétente, provoquant ce qui provoque aussi, comme effet de sens°, son caractère "surnaturel", "merveilleux". A la différence des humains pour qui tout "faire" implique au préalable la "capacité" de faire l'instauration de la "capacité de faire", le Destinataire transcendant a une compétence innée et absolue (tel, évidemment, qu'il est construit par le texte).

Il n'en va pas de même avec S_1 dont la performance ("rendre service") appelle une compétence adaptée (le savoir et/ou pouvoir faire). Du coup, le parcours narratif de S_1 comporte un PN de base ("rendre service") et un PN d'usage (l'acquisition d'un savoir/pouvoir faire, grâce aux "soucis")

Notre schéma va donc se complexifier par l'introduction de l'acquisition de valeurs modèles (que présuppose la performance), en l'occurrence le savoir/pouvoir-faire (sp-f) que nous désignerons ~~par~~ par O'_2 (pour rappeler qu'il est homologable au "bon traitement"). Ici aussi nous avons un "règle simple"

$$S_1 \cup O'_2 \xrightarrow[\text{acquisition}]{F} S_1 \cap O'_2$$

qui, comme précédemment (mais avec changement d'acteur), joue sur le modèle de l'échange :

$$F[S_1 \rightarrow (S'_x \cap O'_1)] \not\equiv F[S'_x \rightarrow (S_1 \cap O'_2)].$$

D'un côté les "soeurs" ($= S'_x$, pour ne pas oublier qu'elles se situent dans la sphère d'action de la Baba Jaga) donnent le ~~sp~~ sp-f (O'_2) ; de l'autre, S_1 conjoint S'_x à O'_1 (= la "bouteille", qui n'est pas figurativement échangée au "service rendu" : cf. infra).

La Jagne Jagne générale syntaxique du récit se met aussi progressivement en place : les deux échanges, qui elles comparés, sont en relation hiérarchique, le PN de base appelant le PN d'usage. D'où le schéma général d'ensemble :

~~S₁ ∪ O₂~~

[Suite, page suivante]

On notera que la ~~compétence~~ l'acquisition de la compétence (C) joue ici sur le sp-f, ce qui, évidemment n'exclut pas la présence d'autres modalités du faire qui ne sont pas l'objet de transformation. Ainsi en est-il du devoir-faire (d-f) qui accompagne et accompagne l'exécution du PN de base. On remarquera, à ce propos, que la conjonction, dans l'acte

"héritière", du cl-f et du sp-f, y produit un "état d'âme" dysphonique qui se traduira générativement par les "pleurs" (ce qui renvoie à la sémantique des "passions" et "sentiments", en cours d'élaboration).

3. Les formes discursives

Entre les PN d'acquiescence (ou de privation), les que nous les avons jumulés, et les variantes concrètes du conte-type 480B, il y a évidemment un immense fossé qu'essaie de combler, à sa manière et sous une forme encore embryonnaire et peu systématique, le parcours génératif proposé en sémantique narrative et discursive. Parmi les procédés de conversation avancés - qui permettent le passage d'un niveau de représentation à un autre + articulé et donc syntaxiquement et sémantiquement plus complexes et plus riches (provoquant, de ce fait, une "augmentation de sens") - nous faisons ici allusion à celles, syntaxiques, de la "mise en discours": il s'agit de l'actoprialisation, de la spatialisation et de la temporalisation (qui correspondent à un triple débrayage par rapport à l'instance de l'énonciation comme le synchronisme du "je"/"ici"/"maintenant": cf. E. Benveniste), mais aussi à celles, sémantiques, de l'thématisation et de l'figement, qui sont corrélés aux précédents. Nous ne donnons ici que quelques observations éparses, non systématisées.

3.1. Les acteurs et leurs investissements sémantiques

Sur les rôles syntaxiques de S₁ (et S₂), correspondent les rôles de "fille" (qui exclut "garçon"): en tant qu'"enfant", la "fille" renvoie aux "parents": d'où l'introduction du "père" et de la "marâtre" qui, en tant que détenteur du pouvoir familial (dans le contexte socio-culturel), sont en position de dominants (la marâtre "rend la vie impossible" à l'héritière, le père la conduit dans la forêt) et ~~se~~ ~~à~~ cette configuration familiale, s'associe celle du "jeune homme": l'image de la femme,

à noter
la désignation
initiale
j'oublie pas de noter
entre S₁ et S₂

socio-culturellement conhiite, se caractérise ici par la figurativisation particulière des objets. A O₁ correspondent "les travaux ménagers" (qui sont décomposés morphologiquement et programmés : "la baba-jaga ordonna à la fille de filer, de chauffer la poêle et de tout préparer") qui, dans notre compartiment culturel, sont traditionnellement dévolus à la femme ; à O₂, correspondent les "vêtements" (qui sont censés être soit étés beaux et nombreux pour une femme, on sait quelle importance le contexte populaire attribue à l'habillement ~~supplémentaire~~....) ; à O₁ correspond la "bouture" particulière confectionnée par la femme, tandis que le sp-f (= O₂) relève ~~la fois~~ (semble-t-il) de l'ordre des "recits", en tout cas de l'art de "bien tenir une maison".

Quant à Baba-jaga, elle est figurativisée par la "Baba-jaga" (à la fois "grand-mère" - "baba" - et esprit ou ~~supplémentaire~~ "jaga"), sorte de "précieuse" située aux confins de la mort. Dans le contexte culturel russe, elle habite dans une chaumière généralement faite d'ossements humains et animaux et tournée vers l'au-delà mystérieux ; Aussi, dans tous ces cas, quel que soit le personnage qui se présente à la Baba-jaga, il doit dire la formule consacrée : "Chaumière, chaumière, tourne ton dos vers la forêt et ton face vers moi !" ~~car~~ Baba-jaga sont associés des animaux particuliers, serpents, ~~serpents~~ souris, qui souvent ~~deviennent~~ ceux qui sont parvenus jusque dans la chaumière. En ne s'abstenant donc pas de voir ici les souris (S'x) en f qui occupent en quelque sorte la position de sujet délégué (par rapport à la Baba-jaga).

Notre information sur le contexte socio-culturel, en la nuit, est trop faible pour nous permettre de mieux organiser les données tant thématiques que figuratives : il nous faudrait plus de renseignements aussi bien sur les données folkloriques que sur celles, probablement mythologiques, qui leur sont sous-jacentes.

3.2. la spatialisation

Les acteurs et leurs PN s'inscrivent dans des coordonnées spatiales précises. Le conte met en jeu deux espaces :

- E_1 est celui de l'état initial (où S_1 est disjoint de O_2 et où S_2 est conjoint à O_2) et de l'état final qui voit l'heroïne reconnaître la reconnaissance de l'heroïne et la conjugaison de l'anti-heroïne ; cet espace est figurativisé comme "village".

- E_2 est l'espace de l'acquisition de l'objet-valleur (pour S_1) ou de sa privation (pour S_2) : il est celui où s'opère la transformation, où s'effectuent les PN de base et d'usage ; il est figurativisé par la "chaumière sur des pattes de poule".

Entre E_1 et E_2 , existe un espace intermédiaire, celui de la "forêt", car E_1 et E_2 sont des espaces disjoints (à la différence d'autres récits où le rapport entre eux serait celui d'inclusif / englobant) ; toutefois, ce troisième espace n'est pas ici explicité comme il pourrait l'être.

Du point de vue sémantique, et à un niveau plus profond, la "chaumière" de la Baba-jaga et le "village" peuvent, probablement, s'opposer selon nature / culture (mais c'est là qu'une hypothèse).

La spatialisation, au vu ici dans notre conte, comporte au moins deux aspects :

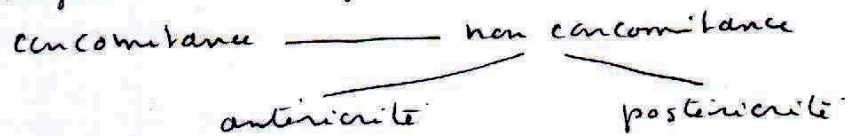
- a) d'une part, la localisation des différents PN, des énoncés d'état et de fait ;
- b) de l'autre la programmation qui situe les deux espaces l'un par rapport à l'autre, mettant en place des mouvements, des déplacements entre E_1 et E_2 : "Notre homme emmena sa fille..." ; "le père repartit la maison" ; "la marâtre envoya son mari..." ; "l'homme partit, arriva..." , etc.

De la mesure où tous les acteurs mis en place ne circulent pas d'un espace à l'autre, il se produit, entre autres, des disjonctions cognitives : le savoir, accordé par l'énonciateur au père du fait de ses déplacements, n'est pas celui de la marâtre qui doit "envoyer" envoy(en) son mari voir si sa fille

vivait toujours"; d'où aussi la médiation cognitive du "chien" qui annonce la réalisation du PN de base. (A ce propos, on notera que le "chien" semble être le délégué figuratif du Destinataire-judicateur, car c'est lui qui annonce et procède la reconnaissance de S₁ et la confusion de S₂)

3.3. La temporalisation

Il s'agit ici d'une procédure discursive qui substitue à la présupposition des PN leur consécution temporelle. Le dispositif articulatoire



permet, par ex, de situer en concomitance le retour du père à la maison, ou l'envoi du mari par la marâtre, avec l'exécution du PN de S₁ (ou de S₂). ^{sait}

On ~~notera~~ ^{sait} (que tout échange peut relever soit de la concomitance, soit de la non-concomitance : ici, c'est le 2^e cas qui est retenu : aussi bien dans le PN de base que dans le PN d'usage, l'échange des deux faire constitutifs de l'échange sont dans un rapport temporel d'antériorité/postériorité (d'abord le "service rendu", ensuite le "don" de la Baba-jaga ou des souris) : à noter que l'inverse serait tout aussi possible : "don", puis "service").

L'aspectualisation n'est guère employée que de manière marginale dans notre conte, à propos seulement des déplacements du père (inchoatif : "partir" ; terminatif : "arriver") et de la marâtre (le terminatif "revenir" permet d'en catégoriser le micro-système aspectuel dans son ensemble)

Il est à remarquer que cette ^{variante} ~~version~~ ne figurativise pas le temps, à la différence du corpus français du même conte qui joue fréquemment sur l'opposition "jour"/"nuit" : la réaccente avec le "diable" par ex (qui correspond à la Baba-jaga) ~~se~~ est associée à la "nuit" : ce qui permet de renforcer l'opposition

euphonie/dysphonie reconnaissable aussi au niveau spatial. (Du point de vue de S_1 , E_1 est d'ég. dysphonique et E_2 euphonique, alors que pour S_2 - qui représente le point de vue "normal" - c'est l'inverse).

4. Textualisation

La représentation syntactico-sémantique - peu affirmée il est vrai - à laquelle nous aboutissons pouvant être traduisible en gsts (sous forme de mime, par ex.), en images, etc. Ici, elle s'exprime en langue naturelle et, de ce fait, sera soumise à certaines contraintes spécifiques.

Gf' il nous suffira de souligner tout d'abord celle de l'élasticité du discours, avec le rapport bien connu expansion/condensation. Ainsi le "sens-mi" de la Baba-jaga sera repris en expansion : "La Baba-jaga ordonna à la fille de filer, de chauffer la poêle et de tout préparer", sans oublier le "bain".

D'un autre point de vue, l'élasticité du discours permet de mettre à plat et en succession des segments relevant de niveaux différents d'organisation discursive. Ainsi en va-t-il avec l'introduction de dialogues qui sont la simulation de la structure énonciative projetée dans le discours et qui ont, entre autres, pour effet de référentialiser (de donner l'illusion du "réel") le récit où ils s'inscrivent. Comme on le sait, le recours au dialogue a fait partie de la stratégie discursive de l'échancialité (qui reste toujours libre d'utiliser le "discours indirect") : on pourrait se demander ici à quels moments précis du conte, et dans quels buts, l'échancialité introduit le dialogue.

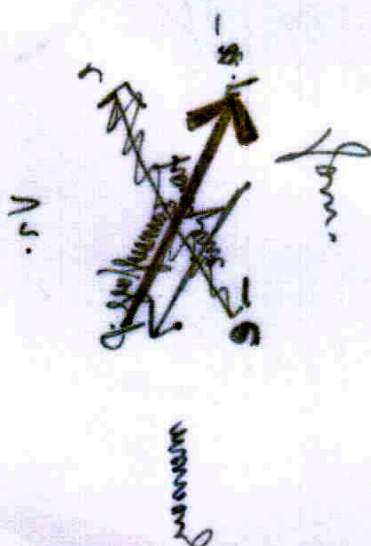
Une autre contrainte, liée à la langue naturelle, est celle de la linéarité. De ce point de vue, la programmation textuelle est à distinguer de la programmation temporelle. Ainsi, dans le cas de la concomitance de deux PN, ceux-ci seront linéarisés, c'est-à-dire, mis textuellement en succession (l'échancialité choisissant seulement de commencer par l'un ou par l'autre). De même, toujours à ce niveau

lexiciel, l'échanciale peut, tout en respectant la chronologie, procéder à des "recours en arrière", à programmer d'abord le PN de base, ensuite seulement le PN d'usage (le système de la "concordance des temps" permettant de sauvegarder l'ordre d'ordre temporel sous-jacent). Dans notre conte - qui relève de l'oralité - la lexicalisation subit en fait la temporalisation, sans aucune disjonction notable (à la différence de la littérature écrite qui y a certainement plus souvent recours).

5. Vers la forme linguistique

De la lexicalisation en langue naturelle à une forme linguistique donnée (russe, français, et l'occurrence), il y a encore un saut à franchir et de nouvelles provisions à prévoir: celui-ci a qui s'explique, et à partir, la linguistique dite textuelle ou la néo-stylotypie. Il ne va pas s'agir pas ici d'appeler des schémas types: les valeurs sont: ~~signifier~~ indiquer où se situe le ~~le~~ ~~le~~ d'après les richesses de la lang. française traditionnelle et se articule avec une De'vri gèle du discours et le schéma essor de mettre en place "cette vent et marée".

J. Coates



A la mémoire de Desiderio Blanco

Présentation

Le 2 juillet 2022, Desiderio Blanco, pionnier de la sémiotique au Pérou et plus largement dans toute l'Amérique latine, est mort à l'âge de 93 ans. Né en Espagne en 1929, à Zamora, éduqué chez les pères Augustins, il s'installe dès 1956 définitivement à Lima, où l'Eglise l'a envoyé enseigner (au collège San Augustin). Mais en 1965, nouvelle bifurcation : il quitte les ordres. Après un passage par l'université San Marcos, il est nommé en 1972 professeur à l'Université de Lima. Il y fonde la Faculté de communication avant de devenir vice-recteur puis recteur. En même temps, il découvre le cinéma, écrit une multitude de critiques de films et fonde la revue *Hablemos de cine*. A partir des années 70, il se passionne pour la sémiotique, se rend à Paris pour connaître Greimas et suit son séminaire pendant un an. De retour au Pérou, il accomplit un immense travail pour le développement de notre discipline. Tout en formant une équipe (qui est toujours en pleine activité aujourd'hui), il produit une œuvre considérable sur le plan de la théorie et de l'analyse, et aussi de la divulgation sous la forme de présentations didactiques et de nombreuses traductions. Sans être exhaustive, la bibliographie qui suit en donne une vue d'ensemble.

Afin de célébrer sa mémoire, nous présentons ici tout d'abord le prologue à la réédition de son premier grand livre sur le cinéma, *Imagen por imagen. Teoría y crítica cinematográfica*, prologue écrit par Óscar Quezada, son premier disciple (et successeur actuel à la tête de l'université de Lima) ; ensuite un extrait de ce livre, la critique du film d'Ingmar Bergman « Scènes de la vie conjugale » ; enfin un article écrit en souvenir de controverses aussi amicales que passionnées sur une notion sémiotiquement problématique, celle d'expérience.

Eric Landowski

Bibliographie

- “El proceso de la significación”, *Letras* (Lima), 86-87, 1977.
- Metodología del análisis semiótico*, D. Blanco y R. Bueno, Universidad de Lima, Fondo Editorial, 1980.
- “Posibilidades y límites de la semiótica”, *Chasqui. Revista Latinoamericana de Comunicación*, 15, 1985.
- “Psicoanálisis del texto literario”, *Lienzo*, 2, 1981.
- “Comunicación e imaginario popular”, *Letras*, 54, 1982.
- Imagen por imagen : teoría y crítica cinematográfica*, Universidad de Lima, Fondo Editorial, 1987.
- “El cine a la luz de la semiología y el psicoanálisis. Entrevista a Christian Metz”, *Lienzo*, 5, 1983.
- “Roles actanciales de los trabajadores en el discurso periodístico de izquierda”, *Contratexto*, 2, 1986.
- “Claves semióticas para una lectura del pensamiento de San Agustín. Introducción al discurso agustiniano”, 1986 (<https://hdl.handle.net/20.500.12724/9176>).
- “Figuras discursivas de la enunciación cinematográfica”, *Lienzo*, 8, 1988.
- “Nuevas tecnologías y lenguajes de la comunicación”, *Contratexto*, 3, 1988.
- Claves semióticas : comunicación / significación*, Universidad de Lima, Fondo Editorial, 1989.
- “Christian Metz: el sentido como energía”, *Lienzo*, 16, 1995.
- “Texto fílmico / texto literario”, *Lienzo*, 20, 1999.
- Semiótica del texto fílmico*, Universidad de Lima, Fondo Editorial, 2003.
- “Autor, enunciador, narrador”, *Lienzo*, 25, 2004.
- Oh dulces prendas*, Lima, Ediciones Caracol, 2006
- “Semiótica y ciencias humanas”, *Letras*, 111-112, 2006.
- “El rito de la Misa como práctica significativa”, *Tópicos del seminario*, 20, 2008.
- Vigencia de la semiótica y otros ensayos*, Universidad de Lima, Fondo Editorial, 2009.
- “Los determinantes del sonido : música, lenguaje, cine”, *Lienzo*, 30, 2009.
- “En busca de la experiencia perdida”, in A.C. de Oliveira (org.), *Interações sensíveis*, 2013, reed. *Contratexto*, 22, 2014.
- Hablemos de cine : antología*, D. Blanco et al., Universidad de Lima, Fondo Editorial, 2017.
- “Entrevista al crítico de cine, profesor e investigador”, *Lienzo*, 2019.
- Imagen por imagen : teoría y crítica cinematográfica*, Universidad de Lima, Fondo Editorial, 2^e édition augmentée, 2022.

Traductions

- Zilberberg, Cl., *Ensayos sobre semiótica tensiva*, Lima, Universidad de Lima, Fondo Editorial, 2000.
- Fontanille, J. *Semiótica del discurso* (trad. Ó. Quezada y D. Blanco), Un. de Lima, Fondo Editorial, 2001.
- Fontanille, J. et Cl. Zilberberg, *Tensión y significación*, Un. de Lima, Fondo Editorial, 2004.
- Zilberberg, Cl., *Semiótica tensiva*, Un. de Lima, Fondo Editorial, 2006.
- Landowski, E., *Presencias del otro*, Un. de Lima, Fondo Editorial, 2007.
- Fontanille, J., *Soma y sema. Figuras semióticas del cuerpo*, Un. de Lima, Fondo Editorial, 2008.
- Parret, H., *Epifanías de la presencia. Ensayos semio-estéticos*, Un. de Lima, Fondo Editorial, 2008.
- Landowski, E., *Interacciones arriesgadas*, Un. de Lima, Fondo Editorial, 2009.
- Zilberberg, Cl., “Valores semióticos y valores pictóricos”, *Lienzo*, 31, 2010.
- Landowski, E., “¿Habría que rehacer la semiótica?”, *Contratexto*, 20, 2012.
- Fontanille, J., *Semiótica y literatura. Ensayos de método*, Un. de Lima, Fondo Editorial, 2012.
- Fontanille, J., *Prácticas semióticas*, Un. de Lima, Fondo Editorial, 2014.
- Landowski, E., “A prueba del otro”. *Lienzo*, 35, 2014.

- Darrault-Harris, I., et J.-P. Klein, *Psiquiatría de la elipse*, Un. de Lima, Fondo Editorial, 2015.
- Landowski, E., *Pasiones sin nombre. Ensayos de sociosemiótica*, Un. de Lima, Fondo Editorial, 2015.
- Zilberberg, Cl., *La estructura tensiva*, Un. de Lima, Fondo Editorial, 2015.
- Zilberberg, Cl., *De las formas de vida a los valores*, Un. de Lima, Fondo Editorial, 2016.
- Zilberberg, Cl., “Defensa del tempo”, *Lienzo*, 37, 2016.
- Fontanille, J., *Cuerpo y sentido*, Un. de Lima, Fondo Editorial, 2017.
- Fontanille, J., *Formas de vida*, Un. de Lima, Fondo Editorial, 2017.
- Lotman, J. M., *La semiosfera*, Un. de Lima, Fondo Editorial, 2018.
- Zilberberg, Cl., *Horizontes de la hipótesis tensiva*, Un. de Lima, Fondo Editorial, 2018.

Prólogo a la segunda edición del libro de Desiderio Blanco, *Imagen por imagen. Teoría y crítica cinematográfica*

Óscar Quezada Macchiavello

Universidad de Lima

Es un honor prologar esta segunda edición de *Imagen por imagen*, libro editado por la Universidad de Lima en 1987, que recopila las críticas cinematográficas de Desiderio Blanco publicadas previamente en las revistas *Oiga* y *Hablemos de cine*. Desiderio, estudioso, inquieto, apasionado, perseverante, seducido por el cine, captado y cautivado por ese contacto, vuelca su erudición clásica en humanidades al conocimiento de la experiencia cinematográfica. Encendida su sensibilidad estética receptiva de atento espectador, ejerce, con su sensibilidad estética emisiva, la práctica crítica. Para eso cuenta, inicialmente, con una poderosa batería epistémica compuesta de filología, teología, filosofía, educación. La pasión de ver cine lo sigue captando y cautivando, nutriendo esa otra pasión de escribir sobre cine. Poco a poco, con dedicación y paciencia, fue dando forma a una renovada base epistemológica que, añadida a esa erudición de sus tiempos clericales, le permitió armar, finalmente, un discurso crítico en el que amalgamó esas humanidades de origen con los estudios de puesta en escena, materialismo histórico, psicoanálisis, estructuralismo, narratología, hermenéutica y filosofía del lenguaje. En sus últimas críticas de 1976 y 1977, se siente ya la influencia de sus estudios de especialización semiótica en la Escuela Práctica de Altos Estudios de París, bajo la tutoría de Algirdas Greimas y de Christian

Metz. Ese contacto con el pensamiento europeo de entonces, afiebrado por la antropología, la lingüística y la comunicación, le permitió afilar su ya agudo talante crítico hasta llegar a convertirse en persuasivo animador y renovador de la crítica cinematográfica especializada en nuestro medio.

En *Naturaleza del Cine*, ensayo inicial de *Imagen por imagen*, que luego profundizaría en el ensayo *Fenomenología del texto fílmico*, del libro *Vigencia de la semiótica y otros ensayos*¹, el autor repara en la contemporaneidad del cine con el método fenomenológico : ambos son de fines del XIX y de principios del XX y ambos proclaman la vuelta a las cosas mismas : pero, además, dice ahí que el cine es incluso más fenomenológico que la propia fenomenología, ya que hace presentes al espectador esas cosas mismas en su apariencia física, figural, plástica, figurativa, es decir, en su mismo ser fenoménico. En efecto, mientras el filósofo está amarrado a la palabra para describir los fenómenos, la cámara cinematográfica nos los muestra con toda la fuerza de su devenir y de su apariencia existencial. La imagen en movimiento es brutalmente icónica, concreta, reivindica los modos de pensar intuitivos, audiovisuales, frente a una cultura eminentemente racional y abstracta. La música, esa gran iconizadora de los estados de ánimo, expresión exponencial del afecto, abre inusitados mundos... En fin, todos los efectos y afectos de la maquinaria cinematográfica dan lugar a otro humanismo : ya no estamos frente al humanismo intemporal, abstracto y universal de “el hombre” (sostenido por Aristóteles, Santo Tomás, la Escolástica, Descartes, Kant). No. El cine nos hace intimar con un humanismo quizá más “nominalista”, articulado con la imagen de “este hombre”, de “esta mujer”. A partir de eso, toda imagen ha de sentirse y percibirse como objeto y todo objeto como imagen. Por eso, si bien el cine conlleva siempre la revelación de algo real, nunca llegamos a *ver lo real* sino *nuestra mirada hacedora de realidad* ; cualquier cosa real es, ya, significativa (pues el concepto de realidad es inseparable del de significación).

En la entrevista que me concedió para el número 20 de la revista Lienzo, reeditada en *Vigencia de la semiótica y otros ensayos* (pp. 241-270), le pregunté si se consideraba escéptico respecto a “lo real”. Él respondió que “escéptico” no le parecía el término más adecuado :

Me atengo simplemente a los límites de la naturaleza humana. ‘Lo real’ es un horizonte óptico siempre presupuesto, pero que nunca se alcanza. Por algo es ‘horizonte’. Lo que tenemos a nuestro alrededor es siempre ‘la realidad’, que es algo construido y en permanente reconstrucción. Más bien, los que se consideran ‘realistas’ viven en una constante ‘ilusión referencial’. Yo me siento más a gusto entre los nominalistas : ‘En las letras de rosa está la rosa / y todo el Nilo en la palabra Nilo’ (Borges). Y esta posición no necesariamente conduce al escepticismo, pues con las palabras, con los signos, maniobramos el mundo y lo transformamos. Y eso es lo importante. (p. 248)

Entonces, en la pertinencia de la percepción significativa, la ficción es tan objetiva como el documental y el documental tan ficcional como la ficción. Asis-

1 D. Blanco, *Vigencia de la semiótica y otros ensayos*, Universidad de Lima, Fondo Editorial, 2009, pp. 93-106.

timos así, en los dos géneros, a la fundación y al despliegue de mundos cargados de sentido. Mundos enunciados cuyas enunciaciones son solo sus efectos de sentido. La imagen-movimiento, por su aparición y por su apariencia, revela el ser de esos posibles mundos de la vida que ofrecen los distintos filmes. Sobre el fondo del sentido sentido (verbo “sentir”) damos forma al sentido pensado (sustantivo “el sentido”), lo cosmológico y lo noológico están unidos y separados, a la vez, por la membrana de la mediación corporal. El espectador es movido por la imagen-movimiento y deviene crítico movido por lo que esta imagen muestra y narra.

Sin duda, el aporte de este libro reside en esa crítica cinematográfica que no solo no ha perdido su vigencia, y menos aún su novedad, sino que tiene la capacidad de tomar distancia de sí misma y contemplar su propia evolución. Así, gracias a los breves comentarios que preceden a cada capítulo, el discurso crítico (del cine objeto) se despliega como crítica del discurso (de las teorías del cine). El lector puede así disfrutar de las críticas de las películas y, en simultáneo, de las transformaciones teóricas que han nutrido y enriquecido esas críticas. Veamos : luego de ese primer ensayo sobre la raíz fenomenológica de la puesta en escena, que ya he comentado, las críticas seleccionadas en el primer grupo comparten el influjo teórico acerca de la transparencia de las imágenes (la cámara que me deja ver no se deja ver) ; las críticas correspondientes al segundo grupo están reunidas bajo el influjo teórico acerca de la estructura del filme (niveles figurativo, temático, narrativo, lógico) ; y las críticas del tercer grupo incorporan la teoría sobre la ideología cinematográfica (formaciones imaginarias como condiciones de producción). Obviamente, esas perspectivas epistémicas se van entretejiendo e integrando en una fluida práctica de descripción, análisis e interpretación, cuya capilarización atraviesa varios niveles aparte de los mencionados.

Se ha desencadenado un complejo proceso : la crítica periodística va cediendo protagonismo, pero nunca dejaría de ser útil pedagógicamente, no solo en función del cine sino de los objetos de la comunicación social en general, tal como lo exigiría la praxis semiótica del profesor. No obstante, en sus clases y seminarios, Desiderio gozaba con el cine como no lo hacía con ningún otro objeto (quizá solo la poesía, en especial los sonetos, rozaban el lugar ocupado por el séptimo arte). De facto, en modo receptivo, como espectador asistente a la sala, se dejaba llevar por los afectos y efectos de las películas, inmerso en una ferviente y riesgosa danza en la oscuridad. Luego, en modo emisor, como ensayista distante, emergían las claridades frías del espíritu crítico periodístico, premiando, castigando (o ni premiando ni castigando) a los directores ; y del espíritu semiótico académico, distinguiéndolos por el solo hecho de tomarlos en cuenta.

Sin goce (o sin dolor) no hay conocimiento profundo de nada (y, menos aún, autoridad evaluadora). Muchos años después, esa forma de vida, impregnada de amor al cine en padecimientos placenteros y sufrientes, derivaría en *Semiótica del texto fílmico* (2003). Una obra de vida. De largo aliento. Escrita poco a poco a lo largo de varios años.

Pero volvamos a *Imagen por imagen*, escrita también a lo largo de varios años, pero en otro momento de la vida, más bullente de aprendizajes, pionero, casi contracultural. Pues bien, en la segunda parte de esta segunda edición, nos complace dar un valor agregado al lector, el cual consta de : (i) un hermoso texto, quizá de las primeras críticas de Desiderio, sobre *Viaje a Italia* de Roberto Rossellini ; (ii) la ampliación semiótica de *Escenas de la vida conyugal*, que marcó su despedida de la crítica cinematográfica convencional ; y (iii) una reveladora y conmovedora entrevista concedida a Giancarlo Carbone. Deliberadamente he decidido, en este prólogo, no privilegiar ninguna crítica sobre otra ; en consecuencia, animo al lector a compararlas y seguirlas en sus mutaciones, de acuerdo con su gusto y sus criterios.

En sus obras, Desiderio sigue presente, acompañando, aconsejando y enseñando ; pues el enunciador no muere. Es cuestión de hacer silencio y escuchar. Para concluir, cito a Simone Weil :

La adquisición de conocimientos aproxima a la verdad cuando se trata del conocimiento de lo que se ama, y solo en este caso. Amor a la verdad es una expresión impropia. La verdad no es un objeto de amor. Lo que se ama es algo que existe, que es pensado y que por ello puede ser ocasión de verdad o de error. Una verdad es siempre la verdad de algo. La verdad es el esplendor de la realidad. El objeto de amor no es la verdad, sino la realidad. Desear la verdad es desear un contacto directo con la realidad. Desear un contacto con la realidad es amarla. Solo se desea la verdad para amar en la verdad. Se desea conocer la verdad de lo que se ama. En vez de hablar de amor a la verdad vale más hablar de un espíritu de verdad en el amor.²

De una imagen a otra, a otra... ese aliento ígneo, atento ; esa energía de verdad, esa fuerza actuante, recorre estas páginas.

Óscar Quezada Macchiavello

² Simone Weil, *Echar raíces*, Editorial Trotta, 2014, pp. 182-183.

Imagen por imagen. Teoría y crítica cinematográfica (Extrait)*

Desiderio Blanco

Universidad de Lima

7. Escenas de la vida conyugal : acción del “interdiscurso”

La formación discursiva en la cual se inscribe el filme actúa en el proceso de su construcción por intermedio de lo que hemos denominado “interdiscurso”. El interdiscurso se hace presente en el discurso concreto por medio de los “enunciados preconstruidos”. Estos enunciados llegan al discurso procedentes de “otra parte”, de otros discursos, y adoptan la forma de la evidencia, de la universalidad. Alain Badiou señala tres características capaces de identificar tales enunciados, que él denomina “enunciados ideológicos separables”. Un enunciado ideológico separable —dice Badiou¹— obedece a las tres condiciones siguientes :

- I. Produce por sí solo un efecto de significación completo e independiente.
- II. Tiene la estructura lógica de una proposición universal.
- III. No está contextualmente ligado a una subjetividad.

* Capítulo 6, “La semiótica llega al cine. Escenas de la vida conyugal : estética e ideología”, párrafos 7 a 9 (pp. 492-497) extractos de D. Blanco, *Imagen por imagen. Teoría y crítica cinematográfica*, Universidad de Lima, Fondo editorial (1ª ed., 1987) 2ª ed., 2022, 526 p.

1 Alain Badiou, “La autonomía del proceso estético”, en L. Althusser, A. Badiou, R. Piglia, P. Macherey, Z.J. Solovev & A. Giuducci, *Literatura y sociedad*, Tiempo contemporáneo, 1975, p. 106.

El estar ligado a una subjetividad supone estar vinculado a la opinión o a “los dichos” de un personaje, de un sujeto-hablante del relato. En el cine esta condición es imprescindible, ya que lo dicho verbalmente casi siempre procede de los personajes de la diégesis. En estas condiciones se producen los “enunciados oblicuamente inseparables” ; que resultan ser del tipo X (S), que se lee : X piensa que S es universalmente verdadera. Justamente, creemos que la eficacia específica de la subjetividad cinematográfica está ligada a los enunciados oblicuamente inseparables. En el relato cinematográfico la inseparabilidad de los enunciados ideológicos es el resultado de la estructura propia del discurso, lo que quiere decir que el enunciado (S) puede funcionar de hecho como enunciado separable, aun cuando entre en el campo de una subjetividad diegética. Y así lo entendemos nosotros en *Escenas de la vida conyugal*.

Estos “enunciados ideológicos separables” o “enunciados preconstruidos” están engarzados en el discurso como sentencias que fundamentan una experiencia particular o como apoyos de una opinión personal. Por ejemplo, Marianne dice en un momento inicial, al analizar la serenidad con que discurre su matrimonio : “Alguien nos decía precisamente anoche que *la falta de problemas es en sí misma un problema grave*”. La universalidad del enunciado subrayado se atribuye a un “alguien” no determinado. Ese “alguien” es precisamente el nombre que lleva la formación discursiva en ese preciso momento del discurso ; ese “alguien” no es otro que el Sujeto con mayúscula, que interpela por medio de la ideología. Otras veces el enunciado separable es más neutro, más independiente en el contexto : “La gente sin imaginación cuenta mentiras más lógicas que los demasiado imaginativos”, dice Peter en el primer episodio. O : “Los que hablan el mismo idioma se entienden siempre, no importa dónde estén”, que dice Marianne en el mismo episodio. Con frecuencia, el “enunciado preconstruido” inicia la frase para terminar aplicándola a una situación personal. Así, Marianne dice : “Es horrible ir por ahí guardando cosas dentro. Se debe hablar a alguien con claridad, por muy penoso que resulte”. Y a continuación orienta el enunciado proferido a la situación concreta con Johan y añade : “¿No estás de acuerdo?”. O también, en otro momento, Johan : “Cómo puede hablar uno acerca de algo que no tiene explicación? ¿Cómo puede uno decir que es aburrido hacer el amor, aunque todo sea perfecto técnicamente? ¿Cómo puedo decirte que todo lo que yo puedo hacer es no estrellarte contra la pared cuando te sientas ahí en la mesa para desayunar toda arregladita y limpiecita comiéndote huevos duros?”. Y más adelante, el mismo Johan : “El camino más sencillo siempre es el echarse las culpas. *Te haré* sentirte fuerte, noble, generosa y humilde”. Este ir y venir entre la universalidad que nos es familiar y la situación concreta que tratamos de justificar con ella es el mecanismo por el que el “interdiscurso”, en su aspecto de “preconstruido”, trabaja y determina el discurso de Bergman en esta ocasión. No pretendemos hacer un análisis detallado del contenido semántico de cada uno de estos “enunciados preconstruidos” sino solamente señalar la forma de su determinación. Por un momento Bergman es consciente de tales determinaciones y hace decir a Johan : “Tal vez se coja todo de un libro de texto sobre la

vida del hombre”. Por otra parte, el discurso fílmico trabaja esta corriente entre universalidad y particularidad en términos de ambigüedad como los siguientes :

Marianne : ¿Crees que vivimos en tremendas confusiones?

Johan : ¿Tú y yo?

Marianne : No, todos nosotros.

Y un instante después :

Marianne : Johan ...

Johan : ¿Sí?

Marianne : ¿Nos hemos perdido algo importante?

Johan : ¿Todos nosotros?

Marianne : Tú y yo.

En virtud de estos términos, el interdiscurso se llega a disimular en el discurso, como un elemento de su constitución.

Por otra parte, la estructura metonímica del discurso fílmico nos pone en contacto con los efectos, sin ofrecernos las causas ; nos ofrece las partes, sin entregarnos el todo. El saber producido en otros espacios sociales atraviesa el discurso fílmico introduciendo en él nuevas determinaciones ideológicas inconscientes. Pensemos solamente en el momento en que Johan llega una noche de improviso y dice a Marianne que se ha enamorado de otra mujer. En primer lugar, el relato es de naturaleza metonímica al ofrecernos el resultado de un proceso del que no habíamos sabido nada hasta el momento, igual que la protagonista : un elemento a favor de la identificación que se establece con ella. En segundo lugar, el plano se acerca al rostro de Liv Ullman y lo encuadra de tal forma que solo la mitad de la cara puede ser vista por el espectador, ya que Johan oculta con su cabeza la otra parte del rostro. De esta forma la metonimia es absoluta : una pequeña parte del cuerpo humano es la encargada de subsumir todo un proceso, del cual solo conocemos los efectos. El saber del espectador actualiza sobre este pequeño detalle, intensificando la significación del adulterio en la vida social de los personajes y actualizando toda la ideología que rodea esta práctica familiar.

Lo mismo sucede en la secuencia final, en la que Marianne y Johan se encuentran *en secreto*, cuando ambos están a su vez casados con sendas parejas. El efecto de apoyo que esta estructura produce actualiza todas las representaciones que sobre el matrimonio y sobre el adulterio circulan en la ideología dominante. La crítica de Bergman a la institución matrimonial se basa en la actualización discursiva de este “saber” del espectador.

8. Escenas de la vida conyugal : el “efecto estético”

El “efecto estético” producido por una película depende del grado de “reconocimiento” que consigamos en ella. Lo primero que constatamos ante *Escenas de la vida conyugal* es que nos produce un singular placer la forma en que Bergman observa las reacciones de sus personajes. Ya desde la primera secuencia, en la entrevista con la periodista, observamos este mecanismo : ante las preguntas de la

periodista, Johan contesta con cinismo y desenvoltura : “Podría parecer engreído si me describiera como un hombre extremadamente inteligente, próspero, juvenil, bien equilibrado y ‘sexy’. Un hombre con conciencia mundial, instruido, cultivado y popularmente aceptado como sociable...”. Y sigue con una tanda de lugares comunes (preconstruidos) que definen el comportamiento conformista en el sistema. Cuando le toca el turno a Marianne, las indecisiones se marcan en las miradas que dirige a su esposo, en las dubitaciones, en los titubeos de las palabras, en las repeticiones, en el tono inseguro de las afirmaciones... Algo pugna por asomar a la superficie y queda truncado en el mismo momento de su formulación. Es indudable que nos reconocemos ideológicamente en una plena identificación con el personaje. El reconocimiento no se queda en la forma de encarnar la situación por el actor, sino que se prolonga a la forma de mirar que Bergman nos presenta : la cámara se mantiene a una distancia adecuada (plano americano) a fin de recoger las reacciones en su conjunto ; la duración del plano se prolonga más allá de lo normal a fin de estrujar a los actores con su insistencia y extraer de ellos su “secreto”. El reconocimiento se produce en todos los niveles del discurso fílmico y no solo en el comportamiento de los personajes del universo representado.

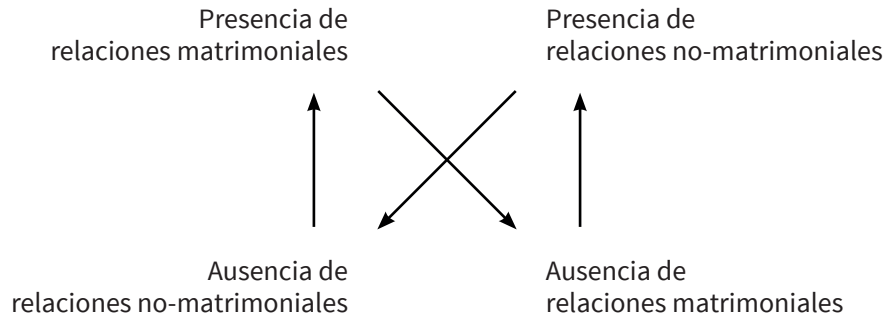
Estas observaciones podrían proyectarse a todas las secuencias del filme ; pero volvamos a la secuencia del anuncio de la infidelidad. Aquí, la cámara observa desde más cerca : nos introduce en la intimidad del personaje, centra nuestra atención en el ojo derecho y, a través de su petrificada quietud, sentimos todo lo que pasa por su interior. Todos los elementos se combinan para producir el efecto de sentido deseado. Y el reconocimiento surge precisamente del placer que nos produce descubrir de qué forma privilegiada podemos asistir a semejante situación.

Ahora bien, si nos reconocemos en estos comportamientos y en la forma de observarlos es porque nuestra *ideología estética cinematográfica* (es decir, el sistema de reglas que nos permiten afirmar si un filme es bello o feo, logrado o fallido) coincide con la ideología específica del filme, tal como la hemos definido anteriormente (es decir, con su específica estructuración discursiva, de acuerdo con las “reglas” específicas de construcción de un filme). Lo cual delata nuestros gustos burgueses o pequeño-burgueses y la posición ideológica que los sostiene. (No creemos que los ingenuos espectadores de la “cazuela”, que acudieron a ver la película atraídos por el engañoso título del filme, encontrasen la misma *identificación* y el mismo *reconocimiento*. Su *ideología estética* tiene otras exigencias y espera otro tratamiento de los comportamientos matrimoniales. Su forma *de ver* es muy diferente de la nuestra. Y los silbidos que se escuchaban durante la proyección señalan estas diferencias).

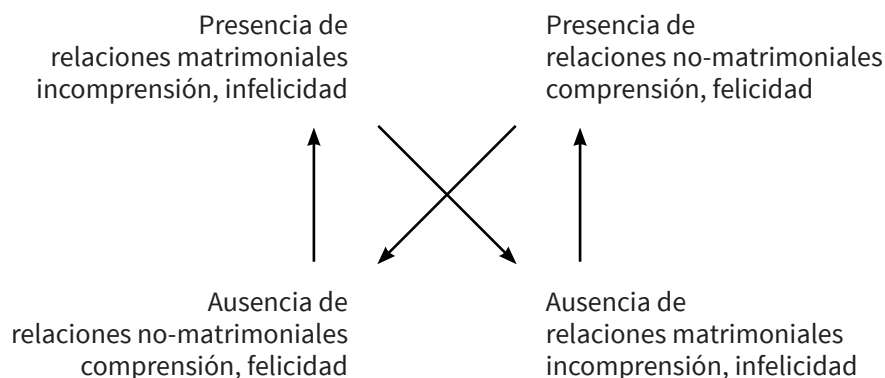
9. Posición ideológica de Bergman

Bergman desarrolla en su discurso una crítica a la institución matrimonial, tal como la vive en estos momentos la burguesía europea, especialmente sueca. Pero, ¿desde qué posición? Vamos a dar un salto en el nivel de análisis, para in-

troducirnos en la estructura discursiva por un momento. La figura central del componente discursivo de *Escenas...* es el contrato matrimonial (o presencia de relaciones matrimoniales), al cual van vinculados ciertos valores individuales. Si aplicamos la estructura elemental de la significación procedente del método analítico de Greimas² a la figura del contrato matrimonial, obtendremos el siguiente esquema explicativo.



Johan y Marianne viven bajo el contrato matrimonial hasta que estalla la crisis por la interposición de Paula. Después del divorcio, Johan y Marianne vuelven a sostener relaciones sexuales, calificadas como no-matrimoniales. Si nos ubicamos en los términos contradictorios de esta oposición, podremos observar que la ausencia de relaciones no matrimoniales está rechazada en el filme, mientras que se postula la ausencia de relaciones matrimoniales, relaciones bajo contrato. La posición de las contradictorias indica, en su represión, la posición ideológica desde la cual habla Bergman. Para llegar a descubrir todas las implicaciones de esta posición, es preciso señalar que a cada uno de los términos de esta estructura corresponden unos valores afirmados o negados en el filme : Al contrato corresponde la incomprensión y la infelicidad individual (de la pareja), mientras que a las relaciones no-matrimoniales corresponde en el discurso fílmico la comprensión y (puede ser) la felicidad. ¿Qué sucede si nos ubicamos en los términos contradictorios? La ausencia de relaciones no-matrimoniales (fuera de contrato) traería consigo la ausencia de felicidad y comprensión, mientras que la ausencia de relaciones matrimoniales, la ausencia de incomprensión y de infelicidad.



2 A.J. Greimas, *En torno al sentido*, Madrid, Editorial Fragua, 1973, p. 155.

Por consiguiente, el “horizonte utópico” desde el cual Bergman critica el matrimonio es el individualismo burgués más desaforado. El contrato matrimonial impide el libre intercambio de los sentimientos en una sociedad que promueve el intercambio de todos los valores de uso. Si el matrimonio estorba, es porque no responde a la ideología de libre cambio, porque es una institución rezagada al interior del orden burgués. Bergman utiliza los ideales (horizonte utópico) de la ideología burguesa para criticar las realizaciones concretas de sus instituciones ideológicas. De ahí que las formas de representación adquieran el grado máximo del naturalismo burgués. Bergman critica a la burguesía desde una posición burguesa.

Desiderio Blanco
Hablemos de Cine, 1976

Perdue et retrouvée, notre expérience

Eric Landowski

Paris, CNRS — São Paulo, CPS

Miro al jardín, que tiene las flores al romper.
Y al abrir la ventana, mi invade con el triunfo
de magnolias y lilas y dalias y jasmines
y geranios y rosas místicas y claveles...
(Una alondra quebranta la calma de mi alcoba).

D. Blanco, *Oh dulces prendas*, I.

Ces vers sont extraits du recueil de poèmes *Oh dulces prendas* publié par Desiderio Blanco en 2006¹. Ancien recteur de l'université de Lima (de 1989 à 1994), il était connu dès cette époque, au Pérou et à l'étranger, pour ses travaux de chercheur, de spécialiste du cinéma, de pédagogue, de traducteur, toutes activités menées par lui essentiellement en tant que sémioticien. Dans ce contexte, la parution d'un livre de poésie sous son nom fut une vraie surprise. Mais maintenant, alors qu'il nous a quittés voilà déjà un an, le 2 juillet 2022, cette œuvre à la fois marginale en termes académiques et sans aucun doute essentielle en tant que geste existentiel prend à nos yeux un sens nouveau. Cela non seulement parce qu'en termes affectifs elle nous restitue un peu de la présence de notre ami, mais aussi parce que la relecture de ce livre nous remémore d'anciennes discussions avec lui notamment en ce qui concerne la possibilité d'une approche sémiotique de l'« expérience »².

1 D. Blanco, *Oh dulces prendas*, Lima, Ediciones Caracol, 2006, 44 p.

2 Cf. D. Blanco, « En busca de la experiencia perdida », in A.C. de Oliveira (éd.), *Interações sensíveis*, São Paulo, Estação das letras e das cores, 2013, reed. *Contratexto*, 22, 2014.

Les poèmes qui composent ce recueil datent les uns des années 1950-55 (première partie, « Ascetica », poèmes I à X), les autres des années 1965-70 (seconde partie, « Corporalia », XI à XX). Il est donc clair que l'auteur n'était pas encore sémioticien lorsqu'il les a écrits. Mais il l'était devenu depuis longtemps lorsqu'en 2006 il les publia. Nous ne chercherons pas à percer les motivations psychologiques (les « intentions de l'auteur », comme on disait autrefois) qui ont pu l'amener à divulguer ces textes après les avoir gardés si longtemps en réserve. En revanche, nous voudrions cerner les implications sémiotiques de cette œuvre parue environ cinquante ans après sa rédaction.

Se présentant dans la première partie comme une confession, dans la seconde comme une adresse à l'aimée, le texte fait état de deux expériences à première vue antithétiques : d'abord une vie d'ascèse religieuse — *Lo importante es el alma* —, ensuite une passion amoureuse charnellement assumée — *lo primero es el cuerpo*. Mais cette polarisation sera dépassée : (...) *adoro tu cuerpo, cuerpo a cuerpo, / porque el cuerpo / es salvación del alma*³. Il va de soi que si ce volume n'était qu'une présentation suivie d'une critique de la doctrine dualiste opposant le corps et l'esprit, l'âme et la chair, il ne s'agirait pas d'une œuvre poétique mais d'une réflexion d'ordre philosophique parmi bien d'autres. Non, ce petit volume se signale d'emblée comme tout autre chose : aucune rhétorique dissertative ou argumentative mais de bout en bout un discours lyrique en prise sur le présent de sa propre énonciation.

Soy un novicio (...) Miro el jardín (...) Siento fiebre (I). *Amo tu alma (...) Pero adoro tu cuerpo* (XX). Tout au long, le temps verbal dominant, sinon le seul, est le présent de l'indicatif. Non pas un présent intemporel à valeur universelle (« l'homme est mortel ») mais le temps de la présence du sujet à soi-même, le présent d'un « je » censément en train de vivre le rapport même au monde dont il fait état, d'abord enfermé dans la clôture monastique, havre mais aussi prison de l'âme, puis corporellement emporté par son élan vers l'autre, l'aimée.

Comme l'observe Raúl Bueno au fil de la lecture remarquablement juste et fouillée qu'il propose de ce livre⁴, il s'agit là de deux univers figuratifs et surtout, à notre sens, plastiques opposés : d'un côté, celui du sacré, la pénombre, de l'autre la lumière ; ici un espace clos sur lui-même, là une ouverture sans limites ; après le silence du milieu de vie sacré et le figement de la prière, la présence d'une matérialité sensible animée par la mobilité la plus vive. Pourtant, ces deux mondes ne sont pas complètement séparés. Le second, qui finira par s'imposer, se signale dès le début par des incursions à l'intérieur du premier : *Una alondra quebranta la calma de mi alcoba*. Et un peu plus bas dans le même poème d'ouverture : *al abrir la ventana, mi invade con el triunfo / de magnolias y lilas y dalias y jasmínes*⁵.

3 Les trois citations sont tirées du dernier poème, XX, « Oda corporal ».

4 R. Bueno, « La salvación por el cuerpo : sentido de la poesía de Desiderio Blanco », in Ó. Quezada Macchiavello (éd.), *Fronteras de la semiótica. Homenaje a Desiderio Blanco*, Lima, Universidad de Lima et Fondo de Cultura Económica, 1999. Pour cet article, Bueno utilise une version de *Oh dulces prendas* datée de 1996, encore inédite en 1999, mais apparemment identique à la version qui paraîtra en 2006.

5 *Jardín, ventana, jasmín*, un dehors offensif qui *invade* : aux familiers de l'œuvre de Greimas cet

Mais ce que ces deux univers ont en commun en dépit de leur valeurs phoniques opposées, c'est l'intensité de leur présence. Dans l'un comme l'autre, le sujet est immergé « corps et âme », comme dominé par une force ici centrifuge et là centripète. Loin de simples décors pour un discours à thèse, il s'agit des espaces vécus d'une double expérience intime.

Espaces *vécus* ? *expérience* ? Desiderio n'aurait pas aimé — pas accepté — cette manière de dire. Tout en prêtant à mes élucubrations une attention d'une extraordinaire générosité, comme lecteur, comme interlocuteur, comme traducteur, il finit un jour par me reprocher de commettre une erreur impardonnable de la part d'un sémioticien : prendre les mots pour des choses, les discours pour des actes, ne pas voir que l'expérience proprement dite — le vécu tel que nous le vivons dans son immédiateté — échappe par nature au discours : aucun discours ne restituera jamais l'authenticité première du vécu⁶.

Nous n'en disconvenons pas, sachant que tout discours est une construction de sens, une construction élaborée, qui plus est, à partir de perceptions culturellement filtrées, autrement dit pour une part elles-mêmes déjà construites. Sans oublier au surplus, diraient certains, les facéties de « l'inconscient », instance incontrôlée toujours capable de reconstruire la réalité à sa façon, que ce soit en censurant certains de ses aspects ou en en hallucinant d'autres qui n'y ont jamais été présents.

Mais ces réserves étant faites, il n'empêche qu'à moins d'être un sémioticien à la vigilance épistémologique sans faille, c'est bel et bien sur le mode du « tout naturel » — et non pas avec le sentiment d'une perception culturellement médiatisée ou psychiquement biaisée — que le sujet vit ce qu'il vit. De plus, en dépit du fait que l'expérience ainsi vécue est nécessairement celle d'une conscience individuelle absolument unique et singulière, il se trouve que dans les limites de n'importe quel groupe socio-culturel donné, les effets de sens qui se dégagent de la rencontre avec le monde sont en gros les mêmes pour tous. Si par exemple un film ou une chanson provoquent un enthousiasme partagé par des foules entières, c'est bien parce que les configurations plastiques et dynamiques qu'ils mettent en jeu sur le plan visuel ou musical enclenchent les mêmes types de vécus, les mêmes « expériences » sensibles, non pas certes chez tout le monde mais en tout cas chez le plus grand nombre. À défaut, aucune intercompréhension, aucune communication de masse ne serait possible. Les créateurs de design mais aussi les politiques, les artistes — tout ceux qui s'adressent à un large public — le savent parfaitement et en tirent de très efficaces stratégies de persuasion. L'expérience, en tout cas ainsi entendue, n'a donc rien d'ineffable. Au contraire, y compris en ce qu'elle semble avoir de plus intime, elle est connaissable et même, dans une assez grande mesure, modélisable, par exemple sémiotiquement.

enchaînement de figures rappelle un autre poème, celui de Rilke analysé dans *De l'Imperfection*. Selon la traduction utilisée par R. Dorra : « (...) ante los ventanales (...) / ella sintió, de pronto, el consentido parque. / (...) Y, bruscamente, repudió, irritada, / el perfume del jasmín al que encontró ofensivo ». « Ejercicio para piano », *De la imperfección*, México, Fondo de Cultura Económica, 1990, p. 47.

6 Cf. D. Blanco, « En busca de la experiencia perdida », art. cit., 7^e section, « Puntos críticos », pp.164-170.

Or, malgré les objections qu'il nous opposait en théorie, cette dimension de l'expérience sensible, Desiderio l'intégrait bel et bien dans sa pratique de chercheur et d'analyste — discrètement, il est vrai (un peu comme si, de la part d'un sémioticien, c'était à peine avouable). Cela aussi bien dans certaines de ses analyses de films⁷ qu'à propos d'un autre cas de sémiotique « synchrétique » (où s'articulent entre elles les sémiotiques spatiale, gestuelle, verbale, sonore, musicale et même olfactive), à savoir la messe, célébration qui le touchait évidemment de très près.

Dans son principal travail publié sur ce sujet, « El rito de la Misa como práctica significativa », il distingue fondamentalement deux choses, présentées de la façon suivante dans le résumé : d'un côté *las sutilezas teológicas de los pensadores cristianos*, de l'autre *la presencia y participación de un cuerpo sensible junto a otros cuerpos igualmente sensibles*⁸. L'article consiste en une analyse de ces deux dimensions. Certes, les considérations relatives à la première sont les plus développées et les plus approfondies. Mais l'analyse inclut aussi (notamment pp. 59-60) une approche de la composante sensible propre à cette « pratique signifiante » où se mêlent la gestualité, les chants, la musique. Ce qui mène l'auteur à la conclusion suivante : *Si [los fieles] no alcanzan a comprender la sutileza de los argumentos teológicos, participan no obstante de un conocimiento práctico iluminado por la fe* (p. 69).

Pourquoi alors faire du mot « expérience » un mot-tabou ? Il désigne pour nous en premier lieu exactement ce dont parle notre ami : la rencontre esthétique avec le monde sensible, vécue par un sujet doté d'un corps (souvent, mais pas nécessairement, *junto a otros cuerpos*), rencontre — expérience — dont résulte, selon les termes mêmes de Desiderio, une « connaissance pratique », une forme d'intelligibilité enracinée dans le sensible⁹. Au fond, je crois que nous nous entendions ! Car ce qui compte ce ne sont ni les étiquettes qu'on accole aux concepts ni les prises de position épistémologiques a priori mais la réalité et l'efficacité des pratiques d'analyse. Et à cet égard, par delà ses réserves de principe, la démarche de notre ami était à la pointe de la recherche.

Mais passons à un autre point à première vue litigieux : quand un auteur (ou un locuteur) prétend dire l'expérience qu'il est en train de vivre ou qu'il a vécue, qu'en est-il du rapport entre le texte qu'il produit et la « vérité » ? Après tout, comme Desiderio le suggère à la p. 165 de l'article précédemment mentionné (« En busca de la experiencia perdida »), peut-être que Proust a purement et simplement inventé la si fameuse « haie d'aubépines ». Et peut-être que les « clochers de Martinville » n'ont jamais existé. Réalité tangible ou rêve de romancier ? Nous ne sommes pas allé vérifier.

7 En particulier D. Blanco, « Los determinantes del sonido : música, lenguaje, cine », *Lienzo*, 30, 2009.

8 « El rito de la Misa como práctica significativa », *Tópicos del seminario*, 20, 2008, Resumen.

9 Sur cette forme de connaissance, cf. J.-P. Petitimbert, « Sémiotique des pratiques mystiques », *Actes Sémiotiques*, 118, 2015 ; « Prière et Lumière. Lecture d'une pratique et d'une interaction : l'hésychasme orthodoxe », *ibid.* ; « Les traductions liturgiques du "Notre Père". Un point de vue sur les théologies qui les sous-tendent », *ibid.*, 119, 2016.

Et au fond, qu'importe ? Même devant un tribunal, les choses sont moins tranchées. Pour un juge, la question décisive en dernière instance n'est pas de savoir si celui qui dit vrai est le prévenu qui prétend rapporter son expérience — en l'occurrence les « faits » tels qu'il se sont passés ou au moins tels qu'il les a vécus — ou si la vérité est du côté du plaignant qui expose autre chose ou le contraire. D'abord, il se peut que la « vérité vraie » ne soit jamais connue. Et surtout, considérations morales mises à part, qu'importe où se situe la Vérité ?... du moment où on sait que la version qui déterminera le verdict n'est pas celle supposée catégoriquement — ontologiquement — vraie mais celle, *vraie ou fausse*, que la cour estimera la plus vraisemblable, *beyond reasonable doubt* comme disent les Britanniques.

A fortiori, s'agissant de textes littéraires, bien plutôt que la vérité du dit, c'est la qualité du dire qui compte avant tout. Et cette qualité dépend elle-même pour une part essentielle de sa puissance d'évocation par rapport à quelque expérience non pas nécessairement vécue par l'auteur mais du moins « vivable » — au sens de « qui aurait pu » ou qui « pourrait » être vécue (à la manière des « mondes possibles ») — parce que discursivement construite comme une expérience humaine possible.

D'ailleurs, tout comme dans le cas de Proust inventant « Marcel » et peut-être aussi les « haies d'aubépines » en tant que simulacres discursifs, rien en toute rigueur ne prouve que le signataire — l'auteur — de *Dulces prendas*, en même temps qu'il construisait son propre simulacre discursif (le « je » du texte, parfaite figure de la piété au début, archétype de l'amoureux transi vingt pages plus loin), n'a pas inventé tout le reste aussi, y compris une « Evelyn en papier », homonyme de l'Evelyn en chair et en os mais qui n'aurait rien à voir avec celle que nous avons connue et à qui le texte est dédié. Tout est possible !

Certes, mais est-ce une raison suffisante pour affirmer que sous prétexte que c'est un texte et rien d'autre qu'un texte que nous avons sous les yeux — autrement dit un objet par définition fabriqué — nous ne pouvons en aucune manière prendre ce que ce texte dit pour l'expression d'un sentiment véritablement éprouvé ? Un tel soupçon épistémologique est-il nécessaire ? est-il même seulement convenable ? Ne peut-on pas être et écrivain et honnête homme ? Poussé à l'extrême par esprit de système, un tel purisme sémiotique pourrait vite conduire à une quasi paranoïa ! Et s'il s'agit de simple précaution méthodologique, le risque est de tomber dans l'auto-inhibition en s'imposant des interdits qui restreignent le champ des analyses et par là les avancées potentielles de la théorie. Je préfère donc faire crédit à notre ami de la sincérité de sa quête.

Et je ne crois pas que ce soit du coup rétrograder du rang de sémioticien averti à celui de lecteur sentimental et naïf qui se laisse berner par les « ruses de l'énonciation »¹⁰. Car plus généralement il me semble que nous n'avons pas, en tant que sémioticiens, à statuer sur la véracité des discours. Nous ne sommes pas chargés de la vigilance publique face aux entourloupettes des écrivains ! D'au-

10 Celles qu'évoque et évalue Jose Luiz Fiorin dans *As astúcias da enunciação*, São Paulo, Ática, 1996.

tant moins que leurs livres ne sont faits que de cela. Notre rôle n'est donc pas, à mon avis, de nous demander si l'auteur « dit la vérité » lorsqu'il construit un texte qui *se donne pour* le rapport d'une expérience vécue — que ce soit (soi-disant) la sienne ou (soi-disant) celle d'un de ses personnages. La seule chose qui nous incombe est d'une part et avant tout de rendre compte des conditions de l'efficacité (éventuelle) des dispositifs discursifs mis en œuvre dans et par les textes, d'autre part, sur un plan plus « philosophique », de nous interroger sur le sens ultime de cette avidité pour le « vécu », de ce goût pour l'expérience même, de cet appétit contemporain pour le plus intime de l'intimité (une sorte de voyeurisme ?), bref de cette attente d'authenticité aujourd'hui si commune aux consommateurs de la littérature et si bien exploitée par ses producteurs.

Ce changement de perspective, ce déplacement du centre d'intérêt — passer de la dénonciation de l'artifice à l'analyse des simulacres existants — a un inconvénient pratique, mais aussi, en contrepartie, quelques avantages du point de vue théorique : c'est que du moment où on ne se donne plus pour but de pourchasser le simulé en n'acceptant que l'éprouvé (comme si forcément ils s'excluaient l'un l'autre de manière catégorique), les questions qui se posent deviennent sémiotiquement plus compliquées. Car on s'aperçoit alors qu'en ce domaine tout est à la fois parfaitement vrai et, une fois mis en discours, entièrement « fictif », à côté du réel par construction. C'est dire que le discours de l'expérience est par nature hybride, mi-fiable mi-trompeur. D'ailleurs, bien souvent, le sujet éprouvant sait-il lui-même au juste ce qu'il éprouve ? Par exemple, en visite chez le médecin, forcé de dire ce qu'il « sent » — « Ça vous gratouille ou ça vous chatouille ? »¹¹—, le patient, faute de pouvoir dire au juste ce qu'il en est, en est réduit à construire une sorte de *ressenti possible* dont il déplore lui-même le décalage par rapport à l'expérience, authentique mais indicible, qu'il a de son propre corps.

Reconnaître ce genre d'incertitude et toutes les ambivalences qui peuvent en découler ne revient pas à plaider pour une sémiotique « assouplie » ou « modérée » comme certains la voudraient, c'est-à-dire épistémologiquement moins exigeante que la version « pure et dure ». La perspective que nous adoptons n'est pas moins rigoureuse conceptuellement que la précédente, mais pour prendre en compte la régression à l'infini du dit (donc du construit et, en ce sens, du fictif) vers l'authenticité d'un inatteignable vécu, nous lui apportons un degré de complexité supplémentaire et nécessaire.

Admettons donc sans détour que de même que dans les bons manuels de linguistique « John loves Mary », dans *Oh dulces prendas* « Desiderio ama Evelyn ». Si nous le savons (ou du moins le croyons), c'est uniquement parce que (vrai ou faux) il le dit, et que même il *nous* le dit en nous rendant témoins, par la publication, du fait qu'il le lui déclare, à elle, par écrit. *No morirás jamás, / porque el mar ama tu cuerpo / y yo amo tu alma* (XIX). Et puis il y a, en tête de la seconde partie, cette dédicace : *A Evelyn*. De fait, à la différence de la première

11 *Knock ou le Triomphe de la médecine*, pièce en trois actes de Jules Romains, 1923.

partie, pur discours en « je », les pièces XI à XX sont adressées à un « Tu » comme s'il s'agissait de lettres extraites d'une longue correspondance au jour le jour. *Diariamente / se da cita en tus ojos / una lluvia de estrellas*.

Que ces messages aient ou non été remis ou envoyés comme le sont les « vraies lettres » n'est qu'une question subsidiaire, d'intérêt bio-historique. Plus décisif nous semble le fait qu'au fil de ces pages on trouve des énoncés de divers types. Parmi eux, quelques-uns, qu'on peut considérer comme relevant du genre déclaratif à valeur informative — *amo tu alma dulce / amo tu alma clara / amo tu alma joven* (XX) — risquent, nous semble-t-il, de ne pas être suffisants pour des âmes exigeantes, en quête d'absolu. Le propre de l'amour n'est-il pas de vouloir dire l'expérience même — le geste même — de l'Amour, c'est-à-dire, au fond, l'indicible ? Pour aller dans cette direction, les amants ne trouvent en général qu'une pauvre ressource : se raconter, faire état de leurs joies et peines, mettre en scène leur relation en s'en remémorant inlassablement les grands moments.

Desiderio-le-poète procède dans l'ensemble tout différemment. Cela sans doute parce que bien avant de devenir sémioticien il avait déjà — du seul fait d'écrire — pris la mesure de cette distance qui (aimait-il nous rappeler) sépare l'éprouvé, le vécu de l'expérience, du discours de l'expérience par lequel on voudrait l'exprimer¹². En tout cas, en évitant autant qu'il se peut le verbiage bio-narratif et en optant pour la forme poétique, il trouve ce qui pourrait bien constituer l'unique échappatoire à la frustration des amants privés de langue pour dire le présent même de leur amour. Un texte poétique n'a-t-il pas en effet le pouvoir de dire plus que ce qu'il dit ? D'où au moins deux styles possibles d'écriture pour les amoureux¹³.

Le plus répandu (mais peu présent sous la plume de notre poète-épistolier), celui où chacun se met en scène en exhibant ses états d'âme (désir, nostalgie, désespoir, etc.), parfois sous forme d'exclamations — *¡tu roja boca me brinda!* (XV) — ou d'appels — *¡morderemos la dicha al mismo tiempo!* (XVII) — exprime certes quelque chose des passions changeantes éprouvées par celui qui écrit, fluctuations que sans doute son lecteur (ou en l'occurrence sa lectrice supposée) saura comprendre. L'un s'exprime, l'autre enregistre ; le second peut en principe répondre et à son tour s'exprimer ; et ainsi de suite. Mais une telle consécution de coups unilatéraux alternés (un peu comme au jeu d'échecs) laisse chacun installé dans sa propre subjectivité. Bien sûr, chacun tend vers l'autre, et en cela les deux partagent le même amour, mais chacun le vit pour soi-même. Ce sont comme deux parallèles qui peut-être se rejoindront, mais seulement à l'infini. Si bien qu'en définitive, alors même qu'on voudrait une présence immédiate, ce régime d'échange ravive constamment le sentiment de la distance et par là nourrit la frustration.

12 Sur les rapports entre vécu de l'expérience et discours de l'expérience (ainsi qu'entre discours de la narration et vécu de la narration), cf. E. Landowski, « Unità del senso, pluralità di regimi », in G. Marrone, N. Dusi, G. Le Feudo (éds.), *Narrazione ed esperienza*, Rome, Meltemi, 2007.

13 Cf. E. Landowski, « La lettre comme acte de présence », *Présences de l'autre*, Paris, P.U.F., 1997, pp. 210-215. Trad. D. Blanco, *Presencias des otro*, Lima, Fondo Editorial de la Universidad de Lima, 2007.

C'est cela que le mode d'écriture alternatif, d'ordre poétique, cherche et quelquefois — *Dulces prendas* en témoigne — parvient à dépasser. La poésie n'abolit évidemment ni la distance physique ni le rapport d'altérité qui sépare les sujets. D'ailleurs, mais cela la poétique de Desiderio le laisse dans l'ombre, même lorsque les amants sont face à face il n'est jamais sûr qu'on n'ait pas affaire à la simple juxtaposition de deux êtres tournés chacun vers soi-même — et si ce n'est pas le cas, *dire la coprésence* reste encore de l'ordre de l'impossible. En revanche, le propre de la poéticité est de créer un espace autre, détaché de la « situation de communication », un pur espace de sens, autonome. Et en créant un tel univers, le poète offre enfin la possibilité d'un partage effectif. Il ne l'offre d'ailleurs pas seulement à sa destinataire occurrentielle, réelle ou fantasmée, mais à tout énonciataire potentiel, à tout éventuel lecteur futur (ce qui suffirait à justifier la publication du présent recueil, s'il le fallait). Car autant la formule narrativo-phatique ordinaire reste cantonnée dans l'expression des sentiments personnels (fût-ce, paradoxalement, en recourant dans la plupart des cas aux clichés les plus usés), autant une vraie écriture poétique dépasse ce niveau, transcende les contingences pathémiques individuelles et, bien que ce soit encore à travers la manifestation d'une singularité, construit quelque chose de général sinon d'universel : une configuration signifiante inédite. Comme toute bonne littérature.

En somme, même si une lettre, même si un poème, ne sont jamais que des textes, une lettre en forme de poème est un texte dont l'énonciation, à la fois comme écriture et comme lecture, constitue en elle-même une expérience *sui generis* qui, *parfois*, grâce au déplacement-dépassement du regard qu'elle suppose, réalise un authentique acte de mise en présence des esprits, par delà la séparation des corps. Parfois, n'est-ce pas déjà beaucoup ?

Merci, Desiderio, de nous avoir montré ce chemin.

Ouvrages cités

- Blanco, Desiderio, *Oh dulces prendas*, Lima, Ediciones Caracol, 2006.
- « El rito de la Misa como práctica significativa », *Tópicos del seminario*, 20, 2008.
- « Los determinantes del sonido : música, lenguaje, cine », *Lienzo*, 30, 2009.
- « En busca de la experiencia perdida », in A.C. de Oliveira (éd.), *Interações sensíveis*, São Paulo, Estação das letras e das cores, 2013.
- Bueno, Raúl, « La salvación por el cuerpo : sentido de la poesia de Desiderio Blanco », in Ó. Quezada Macchiavello (éd.), *Fronteras de la semiótica. Homenaje a Desiderio Blanco*, Lima, Universidad de Lima et Fondo de Cultura Económica, 1999.
- Fiorin, Jose Luiz, *As astúcias da enunciação*, São Paulo, Ática, 1996.
- Greimas, Algirdas J., *De la imperfección* (1987), trad. Raúl Dorra, México, Fondo de Cultura Económica, 1990.
- Landowski, Eric, « La lettre comme acte de présence », *Présences de l'autre*, Paris, P.U.F., 1997.
- Trad. D. Blanco, *Presencias del otro*, Lima, Fondo Editorial de la Universidad de Lima, 2007.
- « Unità del senso, pluralità di regimi », in G. Marrone, N. Dusi, G. Le Feudo (éds.), *Narrazione ed esperienza*, Rome, Meltemi, 2007.
- Petitimberty, Jean-Paul, « Prière et Lumière. Lecture d'une pratique et d'une interaction : l'hésychasme orthodoxe », *Actes Sémiotiques*, 118, 2015.
- « Sémiotique des pratiques mystiques », *Actes Sémiotiques*, 118, 2015.

— « Les traductions liturgiques du “Notre Père”. Un point de vue sur les théologies qui les sous-tendent », *Actes Sémiotiques*, 119, 2016.
 Romains, Jules, *Knock ou le Triomphe de la médecine*, 1923.

Résumé : Dédié à la mémoire de Desiderio Blanco (1929-2022), pionnier de la sémiotique structurale au Pérou et en Amérique Latine, cet article apporte de nouveaux éléments concernant la possibilité et la pertinence d’une approche sémiotique de l’*expérience*. La discussion porte notamment sur les notions d’authenticité, d’éprouvé, de présence, de simulacre, de vécu et de vérité. Pour cela, l’auteur prend appui sur le recueil de poésie *Oh dulces prendas* publié par Desiderio Blanco en 2006.

Mots clefs : authenticité, éprouvé, expérience, présence, simulacre, vécu, vérité.

Resumo : Dedicado à memória de Desiderio Blanco (1929-2022), pioneiro da semiótica estrutural no Peru e na América Latina, este artigo traz novos elementos no que refere à possibilidade e à pertinência de uma abordagem semiótica da *experiência*. A discussão envolve em particular as noções de autenticidade, de presença, de simulacro, de vivido e de verdade. Para isso, o autor toma como ponto de partida a própria experiência vivida de D. Blanco, tal como a evoca em *Oh dulces prendas*, conjunto de poemas que ele publicou em 2006.

Abstract : Dedicated to the memory of Desiderio Blanco (1929-2022), pioneer of structural semiotics in Peru and Latin America, this article brings new elements concerning the possibility and the relevance of a semiotic approach to *experience*. The discussion involves in particular the notions of authenticity, presence, simulacrum and truth. In order to do so, the author starts from D. Blanco’s own lived experience, as related in a small volume of poems he published in 2006.

Auteurs cités : Desiderio Blanco, Raúl Bueno, Jean-Paul Petitimberty.

Altérité / Diversité

Présentation

Bien que modeste par sa taille, le présent dossier aborde des problèmes de première grandeur, à la fois socio-politiquement et du point de vue sémiotique. Au principe structural fondateur — *il n'y a de sens que dans et par la différence* — il apporte une série de confirmations en montrant qu'à contrario la négation de la différence, et ici plus spécialement le refus ou le rejet de ce qu'on appelle aujourd'hui la *diversité* équivaut toujours à une perte de sens et souvent à une abolition du sens, à un « sémiocide » si on peut dire.

Or à ce propos se développe sous nos yeux un double discours, une sorte de paradoxe qui n'est peut-être en fait qu'une ruse commerciale. Depuis les « United Colours » du pionnier Benneton, la mise en scène de la diversité — ethnique, de genre — est devenue un grand cliché du discours publicitaire « branché », tout comme sa célébration est désormais un réquisit « éthique » de tout discours bien pensant. Mais en même temps, à en juger d'après l'orientation du vote politique dans les pays les plus divers des deux hémisphères, l'allergie à ce qui fait l'altérité de l'autre et en particulier du migrant, du réfugié, semble plus que jamais répandue de par le monde, qu'elle se traduise sous la forme de politiques discriminatoires tendant vers l'exclusion ou de stratégies d'assimilation visant la réduction de l'autre au même par imposition de modèles identitaires uniformisants. La sémiodiversité n'est en somme pas moins menacée que la biodiversité.

Après une esquisse de modèle présentée à titre introductif, le dossier rassemble trois études relatives à un cas particulièrement exemplaire à cet égard, celui des modes de traitement de la diversité au Brésil : pleine reconnaissance de l'altérité et ouverture à l'autre, ou au contraire négation de la diversité ? Les conflits qui opposent les tenants respectifs de ces deux options radicalement incompatibles aussi bien en termes idéologiques que dans l'effectivité des pratiques sont analysés tout d'abord par Paolo Demuru sur le plan du discours

politique et de la définition même du « peuple brésilien », ensuite par Yvana Fechine et Eduarda Rocha dans le cadre des politiques culturelles propres aux gouvernements successifs de la période récente, et finalement par Alexandre Bueno pour ce qui concerne le déroulement quotidien des interactions entre communautés d'origines distinctes.

Certes, les deux principales notions ici mises en rapport n'ont ni la même histoire ni le même statut. La notion d'*altérité*, couplée avec celle d'identité dont elle est logiquement inséparable, forme une des catégories élémentaires d'indéfinissables qui sont à la base de la structure même de la signification. Celle de *diversité*, d'apparition relativement récente dans le vocabulaire des médias (mais depuis longtemps familière à la plupart des anthropologues — Victor Segalen par exemple¹), ne renvoie par contre qu'à un simple état de fait, à savoir la coexistence empiriquement constatable d'une pluralité de références identitaires à l'intérieur de toutes les sociétés actuelles, qu'il s'agisse de différenciation par l'origine ethnique, la religion ou le genre, etc. L'approche sémiotique de la diversité sociétale sous toutes ses formes s'inscrit donc dans le cadre plus général des problématiques de l'altérité.

Soulignons pour mémoire qu'en abordant sous cet angle la question des rapports à « l'Autre », le présent dossier poursuit un thème de réflexion qui n'a cessé de préoccuper de nombreux sémioticiens depuis au moins les années 1990. C'est ce dont témoignent les quelques références rappelées ci-après.

Eric Landowski

Altérité / Diversité : quelques références sémiotiques

Beyaert-Geslin, Anne, *L'invention de l'Autre*, Paris, Garnier, 2021.

Calame, Claude, « La question de l'identité : pour une sémiotique éco-anthropologique », *Actes Sémiotiques*, 123, 2020.

— « La stigmatisation et l'exclusion de migrantes et migrants : une nouvelle forme de racisme ? », *Communications*, 107, 2020.

Cervelli, Pierluigi, *Il problema dell'altro dal fascismo alle migrazioni internazionali*, Bologne, Esculapio, 2020.

Demaria, Cristina, « Che genere di straniera ? Immagini, costrutti e sperimentazioni sul soggetto femminile altro », in L. Gariglio et al. (éds.), *Facce da straniero. 30 anni di fotografia e giornalismo sull'immigrazione in Italia*, Milano, Mondadori, 2010.

— et Aura Tiralongo, *Teorie di genere. Femminismi e semiotica*, Milan, Bompiani, 2021.

Fontanille, Jacques, « Pluralité des rôles et participation », *Terres de sens*, Limoges, Pulim, 2018.

Greimas, Algirdas J., et Joseph Courtés, *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette, 1979 (entrées Altérité, Différence, Identité, Ressemblance).

Jackson, Bernard S., « The Construction of Jewish Identity in the Israel Supreme Court », *International Journal for the Semiotics of Law*, VI, 17, 1993.

Lancioni, Tarcisio, *Alterità immaginate e dinamiche culturali*, Milan, Mimesis, 2020.

Landowski, Eric, « Quêtes d'identité, crises d'altérité » et « Formes de l'altérité et styles de vie », *Présences de l'autre*, Paris, P.U.F., 1997.

1 Cf. *Essai sur l'exotisme. Une esthétique du divers*, Paris, Fata Morgana, 1998.

- « L'épreuve de l'Autre », *Sign Systems Studies*, 34, 2, 2008.
- « Bouillon de cultures », in M. Bernoussi (éd.), *De la culture marocaine, une sémiotique*, Meknès, Presses de l'université Moulay Ismaïl, 2011.
- Leone, Massimo, « Sémiotique du sentiment d'appartenance », *Nouveaux Actes Sémiotiques*, 115, 2012.
- Moutat, Audrey, « Robotique humanoïde et interaction sociale », *Actes Sémiotiques*, 120, 2018.
- Petitimberty, Jean-Paul, « Anthropocenic Park : humans and non-humans in socio-semiotic interaction », *Actes Sémiotiques*, 120, 2017.
- Violi, Patrizia, *L'infinito singolare. Considerazioni sulla differenza sessuale nel linguaggio*, Vérone, Essedue, 1986.
- et Cristina Demaria (éds.), *Il senso dell'altro. Culture, generi, rappresentazioni : forme di mediazione transculturale*, Versus, 100, 2006.
- Zunzunegui, Santos, et Ainara Miguel (éds.), *El otro, el mismo. Figuras y discursos de la alteridad*, *Signa*, Revista de la Asociación Española de Semiótica, 20, 2021.

Mots clefs : altérité, diversité, identité.

Pour une grammaire de l'altérité

Eric Landowski

Paris, CNRS — São Paulo, CPS

Introduction

« *El otro, el mismo* » : c'est autour de ce thème que s'est déroulé le congrès de l'Association espagnole de sémiotique tenu en 2019 à Bilbao, où l'essentiel de ce qui suit a été présenté sous forme de communication orale¹. Il s'agissait de « l'autre » en général, indépendamment de toute caractérisation plus précise fondée par exemple sur des critères de nationalité, de langue, de culture ou de religion, d'âge ou de sexe. Le modèle esquissé ci-après se situe au même niveau de généralité. Il intègre dans le cadre de la théorie interactionnelle développée à partir des années 2000² un ensemble de questions relatives au thème de l'altérité qui avaient été soulevées dans un travail antérieur³. L'objectif est de construire une grammaire sémiotique interdéfinissant les formes élémentaires que peuvent prendre les diverses manières de concevoir et de pratiquer, sur le plan interindividuel ou entre collectifs, les rapports avec cet « autre » — ou bien serait-ce donc ce « même » ? — qu'est autrui.

1. Différentes différences

Que deux individus soient compatriotes ou de pays et de langues différents, qu'ils soient du même âge, du même sexe, du même métier, ou non, avant d'être

1 Cf. S. Zunzunegui et A. Miguel (éds.), *El otro, el mismo. Figuras y discursos de la alteridad*, Signa. Revista de la Asociación Española de Semiótica, 20, 2021.

2 Cf. *Passions sans nom*, Paris, P.U.F., 2004. *Les interactions risquées*, Limoges, Pulim, 2005.

3 *Présences de l'autre*, Paris, P.U.F., 1997, chap. 1 et 2.

différents — plus ou moins — l'un *de l'autre* au regard de ces variables et de leurs combinaisons, ils sont en premier lieu autres l'un *à l'autre* en tant qu'ils constituent deux totalités irréductibles, deux personnes distinctes — et cela n'est pas une question de degrés. Imaginons deux collègues nés la même année, habitant la même ville, le même quartier, parlant la même langue et partageant les mêmes goûts : ils ne pourraient pas être plus proches. Supposons même que ce soient des jumeaux. Si on se trouve embarrassé par le fait qu'ils se ressemblent « comme deux gouttes d'eau » au point qu'on risque de les confondre, c'est parce qu'on sait que leur similitude d'aspect est trompeuse, qu'elle cache l'existence de deux personnes distinctes et que même si la ressemblance était parfaite, X resterait X et Y quelqu'un d'autre.

C'est dire que l'identité de la personne, face à autrui comme vis-à-vis d'elle-même, ne dépend que secondairement de la présence de caractéristiques différentielles manifestes, d'ordre physionomique par exemple. Ces différences permettent de reconnaître des identités distinctes mais ce ne sont pas elles qui les fondent. Ce qui fonde le sentiment d'identité personnelle aussi bien que, pour autrui, la reconnaissance de l'autre comme autre tient à une différence logiquement antérieure, indépendante de tout trait distinctif repérable en surface. Cette différence originaire d'où résulte la forme première du sentiment d'identité est une différence positionnelle à l'intérieur d'une structure relationnelle vide de contenu, une différence d'ordre purement syntaxique : « je ne suis pas toi » ($x \neq y$), « tu n'es pas moi » ($y \neq x$), « toi, c'est toi » ($y = y$), « moi, c'est moi » ($x = x$).

1.1. Deux stades de l'identité

Mais cette matrice syntaxique vide est prête à accueillir des investissements sémantiques relevant de registres (d'« isotopies ») particuliers sur la base desquels s'interdéfiniront les « rôles thématiques » respectifs des protagonistes : « moi je suis *ceci* », « toi tu es *cela* »⁴. À la pure différence positionnelle viennent alors se superposer des caractérisations distinctives fondées sur des catégories qui, pour beaucoup d'entre elles, sont stéréotypiquement considérées comme recouvrant des « essences » différentes par nature. Ainsi notamment de la « virilité » — aux yeux de ceux qui l'opposent à l'« éternel féminin » —, ou des traits spécifiques censément attachés à tel ou tel groupe de population, par exemple les « méditerranéens », supposés être comme ci par opposition aux « nordiques », censément comme ça.

Dans le processus de formation identitaire, l'apparition de la matrice syntaxique que présupposent les investissements sémantiques à venir résulte d'une découverte inaugurale qui, pour le sujet, fonde le sentiment même de son existence propre : c'est le passage d'une indistinction première (archétypiquement, entre le corps du nouveau-né et celui de sa mère) à la conscience d'une relative autonomie. Un tel passage suppose, sur le plan le plus élémentaire, la percep-

4 Rôle (et parcours) dits « thématiques » parce que manifestant des thèmes récurrents. Cf. A.J. Greimas et J. Courtés, *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris Hachette, 1979, pp. 318 et 393.

tion d'une séparation entre deux morceaux d'espace, deux corps juxtaposés, autrement dit la reconnaissance d'un écart entre deux positions : *ici*, ceci, c'est « moi », *là*, cela, c'est « l'autre », toi, elle, ou lui. Pathologies mentales mises à part, une fois cette reconnaissance acquise, elle perdurera en tant que base logique et condition minimale de toute l'élaboration identitaire ultérieure.

A partir de là, le sujet commencera à discerner son ou plutôt ses « identités thématiques », car elles seront multiples et probablement changeantes au fil du temps. M'étant rendu compte, ne fût-ce encore que confusément, que j'« existe », j'apprendrai ensuite que je « suis » plus précisément, sémantiquement, « substantiellement », un garçon, de telle origine, de tel milieu, etc. A mesure que le sujet se découvre ainsi faire partie d'ensembles (un genre, une famille, un groupe social déterminés) relevant eux-mêmes de diverses taxinomies, son identité se précise en termes d'appartenances ainsi que d'attachements et de répulsions corrélatifs. Comme on dit, ses premiers « liens sociaux » se constituent.

En ce sens, en sémiotique aussi, « l'existence » précède l'« essence » puisque c'est seulement en versant jour après jour dans la matrice syntaxique initiale de nouveaux contenus que les instances de socialisation enseignent au sujet « ce qu'il est », et corrélativement « ce que sont » les autres : un « fils de famille », une « rien du tout », un « Blanc », un damné de la terre, une princesse. Bien que ces contenus tendent à figer les images (ou les « simulacres ») de soi et d'autrui, en son principe le processus de construction identitaire ainsi amorcé n'a pas de fin. Dans le meilleur des cas, c'est tout au long de la vie que le sujet, au gré de ses expériences et de ses rencontres, se découvrira lui-même toujours de nouveau « comme un autre » en même temps qu'il reconnaîtra, chez l'autre, des potentialités jusqu'alors insoupçonnées⁵.

1.2. Une syntaxe sémantique ?

Pour remplir le vide sémantique du rapport positionnel initial et donner à l'identité individuelle des contenus thématiques précis, un nombre indéfini d'isotopies sémantiques peuvent être convoquées. Celles qui le sont le plus usuellement sont néanmoins en nombre très réduit. Ce sont en gros celles qu'on trouve sur un passeport, une carte « d'identité » ou une fiche de police : sexe, âge, nationalité, profession, taille, couleur des yeux, à quoi peuvent s'ajouter, dans certains fichiers, la « citoyenneté », la langue, la religion, l'ethnie, parfois la couleur de la peau sinon même la « race ».

Toutes ces spécifications ont-elles la même valeur, ou bien certaines d'entre elles, plus cruciales que les autres, pourraient-elles avoir, en plus de leur vertu distinctive, une valeur constitutive, « existentielle » ? Si tel était le cas, elles se placeraient sur le même plan que la syntaxe fondamentale, au point, peut-être, de se confondre avec elle. Si la question se pose, c'est avant tout à propos de l'identification thématique par le sexe, et peut-être aussi la « race ». Tandis que ce dernier terme, lourdement connoté, est passé hors d'usage de longue date,

5 Cf. P. Ricoeur, *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil, 1990.

le premier, qui tend aujourd'hui à ne plus désigner qu'une différence d'ordre biologique, appelle comme on sait l'usage d'une notion complémentaire, celle du « genre » psycho socialement construit. On peut alors se demander si le caractère presque tabou des termes en question n'est pas lié au fait qu'ils mobiliseraient des catégories situées, si on peut dire, à cheval sur la sémantique et la syntaxe.

Contrairement à ce que nous avons postulé plus haut, il se pourrait en effet que le sémantisme que recouvrent ces deux termes ne se superpose pas après coup à la différence positionnelle originaire mais en fasse partie : pour nous en tenir à la catégorie *masculin* versus *féminin*, on naîtrait à la conscience de soi — c'est-à-dire au sens — déjà sexué. La détermination sexuelle devant selon cette hypothèse être considérée comme en jeu dès le stade de la découverte existentiellement constitutive du sujet, il n'y aurait pas au commencement une structure purement syntactico-positionnelle vide de contenu mais dès le départ une surcharge sémantique de la syntaxe. C'est là une spéculation touchant des profondeurs ontogénétiques insondables, dont on peut certes estimer que la sémiotique est en mesure de se passer, et aurait peut-être même avantage à se passer. Pourtant, tout en soulevant le problème du statut sémiotique de la sexualité, ou au moins de la sexuation (qu'on la préfère seulement binaire ou plus complexe), la question pourrait faire avancer la réflexion sur la relativité des rapports entre syntaxe et sémantique, alors qu'on s'en tient généralement à l'idée de deux dimensions séparées⁶.

Néanmoins, compte tenu de la visée plus modélisante qu'analytique du présent exposé, plutôt que d'attribuer un statut spécial à la différence sexuelle, nous la considérerons seulement comme une parmi les nombreuses différences exploitables dans les processus de construction des identités et des altérités corrélatives.

2. Modélisation

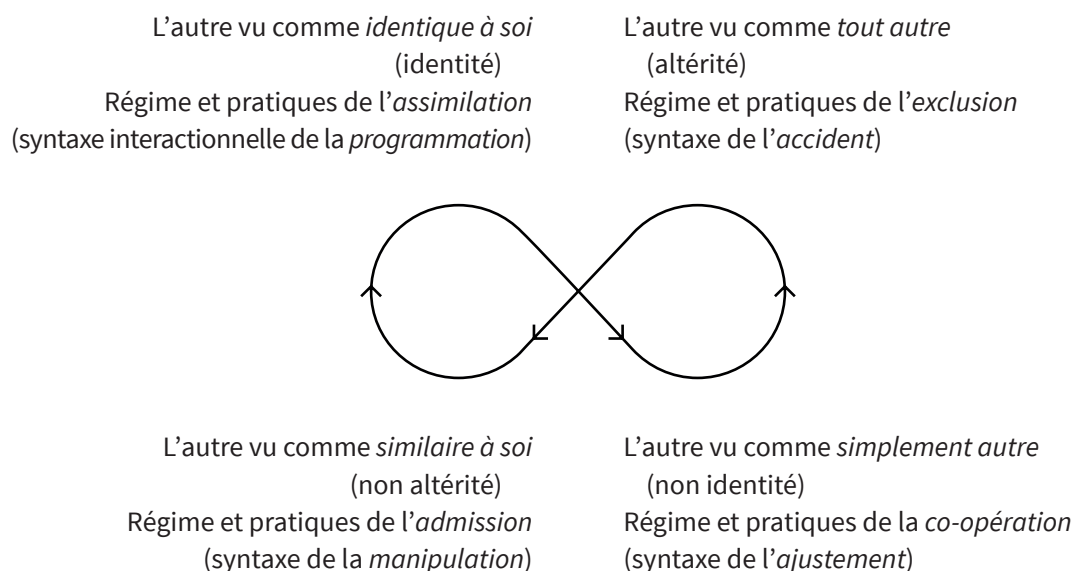
El otro, el mismo : faisons de cette juxtaposition une équivalence : l'autre à soi n'est-il pas en effet, en premier lieu, le même que soi ? Car il ne peut y avoir de différence, donc d'altérité, qu'entre des éléments comparables, c'est-à-dire semblables au moins à certains égards. Si deux acteurs n'avaient absolument rien en commun, ni consistance matérielle ni intérêts partagés (ou concurrents) ni valeurs ni vision analogues (ou même opposées), alors, faute d'avoir aucune prise l'un sur l'autre, ils n'entreraient d'aucune manière en relation et par suite aucun des deux n'apparaîtrait comme l'autre de l'autre. Il faut donc bien que pour être autre, l'autre soit aussi, pour une part, le même : c'est le présupposé, la première condition de tout rapport interactif, de toute « prise » entre deux entités⁷.

6 Considérant que la syntaxe est en elle-même porteuse de sens et qu'elle a, de ce point de vue, valeur « sémantique », Greimas avance en tout cas, dans *Sémantique structurale*, l'idée d'une « syntaxe sémantique » (p. 117).

7 Cf. E. Landowski, « Avoir prise, donner prise », *Actes Sémiotiques*, 112, 2009 (1^{re} partie, II.3).

Mais le problème qui se pose alors est de savoir dans quelle mesure cette part de « mêmeté » sera reconnue sur le plan des relations vécues, et sous quelles formes la part corrélatrice d'« altérité » sera traitée dans les pratiques interactionnelles. Entre, d'un côté, un partenaire qui serait considéré comme actuellement ou potentiellement *identique* à soi et traité comme tel, ou comme seulement *similaire*, et, de l'autre, un interactant qui, malgré une communauté d'appartenance minimale sous-jacente, serait regardé comme *tout autre* que soi, ou encore comme *simplement autre*, toutes les gradations du rapport de distance-proximité sont envisageables. En découlent des *régimes d'altérité* contrastés qui se traduisent dans des pratiques de relation à l'autre obéissant à des syntaxes interactionnelles non moins diversifiées, quel que soit le registre sémantique — inter-culturel, inter-générationnel, « inter-sexuel » ou autre — dont relèvent les différenciations identitaires prises en compte.

Ces divers cas à envisager s'interdéfinissent schématiquement comme suit⁸ :



3. Régimes d'altérité

Nous allons maintenant examiner tour à tour chacune de ces configurations. Pour cela, nous suivrons un parcours témoignant d'un certain optimisme, quitte à avancer en sens inverse de l'orientation qu'indiquent les flèches du schéma « canonique » ci-dessus. Nous partirons du régime où les rapports à l'autre sont les plus oppressifs — pour « l'autre » en premier lieu, à coup sûr, mais aussi, presque autant, pour soi-même : c'est le régime de l'« assimilation ». Et nous aboutirons *in fine* au dispositif qui ouvre au contraire les perspectives de coopération entre interactants à tous égards les plus positives. Menant ainsi vers le

⁸ L'ellipse centrale indique quelles sont les relations (contradiction, implication) entre les positions du schéma. Ce sont les mêmes que dans le carré sémiotique classique (cf. *Sémiotique. Dictionnaire, op. cit.*), à ceci près que la continuité de l'ellipse souligne le caractère transitoire de chacune des positions.

meilleur en partant du pire, cette syntagmatique suggère quelles pourraient être théoriquement les étapes d'un processus de reconnaissance et d'émancipation de l'autre — en même temps que d'accomplissement de soi, ces deux aspects étant indissociablement liés.

3.1. L'autre tenu pour identique à soi : le régime de l'assimilation

Le point de vue selon lequel l'autre serait « par nature » fondamentalement identique à soi s'inscrit dans la grande tradition philosophique universaliste qui postule qu'en dépit de toutes les différences le genre humain est un.

Sur le plan des politiques publiques, ce postulat sert depuis longtemps de justification à des stratégies d'*assimilation*. Le moi-collectif, le « nous », se considérant comme l'incarnation d'une « normalité » universalisable parce qu'estimée la plus conforme à la Raison ou à la « Nature », les particularismes de toutes sortes, notamment religieux, apportés du monde extérieur, aussi bien que ceux (par exemple de mœurs) surgis de l'intérieur, sont tenus en suspicion et leurs manifestations, si elles deviennent trop « voyantes », font scandale et doivent être proscrites. Tandis que l'attention médiatique se concentre aujourd'hui prioritairement, au moins en France, sur les affaires endogènes de « genre », l'étranger, incarnation pourtant majeure de l'Autre, en particulier l'ex-colonisé et de nos jours spécialement (quand ils n'ont pas péri naufragés) les migrants, les exilés, les réfugiés du Tiers Monde restent sommés, sous peine de brimades quotidiennes, de harcèlement policier, de poursuites judiciaires, ou d'exclusion, de se conformer non seulement aux règles de droit du pays d'« accueil » mais aussi aux normes de comportement qui y régissent la vie de tous les jours.

Transposé sur le plan interindividuel, le même type d'attitude produit le même genre d'effets contradictoires : reconnaissance de principe « généreusement » accordée à l'autre en tant que représentant d'une humanité commune à tous, mais à condition qu'il épouse la normalité locale et donc efface toute différence palpable qui aurait pour effet de le singulariser. De même que sous ce régime tout étranger est reçu de grand cœur sous réserve qu'il se plie aux usages du cru, de même, en famille, un enfant sera tenu de se comporter au plus vite « comme une grande personne » : « raisonnablement ». Ou encore, s'agissant des femmes, réputées « émotives par nature », on attendra d'elles qu'elles veuillent bien raisonner « en hommes » : « logiquement » ! Les pratiques d'assimilation consistent, autrement dit, à tout accepter de la part du dissemblable, à l'exception précisément des traits constitutifs, ou supposés tels, de son altérité.

Du point de vue politique, culturel, religieux, souvent même ethnique (pour ne pas dire racial⁹), les promoteurs de telles politiques, les « assimilateurs », obnubilés qu'ils sont par l'idée de leur prétendue pureté génétique ou culturelle menacée, sont typiquement des intégristes dont l'auto-définition identitaire ne peut ni ne doit à aucun moment vaciller. Car c'est là, dans une conscience iden-

9 Cf. Cl. Calame, « La stigmatisation et l'exclusion de migrantes et migrants : une nouvelle forme de racisme ? », *Communications*, 107, 2020.

titaire sûre d'elle-même et immuablement figée, érigée en principe régulateur, que trouve sa source leur compulsion à mettre les autres « aux normes » en les assimilant, ou à les exclure si résistance il y a. Réfractaire à toute forme de doute ou de discussion, un assimilateur, en tant que programmeur de la vie d'autrui, qu'il traite en non-sujet, n'est au fond lui-même qu'une sorte d'automate programmé par ses propres obsessions et, dans cette mesure, lui aussi un non-sujet. Dans un tel cadre, pour peu que les rapports de force soient suffisamment inégaux, les assimilés potentiels, sachant que le devenir qui leur est promis est d'avance fixé par les attentes et les tactiques de la partie dominante, n'ont que deux possibilités : ou bien s'accommoder de cette programmation, ou bien chercher à passer sous un autre régime interactionnel.

Puisque le groupe ou le sujet dominant attend ou même exige que tout le monde se conforme aux normes de la « juste raison » qu'il prétend incarner, une première option possible est effectivement de prendre son discours à la lettre et de chercher à devenir son semblable. Par obligation, par calcul ou peut-être par conviction, l'autre prend en ce cas pour modèle celui dont il dépend, dans l'espoir de devenir un jour son pareil, son égal. Pour cela, s'il le faut, il refoule des inclinations qui lui sont propres et renonce à des potentialités qu'il aurait pu développer pour son propre compte. Bien qu'il y ait des raisons de penser que la ressemblance avec le modèle ne sera jamais parfaite et que par suite l'intégration à laquelle il aspire ne sera jamais tout à fait sans réserve, cette option a de bonnes chances de permettre un *modus vivendi* relativement apaisé et durable. Mené avec le zèle constant de s'« aligner », le programme de la partie dominée — plan de survie plutôt que d'ascension sociale ou humble quête de reconnaissance s'il s'agit de relations interpersonnelles — constitue de fait le garant d'une harmonie au moins apparente, un garant d'autant plus sûr qu'il légitime et donc renforce l'autorité de la partie dominante érigée en modèle d'excellence.

Mais cette option a un coût moral très élevé. Elle ne revient pas seulement à faire accepter ou subir par le groupe ou le sujet dominé la négation de sa propre autonomie. Elle commande jusqu'au détail de ses pratiques. Il faut apprendre à agir, à parler, à penser, à vivre à la mode de la collectivité assimilatrice, ou pour le moins afficher un degré de déférence suffisant à son égard (ou, en privé, à l'égard de quelque autorité patriarcale). En termes de stratégies véridictoires, le régime de l'assimilation est une parfaite école de la dissimulation forcée. Même une fois atteint un premier degré d'intégration, l'ex-intrus devra encore se comporter de manière superlativement conforme s'il veut prévenir d'éventuels doutes relatifs à l'effectivité de sa conversion. Si moyennant toutes ces épreuves il obtient la reconnaissance dont dépend son sort en tant qu'acteur social, il n'y sera parvenu qu'au prix d'une forme de reniement de soi.

L'autre option, l'option opposée — ne renoncer en rien au potentiel d'une altérité pleinement assumée et par là s'affranchir du régime d'assimilation — s'exprime selon des modalités très diverses mais qu'on peut respectivement ramener à telle ou telle parmi les autres manières possibles de concevoir et de pratiquer la relation entre l'un et son autre telles que le modèle les interdéfinit.

3.2. L'autre vu comme similaire à soi : le régime de l'admission

Un premier régime d'autonomie relative s'ouvre à partir du moment où les partenaires entretiennent non plus un rapport unilaréral imposant à l'une des parties la nécessité ou le devoir de se conformer aux exigences du plus puissant mais des relations fondées sur un principe de réciprocité. Il faut pour cela qu'en premier lieu les interactants se reconnaissent les uns les autres en tant que totalités et en particulier comme foyers de volonté, autrement dit comme des Sujets à part entière et égale, non plus sur le seul plan d'une universalité de principe mais dans les rapports de face à face.

Seule cette forme de reconnaissance d'une mêmeté définie en termes de similarité statutaire concrète peut fonder l'acceptation d'un « droit à la différence » sur les plans les plus divers. Sans doute, en pratique, ce « droit » ne s'exercera-t-il que dans certaines limites, mais la signification de ces limites change du tout au tout dès le moment où elles peuvent être négociées, c'est-à-dire fixées par accord entre les volontés moyennant des procédures de persuasion — formule qui correspond très exactement au principe de syntaxe interactionnelle propre au régime dit de la « manipulation ». Ce qui constitue l'altérité de l'autre cesse alors d'être regardé avec méfiance ou traité comme tout au plus « tolérable » dans des limites étroitement définies et devient au contraire, en principe et par principe, accueilli positivement. Sur un plan général, pour une société (ou tout autre collectif de taille plus réduite) qui ne vise pas à perdurer telle quelle coûte que coûte mais aspire à évoluer qualitativement en multipliant ses potentialités, admettre une telle diversité interne — mieux, la rechercher — se révèle un atout, une condition nécessaire à la dynamique de son épanouissement¹⁰.

Mais loin d'être donné, un tel régime doit être conquis moyennant l'abolition des pesanteurs propres aux sociétés d'assimilation. Comment rendre ce changement possible ? Bien que certaines décisions de la puissance publique puissent y contribuer sur le plan formel, il ne peut pas être imposé en profondeur par décret. D'autant moins que la mise en place d'un modèle qui éviterait toute stigmatisation des différences (en établissant par exemple — mais pour de bon ! — la « parité » entre hommes et femmes) suppose un minimum d'adhésion précisément de la part des groupes (ou, en l'occurrence, du genre) jusqu'alors dominants. Etant donné que c'est d'eux que dépend en définitive le maintien, l'atténuation ou la suppression des discriminations, aucun changement réel n'est possible sans que, de bon ou de mauvais gré, ils renoncent aux privilèges attachés à leur position dominante, ainsi qu'accessoirement à toutes sortes d'habitudes afférentes, en particulier langagières¹¹. Vaincre les résistances qu'inévitablement ils opposent à de tels changements — pour eux, de véritables

10 Cf. Cl. Lévi-Strauss, *De près et de loin*, Paris, Seuil, 1990, pp. 206-207. Sur la culture de la diversité, cf. R. Pellerey, « Una dinamica organizzazionale dissidente », *Actes Sémiotiques*, 122, 2019 ; J. Fontanille, « Pluralité des rôles et participation », *Terres de sens*, Limoges, Pulim, 2018 (2^e partie, II.5). Sur la stratégie d'admission en général, cf. E. Landowski, *Présences de l'autre*, *op. cit.*, pp. 28-29, 34-39.

11 Voir ici-même A.M. Lorusso, « Le débat sur les catégories de genre : comment rendre les langues adéquates », *Acta Semiotica*, III, 5, 2024.

bouleversements —, les leur faire accepter « volontairement », requiert pour le moins le développement d'une pédagogie adéquate.

La meilleure tactique en la matière pourrait se ramener à leur faire comparer les bénéfices et les coûts respectifs des deux régimes, en évitant toute rhétorique moralisante car aux yeux des destinataires les plus concernés — ceux les plus viscéralement attachés au statu quo — un prêchi-prêcha « correct » et bien-pensant ne serait que *flatus vocis* ou paraîtrait une provocation. Dans ces conditions, une exhortation à tenter pourrait être de ce genre : « Vous jouissez actuellement de mille avantages au détriment de ceux dont vous programmez la vie sociale pour mieux les exploiter. Mais en contrepartie — comme dans la dialectique du maître et de l'esclave ! — vous vous emprisonnez dans votre propre forteresse mentale et vous condamnez à la paranoïa. Et les bénéfices pragmatiques que vous tirez de votre position dominante ne compenseront jamais le fardeau moral que vous impose un tel acharnement à maintenir à toute force ce rapport de domination devenu intenable. Il faut y penser : changer de régime, renoncer à soumettre l'autre, admettre son autonomie, le laisser vivre, ne sera pas moins libérateur pour vous que pour ceux sur qui vous exercez à un tel prix votre emprise ».

La difficulté à enclencher un tel processus de conversion paraît néanmoins d'autant plus grande que les exigences propres à un régime d'admission pleinement assumé dépassent les réquisits formels d'une organisation politique démocratique. Les systèmes électoraux à base censitaire de jadis, de même que ceux qui écartaient le vote des femmes donnent des exemples de pratiques naguère jugées démocratiques bien qu'elles aient fonctionné sur le mode d'un entre-soi garanti par des mesures d'exclusion de « l'autre ». Si l'abolition de la plupart des restrictions de ce type fait des démocraties d'aujourd'hui des systèmes relativement inclusifs sur le plan politique¹², il n'en va pas de même sur bien d'autres plans. Dans beaucoup d'espaces d'interaction, la distribution actuelle des rôles évoque encore davantage le modèle de la république athénienne que celui d'une démocratie moderne. Pourtant, dans son principe, la logique d'admission vaut pour l'ensemble des scènes interactionnelles, à commencer par le monde du travail.

3.3. La radicale étrangeté de l'autre regardé comme tout autre

A l'opposé des formules d'inclusion, soit forcée (par assimilation reposant sur l'élimination ou la censure des spécificités de l'autre), soit consensuelle (supposant leur reconnaissance et leur admission), on trouve une panoplie au moins aussi riche de configurations impliquant l'exclusion du dissemblable, vu maintenant comme radicalement autre à raison de son irrégularité foncière par rapport à la norme commune, comme une sorte d'accident de la nature ou de la vie sociale dont le « barbare », le « sauvage », le « fou » et, à sa manière, la sorcière, ou, aujourd'hui, le « terroriste » et le « monstre sexuel » offrent diverses figures types.

12 Relativement tout au plus, puisque la nationalité reste généralement un critère du droit de vote politique.

Le plus souvent, l'exclusion est envisagée sous son aspect transitif et dynamique : exclure, c'est prendre l'initiative d'expulser de la communauté un élément qui en fait partie mais dont un jour l'altérité jusqu'alors inaperçue se révèle par un comportement jugé fautif — c'est l'exclusion du parti, la radiation des cadres, la dégradation militaire, la destitution, l'excommunication, le renvoi de l'élève indiscipliné, la répudiation de l'épouse infidèle — ou potentiellement dangereux : mise en quarantaine, assignation à résidence, internement psychiatrique. Mais exclure, c'est aussi, statiquement, s'entourer de barrières interdisant l'accès à l'espace que le groupe se réserve (murs superposés à des frontières d'Etats, filtrage autour d'un milieu professionnel fermé, « plafond de verre » dans une organisation). Et c'est encore tenir à part, ségrégué (au sérail, au gynécée, dans un camp, un centre de rétention, une réserve, un ghetto), la forme ultime étant évidemment l'élimination, individuelle ou en masse (condamnation à mort, exécution, liquidation, extermination, « purification ethnique », ethnocide, pogrom, « solution finale »).

Il faut de plus prendre en compte des formules plus complexes qui posent la question de l'auto-exclusion. « Ce n'est pas nous qui t'avons rejeté, prétend souvent le groupe qui ostracise, c'est toi qui t'es exclu en cultivant une différence à laquelle tu te complais et dont tu t'enorgueillis ». L'autre ainsi soupçonné d'exacerber délibérément sa dissemblance tendra à passer pour un autre « pire » que les autres, un « pervers », différent et de surcroît « coupable » de sa différence. Mais ce n'est pas nécessairement à son corps défendant que l'exclu se trouve ainsi stigmatisé : il peut au contraire lui-même revendiquer, comme positive, la radicalité de sa différence et faire de son refus de toute forme d'assimilation aussi bien que de tout compromis qui permettrait son admission le ressort d'un affrontement ouvert, d'un combat contre la partie dominante. Une telle radicalisation de la différence, et son assumption en tant que motif de guerre est une option extrême, quelquefois désespérée mais souvent gagnante à terme et qui, en principe sinon toujours en pratique, est ouverte à toute minorité — ou majorité — discriminée. Il n'est cependant pas nécessaire non plus que l'autre s'assume de la sorte comme foncièrement autre pour qu'il soit regardé et traité comme tel. Selon une vision qui, si choquante soit-elle, semble largement répandue notamment lorsqu'il est question de « déviances » sexuelles ou, de différences « de couleur », la figure limite du tout-autre est celle du *dégénéré*, comme si c'était au genre humain tout entier qu'il était alors déclaré étranger.

Certes, la tout-altérité ne saurait être conçue de manière aussi rudimentaire parmi les couches de population « éclairées ». La différence radicale s'y donne plus volontiers à décrire en termes d'*étrangeté*, notion toute relative¹³. Saisie sur ce mode, l'altérité commence là où finit la zone de l'intelligible : l'autre, c'est alors celui qu'on ne comprend pas. Mais il n'est jamais exclu qu'une parole qui échappe aux formes de la rationalité commune soit reçue, à un second degré, comme potentiellement porteuse de quelque vision, sagesse ou forme de vérité

13 Par exemple, l'anglais *queer*, « strange or odd from a conventional viewpoint », devenu substantif, ne vise plus désormais rien d'« étrange » mais une différence assumée.

*al di là del vero*¹⁴. De même qu'un sens autre peut se cacher derrière le non-sens apparent de n'importe quel accident, de même le discours aberrant du sauvage ou du fou se révèle parfois chargé d'un outre-sens qui, faisant énigme, demande à être décrypté. Mystérieux comme la parole du devin, le discours ou le comportement le plus dérangent peut ainsi, à la limite, faire l'objet d'une forme de respect comparable à la révérence devant le sacré. Du même coup, la figure du tout-autre, cessant d'être regardée comme pure aberration, en vient à s'entourer d'une aura suscitant interrogation et fascination¹⁵. En pareil cas, le regard sur l'autre tend à se rapprocher de celui que suppose une démarche ethnographique. Sémiotiquement parlant, c'est une des modalités de ce que nous appelons l'« assentiment » face au hors-norme, à l'inintelligible et plus généralement à l'accidentel.

Sur un plan plus trivial, on dit que face à ceux qu'on appelait autrefois crûment des « anormaux », les groupes sociaux traditionnels savaient trouver des accommodements pratiques, des formes de cohabitation et de solidarité, y compris avec les moins assimilables et les moins admissibles au sens donné ici à ces termes. De même, aujourd'hui, un reste de civilisation ou d'humanité, ou tout simplement un peu d'humour ne devrait-il pas suffire, au moins sur le plan des échanges micro-interactionnels quotidiens, à dédramatiser la portée de bien des clivages identitaires ? à permettre d'inclure, au lieu de les exclure, ceux dont les manifestations échappent aux formes ordinaires ? Ce serait changer de regard et, derrière la figure terrifiante du tout-autre, découvrir ou redécouvrir celle d'un autre avec lequel des modes de coopération heureuse seraient possibles. Telle est l'éventualité qui reste à envisager.

3.4. L'autre, simplement autre : reconnaissance et accomplissement

L'autre, simplement autre : voilà le noyau d'une dernière configuration qui, paradoxalement, n'est pas la plus simple à cerner. Voir l'autre comme simplement autre, c'est cesser de se focaliser sur des différences manifestes pour les évaluer, les unes comme bienvenues, d'autres comme tout au plus tolérables, ou pire, insupportables, en vertu de critères préétablis. C'est en revanche envisager ce qui fait la spécificité de l'autre en tant qu'éventuel partenaire comme un potentiel qui reste à découvrir et auquel il convient par conséquent de donner la possibilité de s'actualiser. A l'opposé du geste méfiant de l'assimilateur, c'est faire le pari qu'en enclenchant un jeu de stimulations et de relances mutuelles, la confrontation avec ce qu'autrui présente de différent par rapport à soi — l'étonnement réciproque face au divers, et sa résolution — peut favoriser le déploiement des potentialités dont on se croit soi-même porteur.

En dépit de ce qu'elle comporte de prometteur, cette conception n'est de toute évidence pas celle la plus couramment mise en pratique de nos jours — loin de là — ni sur le plan interpersonnel ni entre sujets collectifs. Rêverie d'idéaliste, diraient certains. Elle ne présuppose pourtant nullement que l'homme soit bon

¹⁴ Expression et thème chers à Guido Ferraro.

¹⁵ Cf. M.A. Babo, « Figuras de lo mismo : entre lo semiótico y lo político », *Signa*, 20, 2021.

par nature ou heureux par vocation ! Et elle ne repose pas davantage sur l'idée d'un devoir moral d'aimer son prochain. Elle consiste par contre à postuler que dans certaines conditions créer en commun un sens inédit de la relation qu'on entretient avec l'autre est possible, que ce soit face aux représentants d'autres cultures¹⁶, entre générations et même (pourvu que ce soit à l'écart des discours militants et des campagnes médiatiques) dans les rapports, intellectuels et autres, avec l'autre ou les autres sexes¹⁷. Cette vue optimiste prend sémiotiquement appui sur les principes d'une syntaxe que nous avons définie comme celle du régime interactionnel de l'« ajustement »¹⁸. A ce titre, elle s'inscrit dans une problématique générale de la production de sens, dont elle constitue une des formules de base.

Ce régime, contrairement à celui de la programmation, ne se réduit pas à une forme d'adaptation aux régularités de comportement de la partie dominante ou de soumission aux normes qu'elle définit. Sa mise en œuvre ne consiste pas davantage à faire habilement en sorte que l'un des actants se plie, de bon ou de mauvais gré, à la volonté de l'autre, comme le permet la syntaxe de la manipulation. Et à la différence du régime de l'accident, elle exclut l'hypostase du tout-autre, qu'il soit vu comme un monstre ou, à l'opposé, comme une sorte de rédempteur. Non seulement l'ajustement est un régime d'interaction entre égaux — ce qu'exclut la syntaxe de la programmation tout autant que celle de l'accident — mais de plus, alors que la manipulation met face à face des sujets intentionnels qui savent d'avance exactement ce qu'il veulent et plus spécialement ce que chacun attend de l'autre ou des autres, s'ajuster mutuellement n'est possible qu'entre des sujets *disponibles*, ouverts à ce qui se présente, au présent même et à autrui. Ce que nous entendons par « disponibilité » est une attitude tournée non pas vers l'appropriation du monde moyennant la domination d'autrui mais vers l'accomplissement du potentiel de toute chose, et d'abord des gens et de soi-même. Un sujet disponible ne convoite rien de particulier : accueillant face à l'imprévu, il aspire seulement à s'épanouir de concert avec son entourage et grâce à lui selon des procédures qui ne peuvent pas être fixées a priori. Pour lui, les valeurs de l'« être », et particulièrement de l'« être-ensemble » passent avant l'exclusivité de l'« avoir ».

A partir du moment où une telle disponibilité s'avère réciproque, les rapports entre partenaires peuvent prendre la forme d'une authentique co-opération, à la fois processus de co-crédation de sens par le dialogue entre visions du monde et pour ainsi dire de réinvention de la vie sur le plan des pratiques. La présence de l'un à son autre n'étant plus alors en tout point encadrée par de rigides déterminismes ou des conventions sociales contraignantes, pas non plus entièrement

16 L'anthropologue Paul Rabinow en donne un exemple remarquable dans *Un ethnologue au Maroc* (1977, préface de P. Bourdieu, Paris, Hachette, 1988). Commentaire in E. Landowski, « L'épreuve de l'autre », *Sign Systems Studies*, 34, 2, 2008.

17 Cf. E. Landowski, « Pour A », in Y. Fechine (éd.), *Semiótica nas práticas sociais*, São Paulo, Estação das Letras e Cores, 2014.

18 Cf. *Les interactions risquées*, op. cit., ch. 4.

suspendue à des négociations confrontant des intentions divergentes ou des intérêts opposés, ni complètement livrée à l'aléa, la vie peut être conçue comme un parcours où, dans l'immanence des rapports entre des entités interdépendantes et sensibles les unes aux autres en même temps que respectueuses de leur autonomie respective, chacun cherche à s'accomplir moyennant l'accomplissement corrélatif du potentiel propre à l'autre ou aux autres.

Si cela s'applique si bien, en premier lieu, à l'*amitié* (et même, parfois, à ce qu'on appelle l'amour), c'est parce que l'amitié met en jeu une dynamique d'incitations réciproques grâce auxquelles les partenaires créent entre eux des rapports où l'absence de règles préétablies comme de visées figées leur permet d'inventer et de réinventer, théoriquement en permanence, leur mode d'être et de faire, de penser et de vivre l'un en rapport avec l'autre. De nombreuses études ont montré comment un tel régime peut donner un sens nouveau aux relations entre soi et l'autre dans les domaines les plus divers de la vie sociale¹⁹. S'il ne s'agit évidemment pas d'une panacée face à tous les drames de l'altérité, c'est du moins la perspective la plus riche de promesses en termes de « vivre ensemble ».

Conclusion

Au long du parcours qui vient d'être effectué, nous n'avons à aucun moment fait mystère des valorisations, négatives ou positives, qui, à nos yeux, s'attachent à chacun des régimes passés en revue. La raison en est évidente : lorsqu'un sémioticien traite d'expériences qui sont de l'ordre du vécu, et qui plus est, comme c'est ici le cas, d'un vécu particulièrement sujet à dramatisation, il est inévitablement partie prenante à l'objet analysé. La description ne peut alors que difficilement faire abstraction de toute évaluation. On est donc très loin de la prétendue neutralité et du détachement généralement posés comme conditions de l'« objectivité scientifique ». Tombe-t-on pour autant dans une pure « subjectivité » ?

Pas nécessairement car sous certaines conditions une évaluation peut être objective. En l'occurrence, les jugements que nous portons ne procèdent ni de préférences personnelles dépourvues de justifications ni d'un parti pris idéologique. Il n'ont donc rien de « subjectif » au sens trivial et habituel du terme. Au contraire, la valeur que nous attribuons à chacun des régimes est fondée sur des critères précis. Et ces critères sont sémiotiques. On l'a vu, chacun des régimes d'altérité (assimilation, admission, exclusion, coopération) est l'expression d'un régime d'interaction correspondant (programmation, manipulation, accident ou ajustement). Or ces derniers relèvent eux-mêmes d'autant de *régimes de sens* distincts, dont le propre est d'offrir aux interactants une latitude plus ou moins

19 Cf. notamment P. Cervelli, « Fallimenti della programmazione e dinamiche dell'aggiustamento », in A.C. de Oliveira (éd.), *As Interações sensíveis*, São Paulo, Estação das Letras e Cores, 2013 ; J.-P. Petitimbert, « Lecture d'une pratique et d'une interaction : l'hésychasme orthodoxe », *Actes Sémiotiques*, 118, 2015 ; P. Demuru, « Malandragem vs Arte di arrangiarsi : Stili di vita e forme dell'aggiustamento », *Actes Sémiotiques*, 118, 2015 ; M. Scóz, « Por uma abordagem sociosemiótica do design de interação », *Actes Sémiotiques*, 121, 2018 ; A. Catellani, « L'entreprise responsable et ses parties prenantes : entre "manipulation" et co-construction de sens », *Actes Sémiotiques*, 122, 2019.

grande *en termes de signifiante*, c'est-à-dire de production de sens : ce sont respectivement les régimes sémiotiques dits de l'« insignifiante », de l'« avoir de la signification », de l'« insensé » et du « faire sens »²⁰.

La *valeur sémiotique* attribuable à chacun des régimes d'altérité découle de cette triple articulation : elle tient au degré de *productivité sémiotique* propre à celui des régimes *de sens* qui correspond au régime *d'interaction* mis en jeu par le régime *d'altérité* qu'on prend en considération. Cette valeur dépend, autrement dit, de ce qu'un régime d'altérité donné apporte ou exclut, par comparaison avec les trois autres, *sur le plan des rapports de sens* entre les sujets (et plus généralement face à l'univers ambiant, autre forme majeure de « l'autre » bien qu'il n'en ait pas été directement question ici).

Pour finir, voyons donc de plus près, cas par cas, comment ces valorisations sont sémiotiquement fondées.

i) Ce que le régime de l'assimilation exclut en pourchassant les différences et en programmant la réduction de la diversité à l'uniformité, c'est la possibilité même de l'émergence d'un quelconque sens nouveau ; dominants comme dominés, les acteurs sont *ad vitam aeternam* cloisonnés dans des rôles prédéfinis : en même temps que le gel des rapports humains, c'est la *pétrification des rapports de sens*. Sémiotiquement, c'est en somme la négativité à l'état pur.

ii) A partir de là, le passage au régime de l'admission marque une incontestable avancée ; les rapports interindividuels et collectifs devenant plus malléables, le champ social se transforme en un espace de négociation *producteur de significations nouvelles* attachées aux statuts et aux fonctions des uns et des autres désormais définissables et redéfinissables contractuellement, conformément à la syntaxe de la manipulation ; mais cette contractualisation, garantie nécessaire de modes de relation nouveaux, tend en contrepartie à fixer des limites, ne serait-ce que provisoires, à la création de formes relationnelles et de productions signifiantes inédites. Le côté positif va donc ici de pair avec une part inhérente de négativité qui en restreint systématiquement la portée²¹.

iii) Le régime d'altérité articulé autour de la figure du tout-autre repose sur un régime de sens non moins complexe puisque si c'est d'abord celui du pur *non-sens*, du rejet de l'aberrant et de l'exclusion du monstrueux, c'est aussi celui de l'apparition éventuelle d'un *oultre-sens* susceptible de renouveler en profondeur les interprétations communes de toutes les différences. Cette fois, c'est donc la négativité qui peut, paradoxalement, se révéler porteuse d'une valeur sémiotique positive en tant que potentiellement régénératrice du sens admis.

iv) Enfin, dépassant les limites de la contractualité, le régime de la coopération, avec sa syntaxe interactante en forme d'ajustement, est celui où d'authentiques processus de *création de sens* et en particulier de réinvention des

20 Cf. E. Landowski, « Les métamorphoses de la vérité, entre sens et interaction », *Acta Semiotica*, II, 3, 2022, pp. 260-261.

21 D'où les réserves qu'on peut émettre à l'égard du « schéma narratif canonique » fondé sur de la syntaxe de la manipulation et du contrat (cf. « Politiques de la sémiotique », *RIFL*, 13, 2, 2019, pp. 12-14). Sur le caractère limitatif du principe contractuel, voir notamment A. Mbembe, *La Communauté terrestre*, Paris, La Découverte, 2023.

modes du « vivre-ensemble », et par là-même du « sens de la vie » deviennent possibles. D'où la valeur sémiotique prééminente que nous lui reconnaissons.

Une telle prise de position en faveur de la créativité va bien sûr de pair avec une certaine conception de la discipline elle-même : « sémiotiser », ce n'est pas seulement analyser des pratiques du sens et des objets de sens existants, c'est aussi chercher les moyens d'en construire de nouveaux.

Bibliographie

- Babo, Maria Augusta, « Figuras de lo mismo : entre lo semiótico y lo político », *Signa*, 20, 2021.
- Calame, Claude, « La stigmatisation et l'exclusion de migrants et migrants : une nouvelle forme de racisme ? », *Communications*, 107, 2020.
- Catellani, Andrea, « L'entreprise responsable et ses parties prenantes : entre "manipulation" et co-construction de sens », *Actes Sémiotiques*, 122, 2019.
- Cervelli, Pierluigi, « Fallimenti della programmazione e dinamiche dell'aggiustamento », in A.C. de Oliveira (éd.), *As Interações sensíveis*, São Paulo, Estação das Letras e Cores, 2013.
- Demuru, Paolo, « Malandragem vs Arte di arrangiarsi : Stili di vita e forme dell'aggiustamento », *Actes Sémiotiques*, 118, 2015.
- Fontanille, Jacques, « Pluralité des rôles et participation », *Terres de sens*, Limoges, Pulim, 2018.
- Greimas, Algirdas J., *Sémantique structurale*, Paris, Larousse, 1966.
- et J. Courtés, *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris Hachette, 1979.
- Landowski, Eric, *Présences de l'autre*, Paris, P.U.F., 1997.
- *Passions sans nom*, Paris, P.U.F., 2004.
- *Les interactions risquées*, Limoges, Pulim, 2005.
- « L'épreuve de l'autre », *Sign Systems Studies*, 34, 2, 2008.
- « Avoir prise, donner prise », *Actes Sémiotiques*, 112, 2009.
- « Pour A », in Y. Fechine (éd.), *Semiótica nas práticas sociais*, São Paulo, Estação das Letras e Cores, 2014.
- « Politiques de la sémiotique », *Rivista Italiana di Filosofia del Linguaggio*, 13, 2, 2019.
- « Les métamorphoses de la vérité, entre sens et interaction », *Acta Semiotica*, II, 3, 2022.
- Lévi-Strauss, Claude, *De près et de loin*, Paris, Seuil, 1990.
- Lorusso, Anna Maria, « Le débat sur les catégories de genre : comment rendre les langues adéquates », *Acta Semiotica*, III, 5, 2023.
- Mbembe, Achille, *La Communauté terrestre*, Paris, La Découverte, 2023.
- Pellerey, Roberto, « Una dinamica organizzazionale dissidente », *Actes Sémiotiques*, 122, 2019.
- Petitimbert, Jean-Paul, « Lecture d'une pratique et d'une interaction : l'hésychasme orthodoxe », *Actes Sémiotiques*, 118, 2015.
- Rabinow, Paul, *Reflections on Fieldwork in Morocco*, préface de R.N. Bellah, Berkeley, University of California Press, 1977. Trad. fr. T. Jolas, *Un ethnologue au Maroc*, préface de P. Bourdieu, Paris, Hachette, 1988.
- Ricœur, Paul, *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil, 1990.
- Scóz, Murilo, « Por uma abordagem sociosemiótica do design de interação », *Actes Sémiotiques*, 121, 2018.
- Zunzunegui, Santos, et Ainara Miguel (éds.), *El otro, el mismo. Figuras y discursos de la alteridad*, *Signa. Revista de la Asociación Española de Semiótica*, 20, 2021.

Résumé : L'objectif est de construire une grammaire interdéfinissant les manières de concevoir et de pratiquer les rapports avec l'« autre ». Sachant qu'il ne peut apparaître de différence, donc d'altérité, qu'entre des éléments semblables au moins à certains égards, la question est de savoir

dans quelle mesure la part de « mêmeté » inhérente à « l'autre » sera reconnue sur le plan des relations vécues et sous quelles formes la part corrélatrice d'« altérité » sera traitée dans les pratiques. Entre, d'un côté, un partenaire considéré comme identique à soi, ou comme seulement similaire, et, de l'autre, un interactant regardé comme tout autre, ou encore comme simplement autre, toutes les degrés de distance-proximité sont possibles. En découlent des régimes d'altérité contrastés et des pratiques interactionnelles obéissant à des syntaxes non moins diversifiées.

Mots clefs : altérité, identité, objectivité sémiotique, régimes d'altérité, régimes de sens, valeur sémiotique.

Resumo : O objetivo do artigo é construir uma gramática capaz de interdefinir os modos de conceber e praticar as relações com o Outro. Sendo admitido que qualquer diferença e, portanto, qualquer relação de alteridade entre dois elementos pressupõe que eles sejam comparáveis, quer dizer parcialmente idênticos, a questão que se coloca é saber em que medida a parte de « mesmidade » inerente ao outro será reconhecida nas práticas vividas e de que modo a parte correlativa de alteridade será tratada. Entre, por um lado, um parceiro considerado como idêntico, ou somente similar a si mesmo, e, por outro, um interactante tratado como radicalmente outro, ou ainda como « simplesmente outro », todos os graus de distância ou proximidade são possíveis. Daí o contraste entre regimes de alteridade distintos, obedecendo a sintaxes interacionais não menos diversificadas.

Abstract : The objective of the article is to semiotically interdefine the possible ways of conceiving and practicing the relationship with the « Other ». Being admitted that any difference and therefore any « alterity » between two elements presupposes that they be comparable, that is to say partially identical, the question that arises is to assess in what measure this similarity will be recognised in daily practices, and how the correlated aspect of alterity will be dealt with. Between, on the one hand, a partner considered as identical, or only similar, to the Ego, and on the other hand an interactant regarded as radically different, or just « simply other », all degrees of distance-proximity are possible. Hence a series of contrasted regimes of alterity, obeying equally distinct interactional syntaxes.

Auteurs cités : Maria Augusta Babo, Claude Calame, Jacques Fontanille, Algirdas J. Greimas, Claude Lévi-Strauss, Anna Maria Lorusso, Achille Mbembe, Roberto Pellerey, Jean-Paul Petitimberty, Paul Ricœur.

Plan :

Introduction

1. Différentes différences

1. Deux stades de l'identité
2. Une syntaxe sémantique ?

2. Modélisation

3. Régimes d'altérité

1. L'autre tenu pour identique à soi : le régime de l'assimilation
2. L'autre vu comme similaire à soi : le régime de l'admission
3. La radicale étrangeté de l'autre regardé comme tout autre
4. L'autre, simplement autre : reconnaissance et accomplissement

Conclusion

Recebido em 27/08/2021.

Aceito em 15/04/2023.

O mesmo e o diverso. A construção discursiva do povo na política : notas a partir do caso brasileiro

Paolo Demuru

São Paulo, Universidade Paulista

Introdução

Nesse artigo, procuro refletir sobre os processos de construção e articulação da identidade e da alteridade no discurso político contemporâneo. Para tanto, parto do caso do Brasil, buscando compreender como a figura do “povo brasileiro” foi sendo concebida e confeccionada pelos campos da extrema-direita populista e da frente ampla liderada por Lula que venceu as eleições em outubro de 2022. No entanto, o escopo desse trabalho não é única e meramente analítico, nem se circunscreve aos confines do país sul-americano. Não me interessa desvendar e discutir em detalhe as estratégias de cada um dos atores acima mencionados. Ao contrário, minha intenção é esboçar, com base nesses exemplos, uma teia de conceitos interdefinidos suscetível de ser desenvolvida para dar conta das diferentes formas de produção do sentido do povo (mais especificamente, do “povo nacional”) e das maneiras como ele concebe e lida com a sua diversidade interna e externa.

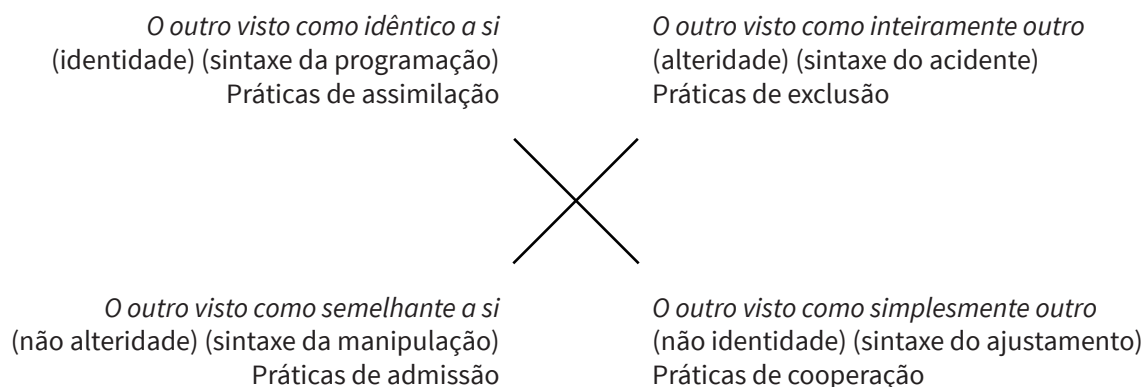
As fundamentas teórico-metodológica desse projeto encontram-se no texto de apresentação do Forum de Discussão do Centro de Pesquisas Sociosemióticas de dezembro de 2021, no qual Eric Landowski desenvolve suas reflexões

sobre a “gramática da alteridade” previamente elaboradas no capítulo “Formas de alteridade e estilo de vida” de *Presenças do outro*, e no terceiro capítulo de *Semiótica e ciências sociais*, intitulado “A construção de objetos semióticos. Análise semiótica de um discurso jurídico : a lei comercial sobre as sociedades e os grupos de sociedades”, que aborda a problemática do actante coletivo¹.

A hipótese que defendo é que o populismo de extrema-direita constrói discursivamente o povo como uma “totalidade integral”, composta por uma massa indistinta de iguais, por meio de uma operação de neutralização das diferenças, enquanto a esquerda (explicarei adiante o que entendo com esse termo) deveria projetar o povo como uma “totalidade partitiva” (ou melhor, “participativa”), fundada no pluralismo, na complexificação e na articulação do diverso.

1. Uma gramática da alteridade

Em “Gramática da alteridade”, Landowski formula um modelo que visa dar conta das maneiras como sujeitos individuais e/ou coletivos enxergam outros sujeitos com os quais se deparam ao longo de suas existências. O semioticista identifica quatro “visões”, que dispõe ao longo de um quadrado semiótico na intenção de abordar, ao lado de suas singularidades, suas possíveis relações.



Cada “visão” funda-se em um preciso regime de interação e de sentido e gera, por sua vez, diferentes “práticas de relacionamento” com a alteridade.

No primeiro caso, o outro é visto como “idêntico a si”. Trata-se de uma perspectiva uniformizante, baseada na lógica da “programação”, isto é, em crenças e práticas social e culturalmente sedimentadas, consideradas como inquebráveis e imutáveis. Dentro dessas coordenadas, o outro só tem uma escolha : assimilar-se. Ou aprende a agir e pensar como o grupo dominante, negando sua identidade, ou é excluído.

¹ E. Landowski, “Uma gramática da alteridade”, texto de apresentação do Forum de discussão do Centro de Pesquisas Sociosemióticas, dez. 2021 (uma versão atualizada encontra-se no presente dossiê sob o título “Pour une grammaire de l’altérité”) ; *id.*, “Formas de alteridade e estilos de vida”, *Presenças do outro. Ensaios de Sociosemiótica* (1997), São Paulo, Perspectiva, 2002. A.J. Greimas e E. Landowski, “A construção de objetos semióticos. Análise semiótica de um discurso jurídico : a lei comercial sobre as sociedades e os grupos de sociedades”, in A.J. Greimas, *Semiótica e ciências sociais* (1976), São Paulo, Cultrix, 1981.

No segundo caso, o outro é visto como “semelhante a si”. Para ser aceito, ele não precisa se conformar, pois o grupo dominante “admite em seu próprio seio uma certa estranheza”². No entanto, a diferença há de ser exercida dentro limites a serem negociados, o que resulta em operações de manipulação do sujeito com o qual se interage.

No terceiro caso, o outro é visto como “inteiramente outro”. Aqui não há espaço para a assimilação ou admissão da alteridade. O outro que marca sua diferença e não se submete à visão dominante, é percebido como um “acidente”, uma entidade ameaçadora, que precisa ser segregada e/ou eliminada do campo social.

No quarto caso, o outro é visto como “simplesmente outro”. O que prevalece aqui é a lógica da “disponibilidade”, que funda, por sua vez, uma relação de ajustamento entre sujeitos que se percebem como “iguais”. A partir desses pressupostos, a interação ganha os contornos de uma autêntica cooperação, suscetível de gerar processos de co-criação e de reinvenção da vida em sociedade. Conforme sugere Landowski, uma vez que a presença do outro deixa de ser cercada por determinismos e/ou regras sociais coercitivas (assimilação), negociações de interesses divergentes (admissão) ou visões excludentes (exclusão), “a vida pode ser vivida, concebida ou pelo menos sonhada como uma aventura gratificante — livre e criativa — onde na imanência das relações entre entidades independentes e sensíveis umas às outras. (...) Cada um busca se realizar mediante o cumprimento correlativo do potencial próprio do outro ou dos outros”³.

Mas como o arcabouço proposto por Landowski pode nos ajudar a compreender os modos de produção da identidade e alteridade no campo político, e, mais especificamente, os diferentes processos de construção do “povo” operados pelo populismo de extrema-direita e pela esquerda? É disso que vou me ocupar agora.

2. Identidade e alteridade no populismo de extrema-direita

Começamos com o populismo de extrema-direita, tomando como exemplo o caso do bolsonarismo⁴. Esse constrói discursivamente o povo como uma massa indistinta de unidades idênticas, isto é, nos termos de Greimas e Landowski, como uma “totalidade integral”, um actante coletivo coeso e incindível no qual as partes abdicam de suas especificidades para dar vida a um sujeito uniforme⁵.

A produção de um tal efeito de sentido baseia-se em duas operações semióticas. Em primeiro lugar, na exclusão das alteridades que não se sujeitam aos processos de uniformização dos poderes dominantes. Aqueles que escolhem marcar sua diversidade são percebidos e classificados como “inteiramente outros” e, portanto, não aptos a fazer parte do todo. Em segundo lugar, na “neutralização das diferenças”. Para ser incluído na “totalidade integral”, o outro,

² “Formas de alteridade e estilos de vida”, *op. cit.*, p. 49.

³ “Uma gramática da alteridade”, *art. cit.*, p. 7 (trad. minha).

⁴ Para uma abordagem semiótica de bolsonarismo, cf. Y. Fechine e P. Demuru, *Um bufão no poder. Ensaios sociossemióticos*, Rio de Janeiro, Confraria do Vento, 2022.

⁵ A.J. Greimas e E. Landowski, “Análise semiótica de um discurso jurídico”, *op. cit.*

aquele que, no senso comum, é entendido como diverso, deve, em certa medida, renunciar a si mesmo, apagar os “traços distintivos” de sua identidade que não se encaixam nos arranjos de valores, temas, figuras e até traços plásticos do “povo” em construção. Vejamos agora como funciona concretamente cada uma dessas operações.

Como apontei em estudos precedentes, Bolsonaro e a extrema-direita brasileira apropriaram-se das cores e dos símbolos nacionais que começaram a despontar nas ruas e nas redes durante as assim chamadas “jornadas de junho de 2013”, afirmando-se, nos anos sucessivos, como emblemas de um suposto levante patriótico contra Lula, Dilma Rousseff, o Partido dos Trabalhadores (PT) e outros presumidos “inimigos da nação”, liderado, na eleição presidencial de 2018, pelo próprio Bolsonaro⁶. Por meio dessas tramas discursivas, a imagem que se afirmou no debate público foi aquela de uma polarização não entre duas partes políticas, mas entre o Brasil e seus “antissujeitos”, que variavam conforme as exigências do momento. O slogan da campanha “Brasil acima de tudo. Deus acima de todos”, utilizado pelo ex-presidente em inúmeras ocasiões, é mais uma amostra dessa estratégia de cooptação da nação (e da religião, mas esse é um outro assunto) para fins particulares.

Mas o que isso tem a ver com a construção discursiva do povo e, mais precisamente, com os processos de exclusão e neutralização das diferenças? Vejamos as fotos abaixo, publicadas por Bolsonaro em seu perfil do *Twitter* em maio e setembro de 2021. O que emerge, aqui, por meio da articulação entre a linguagem verbal e a linguagem visual, é a ideia de um sujeito-coletivo unido, de uma massa de pessoas que constitui um corpo único, caracterizado por precisos formantes plásticos e figurativos, associados, por sua vez, a temas e valores específicos. O “povo brasileiro”, conforme demonstra a bandeira colocada ao lado da expressão, é aquele que veste o verde-amarelo e se une ao ex-presidente em suas “motociatas”, usando as mesmas cores e roupas (Figura 1). O “povo brasileiro” que levanta o emblema nacional é composto pelos “cidadãos de bem”, que temem a Deus, prezam pela “família tradicional” e são a favor do armamento. Desse “corpo social” são excluídos uma série de outros atores, como, por exemplo, os que apreciam o “vermelho”, como os adversários do PT, dos movimentos do Sem Terra e dos Trabalhadores Sem Teto (MTST), os integrantes da comunidade LGBTQIA+, que manifestam escolhas de gênero e sexualidade diversas daquelas dominantes (homens e mulheres cis e heterossexuais), indígenas que falam suas línguas, usam suas vestimentas tradicionais e defendem a demarcação de suas terras, entre outros. Bolsonaro e o bolsonarismo não se limitaram a apontar tais sujeitos como “rivais”, mas os representaram como “bárbaros”, entidades que não só não possuíam elos e vínculos com o “o povo brasileiro”, mas que ameaçavam sua “integridade”. “Outros”, portanto, voltando a Landowski, vistos e descritos como “inteiramente outros”, seres inconciliáveis com o sistema por eles erigido.

6 P. Demuru, “Simboli nazioni, regimi di interazione e populismo mediatico: prospettive sociosemiotiche”, *Estudos Semióticos*, 15, 1, 2019.

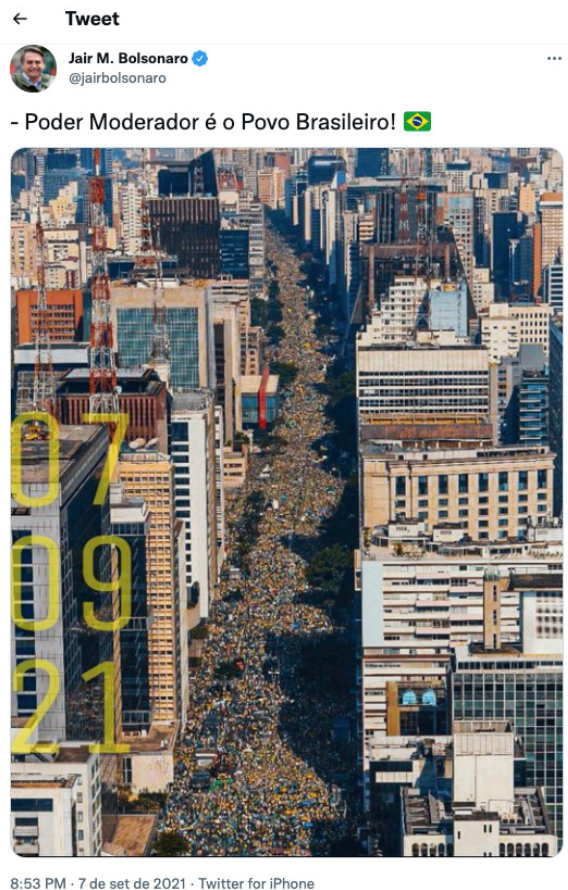


Figura 1. O povo segundo Bolsonaro.
Fonte : @jairbsolsonaro

Para os “diversos” que, movidos por um dever ou um querer específicos, resolvem fazer parte do povo, é reservado um tratamento especular : suas diferenças são “neutralizadas”, no sentido semiótico do termo, isto é, ofuscadas através de sua (con)fusão em uma grandeza outra, como no caso do pronome “eles”, que pode englobar, ao mesmo tempo, o feminino *Maria* e o masculino *João*, neutralizando a categoria de gênero⁷. Como afirmou Bolsonaro “As minorias têm que ser curvar às maiorias. As minorias se adequam ou simplesmente desaparecem” (serão excluídas, na acepção de Bolsonaro).

Um exemplo de neutralização é aquele do deputado bolsonarista Hélio Lopes, conhecido como Hélio Negão ou “Negão Bolsonaro” (Figura 2). O mote elegido por Lopes para promover sua candidatura resume bem o processo de ocultamento da diversidade operada pelo populismo de extrema-direita : “minha cor é a cor do Brasil”. Na direção oposta àquela traçada pelos movimentos que lutaram, ao longo dos anos de 2010 e 2020, contra o racismo e por uma maior visibilidade e presença de pessoas pretas no poder público e na sociedade, Hélio Lopes eclipsa sua cor e a história de opressão e resistência que ela encarna. O preto é escondido. Mais do que isso : ele só pode existir se se confundir com as cores do Brasil, com o verde-amarelo da bandeira.

7 A.J. Greimas e J Courtés, *Dicionário de Semiótica* (1979), São Paulo, Contexto, 2008, p. 338.



Figura 2. Minha cor é a cor do Brasil.
Fonte: @depheliolopes

Outro caso é representado pela *live* de Bolsonaro em suas redes sociais de 26 setembro de 2019, com Ysani Kalapaio, mulher indígena do Xingú (Figura 3). Ao seu lado, encontra-se outra mulher, interprete de Libras, a língua de sinais brasileira. Em um determinado momento, Bolsonaro afirma: “Qual é a diferença dessas duas aqui? O que tem dentro desta cabeça aqui [da intérprete de Libras] ? A mesma coisa que tem dentro desta cabeça aqui [Ysani Kalapaio]. Temos duas mulheres, dois seres humanos que são iguais, inclusive são brasileiras”. Mais uma vez, a especificidade é cancelada, esquecida. Para Bolsonaro não importa que os povos originários sejam diversos e tenham exigências particulares justamente pelo fato de serem povos originários, “outros” em relação aos brasileiros brancos de origem europeia. O que importa é o “igual”.

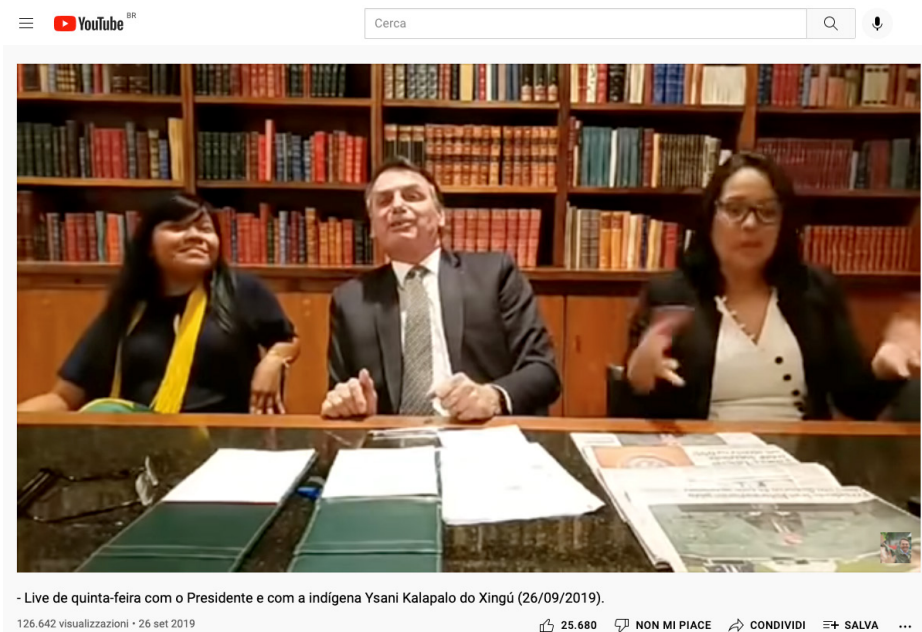


Figura 3. Minha cor é a cor do Brasil.
Fonte: @jairbolsonaro

Chegamos, aqui, a outras duas questões fundamentais. A primeira diz respeito à figura da nação, manifestadas pelas cores da bandeira, pelo hino nacional ou outros objetos aos quais é atribuída a capacidade de representar o país enquanto unidade indivisível. Trata-se, semioticamente, de uma figura que atua como um “espaço neutralizador”. É à nação, entidade bastante abstrata, que os populistas de extrema-direita se dirigem para encontrar um lugar capaz de aniquilar as diferenças concretas, constitutivas do povo brasileiro, na tentativa de obscurecer os traços distintivos de suas componentes. O que prevalece e tem que prevalecer é sempre e simplesmente o “todo”. As partes não podem falar por si, mas apenas pela totalidade que as engloba.

A segunda questão, decorrente da primeira, tange às hierarquias presentes no nacionalismo-populista, disfarçadas por uma suposta presunção de igualdade entre as partes que compõem o todo-nação (brancos, pretos, indígenas e assim por diante). O que Bolsonaro aparenta dizer em sua fala sobre os cérebros iguais de Ysani Kalapaio e da intérprete de Libras é que seu governo trata as duas da mesma maneira, que ambas possuem, como brasileiras, os mesmos direitos, o mesmo espaço. No entanto, por baixo da superfície da narrativa bolsonarista, escondem-se estruturas de poder sedimentadas, que ele contribui a reforçar. O “todo-nação” não é um espaço aberto e democrático onde as partes se equivalem e têm as mesmas garantias e privilégios, mas um espaço onde uma parte específica — a saber, o homem-branco — impõe seus valores, cores, figuras e traços plásticos como “normais”, identificando como “sujeitos desviantes” aqueles que fogem das regras por ele estabelecidas. No Brasil de Bolsonaro, ser indígena, negro, trans, entre outras possíveis identidades, significa se submeter aos ditames do homem branco. Parafraseando a declaração de Bolsonaro acima citada, as partes têm que se curvar ao todo. Um todo, que, entretanto, não é inclusivo, mas exclusivo e autoritário, um todo que define arbitrariamente que seus critérios são os melhores e os maiores, que obriga o outro a se conformar e exclui quem não se conforma. Por isso parece possível e, creio, necessário falar do “povo nacional” concebido pelo populismo de extrema-direita não apenas como uma “totalidade integral”, mas também como uma “totalidade integralista”, regida, conforme aponta Landowski, pela sintaxe da programação (que regulamenta os comportamentos de suas unidades para que sejam todas iguais) e por práticas de *assimilação*.

3. Rumo à esquerda : elogio do complexo e do plural

No documentário *L'Abécédaire de Gilles Deleuze*, o filósofo define o que, para ele, significa “ser de esquerda” :

Ser de esquerda é ser ou devir minoria. A esquerda nunca é maioria enquanto esquerda. Por uma razão muito simples : a maioria é algo que supõe (...) a existência de um padrão. No Ocidente, o padrão de qualquer maioria é : homem, adulto, macho, cidadão. Ezra Pound e Joyce disseram coisas assim. O padrão é esse. Portanto, irá obter a maioria aquele que, em determinado momento, realizar esse padrão.

Ou seja, a imagem sensata do homem adulto, macho, cidadão. Mas posso dizer que a maioria nunca é ninguém. É um padrão vazio. Só que muitas pessoas se reconhecem nesse padrão vazio. Mas, em si, o padrão é vazio. O homem macho etc. As mulheres vão contar e intervir nessa maioria ou em minorias secundárias a partir de seu grupo relacionado a esse padrão. Mas, ao lado disso, o que há ? Há todos os devires que são minoria. As mulheres não adquiriram o ser mulher por natureza. Elas têm um devir mulher. Se elas têm um devir mulher, os homens também o têm. Falamos do devir animal. As crianças também têm um devir criança. Não são crianças por natureza. Todos os devires são minoritários. Só os homens não têm devir homem. Não, pois é um padrão majoritário (...). Ser de esquerda é isso : saber que a minoria é todo mundo e que é aí que acontece o fenômeno do devir.⁸

Quero partir dessas considerações, e de alguns exemplos concretos também extraídos do cenário político brasileiro, para traçar um caminho que possa contribuir prática e concretamente a elaborar princípios semióticos suscetíveis de projetar o povo como um sujeito político complexo e plural, oposto àquele do populismo de extrema-direita antes descrito.

Em sua reflexão, Deleuze evidencia um ponto chave do discurso populista : a redução da diferença a um padrão que, sem nenhum direito, se autoafirma como “norma” e “maioria” — no ocidente, o padrão do homem adulto, macho, cidadão (“de bem”, poder-se-ia acrescentar utilizando outra formula abusada pelo bolsonarismo, branco, hétero, e assim por diante). Ser de esquerda, continua Deleuze, é exatamente o oposto. É se tornar minoritário, abraçar a minoria como filosofia e horizonte do político. Isso significa, antes de tudo, a recusa de um padrão ao qual partes que compõem uma dada comunidade — seja um coletivo estudantil, seja uma nação — deveriam se conformar. Ao contrário, quem se diz de esquerda deveria optar pela coexistência do diverso, pelo pluralismo, pela complexidade, pelo destaque da especificidade de cada uma das unidades na construção do todo. Como afirma Landowski, é preciso considerar o outro como “simplesmente outro”, se abrir ao seu potencial, ainda que não se enxergue nele nada de próximo ou similar :

O outro, simplesmente outro : esse é o núcleo de uma configuração que, paradoxalmente, talvez não seja a mais fácil de compreender. Ver o outro como simplesmente outro é, em primeiro lugar, deixar de focar nas diferenças óbvias e avaliá-las, algumas como bem-vindas, outras como no máximo toleráveis, ou pior, injustificáveis, insuportáveis, inadmissíveis. E, em vez disso, antecipar a presença de um potencial *sui generis* a ser descoberto em seu parceiro, ao qual se deve, portanto, dar a possibilidade de se revelar e cuja atualização, longe de prejudicar as potencialidades que se acredita possuir, poderia muito bem, pelo contrário, condicionar seu desenvolvimento, acionando um jogo de estímulos e respostas mútuas.⁹

Como dar corpo a essa declaração de intenções ? Para responder a essas perguntas, vamos começar traçando de maneira mais clara e esquemática os

8 G. Deleuze, “L’abécédaire de Gilles Deleuze”, entrevista a Claire Parnet, Paris, Video Edition Montparnasse, 1996 (trad. nossa).

9 “Uma gramática da alteridade”, *art. cit.*, p. 7 (trad. minha).

fundamentos semióticos que devem reger o processo de construção do “povo” em uma perspectiva de esquerda.

Em primeiro lugar, é preciso abandonar a lógica da “totalidade integral”. Do ponto de vista de uma esquerda que olha para o outro enquanto simplesmente outro, o coletivo deve ser entendido como uma “totalidade partitiva”, isto é, como um todo formado por partes que mantém a sua identidade, conforme proposto por Greimas e Landowski¹⁰. Essa, contudo, é uma condição mínima, que é preciso complementar teórica e metodologicamente. No modelo proposto pelos semioticistas falta ainda, à totalidade partitiva, um princípio de articulação que funde e alimente seu devir enquanto grupo.

Ora, tal princípio pode ser procurado no conceito semiótico de “participação”, assim como proposto inicialmente por Hjelmslev em suas postulações a respeito das “oposições participativas”¹¹. No caso das “oposições participativas” não estamos diante de relações semânticas exclusivas (A vs não A), mas de liames nos quais o valor de cada elemento linguístico se constrói pela participação com os valores que a eles se opõem (A vs A + não A). Conforme aponta Claudio Paolucci, a quem se deve uma releitura do conceito hjelmsleviano finalizada à reflexão sobre a categoria de “pessoa”, “as oposições participativas propõem um modelo alternativo e uma solução para a incapacidade tipicamente ocidental de definir as coisas — entes, objetos, categorias — sem negar o seu contrário”¹².

Uma construção semiótica do “povo” oposta àquela do populismo de extrema-direita deve fazer desse princípio seu norte. Como é possível perceber, estamos muito além do estado de coisas descrito pelo conceito de “totalidade partitiva”. O que ganha forma aqui é um todo onde as partes não apenas convivem ao lado uma das outras preservando suas respectivas particularidades, mas onde elas “participam”, “cooperam” e “co-criam” enriquecendo-se reciprocamente, para retomarmos os termos de Landowski apresentados inicialmente na descrição de sua gramática da alteridade. Em suma : a totalidade que emerge aqui não é uma mera totalidade partitiva, mas uma verdadeira “totalidade participativa”. O povo de esquerda há de ser uma rede de alteridades em conexão, cada uma das quais age diretamente na construção das outras e, conseqüentemente, do coletivo que as engloba, um coletivo construído não mais verticalmente, mas horizontalmente.

Nesse quadro, o que se sobressai é a lógica da complexificação, oposta àquela da neutralização. No povo assim pensado e elaborado, as alteridades marcam sua presença, pronunciam seus nomes, destacam suas peculiaridades e buscam “planos de traduzibilidade” onde as diferenças possam co-existir e se conectar.

Um exemplo de um discurso que segue esse princípio é representado pelos *tweets* abaixo, postados em 2021 por Guilherme Boulos, deputado federal do PSOL (Partido Socialismo e Liberdade) Para ele, não existe apenas o “povo brasileiro”,

10 “Análise semiótica de um discurso jurídico”, *op. cit.*, p. 86.

11 Cf. L. Hjelmslev, *Nouveaux essais*, Paris, P.U.F., 1985.

12 C. Paolucci, *Persona : soggettiva nel linguaggio e semiotica dell'enunciazione*, Milano, Bompiani, 2022.

mas o “povo da periferia”, o “povo evangélico”, o “povo dos trabalhadores sem teto”, dos “sem terra”, “das cidades”, “do campo”, e assim por diante. Cada um desses sujeitos é explicitamente nomeado e tem um lugar específico na rede que ajuda a compor. Toda diferença é marcada e é diferença que faz o povo. O todo emerge pelas interdefinição das partes.

A nação, nesse caso, torna-se um espaço “complexificador”, que promove, multiplica e acolhe o diverso. Nela, as alteridades convivem e são valorizadas. É o que se viu na posse do governo Lula, em 1 de janeiro de 2023. A ideia de “Brasil” como uma “arquitetura da diferença” ganhou corpo seja no discurso pronunciado pelo presidente, seja, e de modo plástica e figurativamente emblemático, no ritual da entrega da faixa presidencial. Na ausência de Bolsonaro, ex-presidente que, como de praxe, deveria cumprir essa tarefa, foram 8 integrantes do povo brasileiro que passaram a faixa para Lula, entre os quais o Cacique Raoni, líder indígena Kayapó e Aline Sousa, mulher negra, catadora de recicláveis. Dessa forma, Lula valoriza e destaca a diversidade cultural e social do país, reconhecendo que a construção do povo nacional e do Estado Democrático de Direito deve levar em consideração as múltiplas vozes presentes na sociedade. Além disso, essa escolha pode ser vista como uma maneira de aproximar o Estado das demandas de grupos historicamente marginalizados e excluídos da política nacional. Nesse sentido, a cerimônia da posse do presidente Lula pode ser compreendida como um ritual político que reforça a ideia de um povo brasileiro plural e diverso, onde as diferenças são valorizadas e consideradas fundamentais para a construção de um projeto coletivo inclusivo e democrático. Nas palavras de Lula, isso queria significar que “Uma nação não se mede apenas por estatísticas, por mais impressionantes que sejam. Assim como um ser humano, uma nação se expressa verdadeiramente pela alma de seu povo. A alma do Brasil reside na *diversidade inigualável* [de sua] gente e [suas] manifestações culturais”¹³. Uma fala, aliás, que retoma a logomarca de seu segundo mandato, onde se destaca o slogan : “Brasil, um país de todos”.



Figura 4. Logomarca do Governo Federal (2007-2010).
Fonte : Governo Federal.

13 L.I. Lula da Silva, Discurso de posse no Congresso Nacional, 01/01/2023.

Conclusão

Em definitiva, o populismo de extrema-direita constrói discursivamente o povo com base nos seguintes critérios :

- o povo como massa indistinta de unidades idênticas ;
- totalidade integralista ;
- exclusão das alteridades que marcam sua diferença e não se assimilam ;
- lógica da neutralização ;
- a nação como espaço neutralizador onde se apagam as diferenças.

Ao contrário, em uma perspectiva da esquerda, as diretrizes que norteiam a construção do povo são outras :

- o povo como rede de alteridades em conexão ;
- totalidade participativa ;
- pluralismo e construção de planos de traduzibilidade locais entre sujeitos que preservam e reafirmam suas diferenças ;
- lógica da complexificação ;
- a nação como termo/espaço complexificador onde as diferenças convivem.

O que estou projetando aqui foi e continua sendo objeto de debate em outros campos do saber. A ideia de que o povo não é um sujeito homogêneo e que todas as diferenças não são reduzidas (nem reduzíveis, salvo alguma forma ou outra de repressão) a uma unidade, mas sim mantidas e articuladas em um processo de tradução, ou, nos termos por ela utilizado, foi recentemente defendida e desenvolvida, entre outros, por Chantal Mouffe. Para a filósofa :

Como uma vontade coletiva criada através de uma cadeia de equivalência, o povo não é um sujeito homogêneo em que todas as diferenças são reduzidas a uma unidade de alguma forma. Não estamos diante, como frequentemente afirmado, de uma “massa” em que todas as diferenciações desaparecem para criar um grupo totalmente homogêneo. Em vez disso, encontramos-nos dentro de um processo de articulação em que uma equivalência é estabelecida entre uma multiplicidade de demandas heterogêneas de uma forma que mantém a diferenciação interna do grupo.¹⁴

A formação de um projeto coletivo não deve excluir as diversas vozes e identidades presentes na sociedade. Ao contrário, é necessário valorizar a heterogeneidade e buscar a construção de uma unidade que leve em conta as demandas e necessidades dos diferentes segmentos sociais. Nesse sentido, a reflexão sobre o fazer político a partir da valorização da diversidade se faz cada vez mais necessária. Uma sociossemiótica que se propõe a modelizar os modos de produção de sentido da identidade e da alteridade, do mesmo e do diverso, pode sem dúvida contribuir nessa tarefa elucidando as gramáticas e os outros processos que orientam esse processo.

14 C. Mouffe, *For a left populism*, Londres, Verso, 2018 (trad. nossa).

Bibliografia

- Deleuze, Gilles. “L’abécédaire de Gilles Deleuze”, entrevista a Claire Parnet, Paris, Video Edition Montpanasse, 1996.
- Demuru, Paolo, “Símboli nazioni, regimi di interazione e populismo mediatico : prospettive sociosemiotiche”, *Estudos Semióticos*, 15, 1, 2019.
- Fechine, Yvana, e Paolo Demuru, *Um bufão no poder. Ensaios sociosemióticos*, Rio de Janeiro, Confraria do Vento, 2022.
- Greimas, Algirdas J., e J Courtés, *Dicionário de Semiótica* (1979), São Paulo, Contexto, 2008.
- e E. Landowski, “A construção de objetos semióticos. Análise semiótica de um discurso jurídico : a lei comercial sobre as sociedades e os grupos de sociedades”, in A.J. Greimas, *Semiótica e ciências sociais* (1976), São Paulo, Cultrix, 1981.
- Hjelmslev, Louis, *Nouveaux essais*, Paris, PUF, 1985.
- Landowski, Eric, “Formas de alteridade e estilos de vida”, *Presenças do outro. Ensaios de Sociossemiótica* (1997), São Paulo, Perspectiva, 2002.
- “Uma gramática da alteridade”, texto de apresentação do Forum de discussão do Centro de Pesquisas Sociossemióticas, dez. 2021.
- Mouffe, Chantal, *For a left populism*, Londres, Verso, 2018.
- Paolucci, Claudio, *Persona : soggettiva nel linguaggio e semiotica dell’enunciazione*, Milano, Bompiani, 2022.

Résumé : Le présent article analyse les processus de construction de l’identité et de l’altérité dans le discours politique d’aujourd’hui. A cet effet, le cas du Brésil est pris pour objet en vue de comprendre comment la figure du « peuple brésilien » est conçue et élaborée respectivement par les représentants de l’extrême-droite populiste et par le large front conduit par Lula, vainqueur des élections présidentielles d’octobre 2022. Les résultats montrent que tandis que le populisme d’extrême-droite construit discursivement le peuple comme une masse indistincte d’unités identiques, excluant par là la manifestation des différences, le camp progressiste de gauche en fait un réseau d’altérités interconnectées, fondé sur le pluralisme et la pleine participation de la « diversité ».

Mots clefs : altérité vs identité, diversité, peuple, populisme, totalité (intégrale, partitive, participative)

Resumo : O presente artigo aborda os processos de construção da identidade e da alteridade no discurso político contemporâneo. Para tanto, parto do caso do Brasil, buscando compreender como a figura do “povo brasileiro” foi sendo concebida e confeccionada pelos campos da extrema-direita populista e da frente ampla liderada por Lula que venceu as eleições em outubro de 2022. Os resultados mostram que, enquanto o populismo de extrema-direita constrói discursivamente o povo como uma massa indistinta de unidades idênticas, excluindo os outros que marcam a sua diferença, o campo progressista de esquerda o projeta como uma rede de alteridades em conexão fundada no pluralismo e na participação do diverso.

Abstract : This article explores the processes of constructing identity and alterity in contemporary political discourse. In order to do that, I examine the case of Brazil, seeking to understand how the figure of “Brazilian people” was respectively developed and shaped by the populist *far-right* and the broad front led by Lula, who won the elections in October 2022. The results show that while far-right populism portrays the people as an indistinct mass of identical units, excluding others who mark their differences, the left-wing progressive discourse presents it as a network of alterities grounded on pluralism and participation.

Riassunto : Il presente articolo pretende affrontare i processi di costruzione dell'identità e dell'alterità nel discorso politico contemporaneo. A tal fine, esamino il caso del Brasile, cercando di capire come la figura del “popolo brasiliano” è stata sviluppata dai campi del populismo di estrema destra e della coalizione ampia guidata da Lula che ha vinto le elezioni nell'ottobre 2022. I risultati mostrano che mentre il populismo di estrema destra costruisce discorsivamente il popolo come una massa indistinta di unità identiche, escludendo coloro che rimarcano le proprie differenze, il campo progressista di sinistra lo presenta come una rete di alterità in connessione.

Auteurs cités : Gilles Deleuze, Louis Hjelmslev, Algirdas J. Greimas, Eric Landowski, Chantal Mouffe, Claudio Paolucci.

Plan :

Introdução

1. Uma gramática da alteridade
2. Identidade e alteridade no populismo de extrema-direita
3. Rumo à esquerda : elogio do complexo e do plural

Conclusão

Recebido em 13/02/2023.

Aceito em 13/04/2023.

Face à diversité brasileira, as disputas políticas em torno da cultura

Yvana Fechine

Universidade Federal do Pernambuco,
São Paulo, Centro de Pesquisas Sociosemióticas

Maria Eduarda da Mota Rocha

Universidade Federal do Pernambuco

Introdução

Como as relações de identidade e alteridade entre distintos grupos sociais determinam práticas políticas ? O propósito deste artigo é trazer, mediante uma abordagem sociosemiótica, elementos para compreendermos os embates entre os projetos ideológicos da Esquerda e da Extrema-direita no Brasil, especialmente na cultura, campo por excelência das disputas entre o que seria uma “identidade nacional” e o que é, de fato, a diversidade brasileira. A particularidade da abordagem aqui apresentada é partir de duas categorias do nível fundamental da produção de sentido — identidade e alteridade — para chegar a uma sintaxe das práticas políticas capaz de lançar luz sobre os processos interacionais subjacentes aos posicionamentos ideológicos. São estas práticas, umas mais democráticas, outras mais autoritárias que adubam políticas públicas apoiadas em uma maior diversidade ou, ao contrário, mais uniformizantes. É na concepção das políticas culturais — e, nelas, o que se concebe como identidade nacional — que

estas disputas se traduzem, dando lugar ao apelo ao sectarismo ou à busca de diálogo. Efetivamente, em uma perspectiva semiótica, parece possível identificar no nível mais abstrato de qualquer *fazer político* um intrincado jogo de correlações e gradações entre identidades e alteridades que sustenta práticas autoritárias ou democráticas. É sobre este jogo que a semiótica pode lançar alguma luz, pensando a diversidade “estruturalmente” como termo complexo de uma sintaxe definida em torno de relações de igualdade e diferenças, que estão “na base” de práticas interacionais também na política, seja no passado ou no presente.

1. Identidade nacional, diversidade e cultura : os termos da discussão

Ao longo do século XX, as políticas culturais do governo brasileiro se tornaram uma variável importante no jogo político, elaborando e legitimando imagens do país, esvaziando outras representações possíveis e, deste modo, reforçando posições nos campos político e cultural, enfim, se tornando um objeto privilegiado para pensar a própria dinâmica da sociedade. Pensando o contexto mais recente, é possível mapear o campo político a partir da antítese entre os termos “Diversidade” e “Nação”, mas é no plano cultural que esta oposição deita raízes. A partir dos anos de 1930, quando as políticas culturais foram se institucionalizando, a prática modernista de problematizar a identidade nacional foi incorporada à tradição do “nacional-popular”¹, para a qual a figura do “povo” era indispensável, objeto de preocupação do Estado, dos produtores culturais da nascente indústria e até mesmo das vanguardas estéticas esquerdistas².

Em um primeiro momento, tratava-se de oferecer gêneros e produtos nos quais os diferentes tipos sociais que afluíam para compor o “povo brasileiro” pudessem se reconhecer, a partir da reelaboração de suas matrizes culturais de origem, como na relação entre a música ritual das religiões afro-brasileiras e o samba. O cinema e a música podiam ser, então, a fonte de reconhecimento em uma situação social complexa e cambiante, mas a lógica de apropriação das diferentes produções culturais tendia a diluir o lugar de origem de cada uma delas, esfumando, por exemplo, a marca da negritude no componente da brasilidade.

Além disso, foi demorada a própria legitimação dessas produções como dignas da nacionalidade, já que o modo de incorporação das culturas populares privilegiou, em um primeiro momento, a sua conversão em matéria-prima para a composição de obras eruditas pelos artistas de vanguarda ou o seu engessamento sob a forma estanque da tradição pelo folclorismo. Analisando, por exemplo, a produção musical brasileira da primeira metade do século XX, Wisnik aponta uma aliança entre estes dois polos da produção cultural na instituição de uma

1 Cf. L.G. Barboza, “A agonia do nacional popular”, *Novos Rumos*, 56, 2, 2019. J. Wisnik, *O nacional e o popular na cultura brasileira — música*, São Paulo, Brasiliense, 1982.

2 Cf. M. Ridenti, *Em busca do povo brasileiro — artistas da revolução, do CPC à era da TV*, Rio de Janeiro-São Paulo, Record, 2000.

linha “sanitário-defensiva” que deveria demarcar claramente os limites entre a música “boa” e a “ruim”³. Tínhamos, de um lado, a aliança entre esses polos privilegiados pelo Estado em suas políticas e, de outro, a música popular urbana comercial e a erudita europeizante, que não se prestavam àquela apropriação, descartadas porque não passavam no teste de autenticidade quanto ao seu caráter nacional. Desde a era do Rádio, nos anos 1940, a visão essencializante de “povo” levava ao descarte da produção musical comercial por aquele projeto ideológico do nacional-popular. Mas a ênfase no “povo brasileiro” como objeto preferencial da cultura se espalhou para além das políticas culturais do Estado e acabou penetrando a lógica de produção comercial, até culminar, por exemplo, na telenovela “brasileira”, que aos poucos encontrava uma tonalidade própria em contraste com a *soap opera* estadunidense e com outras vertentes latino-americanas.

A descoberta do “povo” tampouco ficou restrita a um lado do espectro político. Desde a década de 1950, a sua representação sofreu uma inflexão entre os artistas e intelectuais de diferentes posições ideológicas e o conceito de cultura passou a ser associado também à transformação social. Mesmo após o golpe militar de 1964, quando refluíram as atividades destes grupos, uma gama de conceitos políticos e filosóficos forjados naquela época encontrou popularidade nos setores de esquerda⁴. Em ambos os lados do espectro político, portanto, encontrávamos uma concepção tradicionalista de “povo”.

Durante a Ditadura, o Estado consolidou os mecanismos para fazer da cultura o espaço de afirmação de sua hegemonia, que passava pela unificação de um mercado de bens simbólicos e pela integração nacional, tentando reunir todas as diferenças regionais, culturais e políticas, em torno de um projeto de desenvolvimento. Assim, a cultura é meio de integração sob constante controle. Nas últimas décadas do século XX, a visão de uma identidade brasileira estanque passa a ser cada vez mais problematizada a partir de sua associação ao Regime Militar, em um contexto no qual novas gerações de produtores culturais se abriam para um mercado mundial e estabeleciam conexões que podiam prescindir do “nacional”.

Nesse momento, merecem destaque as pesquisas do antropólogo Hermano Vianna sobre o *funk* carioca e as festas de subúrbio agora em sua fase “hip hop”: ele tornou-se uma espécie de “tradutor” do *funk* para a Zona Sul, levando discotecários para tocar lá e dando opiniões aos DJs⁵. Por esta atuação, Vianna foi convidado a compor o Núcleo Guel Arraes da TV Globo, no qual um projeto de “visibilidade estético-política da periferia” tomou forma e se manifestou em diferentes produtos, como o *Central da Periferia*, o *Programa Legal* e o *Esquenta*⁶.

3 J. Wisnik, *op. cit.*, p. 134.

4 Cf. R. Ortiz, *A moderna tradição brasileira*, São Paulo, Brasiliense, 1988.

5 H. Vianna, *O baile funk carioca*, Dissertação de Mestrado, PPGAS, Universidade Federal do Rio de Janeiro, 1987, p. 5.

6 Cf. M.E. Rocha, “O Núcleo Guel Arraes, da Rede Globo, e a consagração cultural da ‘periferia’”, *Sociologia & Antropologia*, 3, 2013. O diretor de TV e Cinema Guel Arraes, filho de uma importante liderança de

Desde as décadas de 1960 e 1970, a ampliação de mercados culturais nos quais passaram a circular o rock e a música negra estadunidense teve um papel importante na disseminação destes ritmos no Brasil, até o ponto em que eles passaram a ser produzidos e reelaborados também no país. O adensamento desta cultura pop é uma condição material importante para a compreensão desta geração, que passou a utilizar estes ritmos para se diferenciar do nacionalismo, já muito associado ao Governo Militar. A democratização dos 1980 e 1990 abriu espaço para o questionamento do que Yúdice chamou de uma “cultura do consenso”, que transformou o samba, o pagode, a capoeira, o candomblé e a umbanda em símbolos de uma certa identidade nacional, contestada especialmente pelos movimentos de periferia da juventude negra⁷.

Enquanto outros setores continuam investindo no nacionalismo cultural, inclusive a própria Globo, a “juventude subalterna” abriu novos caminhos em contato com formas culturais transnacionais, nem sempre de maneira tão politizada quanto o *rap*. Yúdice sustenta que a diversificação das culturas jovens é, em si mesma, a reivindicação de uma diferença no interior da “cultura do consenso”, de um espaço próprio que não seja subsumido à identidade nacional.

De certa maneira, as políticas culturais do governo Lula (2003-2006 e 2007-2010) institucionalizaram essa concepção de cultura, ao ampliarem o espaço para o financiamento de experiências que não se resumem à produção erudita ou que podem ser subsumidas à chave da identidade nacional. Desde o seu discurso de posse, em 2003, o titular do Ministério da Cultura (MinC), Gilberto Gil deixou clara a nova concepção que deveria nortear a atuação do Estado : cultura deveria contemplar a produção constante de significados, hábitos, valores e identidades que surgem a partir das interações sociais⁸. Tal concepção acabou reverberando no Plano Nacional de Cultura, que diz :

A Cultura não se resume tão-somente ao campo das belas-artes, da filosofia e da erudição, nem tampouco ao mundo dos eventos e efemérides. A Cultura deve ser considerada como o conjunto dos traços distintivos que caracterizam um determinado grupo social. Além das artes, da literatura, contempla, também, os modos de vida, os direitos fundamentais do homem, os sistemas de valores e símbolos, as tradições, as crenças e o imaginário popular.⁹

Temos, assim, duas nuances : primeiro, uma visão mais ampla do que poderia ser financiado ; segundo, a função identitária da cultura não necessariamente se projeta na direção do nacionalismo. Tal concepção antropológica de cultura apareceu no cenário mundial associada à ideia de diversidade apregoada pela UNESCO, que havia conferido à área cultural uma maior densidade institucio-

esquerda, que fugiu do país com a família depois do Golpe Militar, trabalhou com o conhecido etnólogo e documentarista francês Jean-Rouch antes de retornar ao Brasil.

7 G. Yúdice, *A conveniência da cultura — usos da cultura na era global*, Belo Horizonte, Editora da UFMG, 2004.

8 Discurso do ministro Gilberto Gil na solenidade de transmissão do cargo, Brasília, 2 de jan. de 2003, <http://www.cultura.gov.br/site/categoria/o-dia-a-dia-da-cultura/discursos/>.

9 Ministério da cultura, *Plano Nacional de Cultura*, 2009, p. 5.

nal, a partir de uma série de convenções, declarações e outros instrumentos jurídicos. No âmbito desta instituição, tomou corpo um grande apelo a novas políticas públicas de cultura que pudessem promover a identidade e a diversidade cultural, frente à padronização decorrente dos avanços das indústrias culturais e da globalização. Esse processo teve seu auge com a aprovação, em 2001, do texto da Declaração Universal Sobre a Diversidade ; e depois com a aprovação da Convenção Sobre a Proteção e a Promoção da Diversidade das Expressões Culturais, em 2005. Alves lembra que o governo brasileiro apareceu como protagonista no processo de aprovação da convenção a partir de dois interesses¹⁰ : primeiro, a necessidade de incorporar à estrutura da administração cultural o valor da diversidade cultural, inserindo-o em políticas culturais voltadas para as culturas populares ; e, segundo, a liderança na formação de um novo discurso que passa pela consolidação de novas categorias como indústrias da criatividade, diversidade cultural, patrimônio imaterial etc.¹¹. No Plano Nacional de Cultura em 2009, a questão da diversidade aparece em destaque, com a adoção de um novo referencial conceitual acerca da compreensão da cultura :

A diversidade étnico-cultural é a nossa riqueza : Que política cultural queremos para um País marcado por forte diversidade cultural, fruto de nossa formação histórico-social ? Entendida a diversidade cultural como a construção social e histórica das diferenças, como fazer para que as diferentes formas do fazer cultural dos variados grupos étnico-culturais estejam presentes no Plano Nacional de Cultura ? Como fazer para que a construção de uma política pública de cultura não tome a identidade nacional como um conjunto monolítico e único, mas que reconheça e valorize as nossas diferenças culturais, como fator para a coexistência harmoniosa das várias formas possíveis de brasilidade ? (p. 4).

Em contraste com uma visão mais plural de Brasil, começou a ganhar força, já no governo Temer, o discurso patriótico que embasaria a ascensão de Bolsonaro ao poder para a qual os ataques às diferenças nas redes sociais seria um combustível muito eficiente. Não por acaso, registrou-se no mesmo governo Temer as primeiras tentativas de desmonte institucional da área cultural, como o próprio MinC, que não foi extinto por causa da reação provocada, que entretanto, não conseguiu evitar os cortes orçamentários e os ataques aos Pontos de Cultura e ao Sistema Nacional de Cultura¹².

Uma vez eleito Bolsonaro, avançaram o desmonte e a privatização, mas isso não pode ofuscar o quanto a área cultural foi estratégica na lógica de “guerra híbrida” que impulsiona este grupo político, cuja base é a “concretização da lógica moral que preconiza o extermínio da diferença, em consonância com o avanço predatório do capital¹³. Como explica Dias, “é na afirmação de uma postura uní-

10 E.P.M.Alves, *A economia simbólica da cultura popular sertanejo-nordestina*, Maceió, Edufal, 2011.

11 Cf. M. Santana e M. E. Rocha, “Do cânone modernista à noção antropológica de cultura : o conceito de cultura nas políticas culturais do governo Lula (2003-2011)”, *Estudos de Sociologia*, 24, 2019.

12 C.G. Dias, *A cultura que se planeja : políticas culturais, do Ministério da Cultura ao governo Bolsonaro*, Rio de Janeiro, Mórula, p. 262.

13 C.G. Dias, *op. cit.*, pp. 264-265.

voca diante da diferença que parece ser constituído o inimigo” (p. 245), e isso que se traduz na postura bélica do bolsonarismo em relação a tudo que diz respeito às pautas morais, especialmente aquelas ligadas ao gênero e à raça.

Voltaremos mais adiante (*infra*, seção 3) ao tratamento dado pelo bolsonarismo à cultura e ao modo como, justamente por ser se transformado em um “cenário de batalha”, esta recebeu do terceiro mandato de Lula, em contraposição, um lugar privilegiado, inclusive em termos de orçamento. Por ora, nos interessa destacar o quanto há nos projetos personificados por Lula e por Bolsonaro um *fazer político* que se traduz de modo ainda mais direto nas políticas culturais, razão pela qual não se pode falar de diversidade brasileira sem considerá-las. Podemos entender melhor o *fazer político* destes distintos atores se levarmos em conta uma “gramática da alteridade” subjacente às suas práticas.

2. Uma “gramática da alteridade”

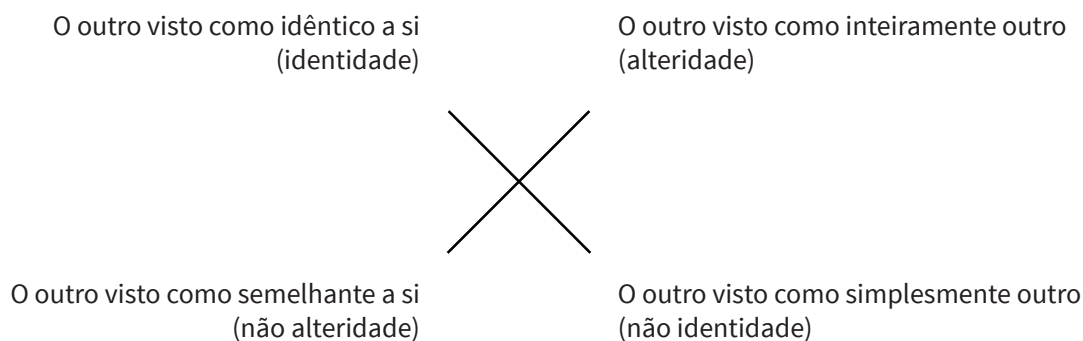
Nosso ponto de partida é o modelo apresentado por Eric Landowski no ensaio “Formas de alteridade e estilos de vida”, publicado na França em 1997 e posteriormente no Brasil no livro *Presenças do outro*, em 2002. O modelo foi depois reformulado e apresentado em palestra proferida no Fórum de Discussões do Centro de Pesquisas Sociosemióticas em dezembro de 2021 na forma de uma “gramática da alteridade” articulada em torno da oposição entre o “mesmo” e o diferente, o “outro”¹⁴. Do ponto de vista lógico, só pode haver diferença e, em outros termos, alteridade, entre dois elementos que sejam comparáveis em relação a um *mesmo* aspecto — interesses, valores, visões etc. — que em função disso podem entrar em relação. Desse modo, um deles pode, nas práticas interacionais, aparecer como um “outro” ou, na perspectiva contrária, como idêntico a si. Mas, como explica Landowski, existem gradações entre estas posições :

Entre, por um lado, um parceiro que seria considerado como potencialmente idêntico a si mesmo e tratado como tal, ou apenas semelhante, e, por outro lado, um interagente que, apesar de uma comunidade de pertencimento subjacente mínima, seria considerado como completamente diferente de si mesmo, ou simplesmente como outro, todas as gradações da relação imaginária de distância-proximidade são possíveis. (2021, tradução livre).

É com base nessas gradações e correlações que o autor constrói uma “gramática”, organizada na forma de um quadrado semiótico¹⁵, que nos servirá como referência para propor, logo a seguir, o que podemos considerar também como uma sintaxe fundamental de práticas políticas definida a partir do contexto brasileiro.

14 “Une grammaire de l’altérité”, 2021, cópia cedida pelo autor. Uma versão atualizada encontra-se no presente volume.

15 Este quadrado é uma representação visual das relações de contrariedade (eixos horizontais) e de contradição (eixos diagonais) constitutivas de uma dada categoria semântica.



Esquema 1. “Gramática da alteridade” proposta por E. Landowski (2021).

Partindo deste modelo para pensar as práticas políticas, e obedecendo a sua lógica, é preciso definir qual o aspecto em relação ao qual distintos atores podem ser comparáveis. No contexto político brasileiro, a disputa foi claramente assumida como um embate entre posições ideológicas, de uma Esquerda democrática e de uma Extrema-direita autoritária¹⁶ encarnadas, respectivamente, pelos dois grandes adversários na eleição presidencial de 2022 : Bolsonaro e Lula. É, portanto, quanto a este *mesmo* aspecto — o dos posicionamentos ideológicos, sobretudo aqueles concernentes às pautas morais e à cultura — que nos propomos a pensar o *fazer político* destes líderes e seus apoiadores, tomando identidade e alteridade como categorias de base de um projeto de país orientado pela valorização ou desvalorização da diversidade em suas variadas formas de manifestação sociocultural. Cabe antes definir o que estamos tratando como “ideologia”. A abordagem semiótica a define como uma visão de mundo ancorada em construções discursivas correspondentes a cada formação social :

A partir do nível fenomênico da realidade, constroem-se as ideias dominantes numa dada formação social. Essas ideias são racionalizações que explicam e justificam a realidade. (...) A esse conjunto de ideias, a essas representações que servem para justificar e explicar a ordem social, as condições de vida do homem e as relações que ele mantém com outros homens é o que comumente chamamos de ideologia (...) A ideologia é constituída pela realidade e constituinte da realidade. Não é um conjunto de ideias que surge do nada ou da mente privilegiada de alguns pensadores. (...) cada uma das visões de mundo apresenta-se em um discurso próprio.¹⁷

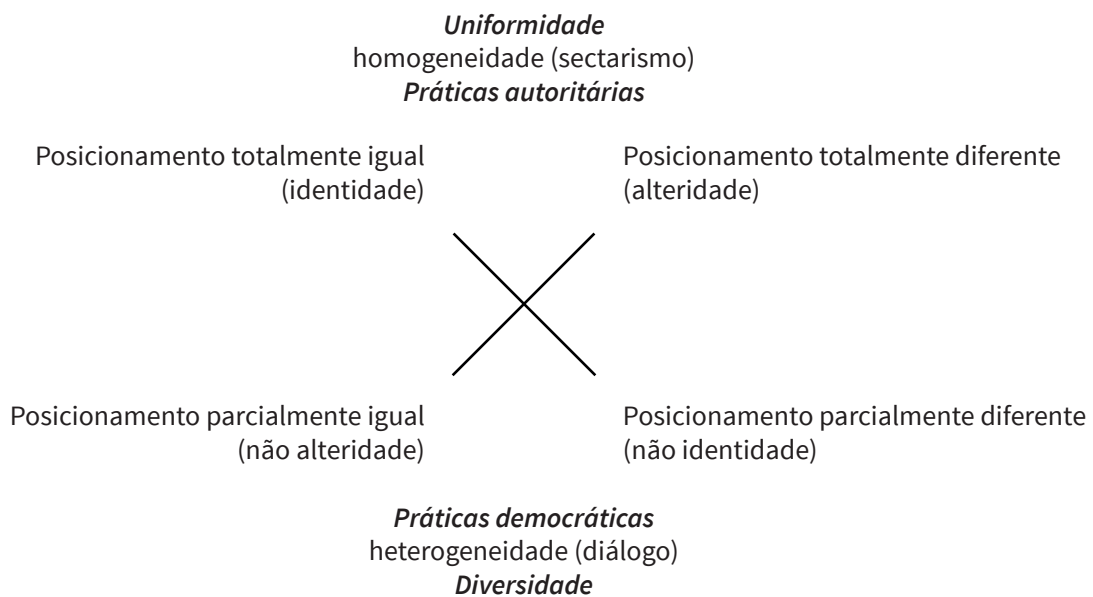
Com a preocupação de refletir sobre o *fazer político* de Bolsonaro e Lula, nosso ponto de partida é pensar a identidade e a alteridade entre estas lideranças e seus apoiadores, a partir das semelhanças e diferenças entre seus posicionamentos ideológicos, notadamente na concepção e tratamento dado à cultura na “guerra

16 Esta dicotomia não dá conta de toda a complexidade política do Brasil, mas são as designações pelas quais os campos ideológicos em torno de Bolsonaro e Lula vêm sendo genericamente identificados por comentaristas políticos. Seguiremos o mesmo caminho. Estamos tratando da disputa entre um projeto democrático (associado hoje ao que chamamos de Esquerdas) e um outro autoritário (identificado à Extrema-direita).

17 J.L. Fiorin, *Linguagem e ideologia*, 7ª ed., São Paulo, Ática, 2002, pp. 28-31.

híbrida” deflagrada pela Extrema-direita. Em política, como em qualquer outro domínio, para pensar semelhanças e diferenças é necessário também considerá-las em suas gradações. Semelhanças e diferenças nem sempre são totais, mas podem ser apenas parciais. No caso que nos interessa, podemos ter uma semelhança ideológica, de certo modo, total ou parcial e, igualmente, uma diferença ideológica total ou parcial.

Com isso chegamos à construção de outro quadrado semiótico que, inspirado no modelo de Landowski, pode ser tratado como uma sintaxe fundamental das práticas políticas, partindo das relações entre identidade / alteridade e igualdade / diferença. Este novo quadrado semiótico nos permite organizar os posicionamentos ideológicos associados a práticas interacionais ora mais democráticas ora mais autoritárias. No eixo superior, temos um posicionamento totalmente igual contrário ao posicionamento totalmente diferente ; no inferior, um posicionamento parcialmente igual contrário ao posicionamento parcialmente diferente. Na estrutura relacional do quadrado semiótico, podemos ainda considerar que um posicionamento totalmente igual corresponde, logicamente, à negação de um posicionamento parcialmente diferente. A mesma relação de contradição opõe um posicionamento totalmente diferente a um posicionamento parcialmente igual.



Esquema 2. Proposta de sintaxe fundamental das práticas políticas.

Não ignoramos que os comportamentos dos sujeitos históricos e reais não são rigorosamente idênticos ou inteiramente diferentes, visto que a origem social e a trajetória pessoal de cada um estão implicadas em seus posicionamentos. O emprego aqui dos termos “total” ou “totalmente” remete, no entanto, ao alinhamento estreito com um determinado projeto político e, evidentemente, com as posições ideológicas gerais que o sustentam. Não pressupomos, no entanto, condutas “matematicamente” definidas, embora haja um certo “automatismo” nessas interações de caráter totalizante. Estas correspondem ao que Landowski,

em *Interações arriscadas*, trata como interações “programadas” em função, entre outras coisas, do seu dogmatismo¹⁸. É com este significado, que remete ao dogmatismo ideológico, que a ideia de “totalidade” (totalmente igual ou diferente) é entendida na nomeação e descrição das categorias dispostas nos polos do quadrado semiótico do Esquema 2.

Definidas nossas categorias “de base”, a partir de uma sintaxe da identidade e alteridade, chegamos ao ponto em que podemos correlacioná-las com as práticas interacionais políticas. Começamos então por nos perguntar o que significa identidade do ponto de vista do *fazer político*. No contexto histórico brasileiro cabe ressaltar que a noção de “identidade nacional”, tal como foi apropriada desde os anos 60 por projetos políticos sustentados pelas Forças Armadas, possui uma correspondência imediata com o polo do “totalmente igual”, uma vez que foram — e ainda são — histórica e socialmente ancorados na negação das diferenças de classe e raça¹⁹. Trata-se, antes como hoje, de uma condição na qual, como adiantamos, há um posicionamento ideológico totalmente alinhado com as propostas, crenças e valores do seu líder, a partir do qual se constitui um sujeito coletivo, que se manifesta como um grupo ou corrente políticos homogêneos. Qualquer dissonância maior com este ideário transforma o adepto em um dissidente que pode, imediatamente, ser jogado no polo contrário, aquele em que se encontra o inteiramente “outro”, aquele cujo posicionamento é totalmente diferente e em relação ao qual este se coloca em completa alteridade, chegando a alçá-lo à condição mesma de “inimigo”. O que temos neste caso, portanto, são comportamentos ancorados em concepções que estamos considerando como totalizantes : ou o sujeito “é visto como idêntico a si” ou “é visto como inteiramente outro”²⁰.

É a “lógica” da totalidade — “todo igual” ou “todo diferente” — que está na base das práticas interacionais que conduzem, em última instância, à polarização entre as forças políticas que apoiam tanto Bolsonaro quanto Lula. É importante, no entanto, não incorrer no erro cometido, deliberadamente ou não, por muitos comentaristas políticos da chamada “grande mídia” ao tratar como equivalentes as posturas e comportamentos de apoiadores de um ou de outro. É possível, sim, apontar a mesma “lógica” da totalidade em posicionamentos e práticas de se-

18 O modelo que apresenta Landowski também estabelece a relação das categorias propostas na “gramática da alteridade” com quatro regimes de interação e sentido : a programação, o assentimento, a manipulação e o ajustamento (cf. *Interações arriscadas*, São Paulo, Estação das Letras e Cores, 2014). Reservaremos, no entanto, esta discussão para trabalhos futuros por julgar que envolveriam um percurso argumentativo maior que o pretendido nos limites deste artigo.

19 Antes mesmo da Lei de Segurança Nacional de 1969, em 1965, a portaria que transferiu o Contel, conselho responsável pela fiscalização e censura dos meios de comunicação, para o Departamento Federal de Segurança Pública, evidenciava os critérios em nome dos quais o controle seria feito durante a Ditadura : o “fortalecimento da moral nacional”, o propósito de evitar conflitos, o fomento de sentimentos cívicos, a defesa da ordem. Ela listava 23 tipos de transgressões relacionadas à moral e à política, estabelecendo penas para a veiculação de mensagens que incitassem a sensualidade ou lutas de classe e raciais. Cf. O. Jambeiro, *A TV no Brasil do século XX*, Salvador, Edufba, 2001, p. 82 e ss.

20 É importante ressaltar também que o emprego do termo “totalizante”, neste texto, não remete aos regimes políticos totalitários, caracterizados pelo controle absoluto de um partido ou de um líder sobre toda nação, apoiados sobre um forte militarismo, pela doutrinação, intimidação e violência contra os dissidentes. Há, no entanto, uma proximidade inegável das práticas identitárias aqui descritas com o tipo de autoritarismo político dos regimes totalitários.

guidores mais ardorosos de Lula (“lulistas de carteirinha”) e de Bolsonaro (“bolsonaristas-raiz”), mas é preciso distingui-los quanto aos projetos, “métodos” e gradações, ou seja, ao modo como manifestam suas posições.

Não por acaso os adeptos da Extrema-direita foram protagonistas de numerosos casos de perseguição e de violência política contra opositores, sobretudo, em 2022, ano da disputa presidencial²¹. Isso ocorre porque suas práticas interacionais são diretamente influenciadas pelo sectarismo dos seus líderes que, ao mesmo tempo, resulta ou impulsiona seus projetos políticos autoritários. Enquanto o governo e a campanha à reeleição de Bolsonaro foram marcados pelos discursos de ódio, fartamente denunciados pela própria mídia que antes o havia apoiado, Lula direcionou seus esforços para se mostrar como aquele que promove o amor, a união, a esperança²². Não dá para ignorar que há igualmente sectarismos e práticas autoritárias entre as Esquerdas, mas estes não podem ser propriamente atribuídos ao projeto político ou *persona* do seu líder.

Se a identidade ou alteridade radicais conduzem inevitavelmente a uma certa homogeneidade ideológica, a configuração de posições parcialmente semelhantes ou diferentes resulta, ao contrário, em uma maior diversidade de pensamento e a condutas mais próprias das práticas democráticas. É a heterogeneidade existente neste eixo que explica, por exemplo, a crítica livre que se observa mais entre as Esquerdas e que, não raro, levam às disputas que dividem esse campo político. A diversidade exige o convívio com o que é apenas parcialmente semelhante ou parcialmente diferente, ou seja, com a heterogeneidade. O “exclusivismo” e o “purismo” vão na direção contrária das práticas democráticas em qualquer âmbito. Definir os limites do que pode ser admitido como *parcialmente* igual ou diferente é parte do jogo político e das correlações de força entre os que estão ou os que almejam o Poder.

Se, como sustentamos antes, práticas identitárias ancoram práticas políticas, em que medida estas primeiras se “traduzem” também em diretrizes de Governo quando um líder chega ao Poder? O segundo esquema apresentado mais acima já antecipa esta resposta na medida em que homologa as práticas autoritárias com a valorização da homogeneidade em posições ideológicas, que levam ao sectarismo, e, ao contrário, associa as práticas democráticas com a diversidade, que pressupõe uma maior abertura ao outro, ou mesmo a aceitação do outro como simplesmente outro. Quando buscamos responder a esta pergunta olhando para o contexto de enfrentamento entre Lula e Bolsonaro, a correlação entre as práticas identitárias e as diretrizes de seus governos fica bem evidente ao olharmos suas políticas culturais e seus discursos de posse no Congresso Nacional. Começemos pelos discursos de posse porque neles já há uma espécie de “carta de intenções” do presidente empossado, o que inevitavelmente se reflete em suas políticas culturais.

21 Um dos casos mais extremos de violência política foi o assassinato de Marcelo Arruda, dirigente do PT em Foz do Iguaçu, em 9 de julho de 2022, pelo policial bolsonarista Jorge José da Rocha Guaranho.

22 Cf. <https://www.poder360.com.br/eleicoes/propaganda-do-pt-mostra-opostos-com-bolsonaro-odio-ou-amor/>.

3. Diversidade e uniformidade como diretrizes

Com a ascensão de Bolsonaro ao Poder o que se viu no Brasil foi a completa negação da diversidade e, em uma evidente contraposição — também em termos semióticos —, o que se instaurou em seus quatro anos de mandato foi o apelo ao sectarismo em suas diferentes formas de manifestação. O slogan adotado por Bolsonaro desde a campanha eleitoral e repetido no começo e no encerramento do seu discurso de posse já antecipava este valor : “Brasil acima de tudo. Deus acima de todos”. Há nesta construção uma postura claramente autoritária que se expressa, de modo mais óbvio, pela imposição de determinados valores religiosos que perpassam a tríade “Deus, Pátria, Família” (aliás, uma *única* concepção de família). Mas, não se pode desconsiderar também o peso de palavras como “Tudo” e “Todos”, termos que por si sós já remetem a práticas com orientação totalizante. Isso fica bem-marcado no discurso quando ele deixa claro, no trecho abaixo, que seu governo privilegiará determinados segmentos : aqueles que comungam do seu “Deus”, o deus da tradição judaico-cristã e seus valores a serem conservados ; os que são contra a “ideologia de gênero”, já sinalizando o desrespeito com a população LGBTQI+ ; os que foram às ruas para fazer campanha para ele (responsáveis pelo “movimento cívico verde-amarelo”, como ele diz em outro momento do texto).

Vamos unir o povo, valorizar a família, respeitar as religiões e nossa tradição judaico-cristã, combater a ideologia de gênero, conservando nossos valores. O Brasil voltará a ser um País livre das amarras ideológicas. (...) Pretendo partilhar o poder, de forma progressiva, responsável e consciente, de Brasília para o Brasil ; do Poder Central para Estados e Municípios. Minha campanha eleitoral atendeu ao chamado das ruas e forjou o compromisso de colocar o Brasil acima de tudo e Deus acima de todos.²³

Merece ainda destaque no trecho acima a frase em que ele promete que “O Brasil voltará a ser um País livre das amarras ideológicas”, compromisso que é reforçado quando afirma que livrará o Brasil da “submissão ideológica” ou que fará um Governo “sem viés ideológico”. Ora, se todos sabemos que não há sujeito sem ideologia e, muito menos governo, é evidente que Bolsonaro se refere diretamente ao combate a posições ideológicas de Esquerda que haviam sido atacadas e objeto de *fake news* fartamente denunciadas por agências de checagem. O discurso é, portanto, marcado por sectarismos de toda ordem que ficam ainda mais explícitos quando ele nomeia os grupos sociais que irá privilegiar — o “cidadão de bem” (designação que alude diretamente aos que defendem o punitivismo e o uso privado de armas), os policiais e os militares :

O *cidadão de bem* merece dispor de meios para se defender, respeitando o referendo de 2005, quando optou, nas urnas, pelo direito à legítima defesa. (...) Vamos honrar e valorizar aqueles que sacrificam suas vidas em nome de nossa segurança e da segurança dos nossos familiares. Contamos com o apoio do Congresso Nacional para dar o respaldo jurídico para os *policiais* realizarem seu trabalho. Eles

23 Discurso de posse no Congresso Nacional, 01/01/2019.

merecem e devem ser respeitados ! (...) Nossas *Forças Armadas* terão as condições necessárias para cumprir sua missão constitucional de defesa da soberania, do território nacional e das instituições democráticas, mantendo suas capacidades dissuasórias para resguardar nossa soberania e proteger nossas fronteiras.

Para frear este ciclo autoritário, Lula precisou garantir a vitória na disputa eleitoral com um discurso de defesa da democracia e a construção de uma frente política ampla, que congregou muitos adversários políticos históricos, a começar pelo seu vice, Geraldo Alckmin. A promessa de um governo preocupado com a diversidade foi demonstrada já na escolha dos ministros e ocupantes de cargos administrativos diretos, nos quais há representatividade de mulheres, negros, povos originários e transgêneros. Em várias cerimônias oficiais que marcaram a troca de comando nos ministérios, a linguagem neutra foi empregada, dando mais uma sinalização da abertura do novo governo à população LGBTQI+. O recado mais eloquente foi dado na festa de posse em primeiro de janeiro de 2023 quando Lula subiu a rampa do Palácio do Planalto com “representantes do povo” — uma criança negra, um indígena, um jovem com deficiência e uma catadora de lixo, que foi a escolhida para lhe entregar a faixa.



Posse de Lula (subida da rampa do Palácio do Planalto).
Fonte : Site oficial de Lula – www.lula.com.br

Os registros oficiais dos dois presidentes com os auxiliares do primeiro escalão também foram amplamente comparados nas redes sociais como prova da vocação uniformizadora no Governo Bolsonaro, traduzida na falta de representatividade dos diversos segmentos sociais, em contraposição à diversidade e maior representatividade sinalizada pelo Governo Lula na composição da sua equipe. Esta homogeneidade *versus* heterogeneidade revela-se, inclusive, na configuração plástica das fotos seguintes.



Fotos oficiais dos ministros de Bolsonaro e Lula em montagem comparativa nas redes sociais digitais. Fonte : Facebook.

No discurso de posse, ao prometer governar com uma frente mais ampla do que o campo político em que havia se formado, mas mantendo o “firme compromisso” com suas origens, Lula reconhece tacitamente o complexo jogo entre a não-identidade (com os novos aliados, que defendem bandeiras com as quais não comunga) e a não-alteridade (com os “companheiros” sindicalistas com quem mantém *parte* dos seus compromissos²⁴), que caracterizam as práticas democráticas. Também no discurso de posse, fez questão de realçar o valor da diversidade, destacou a criação do Ministério da Igualdade Racial, do Ministério dos Povos Indígenas e a recriação do Ministério da Cultura, pastas nas quais o alinhamento entre práticas identitárias e políticas salta aos olhos. Como mostra o trecho abaixo, para ele, as práticas democráticas não admitem discriminações nem os sectarismos produzidos pela lógica da identidade ou da alteridade radicais (totais).

24 Um exemplo disso foram as críticas de Lula, durante a campanha, à reforma trabalhista aprovada no governo Michel Temer com o apoio das forças políticas que apoiaram a deposição da presidente Dilma Rousseff em 2016, inclusive o seu vice, Geraldo Alckmin. Depois da repercussão negativa na coligação que o apoiava, ele retirou o termo “revogação” da reforma trabalhista do plano de governo, mas manteve a promessa de rever “medidas regressivas”, atendendo às pressões dos sindicatos. Cf. <https://exame.com/brasil/lula-critica-reforma-trabalhista-apos-pt-prometer-revogacao/> ; <https://noticias.r7.com/brasil/critica-de-lula-a-reforma-trabalhista-repercute-mal-no-meio-empresarial-10112022> ; <https://economia.uol.com.br/noticias/estadao-conteudo/2022/06/14/coligacao-de-lula-tira-revogacao-de-reforma-trabalhista-de-plano-de-governo.htm>.

Uma nação não se mede apenas por estatísticas, por mais impressionantes que sejam. Assim como um ser humano, uma nação se expressa verdadeiramente pela alma de seu povo. A alma do Brasil reside na *diversidade inigualável* da nossa gente e das nossas manifestações culturais. (...) Estamos refundando o Ministério da Cultura, com a ambição de retomar mais intensamente as políticas de incentivo e de acesso aos bens culturais, interrompidas pelo obscurantismo nos últimos anos. (...) Uma política cultural democrática não pode temer a crítica nem eleger favoritos. *Que brotem todas as flores* e sejam colhidos todos os frutos da nossa criatividade. Que todos possam dela usufruir, sem censura nem discriminações.²⁵

Em outros trechos (abaixo), Lula admite que governar exige a construção de consensos em meio a “interesses divergentes” e, com isso, nada mais faz do que defender identidades e alteridades parciais como condição mesma do diálogo. Nisso reside, na sua práxis, o próprio exercício da democracia, e não é outra a razão pela qual ele associa o autoritarismo à própria negação da política :

Este processo eleitoral também foi caracterizado pelo contraste entre distintas visões de mundo. A nossa, centrada na solidariedade e na participação política e social para a definição democrática dos destinos do país. A outra, no individualismo, na negação da política, na destruição do estado em nome de supostas liberdades individuais. A liberdade que sempre defendemos é a de viver com dignidade, com pleno direito de expressão, manifestação e organização. A liberdade que eles pregam é a de oprimir o vulnerável, massacrar o oponente e impor a lei do mais forte acima das leis da civilização. O nome disso é barbárie. (...) Reafirmo, para o Brasil e para o mundo, a convicção de que *a Política, em seu mais elevado sentido – e apesar de todas as suas limitações – é o melhor caminho para o diálogo entre interesses divergentes*, para a construção pacífica de consensos. Negar a política, desvalorizá-la e criminalizá-la é o caminho das tiranias²⁶.

Se os discursos de posse de Lula e de Bolsonaro mostram o quanto suas práticas políticas espelham suas práticas identitárias, o modo como se despedem torna isso ainda mais evidente ao realçar o caráter inclusivo ou excludente dos seus pronunciamentos. Enquanto a saudação final de Lula é “Viva o povo brasileiro”, dirigindo-se indistintamente a todos os segmentos sociais, Bolsonaro reafirma o slogan de campanha, “Brasil acima de tudo. Deus acima de todos”, que exclui a parte da população que não acredita em Deus ou no seu Deus que, estando “acima de todos” autorizaria “tudo” que é feito e/ou dito em seu nome pelo presidente²⁷.

A concepção inclusiva ou excludente daqueles para quem o presidente empossado se dirige sinaliza, consequentemente, a maior ou menor diversidade das diretrizes do seu governo. No Governo Lula, além da recriação das pastas destinadas a cuidar da cultura, do combate à fome e do trabalho, que existiam em seus primeiros mandatos, foram propostos os ministérios da Igualdade Racial, da Mulher, dos Povos Indígenas e dos Direitos Humanos. Este último possui agora em seu organograma uma Secretaria Nacional de Promoção e Defesa

25 Discurso de posse no Congresso Nacional, 01/01/2023 (grifos nossos).

26 Grifos nossos.

27 Cf. T. Leite e K. Leite, “Slogan, fé e pós-facada : a construção discursiva de um ‘milagre’”, *Tempo da Ciência*, 28, 56, 2021 (<https://e-revista.unioeste.br/index.php/tempodaciencia/article/view/29047>).

dos Direitos da Pessoa LGBTQI+, entregue pioneiramente a uma mulher trans, Simmy Larret, a quem cabe a responsabilidade de retomar diretrizes de Direitos Humanos que haviam sido retiradas no Governo Bolsonaro. Com essas medidas, o Governo Lula sinaliza seu projeto político orientado pelo valor da diversidade pelo menos no que concerne a setores nos quais, como já mencionamos, as práticas identitárias e políticas são indissociáveis.

Já no Governo Bolsonaro, além da extinção do MinC, a responsabilidade pelas políticas de inclusão das minorias foi repassada para o Ministério da Mulher, Família e Direitos Humanos, entregue à polêmica e histriônica pastora Damares Alves, que à frente do cargo continuou sua “cruzada” contra a chamada “ideologia de gênero”²⁸. Ela negligenciou, entre outras violações dos direitos humanos, a crise humanitária dos índios Yanomamis, vítimas do garimpo ilegal. Bolsonaro chegou ao cúmulo de atribuir a demarcação das terras indígenas ao Ministério da Agricultura entregue aos ruralistas. Estas são apenas algumas medidas que, ao contrário dos “recados” de abertura dados por Lula na composição da sua equipe, demonstram a vocação excludente do governo do seu antecessor.

Com a ascensão de Bolsonaro, o que vimos foi, em suma, uma completa recusa da alteridade, reduzindo a “identidade nacional” ao que ele chamou em seu discurso de posse de “um movimento cívico verde-amarelo”, com a pretensão de uniformizar o país em torno de valores conservadores bem traduzidos na tríade “Deus. Pátria. Família”.

4. Políticas culturais e práticas interacionais

Em governos orientados por diretrizes tão distintas, é de se esperar que suas políticas culturais espelhem projetos ideológicos igualmente díspares. A extinção do Ministério da Cultura por Bolsonaro já evidencia a disposição para interromper os avanços dos governos petistas em direção às políticas públicas orientadas pela diversidade, a partir de uma noção ampliada de cultura. Apoiado em uma “visão unicista de Brasil”, Bolsonaro retoma em novo patamar a forma de construção da “identidade nacional” das políticas culturais da Ditadura Militar na qual o reconhecimento da diversidade — assim como das desigualdades — tornava-se uma ameaça. Como explica Dias, ao analisar o “desmonte” das políticas culturais no mandato do ex-capitão do Exército, a cultura converte-se no campo no qual a sua cruzada moral se efetiva :

(...) temas afeitos ao posicionamento estatal relativo às diferenças socioculturais ganharam centralidade no debate eleitoral de 2018. Questões de gênero e diversidade sexual subsidiaram ataques em múltiplas frentes. A garantia do acesso à universidade para populações negras e pobres através das políticas de cotas, assim como o financiamento estatal de atividades culturais, tornaram-se primordiais nos debates públicos.²⁹

28 Por exemplo, <https://www.terra.com.br/noticias/brasil/cidades/relembre-as-polemicas-da-ministra-damaraes-alves,e39919c669f1a41d9bdc48ec93b867c21a7urtnq.html>.

29 C.G. Dias, *op. cit.*, p. 238.

A construção da cruzada moral bolsonarista depende de uma atuação ideológica. Característica da guerra híbrida em sua faceta cultural, é na afirmação de uma postura unívoca diante da diferença que parece ser constituído o inimigo. E, na sua eliminação, tem-se a possibilidade de vitória na guerra. Essa última contraface da cultura produz, no entanto, uma atuação precisa junto àquela institucionalizada na administração pública. Ou seja, a guerra híbrida antecede qualquer interesse pela cultura como setor produtivo ou como nicho de políticas públicas. Seu desmonte é necessário, porém, para dar forma e encenar a guerra no governo do presidente eleito. Se há interesse em materializar os posicionamentos morais que basearam sua vitória na estrutura de sua administração de modo geral, a cultura afirma-se como lugar estratégico para fazê-lo.³⁰

De fato, na cultura, as práticas autoritárias do Governo Bolsonaro foram ainda mais marcantes. Na Secretaria Especial de Cultura, que substituiu o ministério extinto, os nomes escolhidos para comandar o setor acumularam polêmicas³¹. Roberto Alvim, um dos primeiros a ocupar o cargo, publicou um vídeo no qual citava Joseph Goebbels sobre as artes. Outro dos secretários da Cultura, o ator Mário Frias, defendia publicamente o uso de armas e postava vídeos com revólver em punho ao lado do filho do presidente. Ele chegou a ser acusado de despachar na Secretaria com a arma visível na cintura em uma clara intimidação aos divergentes de suas posições, além de ficar conhecido por perseguir e agredir artistas “inimigos” nas redes sociais³². A Lei Rouanet, de incentivo à cultura, aprovou projetos de eventos, produtos audiovisuais e livro pró-armas enquanto propostas com temáticas apresentadas por críticos ao Governo eram negadas³³.

Outro exemplo expressivo do mesmo sectarismo foi a atuação da Fundação Cultural Palmares, criada em 1988, vinculada ao MinC com o principal objetivo de fomentar políticas públicas de igualdade racial³⁴. Para presidir o órgão, Bolsonaro indicou o jornalista negro Sérgio Camargo, cuja nomeação para o cargo chegou a ser suspensa temporariamente, por suas declarações racistas, entre as quais ironizava inclusive o dia da Consciência Negra. Além de atacar o movimento negro e de questionar a importância de heróis e heróinas negros da história do Brasil, Camargo condicionou a aprovação de projetos de *rappers* submetidos à Fundação à “rigorosa checagem da vida pregressa dos artistas”, sugerindo sua vinculação com a criminalidade, e assumiu seu preconceito contra as religiões de matriz africana, declarando que a Fundação não daria “nenhum centavo pra macumbeiro”.

30 *Ibid.*, p. 246.

31 Cf. <https://www1.folha.uol.com.br/ilustrada/2022/12/de-cocozinho-de-indio-a-pum-do-palhaco-relembra-a-cultura-sob-jair-bolsonaro.shtml>.

32 Cf. <https://www.uol.com.br/splash/noticias/2021/05/25/mario-frias-anda-armado-grita-e-assusta-funcionarios-da-cultura.htm>.

33 Por exemplo <https://www.cartacapital.com.br/carta-capital/lei-rouanet-vira-armadilha-na-cruzada-bolsonarista-contras-os-infeis/> ; <https://www.uol.com.br/splash/noticias/2021/05/04/em-live-secretario-de-fomento-orienta-artistas-cristaos-sobre-lei-rouanet.htm> ; <https://esportes.yahoo.com/noticias/frias-nega-persegui%C3%A7%C3%A3o-projetos-inscritos-183600794.html>.

34 Cf. <https://pp.nexojornal.com.br/linha-do-tempo/2022/Funda%C3%A7%C3%A3o-Cultural-Palmares-presidentes-e-a%C3%A7%C3%B5es>.

No Governo Lula, O MinC não somente voltou a ser priorizado, como teve seu comando pela recriação da pasta entregue a uma mulher negra e lésbica, a cantora Margareth Menezes, ícone do carnaval da Bahia, referência do afropop brasileiro e fundadora de uma associação sem fins lucrativos focada na economia criativa. As demais nomeações para órgãos vinculados ao Ministério sinalizam na mesma direção, a exemplo da escolha do presidente do bloco afro Olodum, João Jorge, para presidir a Fundação Palmares. A preocupação com políticas públicas orientadas pelo respeito às diferenças fica clara também na composição da pasta, que foi recriada com seis secretarias, entre elas a Cidadania e Diversidade Cultural, que havia sido escanteada no Governo Bolsonaro. No seu discurso de posse, Margareth Menezes fez questão de se apresentar como “uma cidadã brasileira de raízes afro-indígenas”, “criança criada na periferia” e, também, como

artista popular que traz dentro do peito um amor por este *Brasil diverso*, por este povo lindo forjado na resistência, símbolo da alegria de viver e da diversidade que tanto nos orgulha pela capacidade de sínteses abertas e de reinvenções infinitas. (...) Precisamos cada vez mais de visibilidade às nossas raízes diversas : negras, indígenas, europeias, asiáticas ; as bases populares que resultam de nossas tantas misturas. (...) Identidade esta nunca fechada, mas híbrida, diversa, resultado de séculos encontros de pessoas de todos os continentes.³⁵

A Ministra associa o reconhecimento dessa heterogeneidade étnica e cultural como valores inerentes ao próprio exercício da democracia, o que explicaria a extinção no Minc pelo governo de Bolsonaro :

E por que o Minc foi extinto ? Obviamente não é porque ele é irrelevante. É justamente pelo contrário. Quem o extinguiu sabe da nossa importância. Combate-se a cultura quando se quer um país calado, obediente. A cultura incomoda, a cultura mexe, a cultura desobedece e floresce e, por isso, ela é também expressão de democracia e direitos (...) [a cultura] é a consciência de todos que aprenderam a entender o valor da democracia.³⁶

A Cultura, como setor estratégico na afirmação das identidades, evidencia, como vimos, o “projeto de país” orientado pela uniformidade, que tenta silenciar as diferenças, ou pela diversidade, que faz delas seu substrato. Se no terceiro mandato de Lula, a promessa é, de certo modo, uma retomada da “coexistência harmoniosa das várias formas possíveis de brasilidade”, perseguidas em seus governos anteriores, com Bolsonaro é a “caracterização da necessidade de retorno aos valores calcados na família”³⁷ e em uma concepção monolítica de “identidade nacional” que orienta o tratamento dado à Cultura. Para Bolsonaro, é preciso libertar o país de “uma situação de sequestro, fundada na sujeição a

35 M. Menezes, Discurso de posse, 02/01/2023, <https://www.youtube.com/watch?v=zx-p-zbTzWio>.

36 *Ibid.*

37 C.G. Dias, *op. cit.*, p. 240.

perspectivas totalizantes afeitas a uma lógica cultural tida como marxista”³⁸. Para Lula, como ele mesmo diz no discurso de posse, é preciso reconstruir o que foi destruído por “adversários inspirados no fascismo”, a começar pelo reconhecimento da “diversidade inigualável da nossa gente”.

Conclusão

A aparição do “si” pressupõe como uma condição necessária à construção do “outro”, pois é neste jogo de reconhecimento do que é total ou parcialmente igual ou diferente entre “nós”, identitária e ideologicamente, que parece residir um tipo de sintaxe possível da política — uma sintaxe que, como tal, pode nos ajudar a pensar outras tantas práticas sociais nas quais o modo como lidamos com a alteridade é determinante.

Por isso mesmo, antes de encerrarmos, vale destacar ainda que, a partir desta “gramática da alteridade”, Landowski identifica ainda o que ele denomina de políticas de assimilação e de exclusão ou de admissão e de segregação³⁹. Cabe apontar sua respectiva correlação com as práticas autoritárias ou democráticas aqui descritas. Na assimilação, o “outro” é praticamente eliminado na medida em que se torna “idêntico a mim” ou radicalmente igual a um determinado grupo de pertencimento. Ou seja, “torne-se um de nós e terá seu lugar entre nós”⁴⁰. No segundo caso, o discurso de exclusão é taxativo: “você não é e nunca será igual a nós”. O autoritarismo em uma ou outra situação é evidente. As práticas democráticas, ao contrário, podem ser correlacionadas a políticas de admissão e segregação. Nesta última, “o grupo admite em seu próprio seio a existência de uma certa estranheza”⁴¹, de um elemento perturbador, ou seja, reconhece algo de parcialmente diferente nos posicionamentos do outro, mas sem excluí-lo, reconhecendo-o como simplesmente outro. Na admissão, por sua vez, o grupo é levado a descobrir no outro “elementos de uma complementaridade benéfica” em razão de posicionamentos parcialmente iguais. Neste caso, o “outro” é visto como semelhante a si, mas sem que este contato o reduza ao “mesmo”, o que corresponderia a assimilá-lo. Estas aproximações, ao contrário, resultam, por vezes, na “plena expansão de sua própria identidade”, resultando em condutas de mútua colaboração⁴².

São estas, portanto, outras quatro formas de manifestação das práticas identitárias que, em trabalhos futuros, podem ser mais exploradas, contribuindo para compreensão tanto dos discursos de ódio, próprios da Extrema-direita, quanto da celebração da diversidade, que se tornou uma das principais pautas de Esquerda e só tem condições de brotar em um ambiente democrático.

³⁸ *Ibid.*

³⁹ “Formas da alteridade e estilos de vida”, *art. cit.*

⁴⁰ *Ibid.*, pp. 48-49.

⁴¹ *Ibid.*, p. 49.

⁴² *Ibid.*, p. 49.

Referências

- Alves, Elder Patrick Maia, *A economia simbólica da cultura popular sertanejo-nordestina*, Maceió, Edufal, 2011.
- Barboza, Luciana Goiana, “A agonia do nacional popular”, *Novos Rumos*, 56, 2, 2019.
- Bolsonaro, Jair, Discurso de posse no Congresso Nacional, 01/01/2019, <https://veja.abril.com.br/politica/leia-a-integra-dos-dois-primeiros-discursos-do-presidente-jair-bolsonaro/>.
- Dias, Caio Gonçalves, *A cultura que se planeja : políticas culturais, do Ministério da Cultura ao governo Bolsonaro*, Rio de Janeiro, Mórula, 2021.
- Fiorin, José Luiz. *Linguagem e ideologia*, 7ª ed., São Paulo, Ática, 2002.
- Gil, Gilberto, Discurso do ministro Gilberto Gil na solenidade de transmissão do cargo. Brasília, 2 jan. 2003, <http://www.cultura.gov.br/site/categoria/o-dia-a-dia-da-cultura/discursos/>.
- Jambeiro, Othon, *A TV no Brasil do século XX*, Salvador, Edufba, 2001.
- Landowski, Eric, “Formas da alteridade e estilos de vida”, *Presenças do outro. Ensaios de Sociosssemiótica*, São Paulo, Perspectiva, 2002.
- *Interações arriscadas* (2005), trad. São Paulo, Estação das Letras e Cores, 2014.
- “Une grammaire de l’altérité”, 2021. Cópia cedida pelo autor.
- Ministério da cultura, *Plano Nacional de Cultura*, Anexo ao Projeto de Lei No 6.835, Brasília, 2009.
- Leite, Thiago André Rodrigues e Karine Rios de Oliveira Leite, “Slogan, fé e pós-facada : a construção discursiva de um ‘milagre’”, *Revista Tempo da Ciência*, 28, 56, jul. / dez. 2021 (<https://e-revista.unioeste.br/index.php/tempodaciencia/article/view/29047>).
- Lula da Silva, Luís Inácio, Discurso de posse no Congresso Nacional, 01/01/2023 (<https://www.gov.br/pla/pt-br/acompanhe-o-planalto/discursos-e-pronunciamentos/2023/discurso-do-presidente-lula-no-congresso-nacional>).
- Menezes, Margareth, Discurso de posse no Museu Nacional da República, 02/01/2023, <https://www.youtube.com/watch?v=zxp-zbTzWio>.
- Ortiz, Renato, *A moderna tradição brasileira*, São Paulo, Brasiliense, 1988.
- Ridenti, Marcelo, *Em busca do povo brasileiro — artistas da revolução, do CPC à era da TV*, Rio de Janeiro- São Paulo, Record, 2000.
- Rocha, Maria Eduarda da Mota, “O Núcleo Guel Arraes, da Rede Globo, e a consagração cultural da ‘periferia’”, *Sociologia & Antropologia*, 3, 2013.
- Santana, Marcela, e Maria Eduarda da Mota Rocha, “Do cânone modernista à noção antropológica de cultura : o conceito de cultura nas políticas culturais do governo Lula (2003-2011)”, *Estudos de Sociologia*, 24, 2019.
- Vianna, Hermano, *O baile funk carioca*, Dissertação de Mestrado, PPGAS, Universidade Federal do Rio de Janeiro, 1987.
- Wisnik, José, *O nacional e o popular na cultura brasileira — música*, São Paulo, Brasiliense, 1982.
- Yúdice, George, *A conveniência da cultura — usos da cultura na era global*, Belo Horizonte, Editora da UFMG, 2004.

Résumé : Cet article a pour objectif de rendre compte, selon une perspective socio-sémiotique, de l’opposition entre les projets idéologiques de la Gauche et de l’Extrême-droite brésiliennes en ce qui concerne le domaine de la culture, champ de confrontation par excellence entre ce que serait « l’identité nationale » et ce qu’on appelle la « diversité brésilienne ». La démarche prend pour point de départ la catégorie élémentaire « identité vs altérité » et débouche sur une syntaxe de la praxis politique qui éclaire les processus interactionnels sous-jacents aux prises de position idéologiques. La confrontation entre pratiques politiques plus ou moins démocratiques ou au contraire autoritaires se traduit dans des politiques culturelles diamétralement opposées, les unes privilégiant l’idée d’une identité nationale unifiée et donnant lieu au sectarisme, les autres s’appuyant sur la diversité sociale et recherchant le dialogue.

Mots clefs : altérité, autoritarisme, culture, démocratie, diversité, identité.

Resumo : Ao propor a discussão de como as relações de identidade e alteridade entre grupos sociais determinam práticas políticas, o propósito deste artigo foi, com uma abordagem socio-semiótica, trazer elementos para compreendermos os embates entre os projetos ideológicos da Esquerda e da Extrema-direita no Brasil, especialmente na cultura, campo por excelência das disputas entre “identidade nacional” e “diversidade brasileira”. A análise parte do nível mais fundamental da produção de sentido (identidade vs alteridade) para chegar a uma sintaxe das práticas políticas capaz de lançar luz sobre os processos interacionais subjacentes aos posicionamentos ideológicos. São estas práticas mais democráticas ou mais autoritárias que adubam políticas públicas apoiadas em uma maior diversidade ou, ao contrário, mais uniformizantes. Estas disputas se traduzem na concepção das políticas culturais, privilegiando, quer o que se concebe como identidade nacional, quer a diversidade, dando lugar ao sectarismo ou à busca de diálogo.

Abstract : Discussing from a sociosemiotic perspective how the relations of identity and its opposite, “alterity”, between social groups determine political practices, the purpose of this article is to account for the clashes between the ideological projects of the Left and the Extreme Right in Brazil, especially as regards culture, the field *par excellence* of the disputes between the idea of “national identity” and that of “Brazilian diversity”. The analysis starts from the most fundamental level of meaning production (identity vs alterity) and leads to a syntax of political practices that helps understanding the interactional processes that underlie ideological positions. The confrontation between, on the one hand, more democratic, and on the other, more authoritarian practices is reflected in diametrically opposed conceptions of cultural policies, either recognising diversity and searching for dialogue, or favouring national identity and giving rise to sectarianism.

Auteurs cités : Elder Patrick Maia Alves, Luciana Barboza, Caio Gonçalves Dias, José Luiz Fiorin, Othon Jambeiro, Eric Landowski, Renato Ortiz, Marcelo Ridenti, José Wisnik, George Yúdice.

Plan :

Introdução

1. Identidade nacional, diversidade e cultura : os termos da discussão
2. Uma “gramática da alteridade”
3. Diversidade e uniformidade como diretrizes
4. Políticas culturais e práticas interacionais

Conclusão

Recebido em 10/02/2023.

Aceito em 23/04/2023.

Do estranho ao familiar : percursos com a alteridade

Alexandre Marcelo Bueno

Universidade Presbiteriana Mackenzie,
CNPq, São Paulo

Introdução

A imigração provoca muitas questões não somente para os políticos, mas também para as ciências da significação. Os modos de interagir, as estratégias para resistir às ou facilitar as investidas de integração, os valores projetados sobre o outro, as narrativas hegemônicas (desenvolvimento econômico e cultural por exemplo), as contra-narrativas de preservação da “pureza” da cultura alheia, as paixões (como o medo ou o ódio do outro), as isotopias temáticas de certos universos discursivos (como o econômico, o cultural e o religioso, o social, o linguístico), a diversidade de figurativizações positivas e negativas de alteridades (o outro como feio, bruto ou belo e harmônico) são algumas das possibilidades encontradas no campo da imigração. São muitas as questões a serem exploradas.

Do ponto de vista semiótico, quais as configurações de sentido que fazem o outro ser, ou parecer, tão diferente ou tão parecido conosco ? Como a organização sensível da alteridade, o sentimento de sua estranheza, provoca determinadas reações, paixões e comportamentos ? Ademais, o que faz, em certos contextos, esse estranhamento virar familiaridade ? Como podemos pensar em processos semióticos nos quais o sentido vai se estabelecendo e, digamos, se encaixando em uma normalidade ? O objetivo deste trabalho é analisar efeitos de sentido possíveis na interação entre o sentimento de identidade de um dado grupo social e o que ele vê como a “alteridade” de seu “outro”. Mais precisamente, tratar-se-á

da passagem de um estranhamento inicial face ao imigrante (ou a alguns imigrantes específicos) para uma relação de familiaridade, quase de identificação, com este outro. Dentre uma considerável gama de significações, refletiremos sobre quatro efeitos de sentido produzidos no encontro entre identidade e alteridade : o familiar, o infamiliar, o (re)conhecimento e o estranhamento.

1. Formas da rotina : do insignificante ao familiar

Uma forma de se relacionar com uma alteridade que interage com o “nós” é por meio de uma busca pela rotina e pelo familiar, pelo que já é conhecido e dado. Do ponto de vista de uma semiótica interacional, um tal efeito de sentido do “familiar” nasce a partir de um fazer repetitivo regido pelo regime de programação, ele mesmo fundado sobre o princípio de regularidade¹. Essa regularidade pode ser encarada de duas maneiras. A primeira é a programação tal como é ilustrada nos contos populares : se uma personagem é um pescador, ela pescará e nada mais ; se é um rei, ela irá apenas governar seu reino ; e assim por diante. A segunda forma da regularidade concerne, mais geralmente, o fazer do sujeito enquanto agente guiado, nas suas interações, por uma forma ou outra de constrangimento social. Haveria, assim, a partir de normas sociais instituídas, toda uma programação quase tão rígida quanto à primeira. Por exemplo, numa festa de gala, o sujeito não poderia se vestir de outra maneira que não fosse com um *smoking*, a não ser que desejasse passar vergonha, ou ainda escandalizar os demais convivas. Desse modo, seguir a programação baseada na coação social é, em certa medida, cumprir as expectativas que são lançadas pelo olhar do outro com o qual se interage. Por consequência, quebrar essas expectativas é jogar o jogo do risco de se causar um certo estranhamento.

O que há em comum nestas duas formas de programação é a noção de papel temático, ou seja, a presença de um traço semântico que define e restringe o fazer de um determinado actante-sujeito. O papel temático, portanto, sustenta a ação rotineira do sujeito, seja ele (para o que aqui nos interessa) um brasileiro no seu cotidiano ou um imigrante — o qual pode, segundo os casos, desejar permanecer o mesmo, apesar de estar em um espaço outro que não o seu original, ou querer ser integrado à nova sociedade.

Do ponto de vista da identidade, a rotina baseada na programação abrange distintos efeitos de sentido. Por exemplo, há uma rotina automatizada, como o ato de acordar : abrir os olhos, espreguiçar-se, levantar-se etc. São ações impensadas, repetitivas, automatizadas. Mas há também atividades rotineiras que envolvem um mínimo de escolhas, como decidir o que tomar no café da manhã, como ir ao trabalho, fixar a hora das refeições, o momento de trabalho e descanso, o final do dia etc. O que há em comum em todas essas ações rotineiras é o sentimento de normalidade e a familiaridade.

A normalidade do dia a dia (e, em grande medida, o automatismo) caracteriza o Sr. Todo Mundo, enquanto um sujeito que “sabe oferecer a todo instante

1 Cf. E. Landowski, *Interações arriscadas*, São Paulo, Estação das Letras e Cores, 2014, pp. 22-25.

as marcas de uma perfeita adesão às normas do grupo ao qual pertence”². Esse senhor um tanto mítico é o representante das ações e práticas normativas que, face à alteridade, vão se tornar uma espécie de padrão comportamental. A familiaridade, por seu turno, é igualmente baseada na regularidade. A diferença é que essa regularidade é da ordem do íntimo, do habitual e do acostumado. É o que já foi dado e é do conhecimento ordinário do sujeito. Esse traço pode ser encontrado na relação tanto com um outro sujeito, quanto com um determinado objeto, como o celular, que envolve um processo de aprendizagem que nos leva até o seu uso automatizado. O aparelho se torna, assim, familiar, quase como um dado natural que sempre esteve à disposição, tal como morar em uma casa, estudar, trabalhar etc. (que são processos culturais, ou seja, construídos e até certo ponto particulares de cultura para cultura, mas cujo caráter elaborado é frequentemente esquecido, possivelmente por conta do contrato social que assinamos ao vivermos em sociedade).

Na interação com o imigrante ou refugiado, podemos entender que há alteridades mais ou menos familiares, a depender da origem e do tempo de permanência na sociedade brasileira. Em relação à comida, por exemplo, é visível como a culinária italiana (ou o que comumente é chamado de comida italiana) faz parte da rotina de muitos brasileiros. Mas isso ocorre também na interação entre os sujeitos. É visível que há imigrantes, os de origem europeia, em particular, que conseguem integrar-se com mais facilidade. Em parte, isso ocorre porque o brasileiro tem um conhecimento prévio do país de onde esse sujeito veio, assim como de objetos de sua cultura de origem que já foram integrados à sociedade brasileira, e também de hábitos que foram compartilhados e integrados à cultura, entre outros fatores que criam o efeito de familiaridade, de algo já presente, o que faz com que esse sujeito não traga exatamente alguma novidade ou um traço considerado como exótico por alguns. Assim, o imigrante branco, europeu, cristão, de uma língua como o inglês, o francês, o espanhol, o italiano pode ser mais facilmente aceito em suas interações no dia a dia porque ele porta significações já conhecidas e aceitas, às vezes até consideradas como uma parte integrante da sociedade. Abaixo, um texto mostra como a familiaridade pode ser um critério para facilitar a aceitação de um grupo imigrante em relação a outros, no caso pessoas de origem espanhola e portuguesa :

Pela sua afinidade com a nossa gente e, principalmente, pela identidade ou semelhança da língua, das tradições e do gênio, não constituem, realmente, os colonos destas duas últimas etnias, nenhum problema sério no ponto de vista da assimilação, sabendo-se que os seus descendentes se mostram tão integrados na nossa comunidade nacional quanto os brasileiros da velha estirpe³.

Durante muito tempo, dava-se preferência aos imigrantes que eram familiares aos brasileiros, seja pelo contato já existente seja pela proximidade dos

2 E. Landowski, *Presenças do outro*, São Paulo, Perspectiva, 2002, p. 37.

3 O. Vianna, “Imigração e Colonização Ontem e Hoje”, *Ensaio Inédito* (1943), Campinas, Editora da Unicamp, 1991, p. 387.

traços culturais e linguísticos — já mencionados. Acreditava-se, naquela época, que essa familiaridade facilitaria a assimilação dos imigrantes, o que reforça o papel político do efeito de sentido de familiaridade nas escolhas da elite política do final do século XIX e da primeira metade do século XX no Brasil.

Mas a familiaridade não está presente apenas no ponto de vista da sociedade de recepção. Ela também está presente do lado daqueles que chegam no país. Historicamente, há grupos imigrantes que foram acusados de desejarem permanecer com seus traços culturais e linguísticos, mesmo quando em território brasileiro. A familiaridade pode ser, assim, a base daquele que não quer ser assimilado.

(...) o alemão conservou no paiz adoptivo a piedosa e indestructivel fidelidade á terra natal, aos usos e costumes do norte, a sua lingua, as suas tradições, e, ao contrario do que succedeu nos Estados-Unidos, onde o elemento nacional absorvera por completo o elemento estrangeiro.⁴

Do ponto de vista do alemão, é a permanência dos sentidos que lhe permite manter a familiaridade interna do grupo e, conseqüentemente, a sua coesão. Do ponto de vista do brasileiro, o que surge dessa relação é o estranhamento. Há, desse modo, a manutenção de sua “germanidade”, enquanto um papel temático fundamental para a existência da comunidade imigrante alemã (ou de outras comunidades imigrantes). Esse mesmo papel temático seria usado como argumento para atacar a presença dos alemães no Brasil, porque, segundo a teoria tão em voga nos anos 1940, eles constituiriam enclaves étnicos. Assim, o imigrante que quer permanecer segregado ou excluído, deve seu estado à manutenção de seu papel temático original. Seu desejo é o de permanecer no quadro familiar que ele traz de seu país de origem, não de vivenciar o estranhamento que o novo país pode suscitar nele. O familiar e o estranho serviram, assim, para decisões de política imigratória, ou seja, de escolha sobre quais grupos deveriam, ou não, entrar no Brasil.

2. O “infamiliar” e o sensível

Como trabalhar com os sentidos articulados sensivelmente entre o familiar e o estranhamento na interação com a alteridade? Vamos aqui recorrer a uma noção vinda da psicanálise para tentar articulá-la semioticamente com a questão da alteridade. Trata-se do “infamiliar”.

Em *Das Unheimliche* — o “infamiliar” —, Freud desenvolve uma reflexão que se tornou famosa por tratar de um tipo de fenômeno que é, e ao mesmo tempo não é, estranho ao sujeito e que, por isso mesmo, o afeta de alguma forma até se tornar a fonte de sua angústia⁵. O infamiliar seria, então, algo familiar que produz um

4 *Jornal do Comércio*, citado por S. Romero, “O Allemanismo no sul do Brasil”, *Provocações e debates : contribuições para o estudo do Brasil social*, Porto, Imprensa Moderna, 1910, pp. 144-145.

5 S. Freud, *O infamiliar* [Das Unheimliche], Edição comemorativa bilíngue (1919-2019), Belo Horizonte, Autêntica Editora, Edição do Kindle, 2019.

estranhamento momentâneo, um traço que talvez quebre a expectativa de uma continuidade do familiar. A causa só pode estar ligada à dimensão cognitiva, porque envolve um esquema de expectativas ligadas à rotina, ao já mencionado familiar. Freud procura, desse modo, ir além da questão do conhecido e, sobretudo, do não-conhecido.

(...) Jentsch reiterou essa relação do termo com a novidade, o não familiar. Ele encontra na incerteza intelectual a condição essencial para que o sentimento do infamiliar se mostre. O infamiliar seria propriamente algo do qual sempre, por assim dizer, nada se sabe. Quanto mais uma pessoa se orienta por aquilo que se encontra a sua volta, menos é atingida pela impressão de infamiliaridade quanto às coisas ou aos acontecimentos.⁶

Freud aponta que o infamiliar está, por exemplo, naquilo que parece vivo, mas não está, tal animais empalhados, bonecos de cera etc. que, com sua figuratividade “realista”, cria a expectativa de que sairiam se movimentando de maneira autônoma. A incerteza está ligada a essa suspensão entre o que se é e o que pode ser⁷. Em outras palavras, o infamiliar é essa indecisão entre o que se vê (um boneco de cera) e o que ele pode ser ou fazer (piscar o olho, sorrir, começar a andar), rompendo assim a expectativa criada na rotina.

Em termos psicanalíticos, o infamiliar dilui a fronteira entre a ficção e a realidade. Em perspectiva semiótica, seria uma quebra do contrato fiduciário, a mudança de isotopia que oscila entre uma ou outra leitura :

(...) algo que tem um efeito de infamiliar frequente e facilmente alcançado quando as fronteiras entre fantasia e realidade são apagadas, quando algo real, considerado como fantástico, surge diante de nós, quando um símbolo assume a plena realização e o significado do simbolizado e coisas semelhantes. Aqui se baseia também boa parte da infamiliaridade inerente às práticas mágicas⁸.

Além da questão do contrato fiduciário, a dissolução da fronteira entre a fantasia e o “real”, isto é, entre a expectativa que a inventividade e a rotina geram nos sujeitos, já foi trabalhada em outro registro pela semiótica. Em *Da imperfeição*, Greimas observa um fenômeno semelhante : é a gota que contraria a expectativa e a lei da gravidade e para no ar ; é o seio desnudo na praia que acentua um sentido de Palomar. Em suma, são objetos que ganham uma dimensão sensível distinta a partir dessa relação com o sujeito.

O conceito que melhor trabalha com a questão sensível na interação é o “ajustamento”, definido por Landowski como uma construção recíproca entre sujeitos ou entre sujeitos e objetos, ou seja, entre parceiros na interação, na qual as potencialidades da alteridade poderiam ser atualizadas por meio desse ajustamento⁹. Nesse regime, ao os actantes se ajustarem entre si, surgiriam

⁶ *Ibid.*, p. 54.

⁷ Cf. A.J. Greimas, *Sobre o sentido II*, São Paulo, EDUSP/Nankin, 2014, p. 133.

⁸ S. Freud, *op. cit.*, p. 76.

⁹ *Interações arriscadas*, *op. cit.*, cap. 4.

novos sentidos, sentidos não esperados, mas fruídos por ambos os actantes em interação no quadro de uma lógica dita da união.

O conceito de união serve, assim, para explicar os estados de alma e os estados somáticos dos sujeitos em uma interação que não é mais respaldada por uma lógica juntiva, mediada por objetos, mas por uma relação face-a-face, corpo-a-corpo, ou seja, uma copresença mútua. Essa copresença, entre sujeitos ou entre sujeito e objeto, envolveria, então, não mais um conhecer, um julgar, um decidir ou um avaliar a distância, mas uma relação da ordem do sensível, ou seja, mais receptiva às qualidades sensíveis do objeto e dos sujeitos em interação. Neste quadro, o ajustamento é uma interação atravessada pelo sensível e pela estesia, independente do estado juntivo do sujeito. Ao ajustar-se um ao outro, condição necessária para a construção de outro sentido, ambos constituem, por algum tempo, um actante complexo novo, uma totalidade inédita.

Sob esse regime, o outro (sujeito ou objeto), apesar de não possuir o mesmo estatuto, a mesma identidade que o sujeito de referência, possui uma autonomia relativa e, portanto, não se reduz a uma pura passividade. No entanto, essa autonomia pode se atualizar de modo proveitoso apenas em função do fazer em ato do parceiro com o qual se interatua. Um exemplo frequentemente apresentado por Landowski é a dança, onde ambos os actantes constroem um discurso único no momento em que o parceiro vai se ajustando ao movimento do outro, conforme ela ou ele evolui¹⁰.

Na relação com o imigrante, essa etapa do infamiliar está, por exemplo, nas estratégias para adquirir comportamentos aceitos ou recomendados na sociedade de recepção. Esse foi o caso de clubes voltados para jovens japoneses que buscavam repetir o comportamento “normal” dos brasileiros :

Tal situação cria para as associações uma função específica : abrigar o “nisei”, fornecendo-lhe pelo menos padrões de comportamento adequados. É desta maneira que estão agindo os “clubes”, permitindo e valorizando condutas outrora vedadas ao “nisei”, tais como dançar, participar de festas ocidentais, concurso de beleza etc. E, mais ainda, dando-lhe um núcleo de convivência em que se usa apenas a língua portuguesa, cujo domínio é condição importante para o sucesso nos cursos escolares e na vida profissional.¹¹

O sociólogo D. Pierson mostra que há dois graus de integração do imigrante : um superficial (diríamos, do plano da expressão) e outro profundo, que envolve uma dimensão passional aprovada, no caso, tanto pela comunidade japonesa, quanto pela comunidade brasileira¹². “A acomodação, escreve Pierson, tende a remover do estranho seus traços distintivos, como por exemplo o traje peculiar, a língua e os maneirismos do povo entre o qual nasceu, etc.”¹³. Um tal processo

¹⁰ *Ibid.*, pp. 54-55.

¹¹ R.C.L. Cardoso, “O Papel das Associações Juvenis na Aculturação dos Japoneses”, *Revista de Antropologia*, 7, 1959, p. 110.

¹² D. Pierson, *Teoria e pesquisa em sociologia*, São Paulo, Melhoramentos, 1972.

¹³ *Op. cit.*, p. 210.

constitui um passo após o estranhamento que, desse modo, começa seu caminho rumo a familiaridade. De certo modo, aqui se reconhece a figura semiótica do “camaleão”, sujeito que se integra na outra comunidade em sua dimensão aparente, visível, da expressão, enquanto ainda permanece o mesmo quando retorna à sua comunidade¹⁴. Está, portanto, claro que, na realidade, o que o sociólogo chama de “acomodação” não pode ser confundido com uma verdadeira forma de ajustamento. “Acomodar-se” é um processo unilateral que remete à ideia de assimilação : ao se “abrasileirar”, o imigrante conforma-se, adata-se, à norma local. “Ajustar-se” supõe, ao contrário, um processo de contaminação recíproca acabando num mínimo de transformação de ambas as partes em interação.

3. Alteridade e acidente : o novo, o exótico e o estranho

O surgimento da alteridade no horizonte de possibilidades de um dado grupo social rapidamente se converte em novidade, algo exótico ou estranho. Yuri Lotman auxilia na tarefa de compreender como um texto, um sujeito ou qualquer outra grandeza que vem do exterior da semiosfera realiza seu percurso¹⁵. Resumidamente, segundo o autor, todo texto estrangeiro possui uma posição elevada na escala de valores da semiosfera receptora. No entanto, é possível observar nos dias atuais que nem tudo que é estrangeiro é valorizado em uma semiosfera. De todo modo, ainda que como princípio, a ideia de partida de que algo é considerado estranho por causa de seus traços (dentre eles a língua) é um bom começo para a discussão sobre o estranhamento e outras formas de compreensão da alteridade. Assim, passa-se para a discussão da questão a partir do impacto que tal novidade traz para a identidade por meio da noção de acidente.

Uma primeira definição possível de acidente está relacionada a um acontecimento extraordinário ou inesperado. Esse tipo de definição está próximo dos acidentes naturais, como enchentes, tornados, terremotos etc. Mas há uma segunda acepção de acidente, em que o embaralhamento modal é produzido pela figura de um destinador, que não propõe mais um contrato, nem exige nada em troca. Esse destinador estaria mais próximo do destinador-julgador, mas sem se comunicar com os sujeitos e restringindo-se a julgá-los de modo positivo ou negativo sem justificar suas decisões. O acidente ocorre, então, quando surge uma decisão não prevista que influencia o programa narrativo de certos sujeitos. Esse é o caso, por exemplo, de uma ditadura que elimina as liberdades civis e políticas da sociedade. A organização modal desse sujeito-sociedade é abalada por essa decisão, e o sujeito perde a sua direcionalidade no programa narrativo em que estava localizado. Dessa forma, o acidente rompe com a continuidade para instaurar outra possibilidade de sentidos. Pode-se, portanto, entender o estranhamento como um tipo de acidente, porque desestabiliza as modalidades do saber e do crer. É algo do plano da expressão ou do conteúdo de uma linguagem que contraria a expectativa do sujeito em sua continuidade consolidada,

14 Cf. E. Landowski, “Por uma Zoosociossemiótica”, *Presenças do outro*, op. cit., pp. 37-40.

15 Y. Lotman, *La sémiosphère*, Limoges, PULIM, 1999.

com uma organização modal firmada em sua programação diária. Consequentemente, perde-se a modalidade que sustenta a competência estética e modal do sujeito, porque não há base cognitiva para sustentar o entendimento em relação à alteridade.

Em *Da Imperfeição*, Greimas mostra que um efeito estético pode ser produzido por uma disposição particular do sujeito (como no caso de Palomar) ou por uma organização plástica excepcional do objeto (no conto de Tanizaki)¹⁶. Se há, nesse último exemplo, um objeto estético que fascina, postula-se, em tese, a existência de um anti-objeto estético, que provoca ojeriza. Essa sensação disfórica decorre da quebra de uma expectativa e de uma interferência na competência modal do actante, sobretudo em relação ao seu sentir porque o predomínio é do sensível. A estranheza surge do não-saber-sentir instaurado por uma presença sensível, a partir da qual desmobiliza a identidade que está interagindo com a alteridade, ao menos em sua versão mais radical, como a que se conhece da reflexão greimasiana a respeito da obscuridade no conto de Tanizaki. Em consequência dessa organização modal, ocorre ainda a incerteza de um não-crer-ser que o estranho suscita. E como se resolve o impasse criado pelo estranho? Greimas aponta um caminho, quando o sujeito-narrador do conto de Tanizaki passa a decompor a totalidade, o que permite compreender o que causa a estranheza, em uma base que, em sua essência, passa a ser algo reconhecido como familiar: “A obsessiva intenção de totalidade que praticamos pode ser substituída pela contemplação do infinitamente pequeno: *totus* ou *unus*, isso resulta no mesmo”¹⁷.

Assim, para diminuir a fratura produzida pela estranheza, é preciso decompor e identificar os elementos da significação comuns a todos os sujeitos envolvidos. Francesco Marsciani estabelece uma síntese dialética sobre a relação entre totalidade e decomposição: “trata-se da capacidade, própria da dimensão sensível, de apreender a totalidade dos infinitos detalhes que compõem e constituem o objeto como tal, na sua pregnância figurativa e na sua efetiva presença”¹⁸. Essa síntese é necessária para se criar um novo estilo de avaliação do diferente e do novo a partir de uma competência sensível.

A postura da identidade pode ainda apresentar alguma variação em relação à alteridade, tal como a encontramos na familiaridade. Nesse caso, a alteridade pode ser, ao invés de um estranho, uma novidade ou ainda ser qualificada como algo exótico. Tudo vai depender da disposição da identidade ao reagir a esse acidente: de uma maneira eufórica, no caso da novidade, ou com curiosidade em relação ao exótico. A *novidade* é o que aparece ou o que é criado pela primeira vez. Seu efeito de sentido é o original e o inusitado. Ela provoca um querer-saber mais sobre o que constitui a alteridade do outro. Já o *exótico* pode estar ligado à noção de extravagante ou excêntrico, mas há também a noção de ser algo inacabado ou malfeito. O *estranho* se refere ao que é esquisito ou extraordinário, de

16 A.J. Greimas, *Da imperfeição*, São Paulo, Hacker, 2002.

17 *Ibid.*, p. 52.

18 F. Marsciani, “‘Também é bonito!’ Sobre o aspecto terminativo do juízo do gosto”, in E. Landowski e J. L. Fiorin (orgs.), *O gosto da gente, o gosto das coisas. Abordagem semiótica*, São Paulo, EDUC, 1997, p. 36.

alguma forma excêntrico. Causa espanto por ser novidade e desconhecido. Que foge aos padrões e aos costumes, à rotina. Que causa sensação de estranheza. O estranho é também da ordem do misterioso, enigmático. Pode despertar admiração ou espanto por não se conhecer ou não se esperar. Em um trabalho sobre restaurantes abertos por imigrantes, observou-se, basicamente, que, para o brasileiro, ir a um restaurante por exemplo venezuelano era adentrar na novidade que o desconhecimento do outro pode propiciar, enquanto, para o imigrante, a experiência é um retorno ao familiar, ao já conhecido¹⁹.

Por outra parte, quanto mais exótico um grupo imigrante, maior seria o esforço para integrar os grupos. Isso decorre de outra característica na interação com a alteridade : a distância que se estabelece com a identidade em relação a traços mais ou menos conhecidos²⁰. Assim, se na familiaridade estamos quase na ordem do íntimo, no exótico e, sobretudo, no estranhamento, estabelece-se uma distância por vezes difícil de transpor. É isso que, ainda nos anos 1940, fornecia seus argumentos à abundante literatura anti-imigração :

Para impedir que elementos estrangeiros no Brasil venham perturbar a nossa soberania ou serem fatores dissociativos ou enfraquecedores do espírito da nacionalidade é preciso cuidar-se da assimilação do alienígena e de seus descendentes. Daí decorre a necessidade imprescindível de associar-se ao problema imigratório o de assimilação (...) Trataremos somente dos Países Europeus visto que os Asiáticos, por condições raciais inassimiláveis, não devem entrar em nossas cogitações de aproveitamento²¹.

Assim, o estranhamento causado pelo distanciamento das características de um determinado grupo imigrante leva ao distanciamento. Como veremos mais adiante, a única forma de diminuir esse estranhamento é construir um saber sobre o outro e ultrapassar a incompreensão entre o “nós” e os distintos grupos de imigrantes. O desconhecimento do outro traz consequências decisivas para a construção da relação com a alteridade. Dentre elas, há, obviamente, a ideia da ameaça estrangeira, um discurso passional do medo.

Mas, no sentido oposto, o estranhamento pode ser também uma experiência do imigrante. Em um discurso biográfico, Tomoo Handa, artista plástico japonês que morou boa parte de sua vida no Brasil, relata as dificuldades dos primeiros imigrantes japoneses nas lavouras de café no Estado de São Paulo, nas primeiras décadas do século XX²². Dentre as dificuldades, ele menciona a língua e a alimentação. A língua, por razões óbvias, era um grande problema para a comunicação entre trabalhadores brasileiros e os japoneses que chegavam. Ademais, os japoneses estranhavam a comida local... O arroz japonês é diferente do arroz mais consumido no Brasil, além de ter um modo de prepará-lo também

19 A.M. Bueno, “Espaço e experiência em restaurantes imigrantes”, *Galáxia*, 47, 2022.

20 Sobre essa distância, cf. A.M. Bueno, “Entre o peixe e o xamã : processos semióticos no encontro intercultural”, *Estudos semióticos*, 17, 2021.

21 G.M. Côrtes, “A Imigração”, *Revista de Imigração e Colonização*, 1947, p. 6.

22 T. Handa, *Memórias de um imigrante japonês no Brasil*, São Paulo, Centro de Estudos Nipo-brasileiros, 1980.

distinto. Em suma, a experiência dos primeiros imigrantes japoneses no Brasil foi um desastre do ponto de vista gastronômico. Esse episódio mostra bem como um encontro produz significações distintas entre, por um lado, o imigrante que chega em uma terra estranha (e, na época de Tomoo Handa, quase sem nenhuma informação) e, pelo outro, um mundo com suas normas, valores, costumes e outros sujeitos inseridos nesses esquemas de significação. Por isso, o sujeito que encara a estranheza precisa estar imbuído de uma intencionalidade que visa a imiscuir e compreender, ao menos em parte, a existência do estranho para reelaborá-lo em bases inteligíveis, após a ruptura sensível provocada pelo estranhamento.

4. A intencionalidade e a construção do (re)conhecimento

Depois da descontinuidade provocada pelo estranhamento, o sujeito que sofreu o impacto da ruptura que o estranhamento provoca pode organizar outras bases para reestabelecer, de modo mais inteligível, sua interação com a alteridade. É nesse momento que a identidade fica mais próxima ao inteligível do cotidiano (da programação e do familiar) e pode (re)elaborar seu encontro com o outro em termos de uma organização de seu conhecimento a respeito do outro, que é precedido pelo reconhecimento do estatuto de sujeito na alteridade. Aqui não há ainda uma familiaridade, mas sim uma postura ativa para conseguir compreender o outro, que pode ou não levar a uma relação efetiva da alteridade no conjunto de referências e valores da identidade.

É nesse ato, basicamente cognitivo, que o sujeito pode decompor o outro em significações finamente articuladas ao invés de tomá-lo como uma totalidade. Desse modo, pode-se isolar o que produz o estranhamento e reconhecer o que faz parte do “repertório” de significações conhecidas por parte da identidade. O modo como a identidade parte em direção da alteridade para reconhecê-la e conhecê-la pressupõe uma intencionalidade, enquanto um primeiro passo para ultrapassar o estranhamento. É no regime de manipulação que se torna possível retomar o princípio de intencionalidade na interação. De um lado, há as estratégias de tentação e de intimidação que tiram sua eficácia manipulatória do valor positivo ou negativo do objeto e, no limite, pode ser considerado como um acordo entre destinador e destinatário por meio do contrato (em que se prevê o prêmio ou a punição). Nessas duas estratégias, a intencionalidade é de ordem objetiva. De outro lado, as estratégias da sedução e da provocação envolvem a valorização ou a desvalorização da imagem do destinatário. Nesse caso, a intencionalidade é subjetiva.

A manipulação envolve, ainda, a competência modal do sujeito do fazer, o que não é garantia de qualquer tipo de sucesso na interação. Há, então, certa imprevisibilidade na manipulação, porque ela envolve sistemas de valores, interpretação, preferências e gostos distintos entre o manipulador-destinador e o destinatário. Há duas possibilidades de resolução dessa incerteza. A primeira é transformar o destinatário em um não-sujeito, o que conduziria a certa programação de seu fazer, despertando nesse destinatário um /querer-fazer/ para ser

recompensado ou um /dever-fazer/ por medo (percurso que pode conduzir até o familiar). O manipulador, nesse caso, optaria por aceitar o estranhamento do outro e assim manter a sua relação, praticamente em um regime de exclusão ou de segregação²³. A outra solução é tentar entrar na “consciência” do destinatário. Nesse momento, o destinador começaria a se colocar no lugar do outro. Para tentar se colocar no lugar do outro (do destinatário), no regime de manipulação, o destinador precisa localizar os “pontos sensíveis” do destinatário para poder de fato manipulá-lo, tanto por provocação quanto por sedução. Há, assim, a necessidade de uma interpretação do destinador nesse processo que leva rumo uma identidade “empática”, ou seja, que acolhe a alteridade, seja com o objetivo de respeitar as diferenças mais “aceitáveis” (suspendendo o estranhamento), seja com a busca pela assimilação completa do outro (tornando-o um igual).

Depois da guerra, a aculturação dos japoneses processou-se em ritmo acelerado e deixou de existir o problema dos quistos raciais nipônicos. As universidades estão cheias de “niseis” que, de oriental, possuem apenas os olhos oblíquos. Em todos os setores da vida brasileira, inclusive na política, os imigrantes nipônicos e seus descendentes participam ativamente. Alega-se com frequência que os japoneses fazem questão de se reunir em grupos fechados para o desempenho de atividades artístico-culturais. Em primeiro lugar, esses grupos não são fechados. E, em segundo lugar, uma forma magnífica de demonstrar sentimento de brasilidade é introduzir no nosso meio os elementos de uma cultura milenar que sempre causou inveja ao Ocidente.²⁴

Esse trecho mostra a mudança que ocorrera em relação à imigração japonesa. Conhece-se e reconhece-se a contribuição no desenvolvimento econômico do país, mesmo que linguisticamente ainda haja problemas. O ato que o destinador realiza aqui é o de conhecer e valorizar um aspecto da imigração, distinguir (e minimizar) o que considera um “defeito” do outro e reconhecer que o país pode se beneficiar com a presença de mais imigrantes japoneses.

Mas esse reconhecimento é apenas a etapa final de um processo relativamente longo de entendimento do outro. Dentre as opções de entendimento do outro, pode-se ainda mencionar o movimento de popularização da cultura japonesa a partir da década de 1980, assim como o movimento geral de adaptação e de integração de elementos culturais do país por parte do ocidente. Visava-se à integração de objetos estranhos ao universo da sociedade de recepção por meio de elementos significativos que pudessem ter uma equivalência. Esse movimento cognitivo de conhecimento da cultura do outro é responsável também pela aproximação entre o que o grupo de referência já sabe e o que ele precisa incorporar de estranho que é trazido pela alteridade.

Tomemos, para encerrar nossa discussão, o exemplo do *izakaya*. Trata-se de um estabelecimento comercial em que os japoneses vão para beber e comer petiscos. Ora, esse tipo de estabelecimento encontra na figura do boteco brasileiro um equivalente. Para se compreender o funcionamento e a organização

23 Cf. *Presenças do outro*, op. cit., p. 15, n. 9.

24 E. Pagote, R. Moraes, “O sol também nasce no Ocidente”, *O Cruzeiro*, 14 de junho de 1958, pp. 24-26.

do *izakaya* basta compará-lo ao que conhecemos como um boteco. De fato, há especificidades do estabelecimento importado que pertencem também ao seu equivalente nacional, como, em particular (além do churrasco típico japonês), esse elemento básico, o balcão. Em suma, há um movimento cognitivo para identificar e conhecer um objeto trazido por imigrantes e que não faz parte da rotina, mas pode vir a se tornar algo familiar.

Conclusão

Este trabalho objetivou discutir alguns efeitos de sentido produzidos pelo encontro entre a identidade e a alteridade no âmbito da imigração para o Brasil. Foram recuperados discursos que permitissem a discussão das definições de familiar, estranhamento, infamiliar e (re)conhecimento. As relações entre esses efeitos de sentido foram aclaradas por sua homologação com os regimes de interação e de sentido : familiar / programação, infamiliar / ajustamento, estranhamento / acidente, e (re)conhecimento / manipulação.

Entre acertos e erros, visou-se uma outra via para algumas consequências da relação entre identidade e alteridade. Uma identidade assimiladora tem certos “critérios” para integrar o outro, dentre eles, uma maior familiaridade em termos culturais, linguísticos, econômicos, religiosos etc. Em relação à exclusão, um traço estranho é o responsável, ou o pretexto, para afastar a alteridade do imigrante. Em suma, mobilizar os efeitos de familiaridade e de estranhamento significa colocar uma distância maior ou menor entre um grupo de referência, com seus movimentos assimilacionistas ou excludentes, e as estratégias que o grupo considerado como representante da alteridade pode acionar para manter seus próprios sentidos familiares ou, alternativamente, para se integrar (isto é, “abraçar” o que lhe é estranho). Nos termos de Julia Kristeva existiria uma “alteridade radical” em oposição a uma “alteridade normal”²⁵, ou seja, segundo entendemos, respectivamente uma forma de alteridade que causa estranhamento, e uma outra que apresenta um ar de familiaridade.

Nesse movimento do estranhamento ao familiar, é preciso entender o que provoca tal sensação : é a alteridade ou o objeto produzido por ela ? Esse efeito de sentido surge como um produto que “representa” a presença do outro ou é a própria presença da alteridade em relação conosco ? Ambas as possibilidades parecem possíveis, mas com consequências distintas para a interação com a alteridade. Essas últimas perguntas apontam para um aprofundamento das questões que foram tocadas ainda de modo superficial neste texto. Assim, muito ainda há para se desenvolver sobre, por exemplo, os critérios concretos da distinção entre objetos e sujeitos familiares e estranhos para ambos os lados dessa relação, assim como um aprofundamento nas questões concernentes aos papéis indissociáveis do inteligível e do sensível nesses processos interacionais.

25 J. Kristeva, *Estrangeiros para nós mesmos*, Rio de Janeiro, Rocco, 1994.

Bibliografia

- Bueno, Alexandre Marcelo “Entre o peixe e o xamã : processos semióticos no encontro intercultural”, *Estudos semióticos*, 17, 2021.
- “Espaço e experiência em restaurantes imigrantes”, *Galáxia*, 47, 2022.
- Freud, Sigmund, “O infamiliar” [Das Unheimliche], Edição comemorativa bilíngue (1919-2019), Autêntica Editora, Edição do Kindle, 2019.
- Greimas, Algirdas J., *Da imperfeição*, São Paulo, Hacker, 2002.
- *Sobre o sentido II. Ensaios semióticos*, São Paulo, EDUSP/Nankin, 2014.
- Kristeva, Julia, *Estrangeiros para nós mesmos*, Rio de Janeiro, Rocco, 1994.
- Landowski, Eric, *Presenças do outro*, São Paulo, Perspectiva, 2002.
- *Interações arriscadas*, São Paulo, Estação das Letras e Cores, 2014.
- Lotman, Yuri, *La sémiosphère*, Limoges, PULIM, 1999.
- Marsciani, Francesco, “Também é bonito ! Sobre o aspecto terminativo do juízo do gosto”, in E. Landowski e J.L. Fiorin (orgs.), *O gosto da gente, o gosto das coisas*, São Paulo, EDUC, 1997.
- Pierson, Donald, *Teoria e pesquisa em sociologia*, São Paulo, Melhoramentos, 1972.

Fontes

- Cardoso, Ruth Corrêa Leite, “O Papel das Associações Juvenis na Aculturação dos Japoneses”, *Revista de Antropologia*, vol. 7, 1959.
- Côrtes, Geraldo de Menezes, “A Imigração”, *Revista de Imigração e Colonização*, 1947.
- Handa, Tomoo, *Memórias de um imigrante japonês no Brasil*, São Paulo, Editora T.A. Queiroz / Centro de Estudos Nipo-brasileiros, 1980.
- Pagote, Edgar, e Ronaldo Moraes, “O sol também nasce no Ocidente”, *O Cruzeiro*, 14 de junho de 1958.
- Romero, Silvio, “O Allemanismo no sul do Brasil”, *Provocações e debates : contribuições para o estudo do Brasil social*, Porto, Imprensa Moderna, 1910.
- Vianna, Oliveira, “Imigração e Colonização Ontem e Hoje” (1943), *Ensaio Inédito*, Campinas, Editora da Unicamp, 1991.

Résumé : Cet article porte sur quatre effets de sens liés aux relations entre l’identité d’un groupe de référence et le type d’« altérité » auquel il est confronté : effets de « familiarité » et son contraire, effet de « reconnaissance » et effet d’« étrangeté ». Ceci dans les rapports quotidiens entre Brésiliens et immigrés de diverses origines, notamment japonaise. Le modèle interactionnel d’E. Landowski sert de cadre théorique.

Mots clefs : étrangeté, familiarité, reconnaissance, régime d’interaction, immigration.

Resumo : O presente trabalho tem por objetivo examinar quatro efeitos de sentido a partir da interação entre identidade e alteridade : familiaridade, “infamiliar”, (re)conhecimento e estranhamento. Para isso, refere-se à imigração no Brasil em diferentes momentos históricos. Em termos teóricos, foram mobilizadas as propostas de E. Landowski, sobretudo os regimes de interação e sentido. Assim, observou-se que os efeitos de sentido se baseiam na rotina, na manipulação, no ajustamento e no acidente.

Abstract : This contribution examines four effects of meaning involved by the interaction between identity and otherness : familiarity, non-familiarity, recognition and estrangement in the context of immigration in Brazil at different historical moments. E. Landowski’s interactional model serves as theoretical basis. Thus, it was observed that the effects of meaning are based on routine, manipulation, adjustment and accident. Moreover, it was reflected on the political

consequences of each effect of meaning for the relationship between Brazilian society and immigrants, pointing to the preference for immigrants more familiar in cultural terms, as opposed to the segregation of immigrants whose culture caused greater estrangement.

Auteurs cités : Sigmund Freud, Algirdas J. Greimas, Julia Kristeva, Eric Landowski, Yuri Lotman, Francesco Marsciani, Donald Pierson.

Plan :

Introdução

1. Formas da rotina : do insignificante ao familiar
2. O infamiliar e o sensível
3. Alteridade e acidente : o novo, o exótico e o estranho
4. A intencionalidade e a construção do (re)conhecimento

Conclusão

Recebido em 10/03/2023.

Aceito em 15/05/2023.

De l'espace et des hommes : Identité de groupe et traces de la privatisation de l'espace et de la propriété à l'époque néolithique

Manar Hammad

1. Remarques liminaires

Dans la quête du sens dans l'espace, nous centrons l'attention de cet essai sur des villages néolithiques mis au jour par des fouilles archéologiques. A l'aube de la vie sédentaire, le simple acte d'installation d'un groupe en un lieu faisait que les hommes accordaient *de facto* un statut d'objet de valeur à l'espace choisi¹. Le lieu sédentaire changeait le mode de vie, mettant fin aux pérégrinations dépendantes des saisons et des transhumances. L'action des hommes sur l'espace construit, en particulier la reconstruction sur les restes de murs antérieurs, nous invite à reconnaître dans l'espace des valeurs discrètes liées aux hommes. Une telle analyse combine quatre perspectives scientifiques — sémantique, architecture, économie et archéologie — qui sont habituellement occurrentes séparément dans les publications. Pendant que nous tenterons de dégager le sens de l'espace, nous serons amené à donner du sens à des groupes humains dont l'identité est définie par leur relation à des espaces construits.

Lors d'une tentative d'interprétation des villages néolithiques nous avons reconnu la pertinence de deux notions institutionnalisées par la culture, celle de

1 M. Hammad, « Interpréter la formation des villages néolithiques », *Actes Sémiotiques*, 126, 2022.

la qualité *privé / public* de l'espace et celle de la *propriété*². Pour explorer l'expression matérielle de telles notions à une période aussi reculée, nous sommes tenu de projeter plus de clarté sur les notions elles-mêmes, et sur leurs manifestations dynamiques dans l'espace physique et dans l'espace social. Telle est l'ambition de cet essai qui profite des acquis de tentatives antérieures³. Cette analyse est une étape sur un parcours exploratoire, une tentative pour répondre à des questions déjà posées et laissées ouvertes, en attente d'une meilleure articulation.

Les villages néolithiques mis au jour dans les couloirs de mobilité du Levant et de l'Euphrate⁴ manifestent plusieurs nouveautés spatiales. Leur analyse syntaxique met en avant deux acteurs en interaction : des hommes et l'espace. Diverses formes de *privatisation* (l'espace n'est pas naturellement privé ou public, il est rendu tel par l'action humaine) et de *propriété* (même si la Révolution Française inscrit la propriété parmi les droits naturels de l'homme, rien d'intrinsèque au sol n'en fait une propriété, ce sont les hommes qui qualifient le sol ainsi) peuvent être identifiées par l'analyse de restes archéologiques. Cet essai sélectionne quelques sites archéologiques fouillés et publiés pour les interpréter, la sélection et l'ordre étant guidés par des considérations sémiotiques. Le projet vise à produire une image cohérente qui fasse sens. Aucune exhaustivité n'est recherchée, ni dans l'espace ni dans le temps, car la néolithisation apparut dans des zones séparées, se développa durant des millénaires et s'étendit dans l'espace. Le présent essai exploratoire est motivé par des questions sémantiques relatives aux relations entre les hommes et l'espace.

Lorsque les hommes se sédentarisèrent en villages, ils inscrivirent dans la matière (la pierre, la terre, le bois...) des contraintes reconnaissables comme valeurs modales imposant des conditions sur l'action future des individus et des groupes⁵. Les restes de telles inscriptions sont interprétables par l'analyse sémiotique de l'organisation spatiale et des contrôles d'accès.

La description des données dépend de la précision des concepts utilisés : il y a une relation duale entre les objets décrits et les outils descriptifs mis en œuvre pour les caractériser. Pour notre interprétation, nous adoptons une approche syntaxique qui considère des transformations dynamiques du sens⁶. Cette perspective permet de prendre en charge des manifestations syncrétiques du contenu, où des hommes interagissent avec des hommes, avec des espaces et avec des

2 Cf. *art. cit.*

3 Cf. *infra*, bibliographie.

4 O. Aurenche et S.K. Kozłowski, dans *La naissance du Néolithique au Proche-Orient* (Paris, Errance, 1999, pp. 10-14), reconnaissent des couloirs de circulation récurrente pour les chasseurs-cueilleurs mobiles qui parcourent l'espace en quête de nourriture.

5 M. Hammad, « L'architecture du thé » (1987), « La privatisation de l'espace » (1989), in *Lire l'espace, comprendre l'architecture*, Paris, Geuthner, 2006 ; « Présupposés sémiotiques de la notion de limite » (2004), « Les parcours, entre manifestations non-verbales et métalangage sémiotique » (2008), in *Sémiotiser l'espace, décrypter architecture et archéologie*, Paris, Geuthner, 2015 ; « Interpréter la formation des villages néolithiques », *art. cit.*

6 Cf. A.J. Greimas et J. Courtés, *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette, 1979.

objets. Les catégories syntaxiques (action, actant, acteur, modalité, jonction...) contribuent à former un métalangage relevant de l'approche développée par A.J. Greimas. Une part de nos recherches antérieures a été dévolue à la définition de catégories descriptives adaptées à l'analyse de l'interaction humaine dans l'espace. En 1989, nous avons consacré une publication à la notion de *privatisation*. A l'époque, nous avons estimé que la notion de *propriété* était trop compliquée, la laissant pour une tentative ultérieure. Nos publications des années 2008, 2014 et 2017 résolvent des questions partielles en préparation de l'étude de la propriété. Ici, nous tentons de donner une définition sémiotique de certaines formes précoces de la propriété du sol.

Les *états sémiotiques* sont définis comme des *jonctions* (*conjonction* ou *disjonction*) entre deux *actants*, un *Sujet S* et un *Objet O*. Dans les villages néolithiques mis au jour, les anciens habitants ne sont plus visibles, nous inférons leur existence à partir de traces telles que des constructions, des objets, des distributions. Les gens (*acteurs* remplissant les rôles *actantiels* de *Sujet*⁷) sont présupposés par les constructions et par des espaces organisés à ciel ouvert (en position d'*Objet*). En d'autres termes, les états sémiotiques mettent en relation des groupes de personnes (*acteurs collectifs*⁸) avec des constructions et des espaces. L'archéologie reconnaît une autre catégorie de personnes, des morts dont les restes sont en terre, soit à l'intérieur des maisons soit à l'extérieur, dans les villages ou à leur périphérie. Les *vivants et les morts* sont des acteurs humains, leur interaction est présupposée chaque fois qu'un espace est transmis des morts aux vivants (formes précoces de *succession* et d'*héritage*⁹). Lorsqu'un bâtiment cachait sous son sol les corps des morts qui l'avaient habité, nous pouvons supposer que les vivants et les morts de l'espace concerné formaient un groupe unifié, et que ledit espace passait des morts aux vivants. Nous pouvons dire que ce *transfert* constituait la manifestation majeure de la propriété à l'époque néolithique. Nous reviendrons ci-dessous à ses manifestations. On peut ajouter qu'il n'y a pas de preuve archéologique de la circulation de propriété entre sujets vivants à la période néolithique. De telles preuves deviennent disponibles à l'Âge du Bronze avec le témoignage de l'écriture¹⁰.

Les objets possédés sont parfois inaliénables, alors que la *propriété cessible* est aliénable. Tant que nous n'avons pas de définition formelle de la propriété, il vaut mieux éviter un emploi non spécifié du terme. Nous pouvons parler de la *maîtrise de l'espace*, une notion proche de celle de *souveraineté* limitée à un espace restreint. Les langues sémitiques, telles que l'Akkadien et l'Arabe utilisent un même vocable pour désigner la propriété et la souveraineté¹¹, spécifiant l'usage

7 A.J. Greimas, « Les actants, les acteurs et les figures » (1973), *Du Sens II*, Paris, Seuil, 1983.

8 A.J. Greimas, « Analyse sémiotique d'un discours juridique », *Sémiotique et sciences sociales*, Paris, Seuil, 1976.

9 M. Hammad, « La Succession » (2017), *Lire l'espace, étendre le domaine sémiotique*, Paris, Geuthner, 2021.

10 « Interpréter la formation des villages néolithiques », *art. cit.*

11 M. Hammad, « Régimes anciens de la terre » (2014), *Lire l'espace, étendre le domaine sémiotique*, *op. cit.*

par le contexte. Dans l'usage anglais hérité du latin, le terme *Dominion* recouvre probablement les notions de propriété et de souveraineté en même temps. La maîtrise de l'espace qualifie le caractère privatif de son objet, restreignant les possibilités d'action à un sujet donné (qui peut être un groupe d'acteurs). La maîtrise de l'espace public est déléguée à un groupe étendu. En dernier ressort, la différence entre espace public et espace privé est renvoyée à l'identité et à la taille du groupe exerçant la maîtrise sur ledit espace.

2. Villages néolithiques, proximité des vivants et des morts

2.1. Proximité dans l'espace, proximité de sens

Nous sommes peu renseignés sur les origines de la sédentarisation. Néanmoins, on peut noter un fait récurrent : tous les villages précoces connus rapprochent, en diverses formes de proximité, des sépultures et des maisons (à commencer par Ayn al-Mallaha au Levant sud¹²). En d'autres termes, ils rapprochent les morts (trouvés dans les sépultures) des vivants (présupposés par les restes d'habitat). *A contrario*, les archéologues ont trouvé des sépultures antérieures, datées du Paléolithique¹³, mais ils n'ont pas de traces de maisons de la société de ces morts. Ce qui laisse supposer que les groupes paléolithiques étaient en déplacement, sans habitat permanent, laissant leurs morts en divers lieux au long de leur parcours.

Les deux faits ainsi rapprochés suggèrent une hypothèse : les villages ont fixé les groupes vivants près des sépultures de leurs morts. En d'autres termes, une aire funéraire de sépultures groupées peut avoir été à l'origine de la sédentarisation d'un groupe vivant, la proximité dans l'espace physique étant l'expression d'une autre proximité entre les vivants et les morts. Si cela est vrai, cela véhiculerait l'idée que le *processus de sédentarisation* a été motivé par un *processus sémantique* (*semiosis*), dans lequel une proximité physique (petite distance dans l'espace) a été investie de sens, dénotant une autre proximité située dans l'espace social des hommes. Ainsi, *espace physique* et *espace social* sont corrélés dans une perspective sémantique, comme *Expression* et *Contenu*¹⁴. Cette conclusion formelle, construite sur des données spatiales, confirme l'hypothèse formulée par Jacques Cauvin à propos de la *révolution des symboles* au Néolithique¹⁵.

A contrario, de nombreuses publications supposent tacitement que le village des vivants était à l'origine des sépultures des morts. Si c'était le cas, un changement dans l'ordre d'occurrence des faits ne change pas l'investissement sémantique de la proximité, puisque les vivants auraient gardé leurs morts près

12 Fr. Valla, *L'homme et l'habitat. L'invention de la maison durant la Préhistoire*, Paris, CNRS éd., 2008.

13 Les sépultures ne sont pas exclusivement néolithiques.

14 L. Hjelmslev, *Prolégomènes à une théorie du langage*, Paris, Minuit, 1971. A.J. Greimas et J. Courtés, *Sémiotique. Dictionnaire*, op. cit.

15 J. Cauvin, *Naissance des divinités, naissance de l'agriculture. La révolution des symboles au Néolithique*, Paris, CNRS éd., 1994.

d'eux pour exprimer une relation sociale. D'un point de vue sémantique, les deux ordres de succession supposent que la proximité physique entre les vivants et les morts exprimait un contenu ou un sens, précisément une proximité dans l'espace social.

Ce qui nous ramène au présent essai, où nous explorons les possibilités d'interprétation véhiculées par des restes archéologiques dans l'espace physique. L'interprétation sémiotique d'aujourd'hui est une sorte de restitution d'une première opération sémantique réalisée par les communautés néolithiques, qui sont supposées disposer de capacités cognitives et sémantiques. En conséquence, l'exploration de l'espace physique apparaît comme un passage nécessaire. Il peut rester non suffisant, si d'autres données sont nécessaires pour une interprétation complète.

2.2. Proximité vs Espace comme Objet

La proximité est une distance réduite, mesurable entre positions dans un espace donné. Dans l'espace physique, la proximité est une quantité euclidienne. Conçues dans l'espace social (ensemble de personnes), plusieurs sortes de proximité (fondées sur la parenté, le genre, l'âge, l'activité...) peuvent identifier des groupes différents. De tels groupes peuvent être en mouvement dans l'espace physique si rien ne les relie à un lieu donné. Autrement dit, une proximité sociale telle que la parenté peut constituer des groupes humains mais elle ne produit pas la sédentarité. Elle n'invite pas à la sédentarisation.

Ce qui sédentarise un groupe, c'est le choix d'un lieu, un espace considéré comme un objet pour certaines qualités intrinsèques (la beauté d'un endroit est une qualité descriptive), pour des qualités de visibilité (l'endroit est *visible* de loin, ou il *permet de voir* des gens en approche : une telle *capacité de voir* est formellement une *modalité* de l'action), pour sa proximité de ressources (un endroit à la limite entre deux biotopes *permet d'accéder à la nourriture* en différentes saisons ; ceci est une capacité à nourrir, une modalité de l'action). En d'autres termes, un lieu de sédentarisation est un espace considéré comme un objet, valorisé par un groupe humain pour ses *qualités descriptives* (il est beau, élevé, sec...) et pour ses *qualités modales* (il permet à ses habitants de voir, d'être vus, de chasser, de cueillir...). Un tel espace objectivé, doté de qualités désirables, invite à la sédentarisation. L'espace sédentaire est donc formellement un objet valorisé.

En Asie du Sud Ouest, où les maisons étaient construites en pierre et en terre, la stabilité de l'habitat tendait à faire reconstruire les villages au même endroit. L'accumulation de débris successifs produisit des monticules artificiels connus aujourd'hui par les noms de *tell*, *tepe*, *höyük*. Des milliers de monticules répandus dans le paysage témoignent de la longue stabilité des établissements humains. Chaque monticule atteste la stabilité d'une conjonction entre un groupe et un espace objectivé. C'est à partir de tels monticules que nous inférons l'existence de groupes humains que nous essayons d'identifier.

2.3. Distance, modalité et surdétermination sémantique

La distance, longue ou courte, a été valorisée de plusieurs manières à différentes époques. Les sépultures n'ont pas toujours été cachées dans les maisons ; les aires funéraires ne furent pas toujours implantées à la périphérie des villages. En plusieurs localités de l'Arabie du Sud Est, à Oman en particulier, vers la fin de la période néolithique, les morts n'étaient pas enterrés sous la terre mais abrités dans des édifices de pierre élevés au-dessus de leur environnement rocheux¹⁶. Ce qui peut aujourd'hui avoir l'allure informe d'un cairn eut autrefois la forme d'une tour en tronc de cône, construite en pierres sèches. Les tours funéraires étaient alignées en ensembles, positionnées en hauteur sur des crêtes ou près de cols de montagne. Dans un environnement désert, elles étaient rendues visibles de loin (au lieu d'être rendues invisibles sous le sol des habitats). De plus, ces nécropoles étaient à une distance considérable des villages qu'elles desservaient. Il serait tentant, de prime abord, de dire que les villageois vivants se sentaient moins liés à leurs morts placés à distance. Mais une telle interprétation d'étrangement serait hâtive. Ces grands monuments représentent des investissements lourds en termes d'effort et de temps. Il en découle que ces morts étaient valorisés, et une meilleure interprétation serait souhaitable. La proximité et la distance ne sont pas les seules variables. La visibilité et l'altitude convoquent la notion de protection : sur leur crête, les morts obtenaient la capacité de voir au loin, de surveiller, et donc de protéger les vivants agglutinés dans leur village. Une telle interprétation renverse la relation de protection observable à Halula (sur l'Euphrate), où les vivants protégeaient leurs morts sous le sol de leur maison, dans une position très privée. A Oman, les morts étaient placés en des lieux publics, très exposés. Ils protégeaient leurs parents vivants.

En ces positions éminentes, les tombes tours étaient souvent pillées (les archéologues reconnaissent les traces d'intrusions anciennes), pour en extraire les objets susceptibles d'y être placés en offrandes funéraires. Nous n'avons pas de témoignages relatifs à la réaction de ceux qui vivaient dans les villages concernés, mais il est probable qu'ils répliquaient par une action vengeresse, ou qu'ils essayaient de protéger leurs nécropoles.

Que les vivants aient protégé leurs morts par une présence visible et une action potentielle, ou que les morts aient protégé les vivants par une action invisible redoutée, une relation de protection était inscrite dans les configurations spatiales. Il ne s'agissait pas de simple relation, descriptible comme distance, proximité ou altitude, la configuration *signifiait* une relation contractuelle entre vivants et morts, impliquait des programmes d'action virtuelle, et de possibles

16 S. Cleuziou et O. Munoz, « Les morts en société : une interprétation des sépultures collectives d'Oman à l'âge du Bronze », in L. Baray, P. Brun et A. Testart (éds.), *Pratiques funéraires et sociétés, nouvelles approches en archéologie et en anthropologie sociale*, Université de Dijon, 2007 ; O. Munoz, « La fabrique des ancêtres, complexification sociale et sépultures collectives dans la péninsule d'Oman à l'Age du Bronze ancien », in G. Delaplace et F. Valentin (éds.), *Le funéraire, mémoire, protocoles, monuments*, Paris, de Bocard, 2015 ; O. Munoz, « Protohistoric cairns and tower tombs in South-Eastern Arabia (end of the 4th – beginning of the 3rd millennium BCE) », in L. Laporte et al. (éds.), *Megaliths from Caucasus to the Arabic Peninsula*, Oxford, Archaeopress, 2022.

alliances contre des tiers. Bref, la relation de proximité était surdéterminée par des mécanismes de virtualisation¹⁷.

3. Le village néolithique, son espace et ses habitants

3.1. L'identité du Village

Nombreux sont les villages néolithiques qui prospérèrent plusieurs siècles, quelquefois des millénaires. Durant cette vie, ils superposèrent couche sur couche d'architecture villageoise. Ce qui pose une question : lorsque nous parlons d'un village néolithique, que voulons-nous dire ? Les archéologues étudient la stratigraphie du site, définissent des phases de structures synchrones, puis ils les désignent par des nombres et des lettres. Nous parlons dès lors du niveau XY ou de la phase NM, chaque unité ayant sa logique synchronique propre, la superposition des couches constituant en diachronie la vie du village, avec un début et une fin, un parcours de vie quelquefois interrompu par des périodes d'abandon. Il en découle qu'un *tel village est pratiquement une collection de villages*. Ce qui définit l'identité de l'établissement humain est son *emplacement*, sa *position* dans un *espace* géographique. Le nom qu'on lui donne aujourd'hui est un nom local utilisé à une époque récente. Nous n'avons aucune idée de son nom (ou de ses noms) passé(s), ou même s'il avait un nom à la période néolithique.

3.2. Interprétation du Village

Considérons le cas d'un niveau donné dans un village néolithique publié. Son analyse est faisable par l'utilisation de plans, de dessins, de coupes et de photographies. Ces éléments sont des données. Mais de telles données ont été *produites* par des archéologues : ce qui est considéré comme point de départ est en fait un point d'arrivée, dépendant du savoir et des méthodes des fouilleurs. Il est déjà sémantiquement chargé, ce qui surdétermine toute analyse construite sur ces éléments. Cela invite à la prudence.

Le sens commun suppose que les fouilles permettent aux archéologues de trouver des objets. Cela est vrai en partie. Mais les fouilles mettent au jour de l'architecture, avec des espaces couverts et des espaces à ciel ouvert. En fait, ce dont les gens ont eu besoin, c'était d'un espace dans lequel vivre. Ils ajoutèrent des murs pour protéger les espaces et les qualifier. Ils fabriquèrent des objets pour les utiliser dans des espaces. Lorsque vous considérez les choses d'un point de vue spatial, l'espace est l'objet dominant sur un site archéologique. C'est le support principal du sens.

L'interprétation part d'une *Expression* pour identifier un *Contenu*, par divers moyens. Partant de l'expression non verbale, nous cherchons une catégorie particulière de contenu, l'*espace social*, ou le groupe de personnes qui utilisait le site concerné. Autrement dit, nous tentons de formuler une approximation des

17 A.J. Greimas et J. Courtés, *Sémiotique. Dictionnaire*, op. cit.

villageois et de leur mode de vie. Sans doute, il y a de l'intérêt pour les objets dégagés, mais les objets sont étudiés pour quelque chose qui est au-delà d'eux, pour quelque chose qu'ils ne sont pas, pour la société qui vit dans cet espace. C'est une entreprise sémantique. L'opération principale mise en œuvre est la présupposition logique : tous les objets fabriqués ont été faits par des personnes (phase de fabrication), pour être utilisés ou consommés par des personnes (phase d'utilisation). Les restes d'architecture sont riches en information, mais nous considérons avec eux, dans la catégorie de l'*Expression*, des choses telles que des outils, des foyers, des fours, des meules... tous ces objets présupposent des *actions*, tant pour leur *fabrication* que pour leur *utilisation*. Les actions présupposent des *actants* sujets. Les utilisations sont souvent dites *fonctions* par les architectes, les usages potentiels sont dits *affordances* par des sociologues. Dans le cadre de notre approche syntaxique, nous continuerons à les appeler actions. En conséquence, les sujets ou objets syntaxiques liés à ces actions sont dits *actants* (ou *agents* dans d'autres conventions). Les personnes particulières remplissant le rôle d'un actant sont dites *acteurs*¹⁸.

3.3. Analyse et partition

L'analyse s'attaque à des objets de grande dimension, les divise en parties, identifie des relations entre parties. Dans le cas d'un établissement humain, une telle division est une partition de l'espace. Souvent, plusieurs possibilités de partition sont offertes, un choix doit être fait. Dans notre travail, le partitionnement est guidé par la recherche du *contrôle de l'espace*. Les murs, ainsi que les changements discrets du niveau du sol (terrassements à l'échelle d'un site, plateformes à l'échelle d'un édifice) opposent au mouvement des obstacles et différencient des positions de hauteur relative : ce sont donc des éléments privilégiés utilisés dans le contrôle des espaces.

En théorie, l'analyse commence par l'échelon du village, mais ce n'est pas toujours le cas, car il arrive souvent que les fouilles ne parviennent pas à dégager la totalité d'un site étendu. Par conséquent, nous n'en connaissons qu'une partie. Même si nous ne connaissons pas les détails d'un site entier, nous présupposons leur existence. L'opération de partition passe de l'échelle du village à celle du bâtiment. Entre l'échelle du site et l'échelle du bâtiment, les fouilleurs trouvent souvent une échelle pertinente intermédiaire, représentée à Jerf el-Ahmar¹⁹ par des terrasses regroupant des ensembles de maisons, ou représentée à Ashikli höyük²⁰ et à Çatal höyük²¹ par des blocs de maisons agglutinées. La récurrence pragmatique de trois échelles organisant l'espace physique d'un village (ou trois

18 A.J. Greimas, « Les actants, les acteurs et les figures », *art. cit.* ; *id.*, « Analyse sémiotique d'un discours juridique », *art. cit.* ; A.J. Greimas et J. Courtès, *Sémiotique. Dictionnaire, op. cit.*

19 D. Stordeur, *Le village de Jerf el Ahmar (Syrie 9500-8700 av. J.C.). L'architecture, miroir d'une société néolithique complexe*, Paris, CNRS éd., 2015.

20 B.S. Düring, *Constructing communities. Clustered neighbourhood settlements of the central Anatolian Neolithic*, Leiden, Nederlands Instituut voor het Nabije Oosten, 2006.

21 I. Hodder, *Çatalhöyük. The leopard's tale*, Londres, Thames & Hudson, 2006.

niveaux d'analyse) invite à considérer ce fait comme une caractéristique structurale des villages néolithiques. Ce qui nous autorise à formuler l'hypothèse de l'existence de trois échelles correspondantes de groupes humains organisant l'espace social pour le contrôle des espaces. Cette conjecture trouve une confirmation inattendue vers la fin de la période néolithique dans le Sud Est de l'Arabie : la fouille d'une nécropole de tours funéraires²² révèle la pertinence de trois échelles sociales contrôlant la nécropole. En d'autres termes, certains espaces des vivants (en Syrie et en Anatolie), et certains espaces des morts (en Arabie), portent les traces d'une organisation sociale à trois échelons durant la période néolithique.

3.4. Partitions de l'Espace Physique et de l'Espace Social

L'ensemble de l'espace physique d'un village correspond à l'ensemble de l'espace social de sa population. Mais il y a plus qu'une simple correspondance tautologique. A Mureybet, Jerf el-Ahmar, Jaadet el-Mugharat, Tell 'Abr3, tous sites de Syrie sur le cours supérieur de l'Euphrate, les villages contiennent, à plusieurs niveaux de leur stratigraphie, de grands bâtiments circulaires (un seul par niveau). A moitié enfoncées dans le sol, ces constructions étaient sensiblement plus grandes que les autres bâtiments du village. Par conséquent, leur construction était au-delà des moyens des groupes nucléaires associés aux maisons. De plus, ces grandes constructions ne conservent pas de traces de vie quotidienne : ce n'étaient pas des maisons. La conjonction de tels caractères invite à y reconnaître des bâtiments communautaires. L'espace vide ménagé en leur centre, ainsi que les plateformes pleines disposées sur leur périphérie interne, invitent à y voir des lieux de réunion où les présents pouvaient se voir les uns les autres, et voir une activité dans l'espace central. Si cette interprétation est correcte, alors la communauté villageoise contrôlait non seulement le site du village entier, mais aussi le bâtiment communautaire.

Les opinions diffèrent à propos de savoir qui était admis dans le bâtiment circulaire communautaire, mais il y a des indications claires relatives au contrôle d'accès²³. Certains bâtiments communautaires portent les traces de destruction volontaire par le feu, à caractère rituel. Un tel soin pris lors de la fermeture d'un bâtiment marque le sens et l'importance que lui accordait la communauté. Ce qui équivaut à un acte énonciatif surdéterminant l'investissement sémantique de l'édifice.

A l'autre extrême des échelons de partition, nous trouvons un nombre de petits bâtiments, où des meules et des foyers attestent des activités alimentaires anciennes. Les opinions diffèrent à propos du nombre des habitants qui peuplaient de telles maisons, mais l'ensemble admet qu'il s'agit de maisons. A

22 O. Munoz, « La fabrique des ancêtres », *art. cit.*

23 D. Stordeur, *Le village de Jerf el Ahmar*, *op. cit.* D. Stordeur et al., « Les bâtiments communautaires de Jerf el-Ahmar et Mureybet Horizon PPNA », *Paléorient*, 26, 1, 2000. P. Butterlin et al., « Mais où sont les portes ? remarques sur les bâtiments communautaires du Proche-Orient néolithique », *Vous avez dit ethnoarchéologie ?*, Lyon, Maison de l'Orient et de la Méditerranée Jean Pouilloux, 2012.

Ayn al-Mallaha, les maisons étaient à moitié enfoncées dans la pente du site. A Jerf el-Ahmar, elles étaient entièrement construites au-dessus du sol. Alors que les maisons de Mallaha demeuraient grand ouvertes le long d'un grand diamètre, à Jerf el-Ahmar aucune baie de porte n'est identifiée dans les murs de pierre clôturant les maisons, conservés jusqu'à une hauteur de 80cm au-dessus du sol. Ou bien la baie d'entrée avait l'allure d'un hublot doté d'un seuil élevé qu'il fallait enjamber, ou bien l'accès se faisait par le toit, comme cela est attesté par des traces à Çatal höyük et à Ashikli höyük. Dans tous les cas, un petit nombre d'habitants (le groupe nucléaire) est assigné à la maison, mais les relations du groupe au reste de la communauté villageoise différaient largement si nous acceptons les indications des dispositions architecturales. Nous y reviendrons.

Entre l'échelle du village et l'échelle des habitations, Jerf el-Ahmar exhibe un réaménagement de la pente du site en terrasses horizontales. Stordeur affirme que les murs de soutènement en pierres sèches ont été construits avant l'érection des maisons²⁴. A un moment de son histoire, le village entier fut reconstruit. Pour cette opération, les terrasses furent consolidées et agrandies, et la maçonnerie du mur de soutènement est intimement liée à la maçonnerie des murs de certaines maisons : tout cela eut lieu en coordination. Les maisons regroupées sur une terrasse manifestent des caractéristiques similaires. Les foyers principaux de cuisson alimentaire n'étaient pas situés à l'intérieur des maisons mais dans les espaces découverts entre maisons, ce qui suggère que les repas étaient préparés et consommés dans des groupes plus grands que ceux des maisons, plus petits que celui du village. Ce qui indique une échelle intermédiaire, exprimée par des terrasses à Jerf el-Ahmar, réunissant les habitants d'un groupe de maisons.

Les sépultures sont manifestées aux trois échelles citées, en fonction du village et de la période considérée : certaines sépultures sont placées sous le sol des maisons, d'autres sous le sol d'espaces à ciel ouvert entre les maisons, d'autres encore sont regroupées dans des aires funéraires rapportées au village entier.

Dans un précédent essai, nous avons montré l'intérêt méthodologique de changer d'échelle au cours du processus d'interprétation archéologique²⁵. Dans les villages néolithiques, ce n'est pas une question de simple intérêt méthodologique, c'est une nécessité. La plus grande échelle qui comprend le village entier correspond à l'échelle discursive définie par Greimas pour l'analyse sémiotique. Dans le présent essai, nous n'examinerons pas l'échelle du territoire du village, en raison de la rareté des informations à ce sujet. Mais on peut rappeler qu'aucun village néolithique n'était ceint de murs séparant son intérieur de son extérieur. Plutôt, le village était identifié par la densité de ses bâtiments, et cela suffisait pour un laps de temps. Avec le passage des années, le village reconstruit sur les ruines de ses phases antérieures gagnait en altitude, ce qui le différenciait d'autant avec son environnement. Nous n'avons pas d'indications relatives à

24 D. Stordeur, *Le village de Jerf el Ahmar*, op. cit.

25 M. Hammad, « Morphologie et interprétation en archéologie » (2021), *Lire l'espace, étendre le domaine sémiotique*, op. cit.

un contrôle de l'accès des hommes au village. La fréquence des pentes et des croupes pour l'implantation des villages invite à conclure qu'ils évitaient les inondations : ils étaient installés *près* de cours d'eau ou de plans d'eau, mais l'eau n'était pas désirée *dans* le village. La pente et l'altitude étaient leurs réponses aux désordres de la nature²⁶.

3.5. *Topoi*, parcours syntaxique et contenu cumulatif

Toutes les zones du village, qu'elles fussent ceintes de murs, couvertes de toits, surélevées sur des plateformes ou à ciel ouvert, était des espaces (*topoi*) susceptibles d'accueillir de l'action²⁷. La circulation remplit un rôle nécessaire, permettant à un sujet de quitter un espace et d'en rejoindre un autre, définissant des parcours conditionnés par les configurations spatiales. Les jonctions successives d'un sujet avec une suite de *topoi* formant un parcours peut être décrite de manière formelle. Sur le plan de l'*Expression*, la série de jonctions décrivant le parcours satisfait la règle du tiers exclu définie par Aristote²⁸. Sur le plan du *Contenu*, la série correspondante ne satisfait pas ladite règle : le caractère inclusif de cette opération révèle l'effet cumulatif de la mémoire.

Nous ne développerons pas l'analyse des configurations spatiales. Plutôt, nous centrons l'attention sur la circulation d'un sujet entre des espaces objectivés (*topoi*) pour explorer la dynamique de la privatisation. Auparavant, une remarque est nécessaire. La partition de l'espace que nous avons décrite a mené vers une partition de l'espace social : aux trois échelles reconnues dans l'espace physique correspondent trois catégories de maîtres collectifs. Toutes les partitions n'aboutissent pas à cela. Une perspective analytique centrée sur la maîtrise de l'espace inscrite dans la matière a préparé l'analyse de la privatisation subséquente. Les fouilleurs partitionnent implicitement un site lorsqu'ils attribuent des valeurs sémantiques aux structures dégagées, les identifiant comme maisons, bâtiments communautaires, terrasses...

4. Privatisation précoce de l'espace au néolithique

4.1. Groupes sociaux contrôlant des unités spatiales

La partition de l'espace du village a identifié trois échelles de configurations de l'espace physique, la maîtrise de chaque partition étant attribuable à des groupes sociaux situés à trois échelles sociales.

A l'échelle inférieure, celle des maisons, les groupes nucléaires néolithiques (nous évitons l'utilisation du terme *famille* car il véhicule trop de caractères récents) remplissaient la fonction de reproduction : ils faisaient des enfants

26 Le mur massif dégagé à Jéricho est supposé défléchir les flux de crue soudaine.

27 M. Hammad, « Définition syntaxique du topos », *Sémiotiser l'espace, décrypter architecture et archéologie*, op. cit.

28 M. Hammad, « Les parcours, entre manifestations non-verbales et métalangage sémiotique », art. cit.

pour se reproduire. Les sépultures de nouveau-nés attestent à la fois la reproduction et la mortalité infantile. Cependant, une précaution est nécessaire : les premiers villages étaient relativement petits, et le nombre des villageois limité. Les démographes disent que de telles populations n'étaient pas capables de se reproduire dans la durée si elles restaient isolées. Elles avaient besoin de l'influx d'une population extérieure. Considérant que les villages perdurèrent pendant de longues périodes, leurs groupes sociaux étaient nécessairement ouverts à des membres venus de l'extérieur mais le mécanisme de ce flux échappe à l'examen archéologique. A Jerf el-Ahmar, Halula, Ashikli höyük, Çatal höyük, la fonction de reproduction était cachée derrière des murs aveugles, ce qui garantissait au groupe nucléaire un haut degré de privatisation, et par conséquent une certaine importance. Ce n'était pas le cas à Mallaha (voir *infra*).

A l'échelle médiane des terrasses du village de Jerf el-Ahmar (ou à l'échelle des blocs de maisons à Ashikli höyük et Çatal höyük) la préparation finale de la nourriture et sa consommation avaient lieu en plein air, là où la maîtrise est attribuable à un groupe qui réunit plusieurs groupes nucléaires. Cet espace relativement grand assurait une fonction de maintenance et de croissance, relevant d'une dimension économique de la société²⁹. Cette fonction était remplie dans des conditions plus publiques que celles des maisons.

A l'échelle supérieure, les bâtiments communautaires accueillaien des réunions et des activités politico-religieuses ouvertes à un grand nombre de personnes, mais probablement non ouvertes à tous les villageois : leur totalité n'y trouverait pas place. Le caractère clos de ces bâtiments et leur accès conditionnel posent la question de savoir qui y était admis, comment et quand. Ces questions restent sans réponse satisfaisante pour le moment. Le petit nombre de cas rappelés ici met en avant la question générale de la privatisation : qui était admis dans quel espace, pour faire quoi, et qui pouvait voir cela.

4.2. Le contrôle d'accès : cognitif et pragmatique

Avant de développer les détails du contrôle d'accès, une remarque est due pour le cas de Mallaha. Les maisons de ce site étaient en partie enfoncées dans le sol de la pente, un demi cercle entaillant les graviers de colluvion, un muret de pierres sèches stabilisait la pente supérieure. Des poteaux de bois portaient un toit qui s'arrêtait au diamètre du demi-cercle, là où aucun mur ne clôturait la maison. La limite entre l'intérieur et l'extérieur restait ouverte, marquée par un couple de poteaux et un foyer. Devant cette limite discontinue, une aire ouverte était préparée pour l'interaction entre le groupe de la maison et les groupes externes. En conséquence, les villageois qui passaient devant la maison avaient un accès visuel complet à ce qui advenait à l'intérieur. *Un accès visuel ouvert à toutes les maisons* de Mallaha assurait à la communauté villageoise un contrôle cognitif complet sur les activités, comme s'il n'y avait pas de maisons, comme si le groupe

29 G. Dumézil, *L'idéologie tripartite*, Paris, Latomus, 1958 ; E. Benveniste, *Le vocabulaire des institutions indo-européennes*, Paris, Minuit, 1969.

était encore mobile en plein air et non sédentarisé. Il est vrai que Mallaha est l'un des plus anciens villages du Néolithique précoce, et certaines manières de faire du Paléolithique pouvaient encore y régner. Mais il y a dans ce fait plus que de la diachronie et de l'évolution. La capacité de plein accès visuel constitue un mécanisme puissant d'égalisation : sous une surveillance (une pression sociale) continue, tous les villageois se comportaient de la même manière. En corrélation avec une telle société égalitaire, ceux qui essayaient d'accumuler du pouvoir pouvaient être amenés à abandonner leur tentative³⁰.

L'observation anthropologique du comportement non verbal permet l'étude sémantique des processus de privatisation de l'espace³¹. De tels résultats sont récents, mais les mécanismes syntaxiques qui en sont extraits sont susceptibles d'être moins dépendants du temps, ce qui permet de les extrapoler avec précaution aux époques antérieures. Les processus de privatisation se construisent sur le contrôle de deux types d'accès : *accès cognitif* (capacité de voir, ou conjonction cognitive) et *accès pragmatique* (capacité d'entrer dans un espace, ou conjonction physique). L'accès est négocié par le sujet entrant S1, il est accordé par le sujet S2 maître du dit espace. L'admission dans un espace est partielle et modulée : S2 maître d'un espace T accorde l'accès à une partie T1 de l'espace qu'il contrôle, conservant une autre partie T2 comme plus privée, à laquelle l'accès de S1 est habituellement refusé, sauf quelques exceptions significatives. Une telle modulation est mise au service des rituels de la *reconnaissance mutuelle* : les sujets S1 et S2 montrent leur acceptation de la maîtrise de l'autre sur une portion discrète de l'espace. La symétrie des positions (le sujet S1 a son propre espace privatisé ailleurs, où il est tenu d'admettre S2 de la même manière). L'acceptation contractuelle des droits de l'autre sur l'espace qu'on contrôle est implicitement inscrite dans les relations régulières : de telles conventions sont nécessairement présupposées par la longue vie des établissements humains — sans cela les villages auraient été détruits par les conflits.

Les maisons d'un village se ressemblent les unes aux autres, l'étroite similarité étant limitée au site d'un village. Un certain degré de contrôle social (ou de pression sociale) est présupposé par une telle similarité. Les premières maisons avaient des formes arrondies, étaient relativement petites (diamètre inférieur à 4m), et leur configuration interne était simple, limitée à un espace unique aux débuts du Néolithique. Des porches externes sont attestés à Halula et à Jerf el-Ahmar. Dans de telles configurations, nous sommes enclins à supposer que l'interaction S1-S2 de reconnaissance mutuelle par l'espace avait lieu *hors* des dites maisons, sur l'aire aménagée devant l'accès. A Çatal höyük, l'organisation de l'espace de la maison était différenciée en cellules et plateformes, avec une zone avant proche de l'entrée et une zone arrière éloignée, ce qui suggère que certains rites de reconnaissance spatiale étaient accomplis à l'intérieur, en particulier pour l'expression de la hiérarchie. Mais la terrasse sur le toit, où s'ou-

30 J. Woodburn, « Egalitarian societies », *Man*, 17, 3, 1982.

31 M. Hammad, « La privatisation de l'espace », *art. cit.*

vrait la baie d'accès, était l'espace où les négociations de la visite avaient lieu. De telles conjectures restent à vérifier par une étude plus serrée. Dans les maisons modernes d'aujourd'hui, surtout dans les maisons étendues, des stratégies plus élaborées sont développées : il y a une relation entre l'élaboration intérieure d'un bâtiment et les possibilités ordonnées de contrôles successifs de l'accès.

4.3. Les conditions d'accès sont inscrites dans des moyens matériels

Les restes de maisons néolithiques ne montrent pas trace de fenêtres, peut-être parce que la partie supérieure des murs s'est effondrée. Les baies d'entrée donnaient accès aux personnes, à la lumière et à l'air, avec l'éventuel froid. On ne connaît pas de battant de porte pour cette période, mais on peut supposer des nattes végétales suspendues (les fouilles ont retrouvé des traces de nattes dans les sépultures) assurant un obstacle visuel en travers de l'ouverture, ainsi qu'une fermeture mécanique souple. *A contrario*, les murs constituaient des obstacles à l'égard de tout arrivant éventuel. En d'autres termes, les murs agissaient comme des *sujets délégués*, élevés par le maître des lieux pour agir en son absence (par leur simple inertie). Les murs contrôlaient l'accès cognitif et pragmatique de sujets humains, comme ils contrôlaient l'accès matériel (soleil, air, pluie, froid) dans l'environnement naturel. En d'autres termes, la *privatisation était synchrétique*, contrôlant les acteurs humains et non humains. La matière construite (pierre, terre, bois...) était investie de modalités pour contrôler (autoriser, interdire, inviter) l'action externe. La première interprétation est que le groupe humain intérieur (maître des lieux) jouissait, derrière de tels écrans ou barrières, de la liberté d'exercer sa libre volonté. Après un deuxième examen, lesdits dispositifs apparaissent comme des *acteurs matériels manipulés* par le maître des lieux, qui délègue au mur une modalité qui décourage, alors qu'il délègue à la baie une modalité qui encourage, favorisant l'apparition d'un *comportement prédictible* des tiers qui s'approchent de la maison³². Le premier niveau discursif est assimilable à un énoncé non verbal, le second méta-niveau est assimilable à une énonciation qui surdétermine l'énoncé.

Bref, pour une logique de la privatisation, les maîtres de l'espace installent des dispositifs matériels destinés à *réguler la circulation des sujets externes*. Ils délèguent à la matière inerte des tâches qui auraient exigé, en leur absence, une action du maître des lieux. Deux niveaux d'action sont reconnaissables pour le sujet-maître, direct et indirect. Pour la période néolithique, *aucun individu maître de l'espace n'est identifiable : seuls des groupes*, de différentes tailles, sont mis en relation avec les espaces. Les échelles des groupes sujet définissent les échelles de la privatisation. L'identité, comme la privatisation, reste collective.

32 M. Hammad, « L'architecture du thé », *art. cit.*

4.4. Les différences de niveau du sol ont l'effet de limites matérielles

Les murs de clôture ne sont pas les seuls moyens de définir l'espace privatisé : les données archéologiques attestent la présence d'autres moyens. Jerf el-Ahmar manifeste des espaces de plein air disposés entre les maisons, pourvus de grands foyers et d'objets attestant l'utilisation de ces espaces pour la consommation alimentaire en commun. Ces espaces sont en partie définis par les murs des maisons groupées tout autour. La clôture est discontinue, il n'y a pas de toit. En aval de la pente, un mur de soutènement transforme le site incliné en terrain plat doté d'un bord abrupt : c'est une terrasse. Le bord de la terrasse marque une limite pour l'espace d'échelle médiane qui présuppose un groupe disposant de la maîtrise sur ledit espace.

Les terrasses sont reconnues en plein air. Dans un espace couvert, les dispositifs comparables sont appelés plateformes. De tels dispositifs, placés sur une aire ou plaqués contre des murs, sont définis par la hauteur relative de leur sol (plus élevé que leur voisinage) et par le bord abrupt qui les délimite. Les plateformes autorisent la réarticulation d'un volume sans y construire des murs qui l'auraient encombré tout en limitant la vue. Dès lors, des sous-espaces sont distingués par la différence de hauteur du sol. Ces dispositifs ne gênent pas l'accès pragmatique et préservent l'accès cognitif. La différence de hauteur est investie de sens, la position physiquement plus élevée étant considérée comme supérieure dans l'espace social : la (les) personne(s) assise(s) sur la plateforme est (sont) supérieur(s) à la personne(s) assise(s) sur le sol inférieur. L'anthropologie des populations asiatiques montre que la hauteur de l'œil des personnes est investie de sens : les personnes inférieures sont tenues de garder leurs yeux plus bas que ceux des personnes supérieures. Les plateformes évitent les positions conflictuelles. Bref, les plateformes présupposent l'existence d'une *catégorie de sujets supérieurs* dans l'espace social. Alors que nous n'avons pas de preuve archéologique de cela, le cas de Çatal höyük en donne une preuve indirecte : les plateformes intérieures aux maisons recevaient des sépultures qui restaient sous le sol des espaces de vie. Quelques plateformes étaient régulièrement réouvertes pour de nouvelles sépultures, leur hauteur était rehaussée en conséquence, leur surface était regarnie d'enduit. Lorsqu'une maison était rituellement fermée par le feu, ces plateformes étaient nettoyées par balayage avant qu'on ne mette le feu à l'ensemble³³.

4.5. La privatisation et la délégation du contrôle à des moyens matériels

Ayant pour principal objet la circulation des sujets entre les espaces, les processus de privatisation délèguent à des moyens matériels quelques composants de

33 I. Hodder, *Çatalhöyük. The leopard's tale*, op. cit.

la compétence du sujet pour le contrôle des mouvements de l'anti-sujet³⁴. Les murs, les baies, les terrasses, les plateformes sont des exemples de dispositifs matériels investis de *valeurs modales* (proscription, prescription, invitation, capacité...) conditionnant l'action future de tiers. Ces effets de sens étaient interprétés par les usagers, et mis en application par l'acceptation de tous au sein de la communauté. Ces résultats, qui ont émergé dans nos publications de 1986, sont cohérents avec les analyses de Ian Hodder³⁵.

Avec la sédentarisation, les hommes ont délégué à la matière inerte une part des tâches de contrôle qu'ils accomplissaient dans l'espace. La concentration dans des villages favorisait une interaction régulière entre villageois, les maisons communautaires favorisaient les réunions d'une part décisionnelle d'entre eux. De petites maisons favorisaient l'interaction en sous-groupes, avec moins de questions à résoudre. La commensalité de plein air favorisait le regroupement d'une part médiane des habitants du village. Bref, *la sédentarisation mettait l'espace et les objets au service du groupe social*, élargissant ce dernier pour y intégrer des éléments non humains. Dans ce cadre de privatisation, ni la terre ni l'architecture ni les objets n'étaient qualifiés comme propriété. C'étaient des objets mis en usage, investis de sens, mais pas encore de la propriété. Plus d'analyse est nécessaire pour rendre compte de ceci.

5. Durée, succession et continuité des unités d'espace

5.1. Durativité, itérativité, continuité

La durée est la qualité majeure des établissements humains qui arrêtaient localement la mobilité antérieure. En lieu et place des campements temporaires, des bâtiments inertes stabilisèrent l'habitat. Notre analyse de la privatisation de l'espace opérait jusqu'à présent dans le cadre d'une perspective synchronique, privilégiant l'examen d'un état de choses donné, où la partition mettait en évidence des divisions horizontales attribuables à un certain nombre de maîtres des lieux. En contraposition, la considération d'un temps duratif instaure une autre perspective où l'itération des reconstructions produit un effet de continuité, visible dans la superposition verticale des strates archéologiques attribuées à un même maître. L'accumulation durative de la maîtrise de l'espace mène, dans la vision traditionnelle des choses, vers la possession et la propriété. Concentrons notre intérêt sur l'expression spatiale de la durée, pour considérer la propriété plus tard.

5.2. Durée des choses et durée des groupes

La construction d'un village équivaut à un investissement lourd en termes de ressources, d'effort, de temps, de transport de matériaux et d'érection. Un tel inves-

34 Pour tous les méta-termes sémiotiques, cf. A.J. Greimas et J. Courtés, *Sémiotique. Dictionnaire*, op. cit.

35 I. Hodder, *The Domestication of Europe*, Oxford, Blackwell, 1990.

tissement avait un rendement différé dans le temps, car ses bénéfices immédiats étaient douteux, surtout du fait que les villageois restaient des chasseurs-cueilleurs exposés aux aléas des variations saisonnières de plantes et d'animaux non domestiqués. Dans de telles conditions, *le rendement différé principal aurait été au niveau humain* : nous supposons que la sédentarisation visait à assurer de meilleures conditions d'interaction sociale, et une meilleure reproduction pour le groupe. En d'autres termes, la sédentarité aurait assuré une plus longue durée d'existence pour le groupe. La durée de l'espace physique servait implicitement le projet d'une durée de l'espace social.

La sédentarisation introduisit des nouveautés qui pouvaient prétendre à la continuité dans le temps, c'est-à-dire à une forme physique de pérennité, sinon d'immortalité, déléguée aux choses. Les individus sont mortels et transitoires, alors que les groupes peuvent persévérer dans leur existence si leur renouvellement par de nouvelles naissances ne remet pas en cause l'identité du groupe. Les groupes mobiles pouvaient prétendre à cette forme d'immortalité avant de se sédentariser (les tribus nomades sont des entités immortelles), mais la sédentarisation permet de *projeter dans l'espace physique une expression visible d'un désir de durée*. Autrement dit, il y a un caractère *réflexif* dans l'opération de construction d'un village : en projetant une image visible d'un projet duratif, le groupe s'encourage à persévérer dans son existence. Un tel mécanisme présuppose une *semiosis* reliant les hommes à l'espace.

5.3. Renouvellement, superposition et continuité

Déjà à Mallaha (dixième millénaire), la reconstruction d'une maison tendait à se faire à l'exact emplacement d'une maison antérieure. Un nouveau mur de soutènement consolidait l'ancien soutènement qui retenait les graviers de la pente supérieure³⁶. A la période natoufienne de la cave de Dederiyeh³⁷, six structures se sont superposées sur le même emplacement (une maison et cinq reconstructions). Ce mécanisme ressemble, à l'échelle d'une maison, aux reconstructions successives des villages formant un monticule ou un tell. La différence est que les constructeurs du natoufien ne superposaient pas des niveaux de maisons, ils inséraient une maison à l'intérieur d'une autre, comme des poupées russes. À des époques ultérieures, la superposition remplaça l'insertion. Les deux opérations expriment, de manière non verbale, l'importance d'une localisation donnée, une place précise dans l'espace, dont l'identité assure l'identité de la structure reconstruite. Toutes les strates d'un site donné forment un seul village, toutes les structures reconstruites sur un même emplacement forment une seule maison. *L'identité de l'emplacement transforme l'itération, la superposition et l'insertion en un bâtiment unique, projetant la continuité de l'existence d'un objet sur la discontinuité d'une collection de choses*. La continuité est un effet de sens qui intègre un

36 Fr. Valla, *L'homme et l'habitat*, op. cit.

37 Y. Nishiaki, « Northern Natufian at the Dederiyeh Cave, Northwest Syria », ARWA lecture, 2022.

phénomène cumulatif sur le plan du Contenu, alors que le plan de l'Expression conserve des propriétés non cumulatives³⁸.

Le vocabulaire dont nous nous servons ne dispose pas d'un terme spécial pour désigner une maison cumulative qui a été reconstruite un certain nombre de fois sur le même emplacement, durant des siècles — au moins trois siècles à Çatal höyük (cf. B.S. Düring). Nous proposons le néologisme de *cumulmaison*, si c'est acceptable.

La reconstruction d'une maison est un renouvellement, mais tous les renouvellements ne sont pas des reconstructions. Les villageois du Néolithique avaient coutume de refaire fréquemment les enduits de leurs sols et de leurs murs, soit à l'aide de terre soit à l'aide de chaux. La ré-enduction répétée des maisons³⁹ était entreprise à des occasions spéciales, renouvelant leur apparence. C'étaient des renouvellements rapides et peu onéreux qui préservaient la forme de la maison et son identité. Les motifs de renouvellement peuvent varier, mais le souci de préserver l'identité est constant. Les opérations de reconstruction sont des transformations plus lourdes qui peuvent affecter la forme d'une maison de diverses manières. Lorsque la maison antérieure est remplie de remblais, et que de nouveaux murs sont construits au-dessus des anciens murs, conservant le plan (distribution) de la maison, nous pouvons y voir un projet volontaire de reproduire l'identité de la maison. A Jerf el-Ahmar, des maisons construites au-dessus du sol ont été reconstruites au même emplacement, mur sur mur⁴⁰. En une circonstance au moins, la totalité du village de Jerf el-Ahmar a été reconstruite, avec ses terrasses régularisant la pente, avec ses maisons aux mêmes emplacements. B. Düring a démontré qu'à Ashikli höyük et à Çatal höyük certaines maisons ont été reconstruites six fois, à six niveaux, chaque niveau attestant un nombre élevé de renouvellement des enduits⁴¹. En ces deux sites anatoliens, la reconstruction affectait des blocs entiers de maisons, préservant la distribution de maisons adjacentes accolées. Un souci de la continuité et de l'invariabilité est repérable ici. Les mathématiciens ont un nom pour les transformations qui maintiennent l'identité d'un élément : ils les appellent *transformations identiques*. La répétition de l'opération dans le temps et dans l'espace manifeste une cyclicité qui appelle une interprétation, mais nous garderons notre attention sur les relations entre les hommes et l'espace.

Une autre perspective peut être projetée en partant de prémisses techniques : les nouveaux murs gagnent en stabilité statique lorsqu'ils sont construits sur les restes d'anciens murs qui remplissent le rôle de fondations. Si nous admettons que la continuité technique peut être une raison pour la procédure, il n'en resterait pas moins que les constructeurs acceptent, dans cette procédure, de

38 M. Hammad, « Les parcours, entre manifestations non-verbales et métalangage sémiotique », *art. cit.*

39 N. Boivin, « Life rhythms and floor sequences : excavating time in Rajasthan and Neolithic Çatalhöyük », *World Archaeology*, 31, 3, 2000.

40 D. Stordeur, *Le village de Jerf el Ahmar*, *op. cit.*

41 B. Düring, « The articulation of houses at Neolithic Çatalhöyük, Turkey », PhD thesis, 2007, <https://www.researchgate.net/publications/285690872>.

reproduire la distribution antérieure, *avec ses contraintes modales* inscrites dans sa forme et dans sa matière. En d'autres termes, ils acceptent une forme de vie conditionnelle, une sorte d'héritage formel transmis par une génération antérieure. S'il ne s'agit pas d'héritage d'une propriété physique, il s'agit d'un *héritage immatériel*.

Les bâtiments communautaires aussi ont été reconstruits à l'intérieur des restes de bâtiments communautaires antérieurs (Jerf el-Ahmar, Mureybet, Tell 'Abr3). Ce qui veut dire que la procédure n'était pas limitée aux maisons attribuables à des groupes nucléaires mais qu'elle était étendue à des bâtiments attribués à la communauté entière à l'échelle du village. La reconstruction à l'identique de terrasses à Jerf el-Ahmar et de blocs de maisons adjacentes à Çatal höyük montre que la procédure était applicable à l'échelle médiane de la partition du village. Autrement dit, elle était généralisée à toutes les échelles de la partition villageoise.

La pratique de reconstruire sur les restes exacts de bâtiments antérieurs dura plus d'un millénaire, presque deux millénaires sur certains sites néolithiques. Elle s'arrêta vers 6000 avant l'ère commune, à un moment où on voit des changements dans l'outillage lithique, dans les céramiques et les peintures murales, le tout accompagné par une dispersion des villages en hameaux plus réduits. Cela coïncide avec l'occurrence de scellements d'argile à Tell Sabi Abyad, une pratique interprétable comme preuve d'existence de la propriété sur des objets meubles. Mais c'est une autre histoire.

Une remarque de prudence est due : la continuité de structures architecturales à travers des strates archéologiques n'est pas une donnée sur laquelle on peut travailler avec une sécurité totale. C'est plutôt un résultat construit, restitué par des fouilleurs à l'aide d'analyses de matériel, de plans et de sections à travers les couches. *La continuité est un contenu, une qualité projetée sur des objets matériels structurels attribués aux villageois du Néolithique*. Elle peut être soumise à des vérifications et validations. Entretemps, nous la mettons à l'œuvre pour vérifier ses conséquences potentielles.

6. Continuité sociale et circulation de la propriété dans l'espace social

Pour les archéologues, l'existence des habitants des villages néolithiques est inférée de celle des restes des villages : des groupes de personnes sont présumés par les espaces construits, les groupes étant projetés dans le rôle actantiel du sujet, les espaces étant projetés dans le rôle actantiel d'objet⁴². L'examen des relations entre hommes et espace démarre à partir de cette conception initiale.

L'analyse de la privatisation de l'espace est élaborée sur les conditions de circulation des sujets entre les objets spatiaux. Mais une circulation symétrique est possible : celle d'objets entre sujets⁴³. En anthropologie, une telle circulation

42 A.J. Greimas et J. Courtés, *Sémiotique. Dictionnaire, op. cit.*

43 M. Hammad, « Les parcours... », *art. cit.*

est appelée échange de dons⁴⁴ ; en économie, elle est dite propriété et négoce. Il est à remarquer que les variétés de circulation anthropologique et économique ne présentent pas les mêmes qualités formelles. En privatisation, les jonctions s'apparentent à l'échange symbolique des cadeaux observé en anthropologie ; en propriété de l'espace, elles s'apparentent au commerce et au négoce des denrées. Dans les villages néolithiques, les jonctions entre les hommes et l'espace suivaient un mode particulier, restitué ci-dessous en termes syntaxiques.

6.1. L'espace social, sa partition et ses groupes

En architecture, nous voyons des configurations de formes chargées de modalités sémantiques qui déterminent l'action, déléguées par leurs constructeurs pour remplacer des personnes dans la régulation des relations avec d'autres personnes⁴⁵. Ces configurations présupposent des groupes d'utilisateurs. Même si les groupes étaient composés de personnes, nous n'avons pas de données archéologiques pour les individualiser. En conséquence, de tels groupes sont des *groupes intégraux*, conçus comme des *entités collectives* et non comme des assemblages de parties⁴⁶. Les seuls individus identifiés dans l'archéologie non verbale sont des morts dont les squelettes sont trouvés dans des sépultures individuelles, même si les morts sont parfois trouvés groupés dans des espaces funéraires collectifs. Dans tous les cas, les sépultures dégagées dans les villages nous rappellent que les morts étaient membres de la population vivant dans la localité considérée. La partition de l'espace du village mène vers l'identification de petits groupes enchâssés dans des groupes plus étendus, formant une partition de l'espace social, dont les articulations sont parallèles à la forme de la division de l'espace : les deux partitions (physique, sociale) sont homomorphes. Leur parallélisme statique ne contredit pas la circulation dynamique des hommes dans l'espace physique, ni la circulation de *topoi* (portions discrètes d'espace susceptibles de jouer un rôle syntaxique⁴⁷) dans l'espace social.

Afin de rendre les choses claires par l'exemple, les maisons néolithiques de Jerf el-Ahmar, Çatal höyük ou Tell Sabi Abyad présupposent des *groupes habitants* dotés d'*identités collectives* compactes : nous n'avons aucune idée relative au nombre de leurs membres, ni à propos de leurs relations de parenté ou de genre. La ressemblance des maisons dans un village présuppose la ressemblance des groupes nucléaires, dont les membres ne sont pas séparables en individus : ils forment des groupes intégraux. Ce n'est que plus tard en histoire que *l'écriture permet une description partitive des groupes*, de compter des individus dans les maisons, d'identifier une structure familiale, de mettre des noms sur

44 M. Mauss, *The Gift. The form and reason of exchange in archaic societies*, Londres, Routledge, 1954.

45 M. Hammad, « L'expression spatiale de l'énonciation », « L'architecture du thé », « La privatisation de l'espace », in *Lire l'espace, comprendre l'architecture*, op. cit.

46 A.J. Greimas, « Analyse sémiotique d'un discours juridique », art. cit.

47 M. Hammad, « Définition syntaxique du topos », art. cit.

les personnes. Tant que nous sommes limités à des données non verbales, les groupes nucléaires et les groupes villageois restent des groupes intégraux. Mais nous pouvons inférer à partir de formes non verbales que les groupes nucléaires vivant dans les maisons (forme archaïque de ce qui sera connu sous le nom de famille) disposaient d'une privatisation cognitive et pragmatique derrière leur mur de clôture, leur assurant la possibilité de contrôler la reproduction et la parenté. Ceci suggère que les liens de parenté et le lignage étaient déjà importants dans l'espace social, sans plus de détail.

Autrement dit, l'archéologie réfère les groupes sédentaires à des espaces construits, et les définit comme des *classes d'équivalence*, non comme des personnes différentes. Cette perspective est opposable à la description de groupes mobiles qui disposaient d'une identité propre et ne dépendaient pas de l'espace : il n'y a aucun moyen archéologique pour partitionner leur groupe en sous-groupes. *En l'absence d'écriture, c'est la partition de l'espace sédentaire qui induit l'hypothèse d'une société partitionnée.* Les relations de parenté peuvent être présentes dans les deux formes de société, mobile et/ou sédentaire⁴⁸, mais, sans information verbale, nous n'avons aucun moyen de les décrire avec précision. La meilleure approximation que nous ayons est celle de la partition spatiale des villages.

Néanmoins, la longue association par proximité entre les groupes sociaux et les espaces construits permet d'étendre cette perspective, projetée par l'analyste, aux villageois néolithiques mêmes : il est probable qu'ils identifiaient leurs groupes en référence à leurs espaces de sédentarité. En d'autres termes, c'étaient les gens de tel ou tel lieu. Une telle manière a perduré et se trouve verbalement attestée à partir de l'Âge du Bronze.

6.2. Les morts font partie de l'espace social, leur présence prouve la continuité

Si les zones funéraires établirent les morts en un lieu avant que les vivants ne se sédentarisent à leur tour, alors les sépultures jouèrent un rôle majeur dans la formation des villages. Le soin accordé aux sépultures, les rites de sépulture secondaire et les rites de têtes surmodelées⁴⁹ prouvent que la mort n'était pas équivalente à une disparition totale : c'était plutôt un *autre mode d'existence*. D'une certaine manière, une sépulture était un espace privatisé alloué à la (les) personne(s) qui y était déposée(s). Les installations funéraires ne sont pas explicites à propos des actions passées des morts, ni à propos de leur action potentielle en leur état de mort. Durant les débuts du Néolithique, les sépultures n'étaient pas associées à des maisons des vivants, elles étaient plutôt associées au village entier (soit à sa périphérie, soit dans des maisons abandonnées). A partir de telles expressions spatiales, nous ne pouvons pas inférer que les morts appartenaient à tel ou tel groupe nucléaire, nous déduisons qu'ils appartenaient au village en

48 L.H. Morgan, *Ancient Society*, Chicago, Charles Kerr, 1877.

49 Nous ne développons pas l'analyse des rites funéraires : ils sont complexes et méritent une étude à part.

tant que totalité. L'association entre des sépultures et des maisons particulières apparaît plus tard, à tell Halula, à Jerf el-Ahmar et à Çatal höyük...⁵⁰.

Tell Halula, en Syrie, fournit les plus anciennes sépultures connues creusées sous le sol de maisons habitées⁵¹, dans la zone d'entrée entre un porche extérieur et la chambre commune intérieure. Alors que les morts étaient rendus invisibles dans le sol, des traces rondes à la surface du sol marquaient la présence de fosses individuelles. De telles traces étaient ultérieurement rendues invisibles par l'application d'un enduit. Après l'utilisation d'une maison par trois générations environ, les maisons de Halula étaient détruites, leur espace était rempli de remblais, et de nouvelles maisons étaient construites exactement au-dessus. De nouvelles sépultures étaient à leur tour creusées dans le nouveau remblai. Ainsi, les vivants et les morts partageaient le même espace, superposés en couches successives. Les morts étaient à l'intérieur de la maison, mais placés à une certaine distance verticale. Non pas sous la zone du sommeil, mais sous la zone de transition accessible aux visiteurs. Dans leurs couches successives de fosses creusées dans des remblais, les morts restaient statiques pendant que les vivants ajoutaient des strates verticales.

Çatal höyük, en Anatolie, offre, à une date ultérieure, une image plus complexe. Les maisons avaient une salle principale et des cellules secondaires, on n'y entrait pas à travers une baie ouverte dans un mur mais à travers une ouverture ménagée dans le plafond. Les fosses de sépulture n'étaient pas creusées dans la zone d'entrée accessible aux visiteurs mais plus profondément dans la maison, loin de l'entrée⁵². Une plateforme enduite était construite au-dessus de la sépulture. De nouvelles sépultures étaient creusées dans une plateforme existante, puis la plateforme était surélevée et enduite à nouveau. Sans marques visibles indiquant la place d'une fosse de sépulture, les nouvelles fosses recoupaient souvent des fosses antérieures, perturbant les ossements qui y étaient disposés⁵³. Quelques plateformes attiraient plus de sépultures que d'autres, et certaines maisons accueillait plus de sépultures que le nombre probable de leurs habitants. Ces maisons, dont la durée de vie était supérieure à celle des autres maisons, ont été baptisées « maisons à histoire » par les fouilleurs⁵⁴ qui les mettent en relation avec le concept de « Maison » proposé par Claude Lévi-Strauss, où les relations de parenté sont ancrées dans des possessions de terres⁵⁵.

50 D. Stordeur et R. Khawam, « Les crânes surmodelés de Tell Aswad (PPNB, Syrie). Premier regard sur l'ensemble, premières réflexions », *SYRIA*, 84, 2007.

51 E. Guerrero et al., « Seated memory : new insights into Near East Neolithic mortuary variability from Tell Halula, Syria », *Wenner-Gren Foundation for Anthropological Research*, DOI 10.1086/598211, 2009 ; I. Kuijt et al. « The changing Neolithic household : household autonomy and social segmentation, Tell Halula, Syria », *Journal of Anthropological Archaeology*, 30, 2011.

52 I. Hodder, *Çatalhöyük. The leopard's tale*, op. cit.

53 S.D. Haddow et al., « A tale of two platforms : commingled remains and the life-course of houses at Neolithic Çatalhöyük », in D. Osterholtz (éd.), *Theoretical approaches to analysis and interpretation of commingled human remains*, Berne, Springer, 2016 ; C.E. Skipper et al., « Thermal alterations to human remains in Çatalhöyük », *Near Eastern Archaeology*, 83, 2, 2020.

54 I. Hodder, *Çatalhöyük...*, op. cit.

55 Cl. Lévi-Strauss, « Histoire et ethnologie », *Annales*, 6, 1983.

L'interprétation de telles pratiques funéraires est encore discutée, mais tous les interprètes s'accordent à admettre que de telles actions dans l'espace signifiaient que les vivants et les morts appartenaient à un seul groupe dont l'identité surdéterminait l'identité de ses membres individuels. Les têtes séparées de leur squelette⁵⁶ et les têtes surmodelées trouvées dans des maisons ou des zones funéraires⁵⁷ peuvent suggérer des personnes choisies pour leurs caractéristiques personnelles, mais les études anthropologiques des élaborations d'ancêtres appellent à la prudence : les figures d'ancêtres peuvent concentrer des qualités idéologiques, sans refléter des personnes ayant existé⁵⁸.

Considérant que la privatisation des maisons suggère la reproduction de groupes nucléaires avec le souci d'une progéniture future, et considérant que l'inclusion et la superposition des sépultures dans les maisons ou les villages indique une solide relation avec les générations antérieures, nous pouvons conclure que *l'espace social d'un village s'étendait au-delà des villageois qui y vivaient à un moment donné*. L'espace social projetait des membres dans le futur et gardait la trace de membres passés. Cette conception perdure dans le temps, avec l'effet de sens que *les groupes sociaux possèdent une continuité dans le temps*. Il n'y a pas d'indication de lignages personnels, mais des lignages de groupe. Ceci n'est pas loin des concepts de tribu ou de clan : de telles entités sont proches de ce qui sera connu plus tard sous le vocable de « *personne morale* » en français, ou « *corporate group* » en anglais⁵⁹.

6.3. Durativité des jonctions, privatisation, propriété

La durativité et la continuité caractérisent la conception d'entités manifestées à la fois dans l'espace physique (villages et maisons) et dans l'espace social (groupe villageois, groupes nucléaires). Il s'agit d'acteurs remplissant les rôles actantiels d'Objet et de Sujet. Il en découle que la conjonction (S,O) possède des qualités de durée et de continuité. Autrement dit, les groupes sociaux néolithiques jouissaient d'une maîtrise du sol longue et continue à diverses échelles. Les unités d'espace tendaient à conserver leur forme, étant renouvelées et/ou reconstruites sur la même place ; les groupes sociaux se renouvelaient par reproduction et restaient à la même place.

Les traditions juridiques écrites (latin à l'Ouest, arabe en pays d'Islam) partagent l'idée qu'une possession longue et ininterrompue du sol le transforme en propriété. Cette conception est présumée par les archéologues qui écrivent au sujet de la propriété à l'époque néolithique (en particulier, la notion de « Maison » proposée par Lévi-Strauss présume propriété et héritage). Rien ne prouve que

56 I. Hodder, *Çatalhöyük*, *op. cit.*

57 D. Stordeur et R. Khawam, « Les crânes surmodelés de Tell Aswad », *art. cit.*

58 A. Porter, « The dynamics of death : ancestors, pastoralism and the origins of a third-millennium city in Syria », *Bulletin of the American Schools of Oriental Research*, 325, 2002.

59 E. Kantorowicz, *The king's two bodies. A study in medieval political theology*, Princeton, Princeton University Press, 1957.

cette notion ait émergé à la période néolithique, mais c'est une possibilité qu'on peut inférer des multiples manifestations de durativité et de continuité.

Durativité et continuité sont des *aspects* régissant la conjonction. Autrement dit, ils sont métalinguistiques par rapport à la jonction, comme les *modalités* sont des valeurs métalinguistiques régissant l'action. Ici, ce n'est pas l'action qui est déterminée, mais des états discursifs. Aspects et modalités relèvent d'un type logique⁶⁰ qui régule un niveau discursif exprimé par des moyens non verbaux. Un tel méta-niveau est régulièrement obtenu par l'interprétation sémiotique de l'archéologie⁶¹. Une conjonction durative et continue surdétermine l'espace comme *espace de tel groupe*. Leurs identités sont mutuellement dépendantes.

Cette perspective ne spécifie pas de début, ni de fin, pour la conjonction, comme si elle était atemporelle ou omni-temporelle, s'étendant des temps initiaux jusqu'à des temps indéfinis. Ceci ne correspond pas à la vision moderne de la propriété, cette dernière manifestant un caractère dynamique. En termes syntaxiques, la propriété a un début (acquisition par achat ou par héritage) et une fin (transfert par vente ou par héritage, violence ou vol). Les deux opérations (acquisition, cession) doivent être validées par une autorité qui formalise la reconnaissance collective des droits de propriété (rois par le passé, registre du cadastre aujourd'hui). En conséquence, même si la situation des groupes néolithiques dans l'espace est voisine de la propriété, ce n'est pas de la propriété au sens moderne du terme : elle doit être examinée de plus près.

Une autre différence par rapport au sens moderne de propriété est l'exclusivité de la privatisation. La période néolithique manifeste la privatisation de l'espace à différentes échelles, la déterminant par des modalités de l'action, en particulier par des conditions cognitives et pragmatiques d'accès. Mais rien dans l'expression non verbale ne signale le caractère exclusif d'une telle privatisation. Tous les sujets étaient des groupes collectifs, avec quelque indétermination dans leur identification. Il en découle que l'exclusivité n'est pas exprimée, et cette situation prévalut jusqu'à l'invention de l'écriture : le contenu « *accès interdit* » véhiculé par un mur de clôture ne spécifie pas *qui* était autorisé à accéder ou *qui* n'était pas autorisé à aller au-delà.

Ceci étant dit, l'archéologie manifeste des cas singuliers de fin de propriété. L'abandon peut être inclus dans cette classe : certains sites sont abandonnés pour de longues périodes de temps (les gens s'en vont, pour différentes raisons : famine, maladie, guerre...) permettant la formation sur le site de couches détritiques (soit des murs écroulés, soit des colluvions éoliens). L'abandon peut advenir à l'échelle de la maison. La réoccupation après abandon ajoute des couches qui signalent l'arrivée d'un nouveau maître pour l'espace considéré, en d'autres termes une *rupture de continuité* dans l'espace social.

60 B. Russell, *An inquiry into meaning and truth*, Londres, Allen & Unwin, 1966.

61 M. Hammad, « Morphologie et interprétation en archéologie », *art. cit.*

Des cas plus complexes sont manifestés par la destruction volontaire de maisons par le feu⁶². Les fouilleurs ont qualifié ces actions de rituelles, et nous sommes en accord avec cela. Mais la qualification de rituel est trop générale, elle interprète la forme énonciative de l'acte sans s'intéresser à sa valeur énoncive. Une perspective spatiale centrée sur la privatisation et la propriété offre une solution : la destruction volontaire par le feu était accomplie par un sujet (groupe collectif) qui mettait fin à la conjonction d'un groupe donné avec un espace donné. La conjonction passée, longue et continue, aurait été perçue comme très forte, et seul un feu rituel aurait été capable de la rompre, de défaire ce qui avait été si intimement lié. Ceci reste une hypothèse, qui doit être confrontée aux données.

Les deux cas de figure mentionnés sont des manifestations polémiques et non contractuelles pour une solution de continuité. Ils affirment *une rupture de continuité dans l'espace physique pour signifier une rupture de continuité de la conjonction entre un maître et un espace*. Peut-être une rupture dans l'espace social. En opposition, la propriété ordinaire se termine aujourd'hui par des formes contractuelles, telles que la cession (donation, vente) ou le transfert (héritage).

6.4. Les unités de l'espace physique peuvent être repérées en référence à l'espace social

La privatisation de l'espace est exprimée par un déploiement de conditions modales régulant la circulation de sujets sociaux parmi des unités d'espace (*topoi*). Dans une telle perspective, les unités d'espace servent de *référentiel* au mouvement des hommes et à leurs jonctions (S,O). Le terme référentiel est utilisé ici à la manière des mathématiciens et des physiciens, c'est-à-dire comme moyen conventionnel pour situer (localiser) un mouvement dans l'espace. Mais la symétrie de la conjonction (S,O) entre sujet et objet autorise à renverser la perspective pour *référencer les topoi dans l'espace social*. C'est ce que nous faisons lorsque nous disons que M. X a vendu la maison Y à M. Z : la maison circule entre les personnes. On pourrait objecter que la maison reste sur place. Mais le commerce est un processus général qui fait circuler les biens entre les gens, et la propriété foncière est intégrée dans une telle perspective : même si les maisons ne bougent pas dans le plan de l'Expression, elles bougent sur le plan du Contenu. Ce qui bouge, ce sont les droits d'accès et d'utilisation de ladite maison, c'est à dire les modalités de privatisation. Lorsqu'on prend du recul pour considérer ce fait, on se rend compte que la privatisation est logiquement présupposée par la vente de la propriété foncière.

Dans un référentiel identifié avec l'espace social, nous pouvons tenter une description formelle de la propriété pour dresser une image précise de ce qui advint durant la période néolithique. Une remarque avant cela. Aujourd'hui, le transfert par héritage fait souvent bouger la propriété foncière le long de lignes

62 M. Verhoeven, « Death, fire and abandonment. Ritual practice at late Neolithic Tell Sabi Abyad », *Archaeological Dialogues*, 71, 2000 ; S.D. Haddow et al., « A tale of two platforms », *art. cit.* ; C.E. Skipper, et al., « Thermal alterations », *art. cit.*

de parenté, des membres d'une génération donnée aux membres de la génération suivante⁶³. À la période néolithique, nous n'avons pas d'indications de générations. L'idée de génération est implicite dans les groupes de « rites de passage » évoqués par van Gennep⁶⁴ et projetés dans le passé, mais nous n'avons pas de trace matérielle de telles pratiques à la période néolithique. Les sépultures ne donnent pas d'indications relatives aux générations. La situation du savoir peut changer avec la généralisation des analyses ADN et les datations au Carbone 14, mais nous ne sommes pas encore là. Nous n'avons pas non plus de traces de lignages. Lorsque les archéologues parlent de propriété sans plus de précaution, ils font usage d'approximations floues.

6.5. Développement syntaxique de la Propriété

En langue française, *propriété* désigne soit des objets (par exemple des biens fonciers, des meubles) appartenant à quelqu'un, soit un attribut qualifiant quelque chose. Ici, nous nous occupons du premier usage du terme. En archéologie, lorsqu'une perspective anthropologique est projetée, l'usage de la notion de propriété n'est lié à aucune langue en particulier. Ce qui est signifié, c'est une sorte de relation entre des personnes et des objets dans des sociétés du passé, dont nous ignorons le langage. Nous sommes réduits à utiliser une langue contemporaine, avec le risque d'impliquer des notions qui n'avaient pas cours dans le passé. Pour éviter les malentendus, la meilleure solution est d'utiliser un développement syntaxique de la notion en question.

L'usage fréquent du syntagme « propriété privée » signale que la privatisation est associée avec la propriété. En fait, la privatisation est présupposée par la propriété, car elle régule les accès cognitif et pragmatique du sujet à l'objet qualifié de propriété. Lorsqu'il y a propriété, il y a privatisation, même lorsque le propriétaire est une collectivité. Mais nous pouvons observer des manifestations de privatisation sans propriété dans les cas de location, de tenure, de possession sans titre... En fait, la privatisation est à l'œuvre chaque fois qu'il y a jonction conditionnelle entre un sujet et un objet, alors que la propriété n'est manifestée que dans certaines conditions.

En d'autres termes, la privatisation est le phénomène nucléaire, avec la possibilité d'accès (jonctions) et d'action (transformation). La propriété peut être invoquée lorsque nous sommes en mesure de parler d'acquisition et de cession (ou transfert). Mais les anthropologues sont familiarisés avec les *objets inaliénables* : de tels objets peuvent être traités comme des trésors par leurs possesseurs, mais ils ne sont jamais mis en circulation sur le marché commercial. En conséquence, il serait impropre de les appeler propriété de manière absolue. Nous pouvons dire « propriété inaliénable », c'est-à-dire une forme spéciale de propriété. Les sépultures relèvent de cette catégorie, comme d'autres objets patrimoniaux, les monuments en particulier.

63 M. Hammad, « La Succession », *art. cit.*

64 A. Van Gennep, *Les rites de passage*, Paris, Picard, 1981.

Acquisition et *cession* sont des opérations symétriques, dont la dénomination dépend du point de vue adopté : dans une opération de transfert commercial, celui qui cède l'objet le libère, celui qui l'acquière à neuf le lie. Du point de vue de la relation de jonction, acquisition et cession sont des *aspects terminatifs*, initial et final. Ce qui met en évidence un autre aspect de la propriété, son *caractère fini dans le temps*, indépendant de l'extension spatiale de l'objet. La conséquence majeure du caractère fini de la propriété est la circulation des objets « propriété » au sein de l'espace social : ils passent d'un sujet à l'autre.

Il est remarquable que l'opération de cession-acquisition est libératoire dans le commerce : une fois la transaction accomplie, l'ancien propriétaire et le nouveau propriétaire n'ont pas d'obligations l'un à l'égard de l'autre. *Tel n'est pas le cas dans l'échange des dons*⁶⁵, où l'opération de transfert installe une *obligation* : lorsqu'un sujet offre un don à un autre sujet, il établit un lien avec lui. Il plante une obligation, il ne libère pas d'une obligation. L'objet-cadeau offert appelle un contre-don, dans une chaîne d'échange symétrique indéfini produisant des effets cumulatifs. Lorsqu'un objet-cadeau est offert de nouveau à une tierce personne, il véhicule avec lui une qualité mémorielle qui le relie à ses anciens possesseurs. De telles transformations cumulatives ont été observées par les anthropologues dans les îles du Pacifique Ouest⁶⁶. Des phénomènes similaires figurent dans la tradition écrite de la cérémonie du thé au Japon aux XVI^e et XVII^e siècles⁶⁷. En d'autres termes, si les cadeaux sont possédés, ils ne sont pas des propriétés. La propriété a des caractères spécifiques. Lorsque nous parlons de tels phénomènes, la précision est nécessaire. Nous pensons que le vocabulaire ordinaire manque de précision à cet égard.

Nous considérons des transferts contractuels où les deux parties acceptent l'opération. Les transferts polémiques (prédation, vol) ne sont pas acceptés par la partie lésée qui essaie de renverser la situation avec violence. Cependant, de petits villages ne survivraient pas longtemps à des situations polémiques persistantes. Considérant que les villages néolithiques vécurent plusieurs siècles, sans traces visibles de violence, nous admettons qu'ils se sont arrangés pour préserver des situations contractuelles. En général, les transferts contractuels sont validés soit par un consensus collectif soit par une autorité déléguée à la fonction. En archéologie du Néolithique, nous n'avons pas de trace d'autorités hiérarchiques, en conséquence nous admettons le consensus collectif comme instance de validation.

6.6. Variétés de Propriété

Les villages néolithiques manifestent des conjonctions continues et indéfinies de groupes avec des espaces construits. Les situations étaient statiques, sans traces

65 M. Mauss, *The Gift*, op. cit.

66 B. Malinowski, *Argonauts of the Western Pacific. An account of native enterprise and adventure in the archipelagoes of Melanesian New Guinea*, Londres, Routledge, 1922.

67 K. Okakura, *The book of tea*, New York, Duffield, 1906.

de circulation de maisons entre les gens. Il n'y a pas d'attestation de transfert ni d'aliénation. Avec la précaution qui rappelle que l'absence de preuve n'équivaut pas à une preuve de l'absence, nous pouvons conclure que les espaces possédés étaient inaliénables.

Dans la tradition latine, ni *Possessio* ni *Occupatio* n'étaient de la propriété. C'étaient des conjonctions sans l'assentiment des autorités. Par conséquent, la cession n'était pas possible. La *possessio* étant une forme inaliénable de la conjonction, soit elle devait être transformée en propriété par des moyens légaux, soit le bien était repris par l'État, qui pouvait l'attribuer à d'autres parties.

Vers 2100 avant l'Ère Commune, Manishtusu, roi d'Agadé (en Mésopotamie), inscrivit sur une stèle de diorite qu'il avait acquis des terres dont il listait les noms, qu'il en avait payé le prix aux « pères de la terre » et qu'il avait offert des « cadeaux » aux « frères de la terre »⁶⁸. Nous ne savons pas quelle était la différence exacte entre *pères de la terre* et *frères de la terre*, et sans cette inscription en Akkadien nous n'aurions pas su qu'une telle différence était faite. Ce qui ressort de ce texte monumental, c'est que la libération de la terre achetée était recherchée, que la terre était délimitée, que la véracité de la propriété antérieure était attestée par des témoignages, que la régularité de la cession était attestée par des témoignages, et que les pères de la terre et les frères de la terre avaient « mangé » leur prix et cadeau respectif, renonçant à leurs droits antérieurs sur la terre (accès, exploitation, maîtrise). Ils prirent part aussi au festin offert par le roi. Manishtusu jouissait déjà de la *souveraineté* sur ces terres, il cherchait à obtenir les *droits de propriété*. Nous supposons, même si cela n'est pas explicitement dit sur la stèle, que Manishtusu se proposait d'allouer ces terres en tenure à certains de ses commandants militaires ou de ses administrateurs civils.

La tenure est une forme spéciale de maîtrise du sol⁶⁹. Le propriétaire accordait à quelqu'un la *jouissance de l'usufruit* de la terre, alors qu'il conservait pour lui-même le *fundus*, durant le temps où le bénéficiaire fournissait au propriétaire certains services spécifiques. A la fin du service, l'usufruit retournait au propriétaire, qui pouvait en disposer. Durant son service, le bénéficiaire jouissait sur la terre de droits presque équivalents à ceux de la propriété, mais on lui refusait les droits de cession ou de transfert par héritage : sa conjonction était inaliénable.

D'autres cas de conjonction avec la terre sans propriété sont connus en anthropologie, spécialement en Afrique de l'Ouest où la jouissance de l'espace est socialement acceptée, mais les droits de cession ne sont pas accordés⁷⁰. La variété des manières de réguler la conjonction durative de groupes avec des unités de l'espace invite à la prudence dans l'usage du terme propriété. Comme le récipient dit à moitié plein ou à moitié vide, tantôt de tels cas peuvent être reconnus comme des variétés particulières de la propriété, tantôt on peut leur dénier la

68 I.J. Gelb, P. Steinkeller, R.M. Whiting, *Earliest land tenure systems in the Near East. Ancient Kudurrus*, Chicago, Oriental Institute, 1991 ; M. Hammad, « Régimes anciens de la terre », *art. cit.*

69 M. Hammad, « Régimes anciens de la terre », *art. cit.*

70 J.-P. Jacob et P.-Y. Le Meur, *Politique de la terre et de l'appartenance. Droits fonciers et citoyenneté locale dans les sociétés du Sud*, Paris, Karthala, 2010.

qualité de propriété. Nous insistons sur la variété des situations, alors que nos connaissances sur les solutions prévalant au Néolithique sont déficientes.

Les groupes néolithiques présumés par l'archéologie ressemblent à des « personnes morales », longtemps avant que la conception de tels sujets ait été formulée en Europe médiévale. Les groupes de parenté tribale étaient probablement connus chez les chasseurs-cueilleurs avant les débuts de la sédentarisation. L'installation sédentaire ajouta une nouvelle logique identifiant les groupes par l'espace, introduisant une possibilité de conflit entre deux manières de concevoir un groupe (par le lignage / par l'espace). La manière spatiale d'identification des groupes par l'espace perdura au Moyen Âge.

7. Conclusions

J. Woodburn affirme que l'économie au rendement immédiat des chasseurs-cueilleurs les éloignait de la conception de la propriété⁷¹. *A contrario*, la sédentarisation introduisit une forme de pensée au rendement différé. Lorsque les hommes donnèrent à l'espace une forme durative en y construisant des bâtiments, ils s'engagèrent dans des formes conditionnelles de comportement répétitif, transformant par la même occasion les mécanismes internes de leur groupe. Des formes spatiales de la privatisation apparurent, constituant le noyau de formes de propriété inaliénable, transférable *de facto* à des formes collectives de progéniture. Avant l'agriculture, avant l'écriture, des formes élaborées de culture spatiale étaient en germination. Nous restituons, à partir des restes de l'architecture une partie de ce changement, par ce qui a survécu de son expression.

L'interprétation des restes archéologiques est une opération sémantique. L'attention prêtée à la *semiosis* met en évidence une différence majeure entre les mécanismes du *plan de l'Expression* et ceux du *plan du Contenu*. Partant de diverses unités discrètes de l'Expression, qui se combinent selon la logique du tiers exclus⁷², l'approche discursive du Contenu construit des effets de sens cumulatifs qui se combinent selon la logique du tiers non exclus, où les états de choses gardent la mémoire d'états antérieurs. Cette perspective est projetée sur des sites entiers, où des couches superposées concourent à former un village unique défini par l'histoire de sa vie. Elle est projetée sur des bâtiments qui sont rafraîchis, détruits et reconstruits mais conservent l'identité d'un seul bâtiment défini par son emplacement. Elle est projetée sur des groupes sociaux qui se reproduisent génération après génération mais retiennent l'identité d'un seul groupe rapporté à un espace donné. Les membres décédés d'un groupe continuent à vivre dans le souvenir et jouissent d'une forme d'existence qui préserve leur statut comme membres du groupe. Certains peuvent objecter que ces effets de sens relèvent de la mémoire. Mais *tous les effets de sens discursifs ont besoin de la mémoire* pour garder la trace de l'accumulation des transformations. Sans mémoire, il n'y a pas de dynamique possible du contenu.

71 J. Woodburn, « Egalitarian societies », *art. cit.*

72 M. Hammad, « Les parcours, entre manifestations non-verbales et métalangage sémiotique », *art. cit.*

Les restes archéologiques ne sont pas dédiés à l'illustration d'une question sémantique donnée. Ce sont plutôt des manifestations syncrétiques du sens, superposant les investissements de plusieurs isotopies. L'analyste (archéologue ou sémioticien) sépare les valeurs sémantiques en isotopies récurrentes et tente de restituer quelque ordre parmi les données qu'il convoque aux fins de sa démonstration. Les parties ordonnées de son analyse (espace, groupes, privatisation, propriété) résultent d'un travail analytique de syntaxe sémiotique, organisé de manière à rendre les choses claires pour un lecteur imaginé. Le jour où nous obtiendrons de meilleurs outils interprétatifs nous pourrions changer les effets de sens obtenus à ce jour. Il est nécessaire de conserver quelque relativité et modestie.

Construite sur la partition de l'espace physique et sur l'identification d'un espace social partitionné, la *Privatisation* est la régulation de la circulation des hommes parmi les espaces, alors que la *Propriété* qualifie la régulation de la circulation des espaces entre les hommes. La propriété présuppose la privatisation (il n'y a pas de propriété sans privatisation), alors que la privatisation est possible sans propriété. A la période néolithique, les formes précoces de l'appropriation étaient inaliénables, mettant en rapport des formes continues d'unités spatiales avec des formes continues de groupes sociaux.

Ces résultats appellent quelques remarques méthodologiques et épistémologiques. Les données analysées manifestent plusieurs symétries. La première symétrie notée met en relation les vivants et les morts : la société néolithique se développa des deux côtés de la mort. Caractéristique de la transformation néolithique de la société, cette symétrie relève de la *Révolution des symboles* proposée par Jacques Cauvin⁷³.

La deuxième symétrie relie les hommes à l'espace : la partition de l'espace social est homomorphe à la partition de l'espace physique. Cette symétrie est produite par la perspective interprétative projetée par les archéologues et par les sémioticiens. En l'absence d'écriture, nous n'avons pas d'autre manière rationnelle de penser les temps passés. Cela mène à l'idée que *les groupes néolithiques étaient identifiés par leurs espaces respectifs*. Le fait que la sédentarisation a modifié l'espace, et qu'en conséquence elle a modifié l'organisation sociale, suggère que cette perspective n'est pas seulement la *perspective de l'analyste* mais qu'elle était aussi une *perspective néolithique*, adoptée par les hommes de l'époque.

La troisième symétrie est inscrite dans la perspective syntaxique qui oppose *Privatisation* et *Propriété*, au-delà de la présupposition statique entre la seconde et la première. En termes syntaxiques, la *Privatisation* est un ensemble d'opérations régulant la circulation des hommes entre *topoi* (unités discrètes d'espace) alors que la *Propriété* forme un ensemble d'opérations régulant la circulation de *topoi* entre les hommes. Autrement dit, la propriété permet aux hommes de mettre les *topoi* en circulation au sein de l'espace social. Une telle saisie d'une

73 J. Cauvin, *Naissance des divinités, naissance de l'agriculture. La révolution des symboles au Néolithique*, op. cit.

entité immatérielle — l'espace vide et immobile — pour la transformer en un objet social transférable entre générations et cessible entre partenaires n'a rien de trivial mais peut être identifiée comme un succès intellectuel. Ce succès majeur n'est identifiable que plus tard, avec l'écriture.

Une quatrième forme de symétrie apparaît à un méta-niveau, celui de la convention sociale : si un sujet désire avoir un espace privé, il doit admettre la possibilité symétrique pour un autre sujet d'avoir son espace privé⁷⁴.

Le caractère exclusif de la propriété semble introduire une dissymétrie parmi ces symétries. Comme le second principe de la thermodynamique, elle tend à introduire une irréversibilité dans les processus, les procédures d'accumulation, l'inégalité. Ceci semble intrinsèque, même si nous sommes incapables de le vérifier avant l'apparition de l'écriture et de la comptabilité.

La différenciation entre sites apparaît très tôt, même si nous identifions des mécanismes abstraits communs. Jerf el-Ahmar, Ashikli höyük, Çatal höyük, Tell Sabi Abyad ne manifestent ni les mêmes expressions ni les mêmes transformations pour produire des effets de sens différents. Ceci invite à prêter plus d'attention aux opérations syntaxiques abstraites dont les combinaisons sont susceptibles de produire des variations dans le temps et dans l'espace. En particulier, après la jonction non finie d'unités spatiales avec des groupes sociaux durant la période néolithique, deux conceptions différentes furent élaborées. Une manière occidentale, familière notamment aux lecteurs français et anglais, privilégie la spécification de groupes sociaux. La plus ancienne manifestation connue de cette ligne de pensée est la *Polis* grecque, où le groupe politique des hommes précède la ville bâtie, les deux entités étant désignées par le même terme *Polis*⁷⁵. Ces vues trouvèrent une expression juridique au XII^e siècle à Bologne, et une expression extrême en Angleterre au XVI^e siècle⁷⁶ : des entités immatérielles intégrales (*corporate bodies*, ou *personnes morales*) furent dotées de capacités juridiques. Une autre ligne de pensée, que nous appelons la manière orientale, démarra en Mésopotamie akkadienne et trouva une expression juridique à Bagdad au IX^e siècle de notre ère, avec une résurgence dans les *Tanzimat* tardives ottomanes. Pour cette manière de penser, la primauté est accordée à des personnes individuelles, non à des groupes. En conséquence, les modalités de l'action ne sont pas accordées à des entités collectives mais inscrites dans la terre et les objets, attachées à ces entités. Certaines sont inaliénables (*Waqf*), d'autres sont aliénables. Certaines sont transférables en héritage par succession, d'autres ne le sont pas. Dans le cas de propriétés transférables par héritage en succession, les biens *Miri* sont divisibles en parts égales entre les bénéficiaires masculins et féminins, alors que les biens *Mulk* seraient divisibles en double part pour un bénéficiaire masculin, une part simple pour une bénéficiaire féminine.

74 M. Hammad, « La privatisation de l'espace », *art. cit.*

75 E. Benveniste, *Le vocabulaire des institutions indo-européennes*, *op. cit.*

76 E. Kantorowicz, *The king's two bodies*, *op. cit.*

La capacité d'aliénabilité et/ou de divisibilité est attachée à l'objet terre, non au sujet. Mais c'est une autre histoire.

Nous espérons avoir fait progresser l'étude des villages néolithiques, et avoir progressé dans l'analyse sémiotique de l'espace et de sa méthodologie. En particulier, nous sommes satisfaits de produire une analyse syntaxique de la propriété, clôturant une question ouverte quarante ans auparavant (Couvent de l'Arbresles, 1982).

Bibliographie

(Les références suivies ci-dessous d'un astérisque, bien qu'elles ne soient pas explicitement citées dans l'article, ont largement nourri la réflexion de l'auteur).

- Akkermans, Peter M.M.G., *Tell Sabi Abyad, the late Neolithic settlement*, 2 vol., Istanbul, Nederlands Historisch-Archaeologisch Instituut, 1996.*
- et Glenn M. Schwartz, *The archaeology of Syria. From complex hunters-gatherers to early urban societies (ca. 16,000-300 BC)*, Cambridge, Cambridge UP, 2003.*
- et Kim Duistermaat, « More seals and sealings from Neolithic Tell Sabi Abyad, Syria », *Levant*, 36, 2004.*
- et *id.*, « Late Neolithic seals and sealings », in *Excavations at late Neolithic Tell Sabi Abyad, Syria*, Turnhout, Brepols, 2014.*
- et Merel L. Brüning, « Architecture and social continuity at Neolithic Tell Sabi Abyad III, Syria », in Ph. Abrahams et L. Battini, *Ina marri u qan tuppi*, Oxford, Archaeopress, 2019.*
- Aurenche, Olivier et Stefan K. Kozlowski, *La naissance du Néolithique au Proche-Orient*, Paris, Errance, 1999.
- Bateson, Gregory, « A theory of play and fantasy », *Steps to an ecology of mind*, New York, Ballantine Books, 1972.*
- Benveniste, Émile, *Le vocabulaire des institutions indo-européennes*, Paris, Minuit, 1969.
- Bocquentin, Fanny et Pascal Sellier, Pascal Murail, « La population natoufienne de Mallaha », *Paléorient*, 27, 1, 2001.*
- Boivin, Nicole, « Life rhythms and floor sequences : excavating time in Rajasthan and Neolithic Çatalhöyük », *World Archaeology*, 31, 3, 2000.
- Butterlin, Pascal et Marc Lebeau, Jean-Yves Monchambert, Juan Luis Montero Fenollos, Béatrice Muller, Olivier Aurenche, « Mais où sont les portes ? Remarques sur les bâtiments communautaires du Proche-Orient néolithique », in *Vous avez dit ethnoarchéologue?*, Lyon, Maison de l'Orient et de la Méditerranée Jean Pouilloux, 2012.
- Cauvin, Jacques, *Naissance des divinités, naissance de l'agriculture. La révolution des symboles au Néolithique*, Paris, CNRS éditions, 1994.
- Chevalier, Anaïs et Jérémie Schiettecatte, Stefan Tzortzis, Élodie Wermuth, « The Bonze and Iron Age funerary landscape in Central Arabia », *The archaeology of the Arabian peninsula 2*, Vienne, Austrian Academy of Science, 2021.*
- Childe, Gordon Vere, « The urban revolution », *The Town Planning Review*, 21, 1, 1950.*
- Cleuziou, Serge et Olivia Munoz, « Les morts en société : une interprétation des sépultures collectives d'Oman à l'âge du Bronze », in Luc Baray, Patrice Brun et Alain Testart (éds.), *Pratiques funéraires et sociétés, nouvelles approches en archéologie et en anthropologie sociale*, Université de Dijon, 2007.
- Dumézil, Georges, *L'idéologie tripartite*, Paris, Latomus, 1958.
- Düring, Bleda S., *Constructing communities. Clustered neighborhood settlements of the central Anatolian Neolithic*, Leiden, Nederlands Instituut voor het Nabije Oosten, 2006.
- « The articulation of houses at Neolithic Çatalhöyük, Turkey », in PhD thesis, 2007, <https://www.researchgate.net/publications/285690872>.

- *The prehistory of Asia Minor. From complex hunters-gatherers to early urban societies*, Cambridge, Cambridge University Press, 2011.*
- Fradley, Michael, Francesca Sumi, Maria Guagnin, « Following the herds ? A new distribution of hunting kites in Southwest Asia », *The Holocene*, 1, 13, 2022.*
- Garnsey, Peter, *Thinking about property. From Antiquity to the Age of Revolution*, Cambridge, Cambridge University Press, 2007.*
- Gelb, Ignace J., Piotr Steinkeller, Robert M. Whiting, *Earliest land tenure systems in the Near East. Ancient Kudurrus*, Chicago, Oriental Institute, 1991.
- Greimas, Algirdas J., « Les actants, les acteurs et les figures », *Sémiotique narrative et textuelle*, Paris, Larousse, 1973, repris dans *Du Sens II*, Paris, Seuil, 1983.
- « Analyse sémiotique d'un discours juridique », *Sémiotique et sciences sociales*, Paris, Seuil, 1976.
- et Joseph Courtés, *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette, 1979.
- Guerrero, Emma, Miquel Molist, Ian Kuijt, Josep Anfruns, « Seated memory : new insights into Near East Neolithic mortuary variability from Tell Halula, Syria », *Wenner-Gren Foundation for Anthropological Research*, DOI: 10.1086/598211, 2009.
- Haddow, Scott D., Joshua W. Sadvari, Christopher Knüsel, Rémi Hadad, « A tale of two platforms : commingled remains and the life-course of houses at Neolithic Çatalhöyük », in D. Osterholtz (éd.), *Theoretical approaches to analysis and interpretation of commingled human remains*, Berne, Springer, 2016.
- Hammad, Manar, « Définition syntaxique du topos », *Le Bulletin du GRSL*, 10, 1979, repris dans *Sémiotiser l'espace, décrypter architecture et archéologie*, Paris, Geuthner, 2015.
- « L'expression spatiale de l'énonciation », *Cruzeiro Semiotico*, 5, 1986, repris dans *Lire l'espace, comprendre l'architecture*, Paris, Geuthner, 2006.
- « L'architecture du thé », *Actes Sémiotiques*, 84-85, 1987, repris dans *Lire l'espace, comprendre l'architecture*, Paris, Geuthner, 2006.
- « La privatisation de l'espace », *Nouveaux Actes Sémiotiques*, 1989, repris dans *Lire l'espace, comprendre l'architecture*, Paris, Geuthner, 2006.
- « Présupposés sémiotiques de la notion de limite », *Documenti di lavoro e pre-pubblicazioni*, 2004, repris dans *Sémiotiser l'espace, décrypter architecture et archéologie*, Paris, Geuthner, 2015.
- « Les parcours, entre manifestations non-verbales et métalangage sémiotique », *Nouveaux Actes Sémiotiques*, 111, 2008, repris dans *Sémiotiser l'espace, décrypter architecture et archéologie*, Paris, Geuthner, 2015.
- « Régimes anciens de la terre », *Actes Sémiotiques*, 117, 2014, repris dans *Lire l'espace, étendre le domaine sémiotique*, Paris, Geuthner, 2021.
- « La Succession », *Sémiotica*, 2017, repris dans *Lire l'espace, étendre le domaine sémiotique*, Paris, Geuthner, 2021.
- « Morphologie et interprétation en archéologie, le cas des Salles à Auges », *Lire l'espace, étendre le domaine sémiotique*, Paris, Geuthner, 2021.
- « Interpréter la formation des villages néolithiques », *Actes Sémiotiques*, 126, 2022.
- Hjelmlev, Louis, *Prolégomènes à une théorie du langage*, Paris, Minuit, 1971.
- Hodder, Ian, *The Domestication of Europe*, Oxford, Blackwell, 1990.
- *Çatalhöyük. The leopard's tale*, Londres, Thames & Hudson, 2006.
- Jacob, Jean-Pierre et Pierre-Yves Le Meur, *Politique de la terre et de l'appartenance. Droits fonciers et citoyenneté locale dans les sociétés du Sud*, Paris, Karthala, 2010.
- Kantorowicz, Ernst, *The king's two bodies. A study in medieval political theology*, Princeton, Princeton University Press, 1957.
- Kuijt, Ian, Emma Guerrero, Miquel Molist, Josep Anfruns, « The changing Neolithic household : household autonomy and social segmentation, Tell Halula, Syria », *Journal of Anthropological Archaeology* 30, 2011.

- Lévi-Strauss, Claude, « Histoire et ethnologie », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, 6, 1983.
- Malinowski, Bronislaw, *Argonauts of the Western Pacific. An account of native enterprise and adventure in the archipelagoes of Melanesian New Guinea*, Londres, Routledge & Kegan Paul, 1922.
- Masset, Claude, « La démographie des populations inhumées, essai de paléodémographie », *L'Homme*, 1973.*
- Mauss, Marcel, *The Gift. The form and reason of exchange in archaic societies*, Londres, Routledge, 1954.
- Morgan, Lewis Henry, *Ancient Society*, Chicago, Charles Kerr, 1877.
- Munoz, Olivia, « La fabrique des ancêtres, complexification sociale et sépultures collectives dans la péninsule d'Oman à l'Age du Bronze ancien », in G. Delaplace et F. Valentin (éds.), *Le funéraire, mémoire, protocoles, monuments*, Paris, de Boccard, 2015.
- « Protohistoric cairns and tower tombs in South-Eastern Arabia (end of the 4th – beginning of the 3rd millennium BCE) », in P. Laporte et al. (éds.), *Megaliths from Caucasus to the Arabic Peninsula*, Oxford, Archaeopress, 2022.
- Nishiaki, Yoshihiro, « Northern Natufian at the Dederiyeh Cave, Northwest Syria », ARWA lecture, 2022.
- Okakura, Kakuzo, *The book of tea*, New York, Duffield, 1906.
- Porter, Anne, « The dynamics of death : ancestors, pastoralism and the origins of a third-millennium city in Syria », *Bulletin of the American Schools of Oriental Research*, 325, 2002.
- Russell, Bertrand, *An inquiry into meaning and truth*, Londres, Allen & Unwin, 1966.
- Russell, Nerissa et al., « Bringing down the house : house closing deposits at Çatalhöyük », in Ian Hodder, *Integrating Çatalhöyük*, vol. 10, Cotsen Institute of Archaeology Press, 2014.*
- Samuelian, Nicolas, « Les cycles d'occupation des abris natoufiens d'Eynan-Mallaha », *Neolithic and Chalcolithic archaeology in Eurasia : building techniques and spatial organisation*, Oxford, Archaeopress, 2010.*
- Skipper, Cassie E., Scott D. Haddow, Marin P. Pilloud, « Thermal alterations to human remains in Çatalhöyük », *Near Eastern Archaeology*, 83, 2, 2020.
- Stordeur, Danielle, « Sédentaires et nomades du PPNB final dans le désert de Palmyre (Syrie) », *Paléorient*, 19, 1, 1993.*
- *Le village de Jerf el Ahmar (Syrie 9500-8700 av. J.C.). L'architecture, miroir d'une société néolithique complexe*, Paris, CNRS éditions, 2015.
- et Jean-Claude Roux, Gérard Der Aprahamian, Michel Brenet, « Les bâtiments communautaires de Jerf el-Ahmar et Mureybet Horizon PPNA », *Paléorient*, 26, 1, 2000.
- et Rima Khawam, « Les crânes surmodelés de Tell Aswad (PPNB, Syrie). Premier regard sur l'ensemble, premières réflexions », *SYRIA*, 84, 2007.
- Swift, Jonathan, *Travels into several remote nations of the world, by Lemuel Gulliver*, Londres, Benj. Motte, 1726.*
- Valla, François, *L'homme et l'habitat. L'invention de la maison durant la Préhistoire*, Paris, CNRS éd., 2008.
- et Hamoudi Khalaily, Nicolas Samuelian, Fanny Bocquentin, « What happened in final natufian », *HAL Open Science*, 2019, <https://hal.parisnatere.fr/hal-02014803>.*
- Van Gennep, Arnold, *Les rites de passage*, Paris, Picard, 1981.
- Verhoeven, Marc, « Death, fire and abandonment. Ritual practice at late Neolithic Tell Sabi Abyad », *Archaeological Dialogues*, 71, 2000.
- Watkins, Trevor, « Pushing back the frontiers of Mesopotamian prehistory », *Biblical Archaeologist*, Dec. 1992.*
- Wilson, Peter J., *The domestication of human species*, New Haven, Yale University Press, 1988.*
- Woodburn, James, « Egalitarian societies », *Man*, 17, 3, 1982.
- Yartah, Thaer, *Vie quotidienne, vie communautaire et symbolique à Tell 'Abr 3 Syrie du Nord*, Thèse, Lyon, 2013.*
- « Typologie des bâtiments communautaires à Tell 'Abr 3 (PPNA) en Syrie du Nord », *Neolithics*, 2, 16, 2014.*

Résumé : Pour la période néolithique, la sédentarité des hommes est inférée de la présence de constructions durables groupées, identifiées comme villages, où des traces d'activité et de préparation alimentaire invitent à reconnaître des maisons et des bâtiments communautaires. La morphologie de ces structures atteste diverses formes du contrôle de l'accès physique et de l'accès visuel des gens aux espaces construits, ce qui est interprétable comme un ensemble de moyens matériels de privatisation : les formes de la circulation des personnes dans l'espace sont investies des effets de sens public ou privé. L'analyse commence par la partition de l'espace du village, passant ensuite à la partition de l'ensemble de ses habitants en groupes. Des unités spatiales sont identifiées par des renouvellements successifs, des unités sociales sont reconnues comme incluant des morts antérieurs et des nouveaux nés ultérieurs. La conjonction durative de ces deux catégories sert de base à la reconnaissance de formes précoces d'une propriété inaliénable. La qualité de propriété est discutée par la comparaison avec un modèle syntaxique de la propriété moderne du sol, identifiée comme la circulation d'unités spatiales au sein de l'espace social, la circulation étant décrite en termes d'acquisition, cession et transfert. L'analyse conclut que nous n'avons pas aujourd'hui de traces certaines de la propriété à la période néolithique. La certitude relative à la propriété privée apparaît avec l'écriture, lorsque des tablettes rendent compte de la circulation de biens immobiliers parmi les gens. Une telle conclusion peut être modifiée suite à de nouvelles trouvailles archéologiques ou à des progrès méthodologiques.

Mots clefs : néolithique, privatisation, propriété, sémiotique de l'espace, syntaxe actantielle.

Resumo : No que refere ao período neolítico, a sedentaridade é inferida a partir da presença de construções duráveis e agrupadas, identificadas como aldeias, onde marcas de atividade e de preparo alimentar convidam a reconhecer casas e edifícios comunitários. A morfologia de essas estruturas atesta várias formas de controle do acesso físico e visual no interior dos espaços construídos. Um tal dispositivo é interpretável como um conjunto de meios materiais de privatização : as formas da circulação das pessoas no espaço são investidas de efeitos de sentido “público” ou “privado”. A análise começa com a divisão do espaço da aldeia, passando em seguida à divisão do conjunto de seus habitantes por grupos. Unidades espaciais são identificadas mediante marcas de renovações sucessivas ; unidades sociais são reconhecidas como incluindo os mortos anteriores e a descendência. A conjunção durativa de essas duas categorias serve como base ao reconhecimento de formas precoces de propriedade inalienável. A forma de propriedade é discutida por comparação com o modelo sintático da propriedade moderna da terra, modelo caracterizado pela circulação das unidades espaciais dentro do espaço social, essa circulação sendo descrita em termos de aquisição, cessão e transferência. A análise conclui que não temos hoje traços certos da propriedade no período neolítico. A certeza relativa à propriedade privada aparece apenas com a escrita, quando documentos testemunham a circulação de bens imóveis entre as pessoas. Essa conclusão pode ser modificada por novos achados arqueológicos ou progressos metodológicos.

Abstract : For Neolithic age sedentism is inferred from the presence of grouped durable constructions, identified as villages, where traces of activities and food preparation in buildings invite to identify houses and community buildings. The morphology of such structures attests various forms of control of physical access and visual access of people into built spaces, what can be interpreted as material means of privatisation : the patterns of circulation of people in space are invested with meanings such as private and public. Analysis starts from the partitioning of village space then moves to partition its people in groups. Spatial units are identified through successive renewals, social units are identified as inclusive of their past dead and future newborns. The durative conjunction of these two categories serves as basis for the

recognition of early forms of inalienable property. The quality of property is discussed against a syntactic model of modern land property, identified as the circulation of spatial units within social space, circulation being described in terms of acquisition, cession and transfer. Analysis concludes that we do not have today sure traces of property during Neolithic times. Certitude about private property of immovable spaces appears with writing, when tablets account for the circulation of immovables between people. Such conclusion may change with future findings and progress in archaeological methods.

Auteurs cités : Olivier Aurenche et Stefan K. Kozłowski, Bleda Düring, Algirdas J. Greimas, Ian Hodder, Marcel Mauss, Danielle Stordeur, François Valla.

Plan :

1. Remarques liminaires
2. Villages néolithiques, proximité des vivants et des morts
3. Le village néolithique, son espace et ses habitants
4. Privatisation précoce de l'espace au néolithique
5. Durée, succession et continuité des unités d'espace
6. Continuité sociale et circulation de la propriété dans l'espace social
7. Conclusions

Modos de textualidad : apunte metodológico para un materialismo semiótico

Eduardo Yalán Dongo y Elder Cuevas Calderón

Universidad de Lima

Introducción

En nuestro estudio anterior sobre la semiótica de la protesta nos encontramos con un campo amplio y problemático para la segmentación del objeto empírico de estudio¹. Nos dimos cuenta de que analizar a la protesta social como un texto implicaba tomar partes de sus diferentes formas de manifestación (como pancartas, sonidos, desplazamientos, etc.) ateniéndonos al principio de “clausura” que anima la semiótica para concentrar su análisis. Sin embargo, en el estudio habitual de la semiótica nos preocupaba la pertinencia de los límites del texto, y hasta qué punto nuestra investigación podría perder de vista otras conjunciones textuales más complejas que enriquecen la interpretación del fenómeno. De aquí la pregunta que anima nuestra reflexión ¿Cuáles son los límites del texto como objeto de estudio?

Esta pregunta es fundamental para seguir dotando de rigurosidad la autonomía semiótica en las ciencias sociales, pero también porque nos permite acercarnos a objetos de estudio negados por la fricción entre perspectivas semióticas. En este punto resuena la pregunta planteada por Eric Landowski ¿habría que rehacer la semiótica? a la que se suma la petición de Gianfranco Marrone

1 E. Cuevas-Calderón y E. Yalán Dongo, “Semiótica de la protesta : por un modelo de los movimientos sociales”, *Acta Semiotica*, I, 2, 2021.

en *L'invenzione del testo* por revisar de manera profunda el concepto de texto propuesto por Greimas². Paolo Demuru, en “Práticas de vida. Entre semiótica, comunicação e política”³, presenta este debate a través de diferentes autores quienes entienden al texto como dado —textos enunciados—⁴, como unidad estática del sentido⁵, como opuesto a la práctica viva definida en el movimiento⁶ o como modelo semiótico textual que le sirve al analista para construir su objeto empírico de estudio⁷. Demuru resuelve en dos precisiones estas posturas : a) texto como objeto y b) texto como modelo. El primero pertenece a una dimensión metodológica como dato empírico y el segundo a la dimensión epistemológica como modelo formal de explicación de los fenómenos sociales.

A partir de este debate, nuestra propuesta no pretende disputar terrenos epistemológicos, sino construir precisiones metodológicas sobre las técnicas de análisis (los modelos semióticos) con el propósito de precisar observaciones sobre la selección, justificación y delimitación del objeto empírico de análisis.

Ante la pregunta sobre ¿cuáles son los límites del texto? sobreviene el viejo adagio greimasiano : “Fuera del texto no hay salvación”⁸. En su *doxa*, la expresión de Greimas retrata al contexto como dimensión que en teoría se encuentra fuera de los alcances del texto (como modelo y como objeto empírico), este último presentado como clausurado y fijo. Sin embargo, una lectura detenida a la literatura semiótica más reciente supera esta *doxa* cuando nos señala que aquel contexto inicialmente expulsado no es sino otro texto que se va hilvanando al objeto semiótico de análisis. Dice muy explícitamente Landowski :

C'est au socio-sémioticien qu'il est revenu de soutenir que la juste application dudit principe hjelmslevien [*el principio de inmanencia*] ne consiste pas à « faire abstraction du contexte » mais à inclure au contraire *dans* le « texte » — plus exactement, dans l'*objet sémiotique* en construction — tout (et rien de plus que) ce qui fait partie du *champ de pertinence* nécessaire à sa constitution en tant qu'*objet de sens*.⁹

Esa ampliación de los umbrales presenta al objeto semiótico no como un afuera del texto, sino como extensión de los textos de distinta naturaleza. Al hacer del contexto un texto se le quita el carácter de determinación (hacia el texto que nos ocupa) y se piensa en el nivel de conexión entre ambos. ¿Por qué los análisis no han radicalizado esta premisa? ¿Qué niveles de engranaje y conexión posee este texto con otros? Si el contexto es otro texto, ¿cómo la semiótica los ha entendido para la interpretación y el análisis?

2 E. Landowski, “¿Habría que rehacer la semiótica?”, *Contratexto*, 20, 2012. G. Marrone, *L'invenzione del testo*, Roma, Laterza, 2010.

3 *Estudos semióticos*, 13, 1, 2017.

4 J. Fontanille, *Práticas semióticas*, Lima, Fondo editorial de la Universidad de Lima, 2014.

5 A.J. Greimas, *Semántica estructural*, Madrid, Gredos, 1987.

6 E. Landowski, *Pasiones sin nombre*, Lima, Fondo editorial de la Universidad de Lima, 2015.

7 G. Marrone, *op. cit.*

8 A.J. Greimas, “L'énonciation, une posture épistémologique”, *Significação*, 1, 1974.

9 “Interactions (socio) sémiotiques”, *Actes Sémiotiques*, 120, 2017.

Es por la metodología que se impide a la semiótica preguntarse por las fricciones de una violencia objetiva y subjetiva, por las intromisiones de la clase en el texto práctico de una protesta o por la injerencia de la historia y/o arqueología en el proceso de construcción del espacio público. La nuestra, no es una propuesta de la *desconexión* cualitativa, es, más bien, la de la *reconexión*. Creemos que desde la perspectiva semiótica de los años 60 del texto se pierde de vista que en cada apertura textual se identifican elementos que se encuentran a diferentes niveles, lo cual nos permite comprender las conexiones y reconexiones del proceso de significación a niveles más complejos. Nuestras preguntas se afinan ¿cuándo es necesario ampliar el texto? ¿a qué nivel se engranan de cara a una interpretación? Pretendemos dar respuesta al problema de los grados de apertura de un texto. No solo corresponde al analista abrir el texto-objeto, sino que el propio corpus da indicaciones de su apertura hacia otros textos en base a reglas inmanentes de agenciamiento. El texto indica, exclama y reclama su apertura y cierre.

1. De los modos de inmanencia a los modos de textualidad

Un texto como objeto empírico es la detención momentánea que realiza el analista sobre un fenómeno de sentido¹⁰. Por ejemplo, una semiótica del cine debería cerrar provisionalmente la totalidad de una película en un momento específico para permitir una serie de lecturas sobre ese *film*. De ello resulta una dimensión temporal, un “este”, un “aquí”, un “ahora” : una escena específica, por ejemplo. Asimismo, el texto (ese momento) no puede ser *a priori* una magnitud homogénea cualquiera, sino que se construye a partir del nivel de pertinencia del analista porque éste la considera una expresión valiosa del sentido de aquel fenómeno en el que se encuentra interesado indagar. Si consideramos estas definiciones, el texto es entonces la “culminación de la producción progresiva del sentido”¹¹, es decir, el texto es el corpus del semiótico, el objeto empírico de análisis. Ahora bien, no podemos confundir al texto como corpus con la textualización. Esta última es el proceso en el que se establece el texto (verbal o no verbal), es el conjunto de procedimientos que construyen el objeto de análisis semiótico (corpus). Por este motivo, nuestra atención se encuentra del lado de la textualización, que por definición produce el texto empírico. La pregunta por la textualidad (que no es lo mismo que el texto como modelo teórico) es la pregunta por la inmanencia semiótica. Esta última ha ofrecido marcas epistemológicas al diseño metodológico semiótico que le han permitido conducir el análisis por caminos limitados, seleccionados y restringidos. La selección y el límite han servido para evitar que su expansión trate de todo y de nada a la vez.

Segundo una importante propuesta de Desiderio Blanco y Oscar Quezada, el par manifestación e inmanencia no son claros respecto a este propósito, por lo que restituyen el par inmanente y trascendente (realidad extra-semiótica, la

10 A.J. Greimas y J. Courtés, *Semiótica. Diccionario razonado de la teoría del lenguaje*, Madrid, Gredos, 1982, p. 55.

11 *Ibid.*, p. 177.

“realidad misma”) como el más idóneo para retratar aquello que es materia del estudio del sentido y significación y aquello que lo supera y excede¹². La semiótica ha presentado diversos debates en torno a esta realidad “extra-semiótica” o trascendente del objeto de estudio. Para Landowski, el plano de la experiencia vivida del texto era olvidado como realidad analizable en la semiótica estructural clásica¹³. Con ello, se ha separado al texto de la producción material sensible, de los movimientos del tiempo y del espacio y de la deformación del texto por la intensidad destacada por C. Zilberberg¹⁴. Blanco y Quezada asumen esta crítica e introducen al cuerpo propio como el plano de inmanencia de la semiosis, es decir, que el cuerpo —como lugar lingüístico— es el texto que encarna la semiosis. El texto es un hecho de lenguaje que funciona como una red en la cual el mundo de sentido se hace cuerpo : “Nada se puede aprehender sin la mediación, de un discurso que, a su vez, remite a un sujeto de lenguaje, que, a su vez, remite a un cuerpo propio”¹⁵.

Ahora bien, este texto alberga la “la huella de esos otros discursos que guarda ‘en archivo’”¹⁶, por ello los autores proponen que los cuatro modos de existencia semióticos —realización, potencialización, virtualización y actualización¹⁷— son procesos de inmanencia. El aporte de los autores es singular, porque deja de comprender a la inmanencia como dispositivo estático para propiciar desplazamientos, cooperación y dinámicas entre los cuatro modos de existencia que enriquecen las formas de acceso al texto. Llamam “modos de inmanencia” a estos procesos inmanentes de los modos de existencia que afectan al texto :

i) *Inmanencia [realizada]* es el modo de inmanencia en el cual se realiza la manifestación de los enunciados en el texto. Todo lo “real semiótico” es aquello que no es dado a la percepción. Por ello se presenta como “lo que queda, en lo que queda”. (Ejemplo, la realidad significativa de una historieta, todo lo que ella comporta).

ii) *Permanencia [actualizada]* es el modo de inmanencia compuesto por el discurso en acto, es la instancia lograda por la repetición y similitud de los elementos en el fenómeno analizado. Por ello, se presenta como “lo que sigue quedando, en lo que queda” (Ejemplo, la lectura política de una historieta construida como isotopía a través de los gestos, miradas de los personajes de la viñeta o en la intensidad del gráfico.)

iii) *Remanencia [potencializada]* es el modo de inmanencia compuesto por los discursos de la cultura y la memoria discursiva. Por ello, se presenta como “lo que queda de, en lo que queda” (Ejemplo, las convenciones de la composición de la historieta que se construyen como recuerdos en la praxis (lectura) del enun-

12 D. Blanco y O. Quezada, “Modos de inmanencia semiótica”, *Tópicos del Seminario*, 31, 2014.

13 Cf. *Pasiones sin nombre* (2004), Lima, Fondo editorial de la Universidad de Lima, 2015.

14 Cf. *Ensayos sobre semiótica narrativa*, Lima, Fondo editorial de la Universidad de Lima, 2000.

15 D. Blanco y O. Quezada, *art. cit.*, p. 122. Ver también J. Fontanille, *Soma y sema : figuras semióticas del cuerpo*, Lima, Fondo editorial de la Universidad de Lima, 2016.

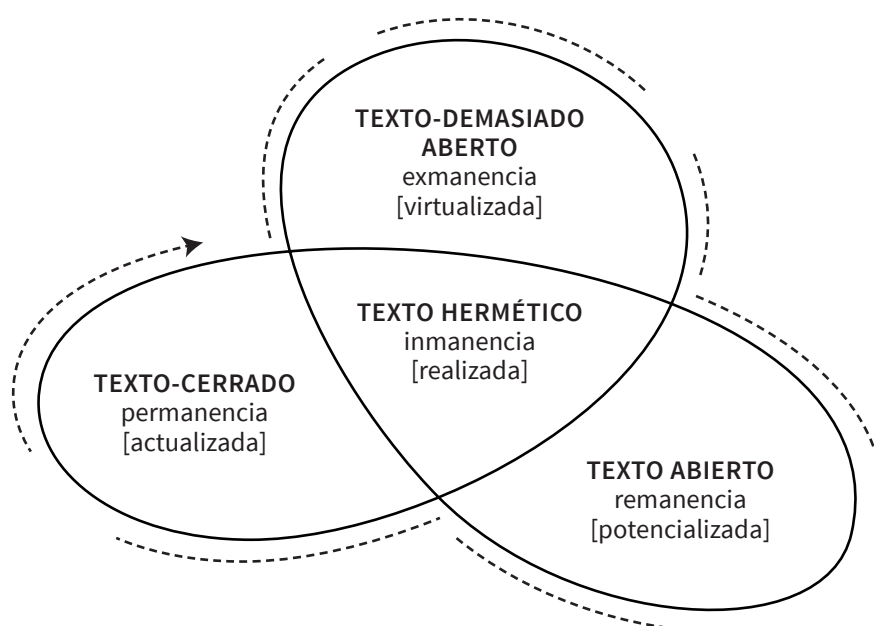
16 D. Blanco y O. Quezada, *art. cit.*, p. 122.

17 Cf. *Semiótica. Diccionario*, *op. cit.*

ciatario (lector) : la lectura de izquierda a derecha, la composición de las viñetas, la continuidad esperable entre escenas, etc.)

iv) *Exmanencia [virtualizada]* es el modo de inmanencia compuesto por las lenguas y demás códigos sedimentados, es la pérdida de la identidad producto del tránsito y lo aleatorio. Por ello es presentada como “lo que queda fuera de, en lo que queda” (Ejemplo, voltear la página para seguir interactuando con las siguientes viñetas, la pérdida de las escenas y páginas anteriores, una viñeta en blanco para retratar el estupor de una escena).

El problema con este modelo es que se limita a ser la práctica enunciativa de un solo texto. Los modos de inmanencia son dinámicas que ocurren en un solo objeto de estudio que no es en ningún momento perturbado por los *modos de inmanencia*, ya que continúa siendo un objeto cerrado : una historieta, un show de entretenimiento o, por ejemplo, una práctica cerrada (robar, comprar, etc.). Vamos a dar un paso más, uno que comprometa la elasticidad del texto con la propuesta de los modos de inmanencia de Quezada y Bueno. Si el modelo de los “modos de inmanencia” se limita en un texto cerrado, afirmamos que el propio texto teje otros tipos de objetos textuales de diversos grados y niveles. De esta manera, habrá la que corresponde con un texto hermético, la permanencia con un texto cerrado, la remanencia con un texto abierto y la exmanencia con un texto demasiado abierto. Por ello, al invocar fenomenológicamente a la inmanencia como dinámica que afecta un texto, Quezada y Blanco, nos permiten un paso más político sobre las aperturas y clausuras del texto. Podríamos llamar a esto *modos de textualidad*. Si los *modos de inmanencia* nacen en el paradigma del cuerpo, los *modos de textualidad* son el escenario político de la semiótica. Asumiendo los grados de apertura extensiva que propone Claude Zilberberg (hermético, cerrado, abierto y demasiado abierto), ensayamos el siguiente esquema sobre los modos de textualidad.



Esquema 1.
Banda de Moebius textual.

Desde sus inicios, la formulación del texto estructural (Greimas, Courtés, Barthes) es clausurada. Lo denominamos *texto hermético* ya que propicia una inmanencia entendida como aquellos datos realizados o lo que es dado desde un punto de vista lingüístico. El texto hermético ha permitido el análisis del discurso canónico, preocupado por los formantes de significación siempre supervisados por un recorte textual duro y un rígido principio de inmanencia.

No obstante, las últimas décadas de debate semiótico nos permiten identificar una noción de texto formado a través de la observación de los discursos, interacciones y prácticas de una comunidad. El énfasis de que las prácticas (móviles y dinámicas) poseen una forma textual y, por tanto, un procedimiento distinto al texto hermético, es materia ya conocida en el debate semiótico. En palabras de Landowski : “De esa nueva consideración surgió la idea de una semiótica de las ‘situaciones’, noción que llegó progresivamente a designar otro tipo de texto semiótico”¹⁸. A este tipo de textos etnográficos, de observación directa y propias de la vida cotidiana, los denominamos *texto cerrado*.

Ahora bien, la semiótica ha ensayado visiones más amplias del texto que podríamos denominar dos formas de *texto expansivo*¹⁹. Por un lado, un tipo de *texto abierto* que estudia lo que queda de las relaciones sociales en el objeto de estudio (remanencia), es decir, todas aquellas texturas sociales y empíricas de las vivencias colectivas a partir de la sensibilidad sociosemiótica (la clase, la producción económica, la casta, la raza). Por otro lado, un texto *demasiado abierto* que se ocupa de aquellas producciones materiales más amplias que siguen quedando en el objeto de estudio (exmanencia) como lo son la historia y el mito. Estos cuatro tipos de modos de textualidad instituyen una semiótica materialista preocupada por el carácter hipotético deductivo del análisis sobre los fenómenos sociales.

Lo que denominamos modos de textualidad no es una propuesta que invalida el estudio de textos herméticos como el análisis de Greimas sobre un cuento de Maupassant, sino que intenta considerar como textos a otras formas de objeto empírico semiótico. Así, serán textos *cerrados* aquellos que van a la materia etnográfica de la comunidad como en el estudio de Francesco Marsciani, aquellos textos *abiertos* como el de la política del gusto en la sociosemiótica de Landowski (cuya particularidad es la de recurrir a un texto hermético plástico, propio de la visibilidad, del gusto y del sabor) o, finalmente, otros textos *demasiado abiertos* que apelan a la historia y al materialismo para construir formas significantes como lo hace Pêcheux o Rossi-Landi.

El reclamo de la apertura de los textos no es un capricho nuestro. Podemos identificarlo en las bases de nuestra disciplina. El apunte por una apertura del texto le pertenece al propio Greimas, no solo en textos como *De la imperfección* donde el texto adquiere ese tenor *in vivo* que remeció la epistemología estructuralista, sino en el rol del contexto como parte de la unidad sintagmática de análisis (texto) señalado en el *Diccionario*. Para Greimas el contexto puede ser

¹⁸ *Pasiones sin nombre*, op. cit., p. 123.

¹⁹ Cf. “Semiótica de la protesta”, art. cit.

explícito (lingüístico) como implícito (extra lingüístico o situacional). Sobre este último, Greimas indica que “el contexto implícito puede ser aprovechado con vistas a la interpretación semántica porque si se trata de una lengua natural viva, productora de un texto ilimitado, el contexto situacional puede siempre hacerse explícito”²⁰. Jacques Fontanille va en la misma senda : “Se constata, por experiencia, que el punto de vista del texto, desde una perspectiva hermenéutica, el que obliga a añadir elementos contextuales : sin ellos, la interpretación resulta incompleta y la comprensión insatisfactoria.”²¹. Por su parte, Landowski, al introducir una semiótica de las situaciones, concluye que :

De esa nueva consideración surgió la idea de una semiótica de las “situaciones”, noción que llegó progresivamente a designar otro tipo de texto semiótico, y, correlativamente, otro estado del sentido (algo así como los físicos se vieron obligados a distinguir diversos “estados” de la materia) : un sentido que hay que captar en el instante de su emergencia antes de que sea realizado, un sentido a cuya producción pueden contribuir las formas más diversas de expresión lingüística y, sobre todo, no lingüística, consideradas como variables significantes, y un sentido en el que la distinción tradicional entre “texto” y “contexto” pierde prácticamente toda pertinencia. Pero lo que estaba fundamentalmente en juego en el paso de una de esas etapas a otra, no era solamente, como pudo creerse en el momento, el estatuto del texto en relación con su contexto (y la integración del segundo como elemento pertinente para la constitución y el análisis del primero), ni menos únicamente la posibilidad de integrar la descripción de los enunciados en una perspectiva dinámica que incluyese la toma en consideración del acto enunciativo. En realidad, se trataba también, y sobre todo, de la relación entre dos acercamientos posibles al sentido en cuanto tal.²²

Siendo la vinculación de los textos (considerando al denominado “contexto” como otro texto) nuestro interés, nos preguntamos por la falta de radicalidad de esta conexión. Si el texto es una dimensión de diversos grados de apertura, ¿cómo proceder a integrarlo? ¿cómo identificar las relaciones más óptimas? ¿cuando la relación entre los textos pierde rigor y se convierte en un pretexto? Si el contexto puede ser otro texto, ¿qué vías posibles se identifican para su inclusión en el análisis e interpretación? Rescatamos esta advertencia :

La lectura “correcta” del mensaje supone procesos dialécticos de inferencia de sentido que si bien se inician con su percepción visual, la misma viene marcada por los macro contextos, empezando por la estructura de la producción económica, política y cultural, que le indica al receptor que se trata de un mensaje publicitario, cuya legitimidad proviene del tipo de economía y cultura en la que él ha nacido, formado y participado.²³

No solo se trata de identificar que los procesos de interacción son prácticas sociales en movimientos que nos presentan un texto cerrado (una huelga), sino de ocuparnos del análisis de la apertura de este a un texto abierto (la clase

²⁰ *Semiótica. Diccionario*, op. cit., p. 86.

²¹ *Semiótica del discurso*, Lima, Fondo editorial de la Universidad de Lima, p. 80.

²² *Pasiones sin nombre*, op. cit., p. 123.

²³ J. Finol y E. Cuevas, “Cuerpo, ideología y narrativa publicitaria”, *Contexto*, 2020, p. 12.

social) y la forma como se condensan para el semiótico. Esto se encuentra en sintonía con lo propuesto por Landowski : “La tarea de un semiótico no puede limitarse a estatuir lo que los textos podrían significar en razón de sus estructuras ‘inmanentes’ únicamente”²⁴. Dicho esto, no pretendemos dividir al texto y hacerlo irreconciliable con sus propias aperturas. Más bien pensamos que el proyecto semiótico debe posicionarse en la transición y desplazamiento entre los textos sin perder la autonomía epistemológica. Así, el hacer semiótico puede ir de lo hermético (texto), cerrado (texto-retraído), a lo abierto (etnotexto), a lo demasiado abierto (texto expansivo) considerando los elementos estrictamente dados de una imagen, su producción pasional, su interacción viva en un espacio a su producción histórica o económica. Dicho esto, el afuera del texto (lo que no es objeto empírico del análisis) es una dimensión que cambia según la perspectiva del análisis, se ajusta según el nivel de pertinencia de la investigación. Nunca hay un solo afuera determinado, hay muchos “afueras”, diversas formas de cercar y crear territorios de investigación semiótica. Desde esta perspectiva, se complejiza y vivifica la advertencia de Greimas : Fuera del texto, no hay salvación.

2. Dimensionalidad del texto

Nuestra propuesta no pretende alterar la apuesta epistemológica del planteamiento greimasiano sino efectuar un apunte metodológico. Para ello, seguiremos pensando en las formas de protesta social como ejemplo empírico. Nuestra apuesta aprecia a las interacciones textuales en la protesta social como una banda de Moebius más que como un cuadrado o una elipse, ya que la banda nos deja en cuenta que el objeto de análisis posee diversas dimensiones.

No es un punto que haya pasado desapercibido en la semiótica greimasiana. Cuando Floch, en su análisis de los diseños y axiología de la vida cotidiana, desarrolla tipos de valoración de la organización de un supermercado, lo hace releendo (semiotizando) el sistema de los objetos de Jean Baudrillard. Floch relaciona el texto de la funcionalidad sociológica de los objetos de Baudrillard (texto abierto) y el texto del supermercado (texto cerrado) para estudiar el sistema signifiante del segundo, es decir, para construir un sistema de relaciones axiológicas de la vida cotidiana del supermercado²⁵. ¿Qué vinculaciones existen entre ese texto abierto y ese texto cerrado? La conclusión de Floch es que la semiótica greimasiana, al proponer la oposición valor práctico y mítico, ya contiene aquello que los sociólogos (como Baudrillard) construyen como función utilitaria y no-utilitaria del objeto. No obstante, y pese a esta astuta conclusión, ya es demasiado tarde para el semiótico. Floch ya abrió el texto identificando no solo una profundidad de la oposición, sino también dándole valor a la oposición por la profundidad.

24 “¿Habría que rehacer la semiótica?”, *art. cit.*, p. 134.

25 J.-M. Floch, *Semiótica, marketing y comunicación : bajo los signos, las estrategias*, Barcelona, Paidós, 1993.

Los modos de textualidad nos colocan en la reflexión de la dimensionalidad. Sin duda las oposiciones privativas /conjunción/ y /disjunción/ transparentan el proceso de significación de un texto hermético. No obstante, aquellas unidades semánticas poseen una profundidad de diversos niveles textuales. Por ejemplo, en ciertas variaciones textuales, esa /disjunción/ (texto hermético) es un rasgo de las interacciones prácticas excluyentes de una comunidad (texto cerrado) que puede estar determinada por las categorías sociales compartidas de la economía de mercado (texto abierto) y, más ampliamente, de un mito como marco de su proceso histórico (texto demasiado abierto). Si nos detenemos sólo en las categorías inmanentes de las unidades del texto hermético dejamos de apreciar estas dimensiones y umbrales existentes en los elementos de significación. Por ello, nuestra postura no busca detener el análisis en los rasgos unidimensionales que nos ofrece el texto hermético, sino que nos enfrenta al problema de dimensionalidad. Nos interesa esbozar los umbrales de los textos y para ello ofrecemos los elementos semióticos que construyen al *texto hermético*, al *cerrado*, *abierto* y *demasiado abierto*.

Con este proceso no apuntamos una salida de la semiótica de su objeto de conocimiento —el sentido—. No es pretensión nuestra que el análisis se ampare en categorías sociológicas, antropológicas o que pierda su rumbo en la reflexión materialista (filosófica). Al contrario, sostenemos la autonomía al introducir el problema de las dimensiones que dejan aquellos objetos sociológicos, antropológicos e históricos en el texto. Nos interesa identificar cómo estos objetos dejan huellas, indicadores y rasgos de diferente profundidad que advierten al semiótico de la presencia de una comunidad, de una clase, de un mito, de un proceso de producción económico.

El análisis se comporta como un cubo del cual se nos presenta sólo uno de sus lados ya que es el que nuestra dimensión de un texto hermético nos ofrecía. No obstante, el cubo posee 6 lados que solo tienen sentido en referencia a aquel lado que observamos. Pues bien, nuestra apuesta es advertir la existencia de aquellos 5 lados (la comunidad —cerrado—, la sociedad —abierto— y la historia —demasiado abierto—) que están expresándose a través de diferentes rasgos en aquel lado dimensional (texto hermético). Así es que los modos de textualidad introducen a la semiótica el problema de la dimensionalidad y la ilusión metodológica. Pero ¿Cuándo el semiótico puede concretar estos saltos textuales de diferentes dimensiones? ¿cuándo y en qué términos puede el semiótico ir de un texto abierto hacia un demasiado abierto?

3. Dinámicas textuales : para una semiótica materialista

Si bien existen saltos entre textos de la misma naturaleza y otros de otra naturaleza no es clara la forma de conexión que estos deben lograr. Nuestra respuesta ofrece un procedimiento de dos niveles a través del concepto de reducción inmanente y constitución de la intencionalidad. El primero tiene que ver con la advertencia de Francesco Marsciani : “Lo que se observa, en principio, nunca está

predeterminado por macrocategorías sociológicas o psicológicas”²⁶. El segundo tiene que ver con el rol de la intuición como método de base entre el analista y su objeto : “El valor de lo que se observa depende de la relación entre lo observado y el observador”²⁷. Es decir, la intencionalidad se encuentra construida teniendo como primera interacción un tipo de conocimiento intuitivo del analista para la descripción de la totalidad del fenómeno. Evidentemente este análisis de lo intuido se establece privilegiando la suspensión de prejuicios sociológicos o psicológicos y le permite al analista optar por vinculaciones primeras entre los textos A y B (un color con un mito, la composición de un plato con un momento histórico, la disposición de un espacio público con la clase social). No obstante, no es la intuición la que cierra el análisis. El conocimiento intuitivo termina “verificandose” siempre en la correlación entre los datos descriptivos obtenidos y el modelo semiótico por el cual opta el analista : “Según los manuales, como se verá, una decisión interpretativa capaz de fijar un valor de sentido correcto, válido y eficaz tendrá que basarse en la intuición”²⁸.

¿Pero cómo corrobora o “madura” la semiótica el conocimiento intuitivo? La respuesta se encuentra en los grados de parentesco y hermandades isotópicas que anudan la textualidad. Si estos lazos se rompen, el texto se convierte en un *pretexto*. Es decir, una excusa o un ardid de análisis para justificar los saltos irreverentes. Por ello, nuestra apuesta por los grados de parentesco permite asegurar los desplazamientos textuales a modo de una naturaleza consanguínea, en la lógica del ADN, de composición. Por ello, la pregunta de ¿qué convierte al análisis como un capricho de relación entre los textos? puede ser resuelta con la isotopía que legitima, continua o rectifica el conocimiento intuitivo del analista. Demos un ejemplo en la semiótica que permite la relación con la clase (socioeconómica) como texto y el objeto empírico de estudio.

La clase posee distintos tipos de acceso según la literatura especializada. Para Lenin las clases son grupos humanos, uno de los cuales puede apropiarse el trabajo del otro para ocupar puestos diferentes en un régimen de economía social²⁹. En este sentido la clase, desde su dimensión económica-productiva se instancia en dos categorías, *i*) clase trabajadora y *ii*) clase alta. S. Friedman y D. Laurison entienden a la clase en una relación de dominados y dominantes que se expresan a través de usos de lenguaje, vestimenta, etc.³⁰. Por su parte, L. Kogan se refiere a las clases en torno al género mientras F. Portocarrero estudia la clase desde la historia de principio del siglo xx³¹. Dados todos estos tipos de texto, el

26 F. Marsciani, *Trazados de etnosemiótica*, Lima, Fondo editorial de la Universidad de Lima, 2022, p. 23.

27 *Ibid.*

28 *Op. cit.*, p. 154.

29 V. Lenin, “Una gran iniciativa”, *Obras escogidas*, Moscú, Ediciones en Lenguas Extranjeras, t. II, 1948, pp. 612-613.

30 S. Friedman y D. Laurison, *The Class Ceiling : Why it Pays to be Privileged*, New York, Policy Press, 2019.

31 L. Kogan, *Regias y conservadores. Mujeres y hombres de clase alta en la Lima de los noventa*, Lima, Fondo Editorial del Congreso de la República, 2009. F. Portocarrero, *Grandes fortunas en el Perú : 1916-1960*, Lima, Fondo editorial de la Universidad del Pacífico, 2013.

semiótico tiene que formalizar la intuición a través de una serie de estrategias que permitan la apertura de su texto con el mayor rigor posible. Para ello el semiótico debe seleccionar de acuerdo con el nivel de pertinencia de su análisis el tipo de texto que encuentra conexión isotópica con el objeto empírico que se propone analizar.

Para resolver estos problemas, nuestra propuesta pretende una resolución a través de cuatro condiciones de intertextualidad que definen la relación entre los textos herméticos, cerrados, abiertos y demasiado abiertos : *i)* las formas de relación isotópica (figurativa o temática) entre los textos, *ii)* el rol del lugar de producción del objeto semiótico, *iii)* los tipos de trayecto entre los textos y *iv)* las zonas de conexión isotópica que definen al análisis.

3.1. Abscisas : Formas de relación isotópica (figurativa o temática) entre los textos

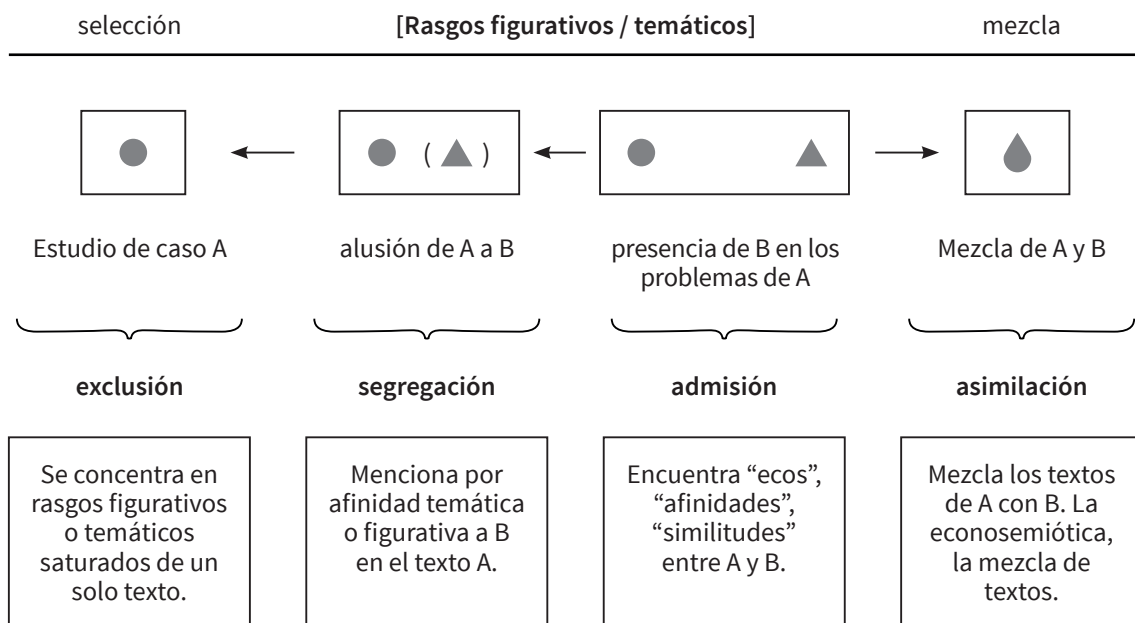
La isotopía es la redundancia de unidades de significación figurativas y/o temáticas. De esta manera, si un texto A posee rasgos similares a un texto B se construirá una relación. Por ejemplo, si el texto A es una pancarta de protesta con enunciados, colores y composición determinada, existen rasgos temáticos (políticos) y figurativos (corporalidad) de este texto que lo anudan a la práctica del desplazamiento espacial como texto B. Asimismo, estos textos A y B pueden direccionar al analista a un texto C mayor si los rasgos distintivos se saturan : si el cartel señala “no al comunismo”, si los colores patrios son usados por cofradías homogéneas más que por colectivos heterogéneos, si las formas de desplazamiento buscan expulsar físicamente al “mal” instaurado, entonces la clase social, como texto C (cuyos rasgos deben ser semiotizados por el analista), se hilvana complejizando el análisis. En este sentido, los conectores isotópicos son la condición de relación entre los textos y es también aquello que distingue del análisis riguroso del *pretexto* (cuando no existe saturación de la isotopía entre el texto A y el B).

Para dar cuenta de estos cruzamientos, presentamos un esquema que considera a los rasgos figurativos y temáticos como extensidad de la producción de sentido (Esquema 2).

Como se aprecia en el esquema, en algunos casos se privilegia una saturación en el texto A que implica una *exclusión* del texto B en el análisis (retiro de más de un menos). En otros casos, el texto A tendrá una relación de *segregación* con el texto B ya que puede aludir en el análisis e interpretación a dicho texto. Por ejemplo, el análisis de Marsciani sobre la compra del calzado alude a relaciones económicas, como también sucede en la axiología de consumo de Floch. Pero esta alusión puede romperse para construir una relación de *admisión* entre A y B. En esta apreciamos la presencia de B en los problemas de significación de A. El texto semiótico refiere a “ecos”, “afinidades” y “similitudes” entre un texto y otro. Por ejemplo, el análisis de la transparencia de J. Fontanille y la relación entre la transparencia financiera y la transparencia física. Finalmente, la relación

entre A y B se exaspera cuando reconocemos a la *asimilación* en tanto mezcla de ambos textos. Un ejemplo se encuentra en Rossi-Landi y la metáfora del lenguaje como trabajo y como mercado³². De la confusión de los textos emerge una semiótica muy creativa en algunos casos, pero en otros forzada e irreverente.

Las relaciones entre los textos no solo pueden ser apreciadas desde su extensidad, es decir, desde la similitud de rasgos figurativos y/o temáticos que vinculan a los textos (y que nos permite advertir cuando estamos frente a un análisis riguroso de uno caprichoso). También es necesario otro vector que entre en juego con esta extensidad, una vida social que reclamaba Saussure a la que tímidamente la semiótica se ha ido acercando desde *De la imperfección* de Greimas.



Esquema 2.

Sintaxis extensiva de la conexión de isotopías que vincula a A y a B.

3.2. Ordenadas : el rol del lugar de producción del objeto semiótico

Es sabido que el ejercicio de las ciencias sociales ante la duda de si tiene relación o no es cotejar con el autor o no. Ahora bien, el límite de esa ciencia social confía en que el sentido se limita al productor, por eso es que contrasta a través de encuestas y entrevistas a los productores del producto. Por eso es que se va al productor, “¿usted A, conoce a B?” si A contesta negativamente, entonces se invalida el análisis. Pero ¿puede acaso A conocer a B sin conocerse? ¿pueden haberse encontrado en un espacio de producción de sentido que los hace llegar al mismo punto del laberinto?

32 Cf. F. Rossi-Landi, *Il linguaggio come lavoro e come mercato*, Milano, Bompiani, 1968.

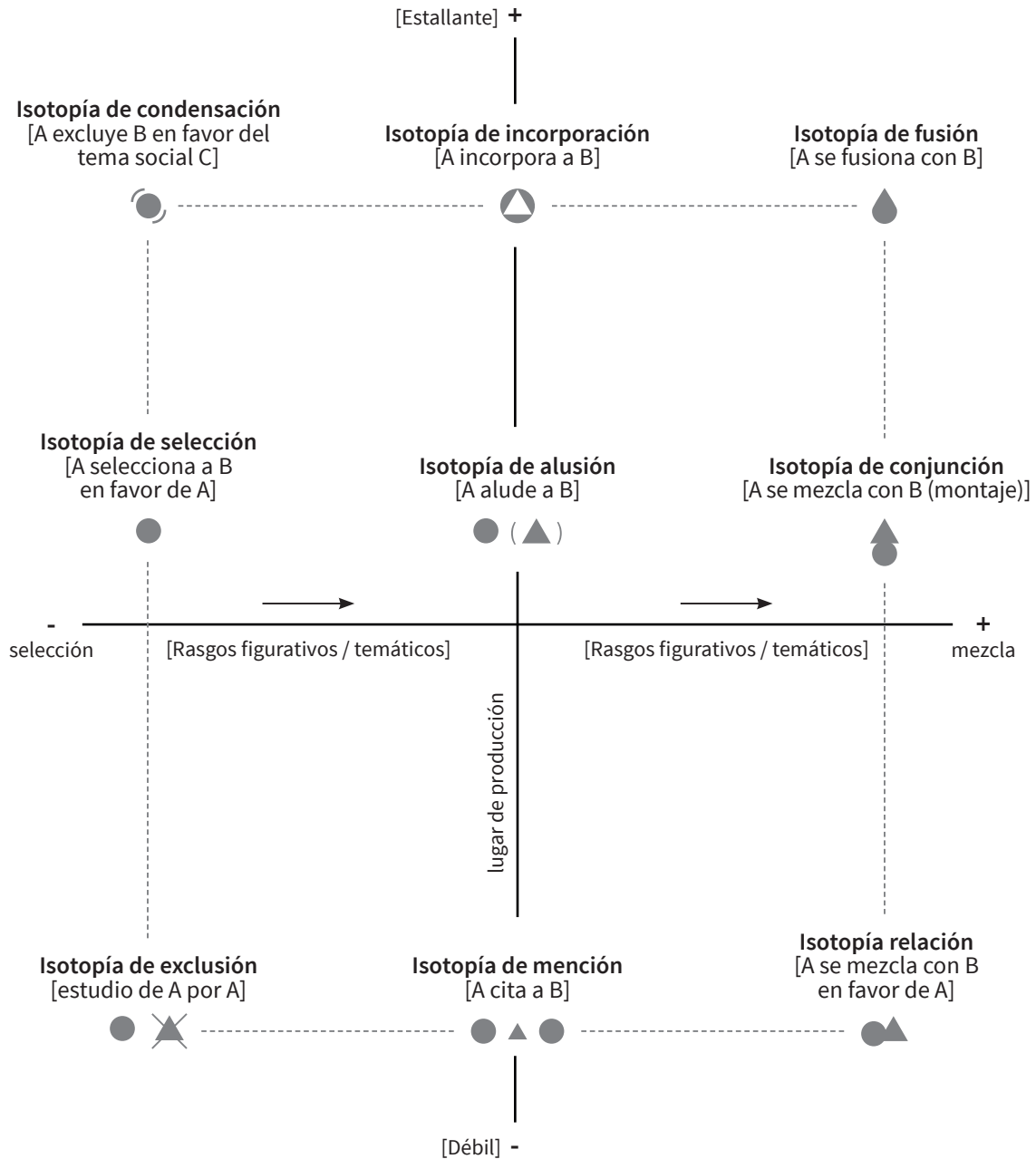
Pensemos en la metáfora del laberinto, hay ahí muchas entradas, pero el problema no está en cuál es la entrada y la salida, sino que al entrar en diferentes etapas y estadios estos se encuentran en un laberinto. ¿no puede ser acaso ese laberinto como lugar de producción aquello que hermana a A y B? Es en el lugar de producción donde se encuentra A y B, porque ahí es donde se despercude de la correspondencia, porque el semiótico da el salto y da la respuesta a través de formas de hermandad isotópica en un lugar de producción de sentido. El lugar de producción puede ser intensificado en la relación entre A y B como menguado y no identificado. Es esta presencia y ausencia del lugar de producción en la vinculación entre los textos aquello que nos permite, por fin, pensar en los tipos de trayectos y textualidades desde el punto de vista de la profundidad, de la dimensionalidad del análisis.

Umberto Eco presenta esta dimensión como la enciclopedia, una instancia de relación de diversos operadores contextuales que funcionan en el análisis semántico. La enciclopedia funciona como un thesaurus, según Eco, información proporcionada por textos previos. No obstante, optamos por la figura del laberinto porque en Eco la Enciclopedia tiene un carácter puramente cognitivo e inteligible, prescindiendo de las sensibilidades y las relaciones límite que son proporcionadas por el laberinto.

3.3. Zonas y cuadrantes de los modos de textualidad

Una vez presentados los dos vectores (abscisas y ordenadas) que nos permiten construir la conexión entre los textos (los rasgos isotópicos y el lugar de producción), nos apoyamos en la grafía del esquema tensivo para dar cuenta de las distintas posiciones como resultado de los puntos entre abscisas (rasgos figurativos / temáticos) y ordenadas (lugar de producción).

En los cuadrantes inferiores identificamos tres tipos de isotopía : de exclusión, de mención y de relación. Cada una de ellas se adjunta progresivamente al texto para crear una amplitud en su interpretación. Sin duda los textos de *exclusión* son los que poseen mayor rigurosidad, no obstante, son los que dejan de lado las zonas de producción y vida social del texto. Las segundas, las isotopías de *mención* (evocación), hacen coincidir a los textos por pura formalidad, como una anécdota que enriquece (más no pervierte) el análisis inmanente. En el caso de las isotopías de *relación*, la relación entre los textos es más azarosa y caprichosa. El analista puede vincular la forma de un plato de comida con la forma de una montaña para explicar la riqueza de significación del texto o relacionar el sonido (isotopía figurativa) “pared” con “padre” y estimular una relación de interpretación.



Esquema 3.

Tipos de conexión isotópica según la consideración del lugar de producción.

En los cuadrantes medios identificamos otros tres tipos de isotopías. En las isotopías de *selección* el analista reconoce la existencia de un texto potencial que afecta el sentido de su texto hermético, pero prescinde de este texto (a pesar de haberlo presentado) en beneficio de la saturación presente en el texto A. En las isotopías de *alusión*, el analista asocia los textos en tanto observa que existen “ecos”, “similitudes” y “semejanzas” entre los textos de diversos grados (e.g. el uso del sistema de los objetos de Baudrillard en el análisis sobre la axiología de consumo de Floch). El analista aprovecha estas similitudes y las utiliza en beneficio de sostener un análisis sobre el texto A. Es cuando la alusión de B se realiza que el sentido de A adquiere una profundidad mayor. Finalmente, las isotopías de *conjunción* que mezclan dos textos en favor de una enunciación particular. Así, el

analista construye la relación íntima entre el discurso poético de un autor frente a la obra fílmica de un director en favor de la enunciación fílmica. En todos estos casos, el lugar de producción es considerado como un fondo aun lánguido pero cada vez más considerado : lo social, lo mítico, lo económico, salen más a flote.

En los cuadrantes superiores identificamos también tres tipos de isotopías. Las isotopías de *condensación* comportan un estudio de caso que combina el texto hermético con el texto cerrado, es decir, si bien se preocupa por una particular del texto hermético (el gusto, la visión, por ejemplo), la vinculan con las prácticas vivas de una relación comunitaria (desplazamientos, apropiaciones del espacio público, interacciones, situaciones). En este caso, el análisis destila una sustancia empírica que no se aprecia en las isotopías de exclusión en las que generalmente se ubica el texto hermético : se toman lugares pequeños para estudiar los grandes problemas. Las segundas, las isotopías de *incorporación*, permiten una vinculación de los textos más intensificada, una relación sostenida en el fondo socio cultural y económico de ambos textos. En este tipo de isotopías apreciamos una fuerte relación entre textos A y B de diversa naturaleza, pero que se encuentran atados por la saturación figurativa y temática que los vincula. No obstante, esta relación es de subordinación, es decir, el texto B es semiotizado en el texto A, con lo que la autonomía de A queda intacta. Finalmente, las isotopías de *fusión* combinan los rasgos de los textos A y B en un marco de reflexión social muy intenso. Son las relaciones del lenguaje y el trabajo en el marco del pensamiento filosófico y semiótico de Rossi-Landi, por ejemplo.

Conclusión

Repasemos el análisis de Walter Benjamin sobre el cuadro de Klee que se titula *Angelus Novus* para dar cuenta de nuestro modelo.

Hay un cuadro de Klee que se titula *Angelus Novus*. Se ve en él un ángel, al parecer en el momento de alejarse de algo sobre lo cual clava la mirada. Tiene los ojos desorbitados, la boca abierta y las alas tendidas. El ángel de la historia debe tener ese aspecto. Su rostro está vuelto hacia el pasado. En lo que para nosotros aparece como una cadena de acontecimientos, él ve una catástrofe única, que arroja a sus pies ruina sobre ruina, amontonándolas sin cesar. El ángel quisiera detenerse, despertar a los muertos y recomponer lo destruido. Pero un huracán sopla desde el paraíso y se arremolina en alas, y es tan fuerte que el ángel ya no puede plegarlas. Este huracán lo arrastra irresistiblemente hacia el futuro, al cual vuelve las espaldas, mientras el cúmulo de ruinas crece ante él hasta el cielo. Este huracán es lo que nosotros llamamos progreso.³³

Benjamin realiza una descripción del ángel para posteriormente asociar su plasticidad y figuratividad a un proceso histórico que supera al propio texto. La modalidad del /creer/ y la categoría veredictiva del /parecer/ se reiteran en su análisis (“al parecer”, “el ángel de la historia debe tener ese aspecto”) lo cual utiliza como instrumento para conciliar dos textos, el cuadro y la historia como

33 W. Benjamin, *Tesis sobre la historia y otros fragmentos*, México, Itaca, 2008, pp. 36-37.

progreso. Para hacer efectiva esta relación Benjamin figurativiza el progreso histórico como un huracán, dotándolo de una isotopía plástica que no posee en su presentación teórica. Propiamente el análisis de Benjamin construye lo que denominamos una *isotopía de relación*, ya que afirma la mezcla de B (el progreso histórico como un huracán) con A (el cuadro de Klee) en favor del primero sin considerar el contexto de producción del texto del cuadro de Klee. Dicho esto, la historia no es el lugar de producción del texto-cuadro, sino el verdadero objeto de análisis. Esto explica por qué Benjamin exaspera al propio texto hermético y construye su análisis hacia un salto a lo demasiado abierto. El trabajo de la conexión isotópica azarosa es una relación textual que permite generar las dudas, es la buena intención (noble) del análisis que se da cuenta que hay elementos importantes, pero yerra en la conexión y no se aventura a estudiarlo en un nivel más complejo. No obstante, las relaciones isotópicas (plásticas, figurativas y semánticas) entre el movimiento histórico y el huracán como situación plástica es un *pretexto* útil. Es este modo de textualidad (*pretexto*) lo que impide al análisis abrazar el rigor analítico y conducirlo a un tenor poético, ensayístico y persuasivo para una imagen filosófica. La interpretación de Benjamin parte de un *pretexto*, más eficiente como percepto semiosófico que como crítica semiótica.

Los tipos de trayectos entre las isotopías textuales pueden ser de dos tipos : a) trayectos de textualidad sintagmática, donde las relaciones entre los textos poseen fuertes lazos figurativos y temáticos ya que son temas creados por un mismo autor (por ejemplo, estudiar la pancarta de protesta y vincularla a una forma de desplazamiento en el espacio público de una demanda conservadora y, a su vez vincularla a una clase social gracias a las descripciones sociológicas de interacciones urbanas) ; b) trayecto de textualidad paradigmática, donde existen diferentes variantes de un fenómeno que son conectadas por alguna relación isotópica o temática. En este caso la concentración de rasgos no es tan rigurosa, y pueden ser vinculados textos con irreverencia. El análisis de Walter Benjamin sobre el cuadro de Klee se ubica en este punto.

Referencias

- Benjamin, Walter, *Tesis sobre la historia y otros fragmentos*, México, Itaca / Universidad Autónoma de la Ciudad de México, 2008.
- Blanco-López, Desiderio, “En busca de la experiencia perdida”, *Contratexto*, 22, 2014.
- Cuevas-Calderón, Elder, y Eduardo Yálan Dongo, “Semiótica de la protesta : por un modelo de los movimientos sociales”, *Acta Semiótica*, I, 2, 2021.
- Demuru, Paolo, “Práticas de vida. Entre semiótica, comunicação e política”, *Estudos semióticos*, 13, 1, 2017.
- Finol, José, y Elder Cuevas Calderón, “Cuerpo, ideología y narrativa publicitaria”, *Contexto*, 2020.
- Floch, Jean-Marie, *Semiótica, marketing y comunicación : bajo los signos, las estrategias*, Barcelona, Paidós, 1993.
- Fontanille, Jacques, *Semiótica del discurso*, Lima, Fondo editorial de la Universidad de Lima, 2006.
- *Prácticas semióticas*, Lima, Fondo editorial de la Universidad de Lima, 2014.
- *Soma y sema : figuras semióticas del cuerpo*, Lima, Fondo editorial de la Universidad de Lima, 2016.

- Friedman, Samuel, y David Laurison, *The Class Ceiling : Why it Pays to be Privileged*, New York, Policy Press, 2019.
- Greimas, Algirdas J., *Du sens*, Paris, Seuil, 1970.
- “L'énonciation, une posture épistémologique”, *Significação*, 1, 1974.
- *Semántica estructural. Investigación metodológica* (1966), Madrid, Gredos, 1987.
- y Joseph Courtés, *Semiótica. Diccionario razonado de la teoría del lenguaje*, Madrid, Gredos, 1982.
- Kogan, Lionel, *Regias y conservadores. Mujeres y hombres de clase alta en la Lima de los noventa*, Lima, Fondo Editorial del Congreso de la República, 2009.
- Landowski, Eric, “¿Habría que rehacer la semiótica?”, *Contratexto*, 20, 2012.
- *Pasiones sin nombre. Ensayos de sociosemiótica* (2004), Lima, Fondo editorial de la Universidad de Lima, 2015.
- “Interactions (socio) sémiotiques”, *Actes Sémiotiques*, 120, 2017.
- Lenin, Vladimir, “Una gran iniciativa”, *Obras escogidas*, Moscú, Ediciones en Lenguas Extranjeras, t. II, 1948.
- Marrone, Gianfranco, *L'invenzione del testo*, Roma, Laterza, 2010.
- Marsciani, Francesco, *Trazados de etnosemiótica*, Lima, Fondo editorial de la Universidad de Lima, 2022.
- Portocarrero, Federico, *Grandes fortunas en el Perú : 1916-1960. Riqueza y filantropía en la élite económica*, Lima, Fondo Editorial de la Universidad del Pacífico, 2013.
- Quezada Macchiavello, Óscar, y Desiderio Blanco, “Modos de inmanencia semiótica”, *Tópicos del Seminario*, 31, 2014.
- Rossi-Landi, Ferruccio, *Il linguaggio come lavoro e come mercato*, Milano, Bompiani, 1968.
- Yalán-Dongo, Eduardo, y Ernesto León, *La reapropiación del sentido : Introducción a una semiótica marxista*, Lima, Lancom, 2021.
- Zilberberg, Claude, *Ensayos sobre semiótica narrativa*, Lima, Fondo editorial de la Universidad de Lima, 2000.

Résumé : L'objectif de cette recherche est d'analyser les limites du texte en tant qu'objet d'étude. Dans le cadre du principe sémiotique de “clôture”, la discussion porte sur la pertinence des limites du texte et sur les connexions textuelles complexes susceptibles d'enrichir l'interprétation. La démarche ne remet pas en cause les fondements épistémologiques mais propose des raffinements méthodologiques relatifs aux techniques d'analyse concernant la sélection, la justification et la délimitation de l'objet empirique d'analyse. Les seuils de l'objet sémiotique sont envisagés non pas comme un aspect externe mais comme une extension du texte même, le “contexte” étant redéfini comme un autre texte sémiotique entrelacé à l'objet d'analyse. Centrée sur le problème du degré d'ouverture du texte, la visée d'ensemble est celle d'une reconnexion, les connexions et les reconnexions du processus de signification étant saisies à des niveaux plus complexes qu'il n'est le plus souvent d'usage.

Mots clefs : contexte, immanence, sémiotique matérialiste, texte, textualité.

Resumo : O objetivo desta pesquisa é analisar os limites do texto como objeto de estudo. Seguindo o princípio de “fechamento”, que anima a semiótica, discute-se a relevância dos limites do texto e de outras conjunções textuais mais complexas que enriquecem a interpretação. A proposta não visa disputar fundamentos epistemológicos, mas trazer refinamentos metodológicos a respeito da seleção, justificação e delimitação do objeto empírico de análise. Propõe-se a ampliação dos limiares do objeto semiótico não como um aspecto externo do texto, mas como

uma extensão, fazendo do contexto outro texto que se entrelaça com o objeto de análise. Ao tratar do problema dos graus de abertura de um texto, a proposta é a de reconexão, compreendendo as conexões e reconexões do processo de significação em níveis mais complexos.

Abstract : The aim of this research is to analyse the limits of the text as an object of study. Following the principle of “closure”, the discussion bears on the relevance of the limits of the text and on more complex textual connexions that may enrich the interpretation. The objective is to propose methodological refinements concerning analytical techniques for the selection, justification and delimitation of the empirical object of study. The context being considered as another text, the thresholds of the semiotic object are not anymore regarded as an external aspect of the text but as an extension which is interwoven with the semiotic object of analysis. In other words, addressing the problem of the degrees of openness of a text, the proposal is that of a reconnection, understanding the connections of the process of signification at more complex levels than usual.

Resumen : El objetivo de esta investigación es analizar los límites del texto como objeto de estudio. Ateniéndose al principio de “clausura”, que anima a la semiótica, se plantea la pertinencia de los límites del texto y de conjunciones textuales más complejas que enriquecen la interpretación. La propuesta no pretende disputar terrenos epistemológicos, sino llevar precisiones metodológicas sobre la selección, justificación y delimitación del objeto empírico de análisis. Se plantea la ampliación de los umbrales del objeto semiótico no como un afuera del texto, sino haciendo del contexto otro texto que se va hilvanando al objeto de análisis. La propuesta es la de la reconexión, comprendiendo las conexiones y reconexiones del proceso de significación a niveles más complejos y dando respuesta al problema de los grados de apertura de un texto.

Auteurs cités : Desiderio Blanco, Paolo Demuru, Jean-Marie Floch, Jacques Fontanille, Algirdas J. Greimas, Eric Landowski, Gianfranco Marrone, Francesco Marsciani, Óscar Quezada Macchiavello, Ferruccio Rossi-Landi, Claude Zilberberg.

Plan :

Introducción

1. De los modos de inmanencia a los modos de textualidad
2. Dimensionalidad del texto
3. Dinámicas textuales: para una semiótica materialista
 1. Abscisas : Formas de relación isotópica (figurativa o temática) entre los textos
 2. Ordenadas : el rol del lugar de producción del objeto semiótico
 3. Zonas y cuadrantes de los modos de textualidad

Conclusión

Recebido em 11/03/2023.

Aceito em 12/04/2023.

Sémiotique des pratiques sportives : styles de jeu — l'exemple du rugby

Marin Dargent

ESCP, Paris

Introduction

Dans son ouvrage de 1968, *La signification du sport*, le sociologue Michel Bouet ne définit pas moins de huit fonctions susceptibles de s'attacher à la pratique sportive : une fonction de dépassement, une fonction agonale, une fonction hédonique, une fonction hygiénique, une fonction sociale, une fonction de loisir, une fonction esthétique et une fonction de spectacle¹. Du point de vue sémiotique, sous cette diversité apparente se cachent des régimes de sens et d'interaction en nombre bien plus limité mais dont la complexité interne et les combinaisons permettent de rendre compte d'une infinité de pratiques particulières. Nous allons tenter de les caractériser.

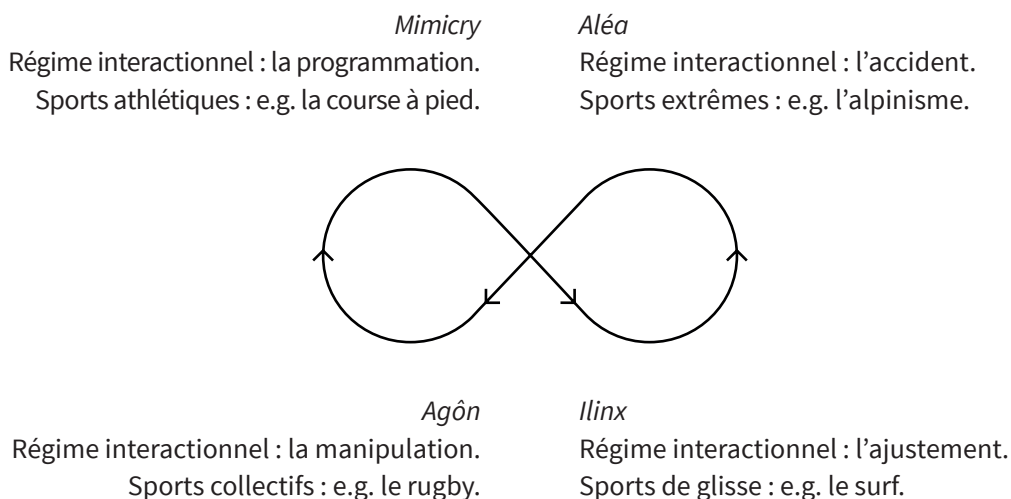
Les sports (tout comme le jeu, dont ils constituent des variantes) sont le théâtre d'interactions multiples. Le recours au modèle interactionnel mis en place par les sociosémioticiens va nous permettre de développer tour à tour principalement trois points. Il s'agira d'abord de proposer brièvement une typologie générale des sports (pour l'essentiel homologable à la célèbre catégorisation établie par Roger Caillois). Dans ce cadre, nous focaliserons ensuite l'attention sur un sport parmi d'autres, en l'occurrence le rugby, afin de comparer entre eux les styles de jeu qui y ont cours. Enfin, nous nous concentrerons sur trois sous-variantes stylistiques (italienne, brésilienne et française) relevant d'un seul et même régime interactionnel, celui de l'ajustement.

1 M. Bouet, *La signification du sport*, Paris, L'Harmattan, 1968.

Malgré le caractère général de la visée qui sous-tend cette analyse, nous ne saurions faire abstraction du contexte historique et aussi local (plus précisément, français) où nous nous situons pour l'entreprendre. Or, aujourd'hui, le sport tend à devenir de plus en plus « professionnel » et, de ce fait, de plus en plus soumis à des formes de programmation. Alors que le jeu est « une activité improductive », le sport, constate le philosophe Robert Redeker, « semble plus que jamais pris dans une logique de rendement, d'efficacité et de performance »². C'est tout spécialement le cas pour le rugby, suite à sa professionnalisation qui, en 1995, mit fin à l'obligation d'amateurisme imposée aux joueurs. Les enjeux extra-sportifs ont alors commencé à prendre le pas sur *l'esprit de jeu*. « Notre rugby [à la française] était jugé trop libre, trop romantique, et impropre à offrir ce que réclame le sport moderne : le résultat et la réduction des incertitudes »³. Cette confrontation entre deux conceptions opposées sera tout au long en arrière-plan de notre réflexion.

1. Quatre régimes de jeu

Roger Caillois, en s'appuyant sur les travaux de Johan Huizinga, établit la célèbre typologie des jeux fondée sur la reconnaissance des quatre grands ressorts ludiques : la compétition (*agôn*), la chance (*aléa*), le simulacre (*mimicry*) et le vertige (*ilinx*)⁴. En termes sémiotiques, ces quatre principes relèvent chacun d'un régime d'interaction particulier⁵. En définissant une « culture sportive » par les types de rapports interactionnels qu'elle privilégie, nous pouvons compléter le modèle en faisant apparaître, pour chaque type de pratique sportive, le régime sémiotique dont elle relève :



2 R. Redeker, *Sport, je t'aime moi non plus*, Paris, Laffont, 2022.

3 P. Villepreux, « Le *French flair*. Un jeu libéré où l'imprévu est la norme », *Panard*, 2022, 1, 1.

4 J. Huizinga, *Homo ludens*, Paris, Gallimard, 1938. R. Caillois, *Les jeux et les hommes*, Paris, Gallimard, 1958.

5 Sur la sémiotique des interactions, cf. E. Landowski, *Les interactions risquées*, Limoges, Pulim, 2005.

i) *Le sport selon la programmation*

Une importante série de pratiques sportives relève sinon exclusivement du moins pour l'essentiel du régime de la programmation. Il s'agit des sports athlétiques tels que les épreuves du pentathlon (course à pied, haltérophilie, lutte, etc.). Ces sports ont pour principe l'affrontement entre protagonistes sur un critère physique précis : gagne celui qui court le plus vite, le plus longtemps, saute le plus loin, etc. Les critères de ce type permettent de reconnaître de manière incontestable le vainqueur d'une compétition. Pour garantir la probité de la performance, il faut évidemment que la régularité des conditions de jeu soit absolument respectée.

L'athlète engagé dans ce cadre doit lui-même se soumettre à des régularités très strictes. Son entraînement, son matériel, son régime alimentaire, tout doit être programmé dans le but de « performer ». Ce type de sports repose moins sur le talent que sur l'entraînement, garant de performances prévisibles. Et même si les sports de ce type comportent, comme tous les autres, une « glorieuse part d'incertitude », c'est là le type de pratique qui s'en éloigne le plus. Etant donné qu'on ne peut guère programmer efficacement que soi-même (a contrario, programmer toute une équipe est presque utopique), les sports qui reposent sur la programmation relèvent d'une « philosophie » à la fois individualiste et essentiellement « utilitariste » : l'objectif unique, ou presque, est de gagner.

La course à pied offre à cet égard l'exemple le plus populaire. Les *runners* des quais de la Seine incarnent, si on peut dire, « l'espèce » sportive la plus proche de l'automate. Seul ou en peloton, ils suivent un itinéraire prédéterminé, rectiligne autant que possible, animés d'un mouvement corporel régulier, une jambe en avant puis l'autre, pour une durée ou une distance prédéfinie. La distance mythique des 42,195 km du marathon fixe une régularité symbolique immuable. Le jour de l'épreuve, chacun est placé dans un sas correspondant à son objectif de temps sur la distance. Chaque sas est mené par un leader d'allure, un « lièvre », qui imprime le rythme à suivre. Au terme de l'épreuve, la réussite (qui ne fait pratiquement aucun doute si on a suivi régulièrement le programme d'entraînement et de nutrition) confère au coureur une nouvelle identité thématique : il devient un *finisher*.

ii) *Le sport selon la manipulation*

Les sports collectifs inventés en Angleterre dès le XIX^e siècle, principalement le football et le rugby, apparaissent en termes sémiotiques comme essentiellement régis par le régime interactionnel de la manipulation. Cela en premier lieu en raison de la place qu'ils réservent à l'idée de stratégie. Les actions des joueurs s'inscrivent dans des « projets de jeu », des « schémas tactiques » et autres plans auxquels il faut rallier la participation volontaire de chaque équipier. A la différence d'un sportif individuel, une équipe de rugby de quinze joueurs constitue en effet un actant collectif très difficilement programmable. Par suite, un entraîneur de rugby doit s'appuyer sur un autre principe interactionnel. Sa compétence se mesure à sa capacité d'une part de définir des mouvements,

des « coups » stratégiques, d'autre part de motiver ses joueurs pour qu'ils les mettent en œuvre (on dit d'ailleurs souvent que la victoire revient à l'équipe qui « en veut le plus »). Le rôle de l'entraîneur est donc primordial : c'est lui le grand manipulateur, aussi bien face à la partie adverse qu'à l'intérieur de son équipe et c'est à lui qu'incombe la responsabilité de la victoire ou de la défaite. Dans une équipe professionnelle, les entraîneurs sont les premiers à être licenciés en cas de mauvais résultat.

En second lieu, si le rugby renvoie sémiotiquement au régime de la manipulation, c'est aussi parce que, plus peut-être que beaucoup d'autres sports, il pose un cadre de pratiques aptes à transmettre des valeurs — les fameuses « valeurs du rugby » : solidarité, esprit d'équipe, respect, courage. Le rugby : un terrain d'apprentissage de la contractualité, engagement à la fois face à autrui et vis-à-vis de soi-même. De fait, ce sport d'origine britannique, né dans les écoles, traduisait au départ une visée éducative. Aujourd'hui encore, il reflète, au moins en Grande-Bretagne, une certaine vision de l'éducation⁶.

iii) Le sport selon l'accident

Aucun sport ne va sans un minimum de risque. *L'aléa*, chance ou malchance, incertitude, irruption de l'imprévu ou risque d'accident constitue effectivement, à des degrés et sous des formes très divers, une des dimensions constitutives du sport. La popularité des paris sportifs atteste de ce caractère aléatoire. Dans beaucoup de spécialités, avant un événement sportif, on attribue aux participants une cote selon leur probabilité de victoire. Celle d'un coureur à pied ne peut évidemment pas être du même ordre que celle d'un surfeur.

Si, sémiotiquement parlant, tout sport relève donc, pour une part, du régime interactionnel de l'accident (qui a pour principe même l'aléa), certains sports en font leur ressort principal. Le meilleur exemple est celui des sports dits extrêmes, tels que le saut à l'élastique ou le deltaplane et dans une grande mesure l'alpinisme. Comme l'écrit Roger Caillois à propos des jeux fondés sur l'aléa, tout y est suspendu à « une décision qui ne dépend pas du joueur ». C'est régime du risque pur, « à l'exact opposé de l'agôn ».

Ces sports dérivent souvent d'activités sportives plus classiques, fondées sur le régime de l'ajustement, mais dans lesquels on aura délibérément multiplié les facteurs de risque. C'est ainsi qu'à partir du ski sur piste balisée, on passe au *freeride* pratiqué sur des pentes dangereuses. La mise en compétition entre les participants à ces pratiques n'a plus alors pour unique enjeu la victoire. Elle se situe déjà au niveau de la participation même.

iv) Le sport selon l'ajustement

A l'opposé du modèle programmatique, les sports de glisse, tel le ski, fournissent les meilleurs exemples de pratiques sportives relevant du régime interactionnel de l'ajustement. Renvoyant, si on se réfère à la typologie de Roger Caillois,

⁶ La *Rugby School*, lieu d'invention du rugby, sise depuis sa fondation (1567) dans la ville du même nom, reste un des plus prestigieux établissements d'enseignement libre d'Angleterre.

au principe ludique du vertige, ils se fondent sur la compétence esthétique des pratiquants. Deux participants à une compétition de ski s'élançant tour à tour sur une même piste ne disposent jamais exactement des mêmes conditions de neige, si bien que la victoire dépend de la sensibilité de chacun aux caractéristiques changeantes du terrain.

Autre sport de glisse, le surf a fait son apparition aux Jeux Olympiques de Rio de Janeiro en 2016, acquérant ainsi le statut d'un sport de compétition. Plus encore que la neige, aucune vague n'est identique à la précédente. Pour s'y ajuster et faire sentir au jury qui décide du vainqueur la manière dont il en épouse l'élan, un surfeur doit faire preuve d'une extrême sensibilité aux variations du « terrain », en l'occurrence à la surface de la vague qui lui sert de support et de partenaire ou pour le moins de « co-opérant »⁷. En termes de risque, le surf relève typiquement du régime d'insécurité. Il est vrai qu'aujourd'hui ce coefficient d'insécurité peut être réduit, sinon supprimé dans le cadre de compétitions sur des vagues artificielles, standardisées, « aux normes » si on peut dire — en un mot, programmées — qui commencent à voir le jour. Mais dans ces conditions, en même temps qu'il est ainsi rendu plus « professionnel », le surf tend à tomber dans l'insignifiance d'une morale sportive programmatique.

2. Le cas du rugby : styles de jeu

Si d'un côté, comme on vient de le noter, chaque sport relève principalement d'un régime interactionnel déterminé, nous allons voir, en nous concentrant maintenant sur l'exemple du rugby, que les choses ne sont pas si simples.

Le sport de combat collectif qu'est le rugby est parfois qualifié de « guerre euphémisée ». Bien que cette métaphore soit juste en première approximation, elle ne rend pas compte de la complexité et par suite de la variété de ce sport — à moins de bien voir que la guerre elle-même est un phénomène sémiotiquement des plus complexes et varié dans ses manifestations. Dans *Les interactions risquées*, Landowski inventorie la pluralité des régimes d'interaction qui tour à tour peuvent intervenir dans la conduite d'une guerre⁸ : sa description peut presque directement être transposée au rugby.

Car si, d'un côté, tout sport, rugby compris, a un centre de gravité qui penche du côté d'un certain régime d'interaction plutôt que d'un autre, dans la pratique, la dynamique d'un sport peut aussi basculer d'un régime à un autre en suspendant circonstanciellement son principe interactionnel dominant. Un coureur à pied peut à un moment donné renoncer à la régularité de son rythme chronométré pour se fier à sa sensibilité. Cessant alors de fonctionner comme un ordinateur régulé par le programme rythmique binaire du mouvement des jambes, il se met à « sentir » la route, au risque de réaliser un chronomètre aléatoire. De même, dans un sport collectif, le jeu ne reste jamais très longtemps subordonné à l'intentionnalité a priori de ses stratégies. Le projet même de jeu

7 Cf. E. Landowski, « Avoir prise, donner prise », *Actes Sémiotiques*, 112, 2009, note 48.

8 Section IV.3, « A qui perd gagne », pp. 47-53.

pensé à l'avance par un entraîneur peut parfaitement mettre en œuvre, sur le terrain, successivement plusieurs régimes d'interaction en fonction du déroulement de l'épreuve.

Non seulement une équipe donnée peut donc faire appel à des principes interactionnels variables selon les circonstances, mais de plus, en particulier dans le cas du rugby, on peut reconnaître des styles de jeu extrêmement différents les uns des autres selon la manière dont les principales équipes nationales modulent l'application du principe manipulateur qui, certes, reste toujours à la base du genre « rugby » mais en même temps autorise de multiples interprétations. Et ces interprétations accorderont, selon les cas, une place plus ou moins prépondérante à tel ou tel des autres régimes interactionnels. Un peu comme un aria de Bach qu'on transcrirait ici en une suite pianistique romantique, là en un air de jazz, et ainsi de suite. D'où, à l'intérieur d'un cadre constant, autant de variantes stylistiques étonnamment différentes. En les identifiant, nous voudrions mettre en lumière la diversité des sous-cultures sportives co-présentes dans la pratique du rugby.

i) *La victoire programmée : le rugby « de tranchée »*

Un premier style de jeu, appelé dans le jargon sportif « rugby de tranchée », fait une place primordiale à divers traits caractéristiques du régime de la programmation. La manipulation globale est en quelque sorte « sous-traitée », opératoirement mise en œuvre sur le mode programmatique⁹. Christian Pociello, spécialiste en la matière, le décrit comme suit :

Le « rugby de tranchée » concentre les tâches où peuvent généreusement s'exercer les vertus viriles, ouvrières ou paysannes, jusque dans leurs débordements de violence. Ces fonctions concernent électivement les avants, « hommes de devoir », desquels on attend des « abnégations sans limites », voire une certaine fanatisation au service de la communauté. C'est aux avants que sont dévolues les formes les plus ingrates et les plus obscures du travail collectif, qui reste, par nature, un combat en force livré sur un espace limité et dont le modèle technique dominant est le travail collectif groupé en percussion.¹⁰

On retrouve là l'essentiel de la description de la guerre vue comme un processus programmé : envisagée selon ce régime, elle « consiste à analyser [un conflit] en termes de purs rapports de forces. D'où une définition, on ne peut plus simple des objectifs comme des moyens de la lutte : il s'agit de battre l'ennemi en le soumettant à une puissance de feu supérieure à la sienne et suffisante pour l'anéantir »¹¹. Autrement dit, en pareil cas l'équipe adverse n'est pas considérée comme un actant-sujet collectif humain mais comme un objet à détruire. Les finesses de la stratégie comprise comme une activité fondamentalement d'ordre cognitif (faire croire pour faire faire) passent donc au second rang. L'analyse

9 Cf. E. Landowski, « Complexifications interactionnelles », *Acta Semiotica*, 1, 2, 2021.

10 C. Pociello, « Le Rugby, la guerre des styles », *Esprit*, 62, 2, 1982.

11 *Les interactions risquées*, op. cit., p. 47.

des projets et des attentes de l'équipe adverse n'a en effet que peu d'intérêt dès lors que ce qui compte, c'est avant tout une supériorité en termes de puissance physique.

Au début des années 90, l'équipe de Bègles était connue pour pratiquer, avec « la tortue béglaise », une pure et simple stratégie « de destruction » : dès que l'occasion se présentait, les joueurs se regroupaient en « groupé-pénétrant » pour faire avancer le ballon. De même, le rugby sud-africain s'appuie sur des joueurs au physique massif prêts à l'affrontement direct contre l'adversaire. Une épreuve de force de ce genre comporte peu de risques : si les rapports de forces ont été correctement analysés et s'ils sont suffisamment en faveur d'une équipe donnée, alors sa victoire devient certaine. Mais elle a une contrepartie sur le plan sémiotique. Car si « l'option de type programmatique », c'est-à-dire la primauté accordée aux rapports de forces, « minimise les risques d'ordre pratique », en même temps elle « maximise ceux d'ordre symbolique »¹² : de fait, lorsque la victoire est remportée dans de telles conditions, c'est au détriment du jeu, et du sens même du jeu.

ii) *La victoire stratégique : le rugby « de décision »*

Une deuxième sous-culture ou « philosophie » de jeu relève du régime interactionnel de la manipulation. Christian Pociello l'appelle « rugby de décision » :

Le « rugby de décision » insiste sur les qualités d'intelligence et d'exécution tactiques requises des joueurs, qui orientent l'« exploitation » du travail des avants. La proximité spatiale et fonctionnelle avec ces avants fait des demis les « ingénieurs » ou les « contremaîtres » selon les cas, et on oscille entre une conception stratégique ou caporaliste de leur rôle. Cette fonction de conduite et de guidage éclairés d'une masse d'autant plus puissante qu'elle est plus disciplinée ne s'exprime jamais mieux, dans l'imaginaire social du rugby, qu'au travers des métaphores dont on pressent le retentissement sur la mentalité des joueurs ; ils y sont « cornacs », « poissons-pilotes » ou « petits caporaux ».¹³

Le rugby de décision suppose qu'on reconnaisse à l'équipe adverse le statut de sujet. Le jeu consiste à contourner ses compétences par la mise en place de stratégies. Ce style de jeu mobilise la motivation décisionnelle de tous les joueurs d'une équipe. Cependant, s'il est trop perfectionné, le rugby de décision tend à basculer vers la programmation, c'est-à-dire de purs rapports de forces. Les équipes britanniques sont celles qui incarnent le mieux cette option. Inventeurs du sport en question, les Anglais pensent connaître « tout naturellement » la bonne façon de le pratiquer. Le plus souvent, ils cherchent à contrôler le jeu en suivant un plan stratégique adapté à chaque adversaire. L'efficacité du plan suivi à l'occasion du quart de finale de la coupe du monde de 1991 face à la France, où Serge Blanco, arrière et capitaine de l'équipe de France, était systématiquement visé, souvent à la limite de la violence, reste mémorable. Si on peut estimer an-

¹² *Ibid.*, p. 50.

¹³ C. Pociello, *art. cit.*

ti-sportif de tels agissements, ils reflètent néanmoins parfaitement la logique du rugby de décision.

iii) La victoire par chance ou l'« esprit Barbarian »

La professionnalisation du sport implique des enjeux économiques difficilement compatibles avec la pure prise de risque. Victoire sur le terrain est synonyme de rentrée d'argent nécessaire pour une équipe sportive. Pour trouver un style de jeu proche du régime de l'accident, mieux vaut s'éloigner un peu du domaine sportif professionnel.

L'expression la plus nette de ce style très risqué se trouve chez l'équipe hétérodoxe des « Barbarians », nom d'un club de rugby fermé, fonctionnant sur invitation. Il s'agit une équipe sans joueurs permanents et qui ne dispute chaque année qu'un très petit nombre de matchs contre des équipes nationales. Tandis que les Barbarians britanniques ont été créés par des étudiants anglais dès 1890, leur équivalent français, surnommé les « Baa-baas », ne voit le jour qu'en 1979. L'esprit baa-baas est présenté de la façon suivante sur le site <http://barbarianrugbyclub.fr/> : « La philosophie est simple chez les Barbarians : on attaque de toute position possible, et même impossible, en prenant le risque que ça se retourne contre vous, l'avantage étant qu'on n'a aucune obligation de gagner, même si c'est le but du jeu ». La victoire reste certes un des buts du jeu, sinon le jeu ne serait plus du tout un sport, mais son importance est très réduite. La victoire est un objectif secondaire par rapport au jeu lui-même. Les Barbarians ne disputent que des matchs sans enjeux afin de se garantir un espace sans pression de résultat excessive. La prise de risque assumé peut alors être maximale. Et le score en devient « insensé ».

Les Barbarians représentent en somme une tentative de rébellion contre la tyrannie du résultat — ce que Christian Pociello appelle poétiquement « la dictature du planchot » (le planchot étant le nom qu'on donne au tableau d'affichage des scores). Les techniques des joueurs ne sont plus mises au service exclusif d'une froide efficacité mais privilégient une recherche esthétique. Une victoire des Barbarians est bien sûr toujours possible, mais elle reste imprévisible. Si elle est au rendez-vous, elle sera un bonus bienvenu pour les joueurs. En ce sens, la victoire à l'issue d'un tel rugby de risque pur peut être qualifiée de victoire « chanceuse ».

iv) La victoire osée : le « rugby-panache »

Nettement distinct des trois précédents, le rugby dit « de style », aussi appelé « rugby-champagne » ou encore « rugby-panache », est caractérisé par C. Pociello comme « l'effervescence d'un jeu tout débridé, en finesse, créatif, spontané, fantaisiste, tolérant au désordre, quasi artistique, qui reste l'apanage d'individualités vives et inspirées, mis en scène dans une sorte de joute d'homme à homme, qui peut déployer ses folles cavalcades sur de grands espaces »¹⁴. Ce style de jeu

¹⁴ *Ibid.*

illustre, socio-sémiotiquement parlant, la « constellation de l'aventure », c'est-à-dire la conjugaison de deux régimes interactionnels, celui de l'ajustement et celui de l'accident.

La culture rugbystique la plus proche du régime de l'ajustement est ce que les commentateurs britanniques appellent le *French flair*, pratique de jeu privilégiant l'improvisation — une sorte d'« instinct de jeu » —, donc opposée aux stratégies préméditées chères aux équipes anglaises, mais souvent non moins efficace. Le *French flair* est un jaillissement créatif et inattendu en cours de match, fondé sur la *sensibilité* et visant un *accomplissement*, deux métatermes sémiotiques qu'on trouve mot pour mot sous la plume d'un journaliste du magazine *L'Obs* :

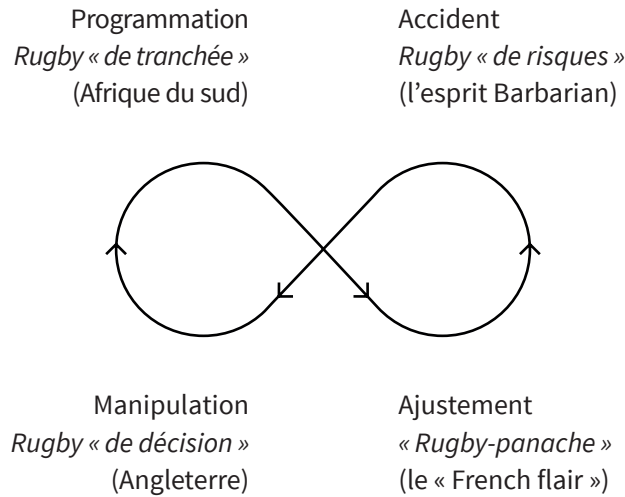
Il y a eu une époque où, comparé au jeu anglais plus pragmatique et stéréotypé, la France a développé un jeu plus inventif. Le *French flair*, c'est cette prise d'initiative, souvent inhabituelle. Cela demande de l'intelligence dans la lecture d'une situation, ce dont tout le monde n'est pas capable. (...) Enfin, il y a l'apport personnel, nommé talent, ou intelligence, ou sensibilité, bref, ce petit supplément difficilement définissable. Mais qui, exprimé dans un collectif, permet d'atteindre une forme d'accomplissement artistique.¹⁵

Pour permettre à chaque joueur de s'ajuster constamment à la situation, le *French flair* refuse les plans stratégiques et les schémas programmatiques. Ce régime de l'ajustement sportif place par conséquent chaque joueur dans une position de sujet à part entière. L'adversaire, loin d'être un objet à détruire, devient (un peu comme au judo) un adversaire-partenaire de la performance sportive, vue non plus comme domination unilatérale mais (en tout cas du haut des tribunes) presque comme une danse. Les termes décrivant le jeu inspiré par le *French flair* appartiennent d'ailleurs souvent au registre de l'esthétique : sensibilité, finesse, flair, beauté.

Pratiquer ce jeu demande d'accepter une part importante de risque. Beaucoup d'entraîneurs français se sont évertués à copier un modèle anglais ou sud-africain pour limiter le risque de défaite. Il en résulte que depuis le passage du rugby à l'ère professionnelle, en 1995, le *French flair* est parfois considéré comme en voie de disparition. Pourtant, la créativité de l'ajustement sportif peut s'avérer efficace et a contribué à la victoire de nombreux matchs pour l'équipe de France. La victoire obtenue par ajustement se caractérise comme une victoire osée, certes moins certaine que celle acquise selon les régimes de la « tranchée » ou de la « décision », mais en contrepartie plus pleine de sens.

La projection sur le carré de ces quatre styles de jeu donne le modèle suivant :

15 J. Marot, « XV de France : le "French flair", la note bleue d'un rugby créatif », *L'Obs*, 10 sept. 2011.



3. Formes d'ajustement

Revenons à notre question initiale : où classer le rugby ? Nous avons vu dans un premier temps qu'à l'intérieur d'une typologie générale des sports, il relève essentiellement (comme d'autres sports collectifs tels que le football) du régime interactionnel de la manipulation : c'est un sport de stratégie.

Mais nous avons ensuite dû constater que les choses sont plus nuancées ou plus complexes. On pourrait même dire qu'il n'y a pas « qu'un seul rugby », tant les manières de le pratiquer, les styles de jeu sont nettement différenciés. Certes, le principe de base, d'ordre manipulateur et stratégique, qui définit en tant que tel le « genre sportif » appelé *rugby* se retrouve en chacune de ces variantes stylistiques. On l'y trouve pour ainsi dire à l'état pur dans la variante britannique dite rugby « de décision », qui met à peu près exclusivement en œuvre une grammaire de la manipulation. Mais en dehors du cas britannique, le même principe manipulateur fondamental se trouve modulé par sa combinaison avec l'un ou l'autre des trois régimes interactionnels restants : avec la programmation dans le cas du style « de tranchée », avec le régime de l'accident en ce qui concerne « l'esprit barbarian », et, s'agissant du style « rugby-panache », avec l'ajustement.

Ce n'est cependant pas tout. Car le « rugby-panache » ne constitue nullement l'unique manière possible de moduler le régime interactionnel de base — encore une fois, la manipulation — avec des formes d'ajustement. Deux autres styles de jeu, identifiés pour leur part sur le plan footballistique, se présentent aussi comme reposant sur une combinaison de ces deux régimes. Il s'agit du jeu à l'italienne dit *arte di arrangiarsi* et du style de football brésilien, dérivé, comme on va voir, du *malandragement*. L'un et l'autre ont déjà été reconnus et sémiotiquement analysés de près par notre collègue Paolo Demuru¹⁶. Nous allons examiner pour finir les rapports entre ces trois sous-variantes stylistiques concernant les deux sports collectifs aujourd'hui favoris.

¹⁶ P. Demuru, « Malandragement vs Arte di arrangiarsi : Stili di vita e forme del'aggiustamento tra Brasile e Italia », *Actes Sémiotiques*, 118, 2015. Voir aussi, du même auteur, *Essere in gioco*, Bologne, Bononia University Press, 2014.

3.1. *Malandragem* vs *Arte di arrangiarsi*

Que ce soit sur le plan sportif ou dans n'importe quel autre champ d'interaction, il y a bien entendu différentes manières de s'ajuster à un partenaire ou à un adversaire en fonction des contextes et du type d'interactant en cause. Le tennisman comme le basketteur ont leurs propres pratiques d'ajustement. Chacun s'appuie sur un cadre de référence défini par les règles spécifiques du jeu qu'il pratique. S'ajuster à l'adversaire dans un match de rugby est donc autre chose que s'ajuster à la vague dans le cas du surfeur. Pourtant, un joueur de « rugby-panache » se rapproche, dans sa conception du sport et du jeu, d'un surfeur sur sa planche.

Le style de jeu italien se caractérise par la tactique du *catennacio*, le verrouillage, manœuvre défensive de contre-attaque. Contre un adversaire supposé physiquement et techniquement plus fort, l'équipe italienne n'a d'autre choix que de se servir de son flair pour trouver la faille et remporter la victoire. Regroupée en défense, elle attendra l'opportunité pour surgir en surprenant l'adversaire. Le style de jeu brésilien se fonde quant à lui sur l'agilité et une créativité spectaculaire. Illustré par des joueurs comme Garrincha, Romario ou Ronaldinho, le style brésilien fait la part belle aux génies du dribble. Les mouvements de corps, inspirés de la samba et de la capoeira, servent à dissimuler le ballon pour mieux tromper le défenseur afin de le contourner. Le fait que l'équipe brésilienne soit la plus titrée de tous les temps (cinq coupes du monde) prouve à l'évidence que son style de jeu est on ne peut plus efficace. Et pourtant, pour les joueurs brésiliens, autant que la victoire, c'est l'effet esthétique et le plaisir qui importent.

Si différents soient-ils, ces deux styles représentent deux formes d'un seul et même régime interactionnel, celui de l'ajustement. Toutes deux se fondent, non pas sur une stratégie préétablie mais sur une capacité d'invention en acte, de réponse en situation, face à l'adversaire. Face à la force supérieure de leurs adversaires, les joueurs italiens et brésiliens se fient à leur sensibilité pour les surprendre. Mais alors que l'inventivité des Italiens est collective et défensive, celle des Brésiliens est individuelle et offensive. Toutes deux, mais chacune à sa manière, s'accompagnent d'une aptitude à la ruse et à la dissimulation. Comme le précise Paolo Demuru, la ruse italienne est d'abord une ruse « intellectuelle » orientée vers le résultat, alors que la brésilienne est une ruse « corporelle » guidée par le plaisir :

(...) la ruse brésilienne diffère de la ruse italienne. La première, pourrait-on dire en reprenant la description du *malandro* fournie par Antonio Candido, est une ruse qui constitue presque une fin en soi, qui se distingue par l'amour du jeu lui-même et le goût de l'excès. L'image qui l'exprime le mieux est peut-être celle, offerte par Mario Filho, de Garrincha dribblant toute la défense de la Fiorentina, y compris le gardien de but, puis attendant le retour du dernier défenseur pour l'asseoir avec une autre feinte et mettre le ballon au fond des filets. Il s'agit avant tout d'une astuce élégante, ludique, souvent superflue et narcissique, qui jouit éternellement de son propre miroir. Le *malandro*, pour reprendre la définition de DaMatta, n'est pas simplement celui qui parvient à se tirer de situations difficiles mais celui qui le fait avec grande élégance. Au contraire, la ruse italienne est rectiligne, linéaire, sans

arrière-pensée, entièrement dirigée vers l'objectif. « Le maximum d'effet, avec le minimum d'effort », disait Enia à propos de l'essence de l'italianité.¹⁷

Face à la complexité des macro-phénomènes culturels que sont les identités nationales, Paolo Demuru montre que le sport constitue une porte d'entrée vers la caractérisation de régimes de signification qu'on retrouve plus largement dans d'autres domaines culturels. Le *catennacio* serait la retranscription dans le football de l'*arte di arrangiarsi*, l'art la débrouillardise, entendu comme la façon de se tirer de situations désespérées malgré la mise en œuvre de moyens inappropriés. Le joueur brésilien, de son côté, incarne la figure du « malandrin », le *malandragem*, « esprit du malandrin », étant une attitude considérée à la fois positivement — finesse, ruse, ingéniosité, agilité — et négativement — oisiveté, irresponsabilité, tromperie. Une éthique est ici indissociable de la dimension esthétique. Et cette esthétique se retrouve par exemple, d'après Demuru, dans les formes toutes en courbe des bâtiments conçus par l'architecte brésilien Oscar Niemeyer. Au-delà des philosophies de jeu et des pratiques sportives, les styles footballistiques italien et brésilien « constituent, conclut l'auteur, deux formes distinctes d'ajustement, comprises non seulement comme un régime d'interaction, mais comme un véritable régime existentiel »¹⁸.

C'est ce que nous avons entraperçu plus haut en caractérisant les styles de jeu rugbystique de différentes équipes nationales selon le régime interactionnel particulier qu'elles privilégient. Il est vrai qu'aujourd'hui les équipes professionnelles s'internationalisent de plus en plus et que par suite les cultures de jeux se mélangent. D'où l'atténuation progressive des différences de style au profit d'un jeu de plus en plus standardisé qui fait fi des singularités culturelles et qui, du même coup, vide le jeu d'une bonne part du plaisir qui lui est originellement associé, en même temps que de son sens. Il n'en reste pas moins que persistent certaines idiosyncrasies résistantes.

3.2. Le « *French flair* »

Les travaux de Demuru donnent à nos yeux une nouvelle dimension au concept de *French flair*. Si le *malandragem* et l'*arte di arrangiarsi* nous disent quelque chose de la « brésilianité » et de l'« italianité », le *French flair* ne caractériserait-il pas un régime de production de sens, et par là peut-être même un style de vie par comparaison plus spécifiquement français¹⁹ ? Pour en juger, nous nous appuyons sur les observations des principaux théoriciens et pratiquants de ce style de jeu.

Parmi eux, Pierre Villepreux, qui appliqua cette modalité de jeu dans les décennies 70, 80 et 90 en tant que joueur puis entraîneur du Stade toulousain et de l'équipe nationale, par la suite devenu maître de conférences en Sciences et Techniques des Activités Physiques et Sportives, la décrit ainsi :

¹⁷ Art. cit.

¹⁸ Ibid. (notre traduction).

¹⁹ Cf. E. Landowski, « Régimes de sens et styles de vie », *Actes Sémiotiques*, 115, 2012.

L'expression *French flair* a été inventée par les Britanniques pour caractériser, dans des situations de grande incertitude, la créativité des joueurs français face à celle des Anglais beaucoup plus pragmatiques. Le *French flair* dispense du plaisir pour le joueur engagé dans le mouvement car il sait être un maillon d'une action collective efficace et spectaculaire. En cela, il ne peut s'inscrire que dans le jeu de mouvement cher à René Delaplace²⁰. Le jeu rebondit avec pertinence d'une forme à une autre, l'adaptation des acteurs est permanente. C'est un jeu libéré où « l'imprévu » est la norme. Chaque situation rencontrée est une aventure d'où émergent des gestes techniques non orthodoxes.²¹

Parallèlement aux modalités techniques de son application sur le pré, il est aussi utile de s'interroger sur l'origine du *French flair*. Pierre Villepreux esquisse une première réponse : « Dès mes premiers pas en compétition, à 16 ans, je n'ai pas aimé les solutions que me proposaient les entraîneurs pour gagner. (...) L'entraîneur imposait et nous, on exécutait. Dans ces conditions, j'étais en permanence tenté de désobéir »²². Dans l'esprit des joueurs, le *French flair* procèderait donc d'abord d'un geste de désobéissance face à des schémas préétablis. Nous voici tout près de la « négation créatrice » caractéristique du « beau geste » tel qu'analysé par Greimas²³. Une morale dominante est réfutée au profit d'autres potentialités. Un tel principe de désobéissance n'est évidemment pas réservé au rugby. Comme pour les ajustements décrits par P. Demuru, le *French flair* se présente comme un style de comportement (typiquement français ?) qu'on retrouve dans d'autres domaines. Au théâtre par exemple, à en juger d'après l'acteur Édouard Baer :

Comme le sport, je crois, le jeu au théâtre est une inspiration fondée sur une humeur qui vous dépasse. Les metteurs en scène vous interdisent généralement de suivre cette humeur, mais il faut leur désobéir. De même qu'un joueur doit oublier son entraîneur, le comédien doit oublier son metteur en scène. On crée alors les conditions pour qu'il se passe quelque chose.²⁴

Pour qu'il « se passe » quelque chose, il faut effectivement libérer les potentialités des acteurs. Alors, chacun peut improviser selon son intelligence situationnelle. Les partenaires de jeu devant à tout instant s'ajuster les uns aux autres, cet esprit crée, aussi bien sur le terrain de sport que sur la scène de théâtre, un « jeu en mouvement ».

3.3. Modulations modales de l'ajustement

Comparé aux régimes d'ajustements sportifs dépeints par Demuru, le *French flair* comporte des points de ressemblance et de divergence qui permettent de le caractériser plus précisément. Un premier point commun avec l'*arte di arrangiarsi*

20 René Delaplace, entraîneur de rugby mais aussi musicien et professeur de mathématiques, est le principal théoricien du jeu de mouvement à la française. Pierre Villepreux est l'un de ses disciples.

21 S. Vaissière, « Rugby. Le *French flair*, un art de l'improvisation », *Panard*, 2022, 1, 1.

22 P. Villepreux, « Le *French flair*. Un jeu libéré... », *art. cit.*, 2022, 1, 1.

23 A.J. Greimas, « Le beau geste », *RS/SI*, 13, 1-2, 1992.

24 E. Baer, cité par S. Vaissière in « Rugby. Le *French flair*... », *art. cit.*

est qu'à la différence du *malandragement*, les « philosophies » italiennes et françaises ne peuvent s'appliquer que collectivement. C'est seulement en équipe, par l'ajustement de chaque joueur à ses partenaires, que ce style de jeu peut être adopté avec succès. Les génies du jeu brésilien apparaissent en revanche plutôt comme autant d'individualités chacune conduite par sa propre sensibilité corporelle.

Le *French flair* n'en diffère pas moins du style transalpin, et cela par sa flamboyance. Face à l'économie de moyens prônée par l'efficacité italienne, les actions de jeu françaises se démarquent par leur ambition offensive. À ce titre, le *French flair* se rapproche esthétiquement du style brésilien. Mais l'effet ludico-esthétique qui en résulte tant pour les joueurs que pour les spectateurs ne saurait en aucun cas être directement recherché. Il en est une conséquence qui vient pour ainsi dire en surplus, sans constituer un objectif visé en lui-même. Au risque de lui faire perdre un peu de son côté romantique, le *French flair*, tel que théorisé par René Delaplace, se veut avant tout utile. Il s'agit d'abord d'appliquer les meilleures solutions possibles dans chaque scénario de jeu, alors que le *malandragement* brésilien pratique « la ruse pour la ruse », le jeu pour l'amour du jeu et non pour son efficacité pratique en termes de gain.

Pour différencier les formes d'ajustement à l'italienne et à la brésilienne, Paolo Demuru recourt à l'axiologie des valeurs établie par Jean-Marie Floch²⁵. Selon lui, l'ajustement brésilien, le *malandragement*, est

un ajustement *esthétique / ludique* qui se soucie autant de la forme que du contenu et se complaît dans le plaisir de l'interaction. Ce qui prévaut ici est l'intuition sensible, et la sensibilité dont il s'agit est une sensibilité perceptive globale, impliquant la totalité des sens et du corps. (...) Tandis que *l'arte di arrangiarsi* est un ajustement *pratique* qui vise avant tout le résultat. L'intuition sur laquelle elle se fonde est une intuition intellectuelle, guidée par une sensibilité circonscrite, qui fait essentiellement appel à la vision.²⁶

Bien que souscrivant pour l'essentiel à cette analyse, il nous semble pour notre part que l'ajustement italien est en fait plus proche de la valorisation *critique* de Floch que de la valorisation *pratique*. Cela dans la mesure où ce que traduit ce style de jeu est à notre sens une quête d'*efficacité*. Si *l'arte di arrangiarsi* vise avant tout le résultat, il le cherche d'une façon bien précise : en visant « le maximum d'effets avec le minimum d'efforts ». Cette formule est la définition même de l'« efficacité », notion que Jean-Paul Petitimberty associe à la valorisation critique — par opposition à celle d'*efficacité*, qu'il rapporte à la valorisation pratique :

toute valorisation (par le destinataire) ou évaluation (par le destinataire) qu'on puisse qualifier de critique touche en fait, écrit J.-P. Petitimberty, à la question de l'optimisation des moyens mis (ou à mettre) en œuvre et à leur rendement, ou leur rentabilité s'il s'agit d'un investissement ou d'un coût. Quand ce rapport résultats / ressources est positif, on peut alors parler de valeur d'« efficacité».²⁷

25 J.-M. Floch, « J'aime, j'aime, j'aime... », *Sémiotique, marketing et communication*, Paris, PUF, 1990.

26 P. Demuru, *art. cit.*, § III.1.

27 J.-P. Petitimberty, « Lecture critique et (re)valorisation sémiotique de la valeur "critique" chez J.-M. Floch », *Acta Semiotica*, II, 3, 2022, p. 247.

Dans le même article, Petitimberty fait de plus référence aux réflexions de Jacques Fontanille et Claude Zilberberg sur un thème tout proche :

une typologie de valeurs descriptives (en l'occurrence celles de l'axiologie de Floch) peut, écrivent-ils, être élaborée sur la base de valeurs modales qui seraient attachées en dominante à chacune d'elles. Ainsi, les valeurs pratiques seraient-elles sous-tendues par le pouvoir-faire ; les valeurs utopiques auraient pour substrat la modalité du croire ; c'est sur le vouloir-faire que reposeraient les valeurs ludiques ; quant aux valeurs critiques, c'est le savoir-faire qui en serait le fondement modal.²⁸

Partant de ces diverses considérations, on peut avancer l'hypothèse selon laquelle, bien que l'ajustement relève par définition de la compétence esthétique — et non modale — du sujet, ce régime peut être *modulé* par les modalités à l'œuvre dans la syntaxe standard d'un autre régime²⁹.

Et, de fait, la modulation modale de l'ajustement selon l'*arte di arrangiarsi* apparaît bien relever d'une forme de savoir-faire particulier, le *savoir-se-débrouiller*. De son côté, la modulation modale de l'ajustement selon le *malandragem* brésilien semble, du fait de la nature ludique / esthétique que lui attribue Demuru, relever d'un certain vouloir-faire, à savoir le *vouloir-bouger* des joueurs. Côté français, la forme d'ajustement incarnée par le *French flair* trouve en revanche sa modulation modale dans le pouvoir-faire, ou pour le moins sa quête.

En effet, l'inventivité dont le *French flair* fait preuve manifeste avant tout une forme de protestation, de désobéissance et d'effort de *prise de pouvoir* par rapport aux règles d'une organisation trop rigide, auxquelles les acteurs résistent³⁰. Que cette organisation soit sportive (incarnée par l'entraîneur), théâtrale (incarnée par le metteur en scène) ou encore politique (incarnée par un pouvoir trop « vertical »), le principe reste le même. Libérés de la rigidité programmatique des règles, les acteurs du jeu peuvent alors s'accomplir pleinement en exploitant leurs potentialités propres. Si la finalité du projet reste l'efficacité, l'atteinte des objectifs, les moyens mis en œuvre changent du tout au tout. Au lieu de rester un jeu stéréotypé où les acteurs doivent se conformer malgré eux, le jeu devient l'espace d'expression collective du potentiel de chacun. Interrogé sur le *French flair*, le musicien franco-libanais Ibrahim Maalouf insiste sur l'importance que revêt l'exploitation du pouvoir-faire y compris dans son propre domaine : « Au conservatoire comme à l'école, on nous explique ce qu'il faut faire et ce qu'il ne faut pas faire. Ce qu'on doit faire ou savoir-faire, ce qui est utile et ce qui ne l'est pas. Mais à quel moment nous enseigne-t-on ce qu'on est capable de faire ? »³¹.

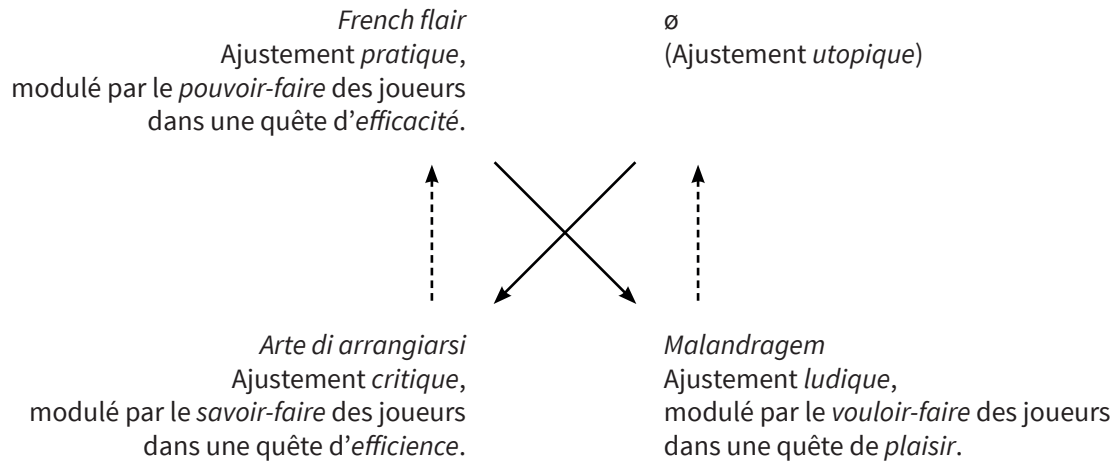
On a donc trois formes (trois variantes) de l'ajustement qui se distribuent de la façon suivante :

28 J. Fontanille et Cl. Zilberberg, *Tension et signification*, Liège, Mardaga, 1998, pp. 181-182.

29 Sur les hybridations entre régimes de sens et d'interaction, cf. E. Landowski, « Complexifications interactionnelles », *art. cit.*, et le dossier qui suit.

30 Sur la protestation contre le non-sens des règles établies et l'inventivité qu'elle génère, cf. J.-P. Petitimberty, « Du bricolage comme principe de création », *Acta Semiotica*, II, 4, 2022.

31 I. Maalouf, cité par S. Vaissière in « Rugby. Le *French flair*... », *art. cit.*



Conclusion

Nous avons cherché à caractériser avec précision les régimes de signification impliqués dans l'activité ludique en général, et plus spécifiquement dans les pratiques sportives. Nous avons à cet égard éprouvé la pertinence de la sémiotique des interactions, approche qui nous a permis de distinguer différents styles de jeu, de les interdéfinir et d'analyser leurs combinaisons. Mais on l'a également relevé, face à la diversité des cultures sportives, un grave problème se pose aujourd'hui. Il résulte d'une tendance vers un professionnalisme de plus en plus envahissant. Nous croyons pourtant que la rationalité professionnelle n'aura jamais totalement raison d'un sport aventureux. Le plaisir, ainsi que le sens, restent des motivations essentielles à la performance sportive. Comme l'affirme Edgar Morin, « le sport porte en lui le tout de la société »³². Les régimes de signification mis en œuvre sur le plan du sport se retrouvent plus largement sous forme de styles de vie dans les sociétés concernées. *Homo ludens* est une partie de nous-mêmes que nous ne devons donc pas abandonner à l'insignifiance.

Références

- Bouet, Michel, *La signification du sport*, Paris, L'Harmattan, 1968.
- Caillois, Roger, *Les jeux et les hommes (le masque et le vertige)*, Paris, Gallimard, 1958.
- Demuru, Paolo, *Essere in gioco*, Bologne, Bononia University Press, 2014.
- « Malandragement vs Arte di arrangiarsi : Stili di vita e forme dell'aggiustamento tra Brasile e Italia », *Actes Sémiotiques*, 118, 2015.
- Floch, Jean-Marie, *Sémiotique, marketing et communication*, Paris, P.U.F., 1990.
- Fontanille, Jacques, et Claude Zilberberg, *Tension et signification*, Liège, Mardaga, 1998.
- Greimas, Algirdas J., « Le beau geste », *RS/SI*, 13, 1-2, 1992.
- Huizinga, Johan, *Homo ludens*, Paris, Gallimard, 1938.
- Landowski, Eric, *Les interactions risquées*, Limoges, PULIM, 2005.
- « Avoir prise, donner prise », *Actes Sémiotiques*, 112, 2009.
- « Régimes de sens et styles de vie », *Nouveaux Actes Sémiotiques*, 115, 2012.
- « Complexifications interactionnelles », *Acta Semiotica*, I, 2, 2021.

32 E. Morin, *Le sport porte en lui le tout de la société*, Paris, Cherche Midi, 2020.

- Marot, Jérémy, « XV de France : le “French flair”, la note bleue d’un rugby créatif », *L’Obs*, 10 sept. 2011.
- Morin, Edgar, *Le sport porte en lui le tout de la société*, Paris, Cherche Midi, 2020.
- Petitimberty, Jean-Paul, « Lecture critique et (re)valorisation sémiotique de la valeur “critique” chez J.-M. Floch », *Acta Semiotica*, II, 3, 2022.
- « Du bricolage comme principe de création », *Acta Semiotica*, II, 4, 2022.
- Pociello, Christian, « Le Rugby, la guerre des styles », *Esprit*, 62, 2, 1982.
- Redeker, Robert, *Sport, je t’aime moi non plus*, Paris, Laffont, 2022.
- Vaissière, Sébastien, « Le French flair, un art de l’improvisation », *Panard*, 2022, 1, 1.
- Villepreux, Pierre, « Le French flair. Un jeu libéré où l’imprévu est la norme », *Panard*, 2022, 1, 1.

Résumé : Les sports (comme le jeu, dont ils constituent des variantes) sont le théâtre d’interactions multiples. Le recours au modèle interactionnel mis en place par les sociosémioticiens permet de développer tour à tour principalement trois points. Il s’agit d’abord de proposer brièvement une typologie générale des sports, pour l’essentiel homologable à la célèbre catégorisation établie par Roger Caillois. Dans ce cadre, nous focalisons ensuite l’attention sur un sport parmi d’autres, le rugby, afin de comparer entre eux les principaux styles de jeu (britannique, français, sud-africain, etc.) qui y ont cours. Enfin, nous nous concentrons sur trois sous-variantes stylistiques (italienne, brésilienne et française) qui concernent tant le football que le rugby et relèvent d’un seul et même régime interactionnel, celui de l’ajustement, vu à la fois comme style de jeu et comme style de vie.

Mots clefs : ajustement (formes d’—), football, régime interactionnel, rugby, sport, style de jeu, style de vie.

Resumo : A prática dos esportes, assim como a dos jogos (dos quais representam variantes), implica uma grande diversidade de regimes de interação. Aqui, o recurso ao modelo interacional elaborado no quadro da sociosemiótica permite aclarar três principais pontos. Trata-se primeiro de propor uma tipologia semiótica geral dos esportes, no conjunto homologável com a categorização estabelecida por Roger Caillois. Dentro deste quadro, concentramo-nos depois sobre um esporte particular, o *rugby*, no intento de comparar entre eles distintos estilos de jogo (inglês, francês etc.). Em um terceiro momento, adotando uma perspectiva mais ampla, que abrange tanto as práticas do futebol quanto as do rugby, analisa-se três variantes estilísticas (brasileira, italiana, francesa) alicerçadas num mesmo regime interacional, o do ajustamento, visto como estilo de vida ao mesmo tempo que estilo de jogo.

Abstract : Sports (just like games, of which they are variants) are the scene of multiple interactions. Harnessing the interactional model invented by socio-semioticians allows to bring to light three main points that this article will envisage in turn. We will first briefly propose a general typology of sports (essentially homologous to the famous categorisation established by Roger Caillois). Within that framework, we will then focus on one sport among others, namely rugby, in order to compare the specific playing styles that seem to be privileged by different national teams (England, South Africa, France, etc.). Lastly, from a broader perspective including both football and rugby, we will envisage three stylistic sub-variants (Italian, Brazilian and French) belonging to a single interactional regime, that of adjustment, considered at the same time as a style of play and a lifestyle.

Auteurs cités : Roger Caillois, Paolo Demuru, Jean-Marie Floch, Algirdas J. Greimas, Eric Landowski, Edgar Morin, Jean-Paul Petitimberty, Pierre Villepreux.

Plan :

Introduction

1. Quatre régimes de jeu

- i) Le sport selon la programmation
- ii) Le sport selon la manipulation
- iii) Le sport selon l'accident
- iv) Le sport selon l'ajustement

2. Le cas du rugby — styles de jeu

- i) La victoire programmée : le rugby « de tranchée »
- ii) La victoire stratégique : le rugby « de décision »
- iii) La victoire par chance ou l'« esprit Barbarian »
- iv) La victoire osée : le « rugby-panache »

3. Formes d'ajustements

- 1. *Malandragem* vs *Arte di arrangiarsi*
- 2. Le « *French flair* »
- 3. Modulations modales de l'ajustement

Conclusion

Corpi in scena : il senso, il testo, l'interpretazione dello spettacolo teatrale

Roberto Pellerey

Università di Genova

Introduzione. Una tradizione moderna : la semiotica del teatro

L'analisi del teatro e dello spettacolo sembra avere oggi uno scarso peso all'interno degli interessi della disciplina semiotica, dopo essere stata invece uno studio di rilievo nei momenti iniziali della formazione della semiotica contemporanea negli anni '60 e '70. Gli Atti del primo Congresso dell'Associazione Internazionale di Semiotica, tenuto a Milano nel 1974, riportano dieci articoli sul teatro e sul testo dello spettacolo, che spaziano dall'interazione dei codici in scena alle strategie di rappresentazione, all'ipotesi di assumere il teatro come modello generale dei processi del linguaggio grazie alla sua particolarità di funzionare solo tramite qualcosa che è sempre rappresentato, ovvero esposto in scena al posto di qualcosa di assente, ma agisce come se fosse realmente presente.

Negli anni '80 e '90 sono state formulate diverse teorie semiotiche generali del teatro basate sui modelli semiotici più diffusi al momento, seguite da un progressivo disinteresse, fino a una rarefazione degli studi e alla loro quasi scomparsa. Il discorso su teatro e semiotica viene ripreso dalla rivista *Culture Teatrali*, che nel 2009 ospita una serie di interventi e interviste a critici teatrali e semiologi che riesaminano le ragioni e i risultati della semiotica del teatro facendo un bilancio del suo ruolo nella storia degli studi sullo spettacolo. Alcune osservazioni ricorrenti in queste pagine fissano i punti principali della relazione tra la semiotica

e il teatro negli anni '60-'80. Prima di tutto, questa relazione è inquadrata nel contesto culturale dell'epoca, poiché alla semiotica è riconosciuta la funzione storica di strumento essenziale per la giustificazione teorica del passaggio dalla centralità del testo scritto alla centralità dello "spettacolo in scena" come oggetto di analisi. Allo stesso tempo essa ha collaborato al superamento concreto dei codici teatrali tradizionali a favore del teatro di sperimentazione e del teatro in cui ha un rilievo centrale, anche teorico, la dimensione corporea dell'attore.

Già negli anni '70-'80 una scuola di semiotica del teatro in gran parte italiana¹ ha esaminato il "testo drammatico", e cioè il testo scritto (in genere in forma di copione scritto da un autore), come un insieme di istruzioni di partenza per la messa in scena e dunque per l'effettiva realizzazione dell'autentico testo spettacolare, consistente in ciò che accade in scena, dai gesti e movimenti degli attori agli spostamenti di luci, oggetti, costumi, apparati scenografici :

anche il testo drammatico più completo, descrittivo e ricco di didascalie-progetto nei confronti del suo allestimento scenico deve sempre essere considerato alla stregua di uno schema, di un'articolata ipotesi teatrale e deve quindi essere analizzato da questa prospettiva, anche quando l'indagine si voglia restringere alle sue strutture e ai suoi valori letterari.²

Il testo spettacolare era inteso, in questa prospettiva, come un macro-atto comunicativo dotato di una molteplicità di codici e convenzioni che riguardano tutto ciò che è presente in scena (dall'intensità delle luci alla disposizione degli spettatori nell'ambiente scenico). Esso è basato su una fondamentale dimensione pragmatica che lo costituisce in realtà come un macro-atto linguistico nei termini della teoria degli *speech-acts*³.

Ai risultati di questa impostazione non ha corrisposto uno sviluppo rispondente all'effettivo progresso della teoria semiotica, soprattutto di ambito interpretativo. In ambito internazionale esiste una tradizione di studi di semiotica del teatro che si arresta però alla nozione di spettacolo inteso come realizzazione in scena di un testo scritto da un autore, e non esamina il modo in cui lo spettatore attribuisce significato all'insieme dello spettacolo, nodo centrale della prospettiva interpretativa. Nella *Semiotica del teatro* di Marco De Marinis del 1982 la semiotica applicata è già la semiotica interpretativa, d'altronde appena sistematizzata nel *Trattato di semiotica generale* (1975) e nel *Lector in fabula* (1979) di Eco, ma manca tutto il dibattito successivo sui limiti, le oscillazioni e i vincoli dell'interpretazione, nonché lo svolgimento di questo dibattito nell'ambito percettivo, della traduzione, della negoziazione tra il soggetto percipiente e

1 Cfr. G. Bettetini, M. De Marinis, *Teatro e comunicazione*, Firenze-Rimini, Guarraldi, 1977 ; F. Ruffini, *Semiotica del testo : l'esempio teatro*, Roma, Bulzoni, 1978 ; A. Serpieri, "Ipotesi teorica di segmentazione del testo teatrale", *Strumenti Critici*, 32-33, 1977.

2 G. Bettetini, M. De Marinis, *op. cit.*, 1977, p. 28. Cfr. anche M. De Marinis, *Semiotica del teatro. L'analisi testuale dello spettacolo*, Milano, Bompiani, 1982 ; *id.*, *Capire il teatro. Lineamenti di una nuova teatologia*, Firenze, La Casa Usher, 1988.

3 Cfr. M. De Marinis, *Semiotica del teatro, op. cit.*, e *Capire il teatro, op. cit.*

la materia percepita. Eco stesso in un saggio pubblicato nel 1985 (ma risalente ad un intervento del 1972) si interroga sostanzialmente sullo statuto della “rappresentazione” teatrale come finzione che può anche utilizzare l’ostentazione di fatti reali, e termina sulla necessità che l’attore domini bene le dinamiche della cinesica, della paralinguistica, della prossemica per una finzione efficace⁴. In un saggio del 1994 esamina poi a lungo la storia della cinesica e degli studi sulla gestualità per ricostruire una genealogia degli studi teatrali contemporanei, sempre nella prospettiva del teatro come finzione efficace e consapevole⁵.

Keir Elam (*The Semiotics of Theatre and Drama*, 1980) esamina il teatro come opera letteraria ed analizza il modo in cui il testo letterario è messo in scena. Anne Ubersfeld (*Lire le Théâtre II. L'école du spectateur*, 1996) descrive lo spettacolo come un testo composto da codici indipendenti (ad es. del regista, dell’autore, delle luci, della musica) che si uniscono in scena. Patrice Pavis (*L'analyse des spectacles*, 1996) esamina i rapporti tra testo scritto e lavoro degli attori e del regista. De Marinis ritorna sull’argomento nel 1986 rilevando le difficoltà e le contraddizioni nello studio di “un fenomeno così complesso e sfuggente come la comprensione teatrale dello spettatore comune” dopo aver rinunciato ad intenderla come una decodifica automatica dello spettacolo⁶.

1. Il teatro e il corpo in azione

Nel frattempo però, dagli anni ‘60 ad oggi, anche il teatro è cambiato. Non si tratta ormai più, dopo le diverse rivoluzioni artistiche e avanguardie che si sono succedute nel tempo, dell’arte della recitazione di un copione, dell’immedesimazione psicologica dell’attore in un personaggio, della finzione efficace di una identità che parla o agisce in scena, o della rappresentazione in scena di una sequenza di fatti regolati da una sintassi narrativa così come la descrivono gli schemi della narratologia o il modello generativo.

Il teatro è oggi per eccellenza un’arte il cui gioco di sensi e valori scaturisce dalla centralità della materia fisica che ne costituisce l’essenza : il corpo dell’attore in azione in scena. Il teatro di ricerca è scaturito negli ultimi 50 anni dal principio dell’autonomia della *performance* rispetto al testo verbale, a partire dalle intuizioni di Antonin Artaud e dal teatro laboratorio istituito da Peter Brook e da Jerzy Grotowski, fino alla performance corporea in cui la declamazione convincente di un copione scritto da un autore è persino assente. Maestro riconosciuto della visione contemporanea è Jerzy Grotowski, per il quale “la tecnica scenica e personale dell’attore [è] il nucleo dell’arte teatrale”⁷. Il Teatro non è altro, una volta eliminati scenografie, costumi, musica, luci, testo verbale, che

4 U. Eco, “Il segno teatrale” (1972), *Sugli specchi e altri saggi*, Milano, Bompiani, 1985.

5 U. Eco, “Considerazioni di un semiologo”, in A. Ottai (a cura di), *Il teatro e i suoi doppi. Percorsi multimediali nella ricerca sullo spettacolo*, Roma, Kappa-Teatro Ateneo, 1994.

6 M. De Marinis, “Ricezione teatrale : una semiotica dell’esperienza ?”, *Carte Semiotiche*, 2, 1986, p. 37.

7 J. Grotowski, *Towards a Poor Theatre*, Holstebro, Odin Teatret Forlag. Tr. it., *Per un teatro povero*, Roma, Bulzoni, 1970, p. 21.

ciò che accade quando qualcuno definito “attore” fa qualcosa di fronte a qualcuno definito “spettatore” :

Può il teatro esistere senza attori ? Non conosco esempi del genere. (...) Può esistere il teatro senza spettatori ? Ce ne vuole almeno uno perché si possa parlare di spettacolo. E così non ci rimane che l'attore e lo spettatore. Possiamo perciò definire il teatro come “ciò che avviene tra lo spettatore e l'attore”. Tutto il resto è supplementare.⁸

L'essenza di quest'arte è allora il rapporto diretto tra attore e spettatore che scatena effetti di intensità sensibili, palpabili, vivi :

Eliminando gradualmente tutto ciò che si dimostrava superfluo, scoprimmo che il teatro può esistere senza cerone, senza costumi e scenografie decorative, senza una zona separata di rappresentazione (il palcoscenico), senza effetti sonori e di luci ecc. Non può invece esistere senza un rapporto diretto e palpabile, una comunione di vita fra l'attore e lo spettatore.⁹

Di conseguenza diventa centrale l'azione, tecnicamente esercitata e controllata, dell'attore in scena, ovvero la sua capacità di usare il proprio corpo e la propria presenza in una determinata situazione per creare una densità situazionale e uno stato di intensità emotiva che si genera nella compresenza fisica di attore e spettatore¹⁰ :

La vicinanza dell'organismo vivo : ecco il solo elemento di cui il teatro non può essere defraudato né dal cinema né dalla televisione : grazie a ciò ogni provocazione lanciata dall'attore, ognuno dei suoi atti magici (...) diventa qualcosa di grande, di straordinario e simile all'estasi. Per questo è necessario abolire la distanza tra l'attore e lo spettatore facendo a meno del palcoscenico, infrangendo tutte le barriere. Che quanto vi è di più intenso, avvenga faccia a faccia con lo spettatore così che egli sia a portata di mano dell'attore, possa sentire il suo respiro e percepire il suo sudore.¹¹

Da questi presupposti ha preso avvio la rivoluzione teatrale che dagli anni '60 in poi ha portato, per esempio, all'abolizione del palcoscenico e alla definizione di “scena” per qualsiasi spazio in cui si svolga l'azione, alla disseminazione nello spazio di attori e spettatori, alle diverse forme di teatro inteso come intervento sociale sul campo in comunità specifiche, al lavoro con la voce intesa come emanazione fisica del corpo dell'attore, e così via. In questa direzione l'esperienza più significativa è stata la ricerca condotta dal 1979 dall'ISTA (International School of Theatre Anthropology). Quest'istituzione, promossa dall'Odin Teatret, è costituita da una rete multiculturale di attori, registi e ricercatori che, attraverso lo scambio di conoscenze tecniche tra maestri di tradizioni teatrali differenti,

8 J. Grotowski, *op. cit.*, p. 41.

9 *Ibid.*, p. 25.

10 Esempi del teatro e del training di Grotowski, tra cui l'intero spettacolo “Il principe Costante”, ai seguenti indirizzi : https://www.youtube.com/watch?v=zoebHrAqq_0&t=808s, <https://www.youtube.com/watch?v=sTGj6aizP9M&t=231s>, <https://www.youtube.com/watch?v=jBMWlroyXco&t=2149s>.

11 *Ibid.*, p. 51.

dall'Asia all'Europa, mira a individuare i principi generali dell'uso del corpo per ottenere presenza scenica. Fin dagli anni '80 hanno partecipato alle sue sessioni periodiche, dedicate ogni volta a temi differenti indagati tramite esercitazioni pratiche e dimostrazioni di tradizioni teatrali e tecniche di spettacolo di culture diverse, gruppi e singoli artisti di Bali¹² e di Giava, interpreti dei teatri giapponesi Nô, Kyogen e Kabuki, e interpreti delle principali forme della tradizione teatrale e di danza dell'India¹³. Anche l'esperienza di queste forme di teatro ha peraltro contribuito a elaborare la nozione di "testo spettacolare" come insieme di elementi, azioni e fattori in scena, che ha preso il nome di *performance text* :

Il dramma Nô non esiste come un insieme di parole che poi saranno interpretate da attori. Il dramma Nô esiste come un insieme di parole che sono inestricabilmente intrecciate di musica, gesti, danza, metodi di recitazione e costumi. Dobbiamo vedere il Nô non come la realizzazione di un testo scritto ma come un totale *performance text* durante il quale vi sono parti in cui le componenti non verbali sono dominanti.¹⁴

Lo studio della tecnica e delle situazioni sociali, artistiche o rituali della realizzazione dello spettacolo in queste tradizioni ha contribuito a dilatare l'idea del teatro accettando il principio che le nozioni di teatro e teatralità, e la distinzione o la fusione tra teatro, danza, narrazione, canto, performance, e altre forme di spettacolo o di intrattenimento, sono categorie instabili e relative, molto diverse per aree geografiche, tradizioni, sistemi artistici e culturali, al punto che la descrizione più accettata della teatralità la pensa come un sistema di aspettative socio-culturali di fruizione anziché come una sostanza dotata di una natura identitaria propria.

I risultati dello studio comparativo svolto dall'ISTA sono esposti nell'Antropologia Teatrale, lo studio delle basi organiche del comportamento umano in situazioni di rappresentazione organizzata¹⁵ per ottenere "presenza scenica" : principi e leggi interculturali di base come la "alterazione dell'equilibrio", il "principio dell'opposizione", il "principio dell'equivalenza"¹⁶.

Per "alterazione dell'equilibrio" si intende, ad esempio, lo sbilanciamento volutamente prodotto dell'equilibrio del corpo (spostando i pesi o eliminando il sostegno di gambe, piedi o parte del tronco) che obbliga l'attore a un gioco di bilanciamenti muscolari e del peso delle masse corporee per evitare di cadere o di afflosciarsi. Tale lavoro di pesi e contrappesi, in movimento o in immobilità

12 Esempio di danza di Bali presentato all'ISTA : <https://www.youtube.com/watch?v=pSSmYqUcOkY>.

13 Momenti di lavoro negli incontri dell'ISTA : <https://www.youtube.com/watch?v=3ZzQi2WWmnQ>, <https://www.youtube.com/watch?v=BuMWwEeY4W0>, <https://www.youtube.com/watch?v=T7Gv0kzFZNk>, <https://www.youtube.com/watch?v=Kdcu3t3Z8NA>, https://www.youtube.com/watch?v=aKj6uxm_EH4.

14 R. Schechner, "Training in prospettiva interculturale", in E. Barba e N. Savarese (a cura di), *L'arte segreta dell'attore. Un dizionario di antropologia teatrale*, Lecce, Argo, 1996, p. 247.

15 Cfr. E. Barba, *La canoa di carta*, Bologna, Il Mulino, 1993, pp. 23-24 ; anche E. Barba, "Antropologia teatrale" e F. Ruffini, "ISTA (International School of Theatre Anthropology)", in N. Savarese (a cura di), *Anatomia del teatro. Un dizionario di antropologia teatrale*, Firenze, La Casa Usher, 1983, pp. 13-28 e 84-94.

16 *La canoa di carta*, op. cit., pp. 27-56.

del corpo, genera un effetto di energia irradiante dall'attore, dovuta in realtà alla tensione e allo sforzo delle masse muscolari per mantenere in equilibrio il corpo, e produce una suggestione di intensità per la sola presenza dell'attore, anche quando sia muto o immobile :

Nel teatro balinese l'attore si appoggia sulla pianta dei piedi, sollevandone il più possibile la parte anteriore e le dita. Questa postura diminuisce quasi della metà la base di sostegno del corpo. Per evitare di cadere, l'attore è obbligato a divaricare le gambe e a piegare le ginocchia (...). Questa elaborata saldezza di tensioni i cui dettagli restano invisibili sotto pesanti e preziosi costumi, determina nel suo insieme la presenza suggestiva degli attori.¹⁷

Così nel Kathakali indiano¹⁸ l'attore “si appoggia sui lati esterni dei piedi, ma le conseguenze sono identiche. Questa nuova base implica un cambiamento radicale dell'equilibrio che ha come risultato una postura con gambe aperte e ginocchia piegate”¹⁹. Non diversamente si comportano gli attori della Commedia dell'Arte e di diverse tradizioni teatrali europee²⁰ :

In tutte le forme codificate di rappresentazione, in Oriente come in Occidente, si ritrova questa costante (...). L'equilibrio — la capacità dell'uomo di tenersi eretto e di muoversi in tale posizione nello spazio — è il risultato di una serie di rapporti e di tensioni muscolari del nostro organismo. Più i nostri movimenti diventano complessi — compiere dei passi più grandi di quelli che compiamo d'abitudine, tenere la testa più avanti o indietro — più l'equilibrio è minacciato. Allora tutta una serie di tensioni entrano in azione per impedirci di cadere (...). Un'alterazione dell'equilibrio ha come conseguenza delle precise tensioni organiche che impegnano e sottolineano la presenza materiale dell'attore.²¹

È questo gioco di tensioni che crea l'effetto di intensità nel portamento e nella presenza dell'attore, che trae a sé l'attenzione dello spettatore, e che prende il nome di “presenza scenica”, una “qualità di presenza che stimola l'attenzione dello spettatore”²². Tale “presenza” è raggiunta, ad esempio dagli attori dell'Odin Teatret, tramite una preparazione costante e un insieme di esercitazioni che riguardano sia l'aspetto fisico che l'aspetto psichico del lavoro dell'attore²³.

Il training è, nella pratica inaugurata da Grotowski, il lavoro fisico quotidiano sul corpo dell'attore, ovvero un insieme di esercizi, ripetuti e variati nel tempo, che portano l'attore alla conoscenza delle particolarità del proprio corpo e alla capacità di plasmarne la materia organica in forme, movenze, figure, movimenti, destinati a modellare le proprie energie. L'attore dovrà non solo esercitare il

17 *Ibid.*, pp. 34-35. Esempio di danze Gamelan di Bali : <https://www.youtube.com/watch?v=CGJKpgspI0w>.

18 Esempi di Kathakali : https://www.youtube.com/watch?v=_4WmgIyg6rY, <https://www.youtube.com/watch?v=rb0EDfrGOig>.

19 *Ibid.*, p. 35.

20 Cfr. ad esempio *L'arte segreta dell'attore*, op. cit., pp. 73 e 76.

21 *Ibid.*, pp. 73-74.

22 *La canoa di carta*, op. cit., p. 30.

23 Alcuni esercizi del training realizzato all'Odin Teatret : <https://www.youtube.com/watch?v=JUH4i6-uuM>.

proprio corpo con un allenamento acrobatico, ma risolvere problemi fisici quali ad esempio imparare come inginocchiarsi con entrambe le gambe senza perdere il controllo del peso e battere le ginocchia a terra, o come spostare l'equilibrio del corpo in avanti senza cadere a faccia in giù ma planando di lato per assorbire progressivamente il colpo con la parte laterale del corpo²⁴. Da una parte il training è scoperta delle proprie energie e particolarità fisiche personali, dall'altra è l'apprendimento di una tecnica che renderà capace l'attore di raggiungere la piena presenza scenica²⁵ :

Il training (...) ha avuto un suo sviluppo. Si è iniziato dalla ripresa di esempi e di frammenti di esercizi, come dei *patterns* che l'attore deve imparare a padroneggiare, fino a trasformarsi in una capacità, da parte dell'attore, di modellare le proprie energie : per cui l'attore, in realtà, dopo qualche tempo — dipende dalle capacità individuali e dalla temperatura del processo — non esegue più gli esercizi che ha imparato, ma padroneggia qualcosa di più completo e profondo, quei principi cioè che rendono vivo il corpo sulla scena.²⁶

Se per Julia Varley, attrice dell'Odin, il training è “apprendistato, allenamento, addestramento, lavoro su se stessi, preparazione (...) una disciplina fisica e mentale” destinata a “riscoprire, risvegliare e risentire un'energia basilare : esercizi per rafforzare la schiena, per allineare le ossa, per ovviare dolori e contrazioni, per mantenere il tono muscolare”²⁷, per Roberta Carreri, anch'essa attrice dell'Odin, risultato del training è la scoperta di “come trovare la propria presenza scenica (...) liberandosi dagli automatismi della vita quotidiana [e] dai propri automatismi professionali, dai propri cliché”²⁸.

Il training, la conoscenza delle dinamiche fisiche del corpo organico, la nozione di presenza scenica, l'uso di tecniche come l'alterazione dell'equilibrio e i principi individuati dall'Antropologia Teatrale costituiscono attualmente un insieme coeso e solidale di principi che definiscono lo spazio tecnico e teorico dell'arte del teatro oggi.

2. L'Odin Teatret e lo spettacolo teatrale come testo vivo

È possibile utilizzare i criteri e principi fondamentali della semiotica interpretativa, facendo riferimento in particolare a Umberto Eco (da *Lector in fabula*, 1979, a *Semiotica e Filosofia del linguaggio*, 1984, a *Dire quasi la stessa cosa*, 2003, ma anche ai saggi sulla metafora, in *Metafora e conoscenza* del 2005, e sulla percezione in *Studi di semiotica interpretativa* del 2007) per descrivere principi e forme

24 Esempi tratti da E. Barba, “Da ‘apprendere’ a ‘apprendere ad apprendere’”, *L'arte segreta dell'attore*, op. cit., p. 245.

25 Un esempio del training di Grotowski : <https://www.youtube.com/watch?v=kNzESIKUQhw&t=430s>

26 N. Savarese, “Training e punto di partenza”, in E. Barba e N. Savarese (a cura di), *L'arte segreta dell'attore*, op. cit., p. 249.

27 J. Varley, *Pietre d'acqua. Taccuini di un'attrice dell'Odin Teatret*, Milano, Ubulibri, 2006, pp. 60-61.

28 R. Carreri, *Tracce. Training e storia di un'attrice dell'Odin Teatret*, Milano, Il Principe Costante, 2007, pp. 35-40.

dell'Antropologia Teatrale nella pratica metodologica e nel lavoro di un gruppo particolarmente significativo nella storia del teatro contemporaneo, l'Odin Teatret, per poi congiungerli esaminando questo teatro con criteri semiotici per identificare cosa sia il "testo" in questo teatro, quale senso possieda e scaturisca dai suoi elementi materiali testuali (*intentio operis*), e come proceda l'interpretazione di questo testo-spettacolo da parte dello spettatore. Il centro focale è l'interpretazione dello spettacolo, delle sue possibilità di significato e dei limiti invalicabili dell'interpretazione. In altri termini, è il problema di quale senso scaturisca dall'interpretazione e dall'incontro o impatto con un'evidenza fisica e materiale quale l'azione del corpo dell'attore in scena (una volta definito cosa sia la scena in questo teatro) e quali particolarità abbia il significato scaturito da questa esperienza in condizioni di presenza di un fatto fisico e materiale rispetto ad esperienze condotte tramite rappresentazione trasmessa.

Per questa analisi abbiamo osservato principalmente gli spettacoli e il lavoro dell'Odin Teatret. Formato nel 1964 a Oslo, l'Odin Teatret nel 1966 si sposta a Holstebro (Danimarca), grazie all'invito delle autorità comunali a fissarvi la sua sede e contribuire alla vita culturale della città. Qui il gruppo teatrale diventa un centro di produzione artistica internazionale. I suoi spettacoli cambiano il teatro contemporaneo, con spettacoli basati sulla capacità degli attori di muovere le emozioni dello spettatore facendolo entrare con l'animo in una "danza" di azioni e reazioni²⁹. Fin dal 1966 l'Odin ha sviluppato tre tipi di studi e di interventi : artistici, pedagogici e di ricerca³⁰. Nella visione dell'Odin, nel teatro la ricerca pura consiste nell'indagine sui principi di base dell'azione scenica. Spettacoli e lavoro dell'Odin sono stati osservati in diversi periodi di permanenza presso la sede di Holstebro, in particolare osservando il lavoro di preparazione degli spettacoli, e assistendo alla loro rappresentazione in sedi e contesti diversi, da Holstebro a Pontedera. Altri riferimenti ed esempi sono offerti dall'osservazione di gruppi, interpreti e spettacoli più distanti dall'antropologia teatrale³¹.

Resta da stabilire quale nozione di testo si adotti in questo progetto di analisi. Costituisce "testo" dello spettacolo, in questo metodo, l'insieme degli elementi

29 Parte dello spettacolo *Judith* creato da Roberta Carreri (Odin Teatret) : https://www.youtube.com/watch?v=6vq_RoAfxrM. Parte de "Il sogno di Andersen" : <https://www.youtube.com/watch?v=qEWBgFaLePA> ; de "Itsi Bitsi" di Iben Nagen Rassmussen : <https://www.youtube.com/watch?v=IdsfenVn5Po> ; de "Nello scheletro della balena" : https://www.youtube.com/watch?v=hXNFH1_yUro. Lezione di Else Marie Laukvik : <https://www.youtube.com/watch?v=6LXde3SP6wU>.

30 All'attività teatrale dell'Odin si sono aggiunti la ricerca applicata (l'ISTA, già citato, l'Università del Teatro Eurasiano, il Centre for Theatre Laboratory Studies, gli Odin Teatret Archives), la pratica pedagogica e la creazione artistica (Transit festival, The Magdalena Project), e due riviste (*Teatrets Teori og Teknikk* e *Open Page*), oltre simposi, pubblicazioni e incontri come *The Midsummer Dream School*, laboratorio estivo con l'Università di Aarhus.

31 In particolare, di Àrhat Teatro (Bergamo), lo spettacolo *Fiori* e il seminario "Il corpo presente" ; di Pippo Delbono, autore di un teatro etico-sociale di forte dissidenza culturale, *Questo buio feroce* (2006), *La menzogna* (2008), il film *Sangue* (2013) (<https://www.youtube.com/watch?v=V5uKCNAXwEk>) ; del Teatro delle Albe (Ravenna), *Stranieri* (2008), *L'Avaro* (2010) e *Ubu buur* (2007), con l'attore e regista Mandiaye N'Diaye, autore di un progetto in Senegal di sviluppo cooperativo incentrato sul teatro ; del Teatro a Canone di Chivasso (Torino), *A ferro e fuoco* (2008), *Ballata* (2008), *La pioggia dura* (2013), *Soave sia il vento* (2009). Osservazioni provengono anche dagli incontri *Magdalena sin Fronteras* a Santa Clara (Cuba, 2008 e 2011).

materialmente presenti in scena, così come nel testo scritto materiali testuali sono le parole, frasi, spazi, disposizioni grafiche e paragrafi che compongono l'integralità oggettiva del testo. Materiali testuali sono dunque il corpo degli attori, ciò che gli attori fanno (movimenti, gesti, sguardi, emissioni di suono e parola), gli oggetti, le luci, i costumi, i suoni, i rumori, il tipo di suolo, la distanza tra attori e pubblico, il tipo di sala, il tipo di illuminazione (diffusa in sala o concentrata sulla scena), l'ambiente circostante (sala, piazza o strada urbana, spazio immerso nella natura, edificio abbandonato, fabbrica, porto, edificio storico...), le posizioni e la disposizione nello spazio di oggetti e attori, ovvero tutto ciò che fa parte dello specifico insieme di condizioni materiali dello spettacolo ed è empiricamente percepibile come presente in scena.

È "testo" a un secondo livello la successione di episodi o scene, ognuna composta da un insieme di elementi compresenti, in una concatenazione lineare nel tempo, così come lo sono, a un terzo livello, le interazioni tra attori (e tra attori, oggetti, luci, suoni, spazi) nel corso degli spostamenti in scena o del cambiamento di organizzazione spaziale. L'attore deve tenere conto della presenza di altri attori ed elementi anch'essi in movimento, che condizionano i suoi spostamenti e il tipo di azioni che può effettuare. Il testo è dunque un intreccio tra lo svolgimento di azioni nel tempo, tra loro concatenate in successione o che si alternano in svolgimenti paralleli, e la presenza simultanea di più azioni nello spazio scenico. Tale doppia dimensione di "insieme di elementi compresenti" in scena e di successione nel tempo costituisce un "intreccio di azioni al lavoro" per usare un'espressione di Eugenio Barba³². In ogni caso il testo è "ciò che accade in scena", in un dato momento e in successione nel tempo, ed è questo carattere empirico ed oggettivo che lo rende esaminabile.

Per quanto riguarda i ruoli e le funzioni previste dalla semiotica interpretativa, *Autore empirico* del testo è il gruppo di attori, tecnici e regista che lo realizzano materialmente, ma "*autore modello*" dello spettacolo è l'unità operativa, da essi costituita, che produce un dato tipo di spettacolo, adeguato ad una specifica circostanza pubblica e dotato di senso in diverse circostanze successive di rappresentazione. Ma il gruppo teatrale è consapevole di operare non solo per uno spettatore modello che interpreterà lo spettacolo in un dato modo idealmente previsto ma anche per altri spettatori che effettueranno interpretazioni impreviste, discordanti, uniche, o addirittura inaccettabili. Esistono testi volutamente destinati alla ricezione stratificata: gli spettacoli dell'Odin Teatret si rivolgono contemporaneamente, a quattro distinti spettatori, quattro tipi di lettori modello per uno stesso testo.

Questi quattro spettatori sono i) "il bambino che vede le azioni alla lettera" (osserva l'azione in quanto tale); ii) "lo spettatore che pensa di non capire ma che a sua insaputa danza" ("si lascia contagiare dal livello pre-espressivo dello spettacolo, dalla danza dell'energia degli attori, dal ritmo che dilata lo spazio e il tempo dell'azione" — catturato dall'intensità di ciò che accade "lo spettacolo

32 E. Barba e N. Savarese, *op. cit.*, pp. 43-46.

lo fa danzare nella sua sedia”³³) ; *iii*) “l’alter ego del regista” (conosce tutti i testi, i precedenti, i riferimenti, i rinvii, gli strati concettuali come il regista stesso) ; *iv*) lo spettatore “che vede attraverso lo spettacolo” (sa riconoscere le scelte tecniche che materialmente lo spettatore non vede : è l’esperto competente, il critico teatrale, l’attore o il regista di altri gruppi).

Ogni momento dello spettacolo deve essere giustificato agli occhi di ognuno di questi quattro spettatori. La tecnica del regista (...) consiste nel sapersi immedesimare prima nell’uno, poi nell’altro e nell’altro ancora, sorvegliando le loro reazioni, immaginando il riso del quarto spettatore. Suo compito è armonizzare i quattro diversi spettatori affinché ciò che permette all’uno di reagire non blocchi le reazioni cenestesiche o mentali dell’altro.³⁴

L’autore efficace è colui che sa organizzare un testo in grado di rivolgersi contemporaneamente a questi quattro distinti spettatori. Lo spettacolo si costituisce materialmente come “integrità organica” (testo) ma “in alcuni momenti parla a tutti, mentre in altri parla a ognuno diversamente”³⁵.

Se attori e registi sono consapevoli dell’esistenza di questi diversi ruoli, esiste dall’altra parte uno spettatore molto attivo e partecipe nel suo lavoro di dare senso a ciò che vede e in cui è immerso. L’atto di *cooperazione interpretativa* che mette in opera l’interpretazione risulta composto, nella partecipazione a uno spettacolo teatrale, di più processi. In essi gli elementi in scena si integrano con gli altri dati introdotti mentalmente che fanno acquisire un senso a quanto accade in scena. Alle conoscenze introdotte tramite i diversi tipi di escursioni e integrazioni³⁶, nel caso del teatro si unisce una serie di atti, decisioni, ipotesi e scelte che organizzano la comprensione del flusso di eventi materiali percepiti e della successione temporale di momenti ed azioni. Un primo processo, ad esempio, è la compresenza stessa nello spazio teatrale degli spettatori con gli attori, una situazione che, unita alla consapevolezza di stare partecipando all’evento costituito dallo svolgersi di una data rappresentazione, determina la tensione rituale e la densità emotiva complessiva del momento.

Un secondo processo di cooperazione interpretativa è la decisione di quale consistenza fisica assegnare al testo, ovvero la decisione se collegare le scene che si succedono in una sequenza narrativa unitaria, una storia che viene narrata, oppure percepire ogni scena come una unità autonoma cui assistere isolandola, percependone i caratteri visivi e poetici propri in un insieme la cui organicità non sarà narrativa ma sarà data dalla coerenza di un motivo estetico e poetico di fondo. Il teatro di Pippo Delbono, ad esempio, è il più chiaro esempio di organizzazione dello spettacolo come successione lineare di momenti autonomi, ognuno composto di diversi elementi compresenti in scena, predisposti per uno spettatore modello non narrativo ma bensì sintagmatico.

33 E. Barba, “Quella parte di noi che vive in esilio”, *Teatro. Solitudine, mestiere, rivolta*, Milano, Ubulibri, 1996, p. 244.

34 *Ibid.*

35 *Ibidem*, p. 241.

36 Si veda U. Eco, *Lector in fabula*, Milano, Bompiani, 1979.

Un terzo processo di cooperazione interpretativa è la selezione, in ogni scena, di un singolo elemento, una tra le azioni simultanee degli attori, o un oggetto in movimento, che attrae la percezione diventando la dominante percettiva : è quello che lo spettatore ha deciso di seguire tra tutto ciò che accade in scena, e sarà di fatto la base del suo montaggio percettivo finale dello spettacolo. Più raffinata è l'operazione di distinguere i vari livelli di stratificazione del testo, cioè le fonti utilizzate e le fasi della loro confluenza nel testo finale, decidendo peraltro se dedicare tempo ed attenzione a riconoscerle e distinguerle, oppure ignorarle e legarle nella percezione di un *unicum* testuale unitario e indistinto. Si tratta di un'operazione abituale nel caso di spettacoli tratti da fonti letterarie rielaborate e amalgamate con altre fonti (esperienze personali, racconti, resoconti, descrizioni di fatti che rievocano la narrazione letteraria...), ma risulta utile anche con spettacoli di gruppi che rielaborano parti di spettacoli precedenti, propri o di altri.

Ancora, lo spettatore coopera quando scandisce in sequenze il flusso di azioni e movimenti, ovvero decide dove una scena finisce e ne inizia un'altra, decidendo così il proprio ritmo dello spettacolo ; ad esempio, decide che un dato gesto, un dato ingresso, un dato cambiamento di musica o di luci è il momento di cesura tra due scene. Coopera, ancora, quando ipotizza un eventuale valore metaforico di un singolo gesto, o di un singolo oggetto. Alcuni spettatori di *Min Fars Hus*, spettacolo dell'Odin del 1972 che trae origine da vita e opere di Fedor Dostoevskij³⁷, decidono che una donna sconosciuta tastata da un uomo bendato è la madre Russia, o una donna ubriaca è il popolo ingannato³⁸. L'interpretazione è dunque il processo che determina sia l'effettiva consistenza materiale del testo sia il suo senso secondo le diverse scelte e riconoscimenti compiuti.

3. Interpretazioni dello spettacolo : sensi orientati e sensi imprevisti

Quante sono e quali sono le interpretazioni possibili dello spettacolo da parte dello spettatore, previste o impreviste, accettabili o inaccettabili ? L'Odin considera ovvia, anzi secondo Lluís Masgrau addirittura una virtù estetica, la varietà delle interpretazioni del senso complessivo dello spettacolo, che può essere molto diverso da quello che riteneva il gruppo o il regista che ha creato lo spettacolo :

[la relazione con lo spettatore] è una tecnica minuziosamente elaborata affinché lo spettacolo abbia la capacità di dire cose distinte a ogni spettatore in funzione della sua cultura, la sua biografia, le sue sofferenze, le sue esperienze, le sue ambizioni, le sue nostalgie, i suoi sogni. Si tratta di individualizzare al massimo la relazione con lo spettatore allo scopo che questi abbia la sensazione che lo spettacolo è stato creato appositamente per sussurrargli qualcosa di personale all'orecchio.³⁹

37 Parte dello spettacolo "Min fars hus" : <https://www.youtube.com/watch?v=cr7auaX64H8>.

38 F. Taviani, *Il Libro dell'Odin. Il teatro-laboratorio di Eugenio Barba*, Milano, Feltrinelli, 1975, pp. 164-166.

39 L. Masgrau, "Arar el cielo para alumbrar raíces", in E. Barba, *Arar el cielo. Diálogos latinoamericanos*, La Habana, Casa de Las Americas, 2002, p. 81.

Se tale interpretazione completata di senso dal lettore è la “*intentio lectoris*”, anche in teatro interviene la “*intentio operis*” a delimitare e indirizzare l’interpretazione evitando la sovrainterpretazione :

l’attività interpretativa del lettore non è priva di vincoli. Solitamente un testo è strutturato in modo tale da anticipare e da indirizzare le mosse del proprio destinatario previsto. (...) A questo scopo, la superficie espressiva del testo è disseminata di indizi che mirano a incanalare le abduzioni del lettore in alcuni percorsi prestabiliti.⁴⁰

Gli spettatori idealmente previsti vengono incanalati verso i sensi preventivati per loro, con un insieme di indicazioni coerenti. Da una parte, infatti, “generare un testo significa attuare una strategia di cui fan parte le previsioni delle mosse altrui”⁴¹, dall’altra il testo è cosparso di elementi che indirizzano l’interpretazione verso una direzione voluta e sollecitata. Il testo teatrale indirizza l’interpretazione e dà indicazioni tramite la natura effettiva della sua testualità materiale (corpo, gesti, movimenti, luci, spazi, oggetti, costumi, suoni, interazioni, sequenze, successioni di scene...) che orienta verso una interpretazione che dia coerenza reciproca alle componenti del testo in una data prospettiva.

Il teatro dell’Odin è cosparso di questi indizi che orientano l’interpretazione, costituiti da attrattori percettivi di diverso ordine che indirizzano l’attenzione verso un elemento della scena, o ancora indicano un cambiamento di scena. Agiscono dunque sulla percezione di quanto è presente in scena oppure sulla divisione del flusso continuo in scene. Nello spettacolo *La vita cronica* (del 2011)⁴² la visione degli spettatori è orientata dai rumori, che attirano lo sguardo da un punto all’altro della pedana su cui agiscono tutti gli attori durante lo spettacolo. Un rumore nuovo fa spostare lo sguardo degli spettatori che guardano così tutti nella stessa direzione, mentre guardano in due o tre punti diversi della scena quando si prolungano contemporaneamente rumori e suoni non nuovi, presenti da tempo in scena. Scelgono cioè quale azione seguire tra quelle contemporanee in scena, realizzando un’interpretazione tra quelle possibili in base alla materia del testo. I tipi di suoni e rumori usati comprendono : camminare nel buio (rumore di tacchi o scarpe), pietre che cadono, musica, canto (un attore inizia improvvisamente a cantare o suonare), voce umana che sibila, urla, colpo di pistola, un oggetto che cade improvvisamente al suolo, tintinnio di monetine, un sacchetto che si squarcia (attorno al capo di un’attrice che esibiva soffocamento), chiave battuta sulla porta, ghiaccio che si spezza scagliato al suolo, un cubetto di pietra battuto su una padella, la fiamma ossidrica usata nel buio. Svolge ruolo di suono anche il silenzio, quando improvvisamente si fa silenzio totale di suoni, voci, rumori. I suoni sono così usati come spostatori e attiratori d’attenzione, mentre in altri spettacoli rivestono questo ruolo le luci o i movimenti.

40 V. Pisanty e R. Pellerey, *Semiotica e interpretazione*, Milano, Bompiani, 2004, p. 338.

41 U. Eco, *Lector in fabula*, op. cit., p. 54.

42 Parte de “La vita cronica” : <https://www.youtube.com/watch?v=f2JmK5vLvs0>.

Più in particolare, in *La vita cronica* si distinguono quattro casi : a) un rumore nuovo sposta lo sguardo verso di sé; a volte cresce lentamente nel silenzio, a volte fa da contrappunto a una scena già in corso ; b) un rumore nuovo fa anche da segnale di cambio scena, viene cioè usato per demarcare l'inizio di una scena nuova nel flusso di azione, musica, movimenti ; c) lo spettatore utilizza l'inizio di un rumore nuovo e diverso come segnale indicatore che “qui si cambia scena” e subentra una nuova azione, una nuova unità narrativa, dunque come prefigurazione d'attesa ; d) spesso il cambio scena è indicato da un rumore non solo nuovo ma anche di un *tipo* nuovo e diverso : rumore di pietra *vs* musica o canto (cioè non un canto che subentra a un canto, una pietra che subentra a colpi metallici), battere di mani *vs* rumore di oggetti, tacchi di scarpa (“sta entrando qualcuno dall'altra parte della pedana”) *vs* voce.

In altri spettacoli invece gli attrattori percettivi sono soprattutto di tipo visivo. In *La vita cronica* si usa sostanzialmente solo il buio : l'attrice Roberta Carreri spegne di colpo le candele e fa buio e silenzio totale all'improvviso. In *Il castello di Holstebro*, spettacolo unipersonale di Julia Varley⁴³, il cambio scena è dato dal cambiamento di elemento visivo o verbale usato, tra i tre tipi presenti nel testo : a) movimenti, gesti, azioni ; b) oggetti (compresi abiti, pupazzi, tessuti) ; c) parole, frasi, discorsi (verbale). Il passaggio da una sequenza di movimenti a una di discorsi, a una di uso di oggetti, indica un cambiamento di scena, se lo spettatore non decide di legarli invece in macro-scena composta da 2/3 sequenze diverse. In *Grandi città sotto la luna*⁴⁴ spostatore d'attenzione è il distacco di un attore dal semicerchio con cui si presentano di fronte al pubblico, che costituisce ingresso in scena per un intervento singolo con parola, musica, canto, rumori (battere piedi per terra), maschere o costumi : lo spettacolo è fondato in prevalenza sul testo visivo e, tra i suoni, su verbale e musicale. Lo stesso vale per *Ode al progresso*⁴⁵, che utilizza sostanzialmente attrattori visivi (ingressi in scena, costumi, azioni complesse), utilizzati peraltro anche nel modo consolidato in teatro per spostare l'attenzione verso una parte della scena per fare qualcosa dall'altra parte senza essere visti, come ingresso o uscita di attori.

Il testo teatrale manifesta con l'orientamento percettivo la sua “*intentio operis*”, un percorso di senso che materialmente, per la sua organizzazione empirica, il testo contiene e presenta comunque alla lettura, anche se non prevede tutte le letture possibili ed effettivamente sensate per qualcuno della stessa testualità materiale. Una verifica di accettabilità delle interpretazioni è assicurata dal semplice riscontro che, essendo comuni a molti spettatori, alcune di esse possiedono dunque una coerenza autonoma interna. Nell'idea stessa che esistano quattro livelli di interpretazioni previste l'Odin implicita che esse sono le più adatte allo spettacolo, che si concretizzano nei quattro sensi che i diversi spettatori modello vi vedono, escludendo altre interpretazioni. Nello stesso tempo il gruppo

43 Parte de “Il castello di Holstebro” : https://www.youtube.com/watch?v=IWKL_nC-hM0.

44 Parte di “Grandi città sotto la luna” : web <https://www.youtube.com/watch?v=QDb71IMqFTY>.

45 Parte di “Ode al progresso” : https://www.youtube.com/watch?v=_ZaofMabnCh.

accetta alcune interpretazioni del proprio lavoro che semplicemente non aveva previsto ma che mostrano una coerenza inoppugnabile, secondo i diversi criteri esaminati ad es. in *I limiti dell'interpretazione* di Eco : lettera del testo, coerenza, economia testuale, consenso intersoggettivo della comunità.

All'Odin dobbiamo però proprio il chiarimento su quale sia la dinamica della formazione del senso imprevisto dall'autore, sottraendone la natura alla "soggettività individuale". Anche nello spettacolo teatrale il senso, per quanto imprevisto e originale, è sempre collettivamente condiviso da un certo numero di spettatori, ed è su questa condivisione comune che basa la sua legittimità, alternativa a quella prevista dall'autore, in quanto riscontro di una oggettività empirica comunemente rilevata. Il senso imprevisto nasce, nel racconto di Barba e di Julia Varley, da una contestualizzazione dello spettacolo imprevedibile storicamente in anticipo. Un dato spettacolo viene cioè presentato in un luogo o in un momento storico in cui i suoi elementi assumono un valore di riferimento a fatti, dati, persone o situazioni contemporanee che non potevano essere a conoscenza dell'autore in anticipo, nel momento in cui componeva il testo, ma che creano un percorso di senso del tutto nuovo nel nuovo contesto storico. Lo spettacolo *Kaosmos* dell'Odin presentato in Cile nel 1993⁴⁶, in cui sono in scena uomini "in attesa davanti alla porta della legge" (utilizzando il racconto di Kafka "Davanti alla legge"), mentre gli indigeni Mapuche sono da settimane seduti di fronte al palazzo presidenziale in attesa di essere ricevuti per protestare contro l'esproprio delle loro terre, assume un senso di denuncia per una rivendicazione che né Kafka né l'Odin potevano prevedere. Eppure lo assume, pienamente, in relazione ai fatti del contesto in cui è rappresentato, e non può non assumerlo per la nettezza del riferimento acquisito. Diventa la denuncia per la richiesta di un atto di giustizia elusa. Sui giornali cileni si parla quotidianamente della ricerca della verità da parte dei familiari dei *desaparecidos* :

Una donna viene dall'Argentina per vedere *Kaosmos*. Non ha dubbi sul tema dello spettacolo : riconosce subito le madri della Plaza de Mayo che cercano di sapere la sorte dei loro figli e i Mapuche che aspettano davanti al palazzo della legge.⁴⁷

Il meccanismo non è diverso da quello posto in atto quando si rappresenta o si adatta un *Ubu re* di Alfred Jarry in una nazione oppressa da una dittatura feroce o da un potere soffocante che l'ha trascinata in lunghe guerre, come la Serbia o l'Iran⁴⁸, che né Jarry né il Teatro delle Albe potevano storicamente conoscere in anticipo. Il meccanismo tecnico della formazione di senso imprevisto è chiaro e non ha rapporto con sfumature soggettive o individuali di significato : il senso imprevisto non è soggettivo ma collettivo, condiviso da una comunità di persone cui sono noti i fatti o situazioni che scatenano il nuovo riferimento,

46 Parte di "Kaosmos" : https://www.youtube.com/watch?v=89_KV4eSVCI.

47 J. Varley, *Vento ad ovest. Romanzo di un personaggio*, Holstebro, Odin Teatrets Forlag, 1996, p. 63.

48 Cfr. M. Martinelli e E. Montanari (a cura di), *Suburbia. Molti Ubu in giro per il pianeta 1998-2008*, Milano, Ubilibri, 2008.

ed è oggettivo, cioè basato su fatti e situazioni storiche o sociali effettivi e reali empiricamente osservabili. Questa osservazione della dinamica tecnica della formazione di senso imprevisto costituisce un contributo alla definizione delle dinamiche del senso di pertinenza della semiotica.

4. Un caso esemplare : *Ubu roi* diventa *Ubu Buur*

Esaminiamo il caso dell'associazione Takkuligey, fondata nel 2002 a Dioll Kadd (Senegal) da Mandiaye N'Diaye, attore e drammaturgo del Teatro delle Albe di Ravenna, tornato al suo villaggio d'origine in Senegal, in un'area rurale di forte tradizione contadina.

Obiettivo dell'intervento dell'associazione è l'istituzione di un'alternativa all'abbandono delle coltivazioni e all'esodo in città dei giovani, e nello stesso tempo si intende combattere il senso di ripiegamento su se stessa della comunità rurale a causa della "assoluta mancanza di infrastrutture e di mezzi"⁴⁹. Il mezzo è un progetto di sviluppo basato su teatro e agricoltura, cui si aggiungerà in seguito il turismo responsabile. Il perno è però il teatro : "avevo vissuto come attore in Italia e potevo provare a educare (...) attraverso l'esperienza teatrale. Ma la comunità del villaggio è principalmente una comunità contadina, e non si poteva abbandonare quel mondo, che è il cuore dell'intero villaggio. Si poteva dunque provare a portare avanti parallelamente uno sviluppo agricolo e uno culturale"⁵⁰. Lo spettacolo *Leebu Nawet ak Noor*, preparato con gli abitanti del villaggio tra 2002 e 2005, e portato in tournée in Italia nel 2006, è una riscrittura del *Pluto* di Aristofane che mette in scena i due cori contrapposti dei "tradizionalisti" e degli "innovatori" rispetto alle promesse del progresso, cioè ai nuovi metodi agricoli intensivi. Poiché nella tradizione africana non esiste il teatro, si inventa una festa con due cori che giocano.

L'*Ubu buur*, il primo Ubu re di Alfred Jarry allestito in Senegal⁵¹, avviato nel 2005 con il consenso dell'assemblea della comunità cui viene subito esposto il progetto, riesce a invertire per la prima volta il flusso migratorio, poiché riporta al villaggio i giovani emigrati nella capitale Dakar, che lavorano allo spettacolo insieme ai contadini e agli ex-studenti delle scuole locali, vivendo e lavorando insieme : "ci siamo chiusi in un recinto come in un monastero, dormivamo lì, mangiavamo lì e lavoravamo lì in forma di comunità"⁵². Si formano dunque tre gruppi di ragazzi (contadini, ex-studenti, ritornati dalla città) che vivono in comunità per tutta la durata della preparazione dello spettacolo. La comunità appoggia l'impresa non solo come fonte di reddito ma per orgoglio ritrovato di comunità, avviando così un meccanismo virtuoso : gli spettacoli del centro

49 M. N'Diaye, "Le tre T", in M. Martinelli e E. Montanari, *op. cit.*, p. 89.

50 *Ibid.*, p. 89.

51 Parti di "Ubu buur" : <https://www.youtube.com/watch?v=uTlppwoHcpo>, <https://www.youtube.com/watch?v=9B0SOHriB10>, <https://www.youtube.com/watch?v=0A3GbrSsAN8>. Visione integrale : <https://vimeo.com/130466761> (spettacolo protetto dal diritto d'autore, vietata ogni riproduzione pubblica non autorizzata).

52 *Ibid.*, p. 92.

teatrale vanno in tournée in Senegal e in Europa, e i guadagni ottenuti sono investiti in iniziative e strumenti a beneficio complessivo della comunità, a partire dall'acquisto di materiale didattico per la scuola.

Un'attività di produzione teatrale ha ridato vita all'economia di un'intera area rurale, ripristinando le produzioni agricole tradizionali e intervenendo sui nodi centrali cui punta oggi ogni intervento di cooperazione internazionale : invertire il flusso migratorio (dalle metropoli alle comunità rurali), investire in strumenti di lavoro agricolo per l'autonomia produttiva locale, investire nella scuola e nella formazione culturale dei giovani, utilizzare i proventi in denaro a beneficio collettivo della comunità anziché a profitto individuale dei singoli che fanno parte dell'organismo che ha ottenuto il guadagno (in questo caso, il centro teatrale), recuperare l'orgoglio identitario locale. Prima del debutto di *Ubu buur* nel 2007 una parata degli attori (ai ragazzi del villaggio si è aggiunta l'attrice italiana Ermanna Montanari nei panni di Madre Ubu) tra il recinto teatrale, le strade del villaggio e la savana è uno spettacolo inaugurale collettivo nella forma della festa tradizionale africana con dialoghi di dieci minuti intercalati da danza, musica, movimenti coreografici collettivi, in cui gli spazi del villaggio, capanne, strade, granai spiazzi, aree di bosco e di savana accanto al paese diventano spazi teatrali⁵³. Lo spettacolo teatrale vero e proprio, realizzato con fervore dai giovani attori in un'area apposita esterna al paese, è così una sola parte di un'esperienza teatrale complessiva cui partecipa l'intero villaggio, a sua volta inserita in un progetto di sviluppo complessivo : ma lo spettacolo è certamente tale, con regista, costumista, e attori che sono anche musicisti, cantori, acrobati e domatori.

L'autore empirico di questa performance complessiva è certamente il Teatro delle Albe di Ravenna, che lo ha ideato e progettato, ma *Autore Modello* è l'Associazione Takkuligey che ne ha pensato e resa possibile l'effettiva realizzazione sul posto conoscendo condizioni, abitudini e necessità locali. L'associazione Takkuligey è interamente composta da persone native del villaggio, quindi si può affermare che Autore Modello è la comunità stessa del villaggio, che dello spettacolo è anche *Lettore Modello* : o meglio, Autore Modello è quella parte della comunità che ha aderito e partecipato al progetto, offrendo ad esempio i propri spazi per il corteo iniziale o per lo svolgimento di parti dello spettacolo, o ancora offrendo supporto durante la preparazione, mentre Lettore Modello è la comunità stessa che partecipa e fruisce dell'esperienza teatrale complessiva, ottenendone i benefici estetici ed artistici, partecipando al corteo e ai momenti corali dello spettacolo, e ottenendo in seguito a lunga distanza i benefici sociali ed economici del progetto. *Lettore Empirico* è l'insieme della popolazione al cui beneficio è rivolta la realizzazione dello spettacolo e dell'esperienza complessiva stessa, ma di cui solo una parte (in verità quasi totale) aderisce e partecipa effettivamente allo

53 Cfr. M. Martinelli e E. Montanari (a cura di), *Jarry 2000. Da "Perhindérion" a "I Polacchi"*, Milano, Ubulibri, 2000 ; M. Martinelli e E. Montanari (a cura di), *Suburbia. Molti Ubu in giro per il pianeta 1998-2008*, Milano, Ubulibri, 2008 ; E. Montanari, "La piana dei kadd", in M. Martinelli e E. Montanari, *op. cit.* ; L. Pasina, *Takku Ligey : un cortile nella savana. Il teatro di Mandiaye N'Diaye*, Pisa, Titivillus, 2011.

spettacolo e all'esperienza facendosi Lettore Modello. In questa prospettiva del *testo* di questo spettacolo, oltre ai fattori già indicati in precedenza, fanno parte le scenografie corali, di canto e danza collettivi, che amplificano il gioco di interazioni in scena. L'*interpretazione* dello spettacolo è quindi l'attivazione dell'insieme di atti effettivi il cui svolgimento lo rende possibile, l'effettiva realizzazione delle azioni previste, l'utilizzazione degli spazi predisposti, la partecipazione ai diversi momenti in cui è previsto l'intervento degli spettatori, e così via. Se il testo è l'insieme di azioni e di spazi predisposti, la loro interpretazione è l'effettiva loro utilizzazione per realizzare lo spettacolo complessivo.

Interpretanti sono le conseguenze a breve, medio e lungo termine della realizzazione dello spettacolo : il ritorno al villaggio dei giovani emigrati nella capitale Dakar, l'affiatamento tra i diversi settori sociali di cui fanno parte i ragazzi riuniti a lavorare insieme, la fioritura della nuova autonomia agricola e alimentare, la ritrovata (relativa) autonomia economica, il ritrovato orgoglio di sé della comunità del villaggio, il nuovo ciclo virtuoso "produzione spettacoli, tournées, investimenti a beneficio comune", la nuova disponibilità di strumenti per il lavoro agricolo e di materiale didattico per la scuola, la creazione di banche dei semi e di orti medicinali, la formazione di personale sanitario, la sicurezza ottenuta, l'attenzione destata nei villaggi vicini, l'interesse suscitato nei politici locali dei grandi centri urbani più prossimi, la conseguente diffusione a onde del modello operativo nella regione.

Sarà invece processo di *cooperazione interpretativa* ogni ragionamento o intervento intellettuale da parte degli spettatori per attribuire un significato, un senso o un valore a ciò che è presente o accade in scena. Ma quali sono gli elementi di questo testo, cosa vede concretamente lo spettatore ? Esaminiamo le sequenze che lo compongono.

1. Lo spettacolo inizia con la visione di attori con colori e costumi di guerra (pantaloni militari, petto nudo, colori mimetici sul viso), che sotto il sole in una radura ai margini di un villaggio africano, delimitata da una palizzata in legno, danzano e cantano canti minacciosi tenendo in mano fucili e mitragliatori. Atto di cooperazione interpretativa è identificarli come soldati (poiché dotati di un identico abbigliamento, dunque una divisa), di un esercito forse anche irregolare, in stato di esaltazione. Tutti si guardano attorno con gli occhi (dunque, per cooperazione interpretativa, stanno aspettando qualcosa), mentre continua il coro di urla e canti. Un soldato si arrabbia e apostrofa gli altri : non è ancora arrivato Padre Ubu e voi ballate ugualmente (stanno aspettando Padre Ubu) ? Un soldato viene inviato ad arrampicarsi in cima ad un albero e fare da vedetta. Si copre la fronte con la mano e scruta verso l'orizzonte finché griderà "sta arrivando" : tutti cantano "noi saremo sempre con lui" eseguendo una danza ritmica simile ad una marcetta militare (dunque si attiva un processo di attribuzione di caratteristiche e qualità : è un corpo di soldati compatto e fedele).

2. Arriva un uomo vestito allo stesso tempo da comandante e da soldato, con elmetto e divisa militare, ma di grossa taglia, grasso e palesemente inadatto alla vita militare, e in atteggiamento da comandante (è un comandante e soldato,

ha movenze da persona che comanda e si attende di essere obbedito : dunque è l'atteso Padre Ubu). Si guarda attorno insoddisfatto ed è irritato, ha l'atteggiamento di chi sta aspettando. Nel frattempo una donna vestita tutta di bianco, e bianca in viso e nei capelli, cammina nel mercato del villaggio tra schiere di persone che le fanno ala, mentre scherza e scambia discorsi divertiti e surreali con i passanti (una donna tutta bianca, diversa completamente dalle altre, e che cammina scherzando e divertendosi : sarà Madre Ubu, moglie di Padre Ubu). Madre Ubu cammina nel mercato, parla con tutti con scambi di battute e dialoghi surreali : si sta attardando perché è la moglie di Padre Ubu, che la aspetta. Intanto Ubu si lamenta perché lei è in ritardo.

3. Madre Ubu arriva e viene accolta nello spiazzo dove si trovano Ubu e i soldati, e suggerisce che Ubu deve ammazzare qualcuno, dopodiché si mette alla testa del gruppo di soldati, su un cavallo bianco. Padre Ubu allora pensa che potrebbe uccidere il Re di Polonia, e lo minaccia a gran voce. Madre Ubu si complimenta con se stessa perché grazie al suo lavoro tra otto giorni sarà regina del Kayor (lo spettatore ragiona concludendo che Padre Ubu è un idiota violento che si lascia manipolare facilmente da sua moglie, la quale invece è ambiziosa e senza scrupoli : sono così rapidamente stabilite le identità psicologiche dei due personaggi).

4. Ubu annuncia ai soldati che sta per arrivare un ospite : il Capitano Bordure. Un uomo con i baffi e un pesante giaccone militare invernale appare al bordo superiore della palizzata e dice di essere innocente (si tratta dell'atteso Bordure).

5. Intanto, in un altro spazio, un uomo a cavallo, molto distinto, con la corona in capo, tutto vestito di giallo, passa nei campi sul suo cavallo cantando e si dirige al villaggio (è un uomo con la corona, soddisfatto e senza sospetti : è il re dal Kayor). Nella scena successiva il re è nel villaggio accanto a Padre Ubu, che gli spara a sorpresa : cade a terra da cavallo e Bordure ne porta via il corpo (il re è morto, ucciso a tradimento : Padre Ubu è un vigliacco e Bordure è suo complice).

6. Bordure incorona Padre Ubu, che prende per mano Madre Ubu : avanzano insieme in corteo, seguiti dai soldati. I soldati non sono raggianti, ma anzi piuttosto cupi, forse minacciosi. Padre Ubu li osserva e commenta : "brutte facce". Madre Ubu gli dice che vogliono soldi. Ubu all'inizio non vuole ma poi si rende conto che gli conviene per mantenerli fedeli a sé, ed estrae dalla tasca del giaccone militare un mazzo di banconote che distribuisce ai soldati con gesto plateale (i soldati sono fedeli solo per denaro, in realtà sono inaffidabili : Ubu, che è anche avaro, ha ragione di preoccuparsi, e può fidarsi solamente di Bordure che gli è da tempo amico e complice affezionato).

7. I soldati ballano e festeggiano, mentre Ubu consegna loro altro denaro. Madre Ubu balla roteando in cerchio. Ubu urla "Siete contenti ?" e i soldati rispondono in coro entusiasti "Si !" (Ubu, benché avido, ha imparato a manipolare i soldati rinunciando a parte del suo denaro).

8. Madre Ubu ammira la grande pianura del Kayor e fa vedere quanti sono i sottomessi al potere di Ubu. Allora Ubu annuncia che per diventare ricco ucciderà tutti i nobili e prenderà le loro ricchezze (Ubu è avido più di quanto si pensava, e senza scrupoli).

9. Ubu uccide tutti i nobili e consegna le loro ricchezze ai suoi “finanzieri”. Madre Ubu gli chiede “Ma che re sei ? Uccidi tutto il mondo”. In risposta, i soldati, preavvisati, annunciano che Ubu andrà in tutti i villaggi e prenderà le terre, ucciderà chi non ne ha, i soldati lo aiuteranno come veri estorsori, quindi ucciderà tutti e se ne andrà (Ubu è davvero avido e senza scrupoli, al punto di distruggere tutto per arricchirsi il più possibile, senza risparmiare nessuno).

10. Madre Ubu porta in scena una lettera : è di Bordure, che dice di essersi alleato con l'imperatore d'Africa, Bugrelao, per invadere il Kayor. Madre Ubu dice a Ubu che a questo evento inatteso c'è una sola soluzione : la guerra (di fronte a sorprese inattese, come il tradimento di Bordure e la minaccia d'invasione, Madre Ubu è determinata, mentre Ubu non sa cosa fare).

11. Ubu e i soldati provano le armi, si esercitano, saltano, corrono, alzano le armi. Ubu prova a cavalcare in testa ai soldati, realizzando così una sorta di corteo militare (Ubu e i soldati si stanno organizzando per la guerra, con risultati grotteschi).

12. Ubu annuncia che i soldati del re d'Africa stanno entrando nel villaggio. Dice che i soldati sono terribili, alti tre metri, e sputano fuoco dalla bocca. Ma Ubu e suoi soldati prendono posizione per combattere : tutti hanno le armi puntate (tutti sono pronti a combattere, senza spavento).

13. Entrano nel villaggio tre ragazzini magri vestiti in rosso, con la testa rasata, che camminano lentamente e avanzano senza fretta, poi con calma fanno versi e urla, e gesti di minaccia con le mani. Tutti i soldati di Ubu cadono a terra e lì restano distesi (i soldati del re d'Africa uccidono tutti i soldati di Ubu, gesti e versi stanno per l'azione di uccidere, non si specifica come).

14. Entra Bordure con una pistola in mano rivolta verso l'alto. I tre ragazzi prendono i fucili dei soldati uccisi. Madre Ubu alza le mani : i tre ragazzi le prendono la corona dal capo e uno di loro se la pone in capo (è proclamato un nuovo re).

15. Un soldato di Ubu annuncia che hanno perso la guerra : e ora che fare ? Padre Ubu monta a cavallo, Madre Ubu danza roteando, circondata da forti suoni di tamburo. Il suono dei tamburi porta via Padre e Madre Ubu come un vento.

16. Si apre un cancello che delimitava la scena nella radura chiusa dalla palizzata di legno, tutti gli attori escono dal recinto e inizia un corteo trotterellando al passo nella via centrale del villaggio, cui man mano si uniscono gli abitanti del villaggio facendo un grande corteo festoso. Giungono tutti in una grande radura sotto un baobab, dove cantando e ballando si scioglie lo spettacolo.

Conclusioni

Si può affermare, in conclusione, che mentre testo di questo spettacolo sono gli atti e le azioni che ne compongono la sequenza di scene, lo spettacolo trova il suo senso e il suo valore nei singoli atti di cooperazione che interpretano e coordinano i momenti e i personaggi della narrazione, ma anche nella collaborazione più ampia costituita dall'accoglienza e dall'aiuto della comunità del villaggio alla sua preparazione e realizzazione, come ad esempio nell'atto di fornire spazi del villaggio per parti dello spettacolo, mettere a disposizione momenti e fatti della

vita quotidiana reale, come il mercato, per realizzarvi scene, fornire supporto agli attori e al regista durante la preparazione e le prove dello spettacolo, facilitandone la vita quotidiana, e mantenendo vivi la curiosità, l'interesse e la partecipazione degli abitanti che più volte cercano in paese oggetti o materiali utili alle scene.

Il suo senso infine risiede nei risultati che produce a medio e lungo termine, riassumibili nella rifioritura economica e sociale del villaggio e nella rinascita dell'orgoglio identitario locale, e infine l'esempio e il modello offerti ai paesi dell'area circostante. L'individuazione e la descrizione di questi processi di creazione di significato, senso e valore è a nostro avviso l'obiettivo di una semiotica reale del teatro che permetta di spiegare non solo i singoli processi di cooperazione e interpretazione dei momenti scenici ma anche il senso e i risultati del "fare teatro" in ogni determinato ambiente, situazione e circostanza.

Bibliografia

- Barba, Eugenio, "Quattro spettatori", *Linea d'ombra*, 31, 1988 (ed. cons. "Quella parte di noi che vive in esilio", in E. Barba, *Teatro. Solitudine, mestiere, rivolta*, Milano, Ubulibri, 1996).
- *La canoa di carta*, Bologna, Il Mulino, 1993.
- "Da 'apprendere' a 'apprendere ad apprendere'", in E. Barba e N. Savarese (a cura di), *L'arte segreta dell'attore. Un dizionario di antropologia teatrale*, Lecce, Argo, 1996.
- Bettetini, Gianfranco e Marco De Marinis, *Teatro e comunicazione*, Firenze, Guaraldi, 1977.
- Carreri, Roberta, *Tracce. Training e storia di un'attrice dell'Odin Teatret*, Milano, Il Principe Costante, 2007.
- Chatman, Seymour, Umberto Eco e Jean-Marie Klinkenberg (a cura di), *A Semiotic Landscape / Panorama sémiotique*, The Hague, Mouton, 1979.
- De Marinis, Marco, *Semiotica del teatro. L'analisi testuale dello spettacolo*, Milano, Bompiani, 1982.
- "Ricezione teatrale: una semiotica dell'esperienza?", *Carte Semiotiche*, 2, 1986.
- *Capire il teatro. Lineamenti di una nuova teatrologia*, Firenze, La Casa Usher, 1988.
- Eco, Umberto, "Il segno teatrale" (1972), *Sugli specchi e altri saggi*, Milano, Bompiani, 1985.
- *Trattato di semiotica generale*, Milano, Bompiani, 1975.
- *Lector in fabula*, Milano, Bompiani, 1979.
- *Semiotica e filosofia del linguaggio*, Torino, Einaudi, 1984.
- "Considerazioni di un semiologo", in A. Ottai (a cura di), *Il teatro e i suoi doppi. Percorsi multimediali nella ricerca sullo spettacolo*, Roma, Kappa-Teatro Ateneo, 1994.
- *Dire quasi la stessa cosa*, Milano, Bompiani, 2003.
- "Metafora e semiotica interpretativa", in A.M. Lorusso (a cura di), *Metafora e conoscenza*, Milano, Bompiani, 2005.
- "La soglia e l'infinito", in C. Paolucci (a cura di), *Studi di semiotica interpretativa*, Milano, Bompiani, 2007.
- Elam, Keir, *The Semiotics of Theatre and Drama*, London, Routledge, 1980.
- Grotowski, Jerzy, *Towards a Poor Theatre*, Holstebro, Odin Teatret Forlag. Tr. it. *Per un teatro povero*, Roma, Bulzoni, 1970.
- Martinelli, Marco, e Ermanna Montanari (a cura di), *Jarry 2000. Da "Perhindérion" a "I Polacchi"*, Milano, Ubulibri, 2000.
- *Suburbia. Molti Ubu in giro per il pianeta 1998-2008*, Milano, Ubulibri, 2008.
- Montanari, Ermanna, "La piana dei kadd", in M. Martinelli e E. Montanari, *Suburbia. Molti Ubu in giro per il pianeta 1998-2008*, Milano, Ubulibri, 2008.
- Masgrau, Luis, "Arar el cielo para alumbrar raíces", in E. Barba, *Arar el cielo. Diálogos latinoamericanos*, La Habana, Casa de Las Americas, 2002.

- N'Diaye, Mandiaye, "Le tre T", in M. Martinelli e E. Montanari, *Suburbia. Molti Ubu in giro per il pianeta 1998-2008*, Milano, Ubulibri, 2008.
- Pasina, Linda, *Takku Ligei : un cortile nella savana. Il teatro di Mandiaye N'Diaye*, Pisa, Titivillus, 2011.
- Pavis, Patrice, *L'analyse des spectacles*, Paris, Nathan, 1996.
- Pisanty, Valentina e Roberto Pellerey, *Semiotica e interpretazione*, Milano, Bompiani, 2004.
- Ruffini, Franco, *Semiotica del testo : l'esempio teatro*, Roma, Bulzoni, 1978.
- "ISTA (International School of Theatre Anthropology)", in Nicola Savarese (a cura di), *Anatomia del teatro. Un dizionario di antropologia teatrale*, Firenze, La Casa Usher, 1983.
- Savarese, Nicola, "Training e punto di partenza", in E. Barba e N. Savarese (a cura di), *L'arte segreta dell'attore. Un dizionario di antropologia teatrale*, Lecce, Argo, 1996.
- Schechner, Richard, "Training in prospettiva interculturale", in E. Barba e N. Savarese (a cura di), *L'arte segreta dell'attore. Un dizionario di antropologia teatrale*, Lecce, Argo, 1996.
- Serpieri, Alessandro, "Ipotesi teorica di segmentazione del testo teatrale", *Strumenti Critici*, 32-33, 1977.
- Taviani, Ferdinando, *Il Libro dell'Odin. Il teatro-laboratorio di Eugenio Barba*, Milano, Feltrinelli, 1975.
- Ubersfeld, Anne, *Lire le Théâtre II. L'école du spectateur*, Paris, Belin, 1996.
- Varley, Julia, *Vento ad ovest. Romanzo di un personaggio*, Holstebro, Odin Teatrets Forlag, 1996.
- *Pietre d'acqua. Taccuini di un'attrice dell'Odin Teatret*, Milano, Ubulibri, 2006.

Résumé : Dans le spectacle théâtral, alors vu comme la représentation scénique d'un texte écrit pour être récité, la sémiotique des années 60 cherchait des codes et des signes. Mais depuis, et le théâtre et la sémiotique ont changé. Aujourd'hui le spectacle théâtral se fonde sur la capacité des acteurs à manipuler la matière physique et plastique du corps pour obtenir une qualité de présence générant densité et intensité émotionnelles dans la co-présence entre acteurs et spectateurs. Les spectacles de l'Odin Teatret sont l'exemple même de ce « teatro povero » issu de Grotowski. La sémiotique interprétative envisage le spectacle comme un « texte » — un « texte vivant » — englobant la totalité des éléments (gestes, objets, sons, distances, etc.), mouvants, déplacements et interactions présents sur scène et rend compte de l'« interprétation », c'est-à-dire du processus par lequel le spectateur attribue au spectacle une signification (parfois imprévue). Elle identifie les indications mise en place par le texte, les modes de coopération interprétative du spectateur, les rôles de l'« Auteur » et du « Spectateur Modèle ». Cas exemplaire, le spectacle *Ubu Buur*, version africaine de l'*Ubu Roi* d'Alfred Jarry, est examiné in fine sous cet angle.

Mots clefs : acteur, « autore modello », coopération interprétative, corps, interprétation, Odin Teatret, scène, spectacle, spectateur, « spettatore modello », texte, théâtre, training, *Ubu Roi*.

Resumo : Nos anos 60, os semioticistas procuravam códigos e signos no espetáculo teatral visto como a representação cênica de um texto escrito para ser recitado. Mas tanto o teatro, quanto a semiótica mudaram. Hoje, o teatro alicerça-se na capacidade dos atores manipularem a matéria física e plástica do próprio corpo para obter uma qualidade de presença que gere intensidade emocional na copresença com os espectadores. Os espetáculos do Odin Teatret são o exemplo mesmo de este *teatro povero* herdado de Grotowski. A semiótica interpretativa define o espetáculo como um "texto" (um *texto vivo*) que abrange a totalidade dos elementos presentes na cena (objetos, gestos, sons, distâncias etc.) e dos movimentos, deslocamentos e interações que nela se desenrolam. A partir daí, ela analisa a "interpretação", ou seja os processos pelos quais o espectador atribui uma significação (às vezes imprevista) ao espetáculo. Ela identifica as indicações colocadas no texto, os modos de cooperação interpretativa da parte do espectador,

os papeis de “autor” e do “espectador modelo” (U. Eco). Examine-se, por fim, um caso exemplar, o espetáculo *Ubu Buur*, versão africana do *Ubu Roi* de Alfred Jarry.

Abstract : During the 60', semioticians searched for codes and signs in theatrical performances viewed as scenic representations of texts meant to be recited. But both theatre and semiotics have changed. Today, theater is based on the actors' capability to manipulate the physical and plastic properties of their own body so as to obtain a quality of presence on the scene that generates emotional intensity. The performances of the Odin Teatret are the very example of this “teatro povero” stemming from Grotowski. Interpretive semiotics defines the theatrical spectacle as a “text” that encompasses all elements (bodies, gestures, objects, sounds, distances, etc.), movements and interactions to be perceived on the scene. On this basis, it analyses the processes of “interpretation”, that is to say the way how spectators construct meaning. It identifies the hints given by the text, the modes of interpretative cooperation, and the roles of the *Autore* and *Spettatore Modello* (as defined by U. Eco). The article ends with a short analysis of a most exemplary case, *Ubu Buur*, an african version of *Ubu Roi* (Alfred Jarry).

Riassunto : La semiotica negli anni settanta cerca codici, segni, e significati nello spettacolo teatrale considerato come un macro-atto comunicativo, cioè la rappresentazione di un testo scritto da un autore per essere recitato in scena. Sia il teatro che la semiotica però sono cambiati. Il teatro oggi è un'arte basata sulla capacità dell'attore di manipolare la materia fisica del corpo, un materiale plastico che l'attore impara a usare nel *training* per ottenere una qualità di presenza sulla scena che genera densità e intensità emotiva. Gli spettacoli dell'Odin Teatret sono il campione esemplare di questo “teatro povero” nato con Grotowski. La semiotica interpretativa esamina lo spettacolo come un testo composto da tutti gli elementi presenti in scena (il corpo degli attori, i loro movimenti, gli oggetti, i suoni, la distanza attori-spettatori, e così via) e dall'intreccio dei loro movimenti, spostamenti e interazioni in scena. Partendo da questa idea di testo la semiotica esamina oggi nel teatro l'interpretazione dello spettacolo, cioè il processo con cui lo spettatore attribuisce senso allo spettacolo, ad esempio identificando i diversi processi di cooperazione interpretativa operati dallo spettatore, i vincoli e le indicazioni interpretative poste dal testo alla percezione dello spettatore, i ruoli di Autore e Spettatore Modello, o la dinamica della formazione da parte degli spettatori di un significato imprevisto dello spettacolo. In questa chiave esaminiamo lo spettacolo *Ubu Buur*, creato in Senegal dal Teatro delle Albe di Ravenna e dalla comunità locale di Dioll Kadd, che costituisce la prima metamorfosi africana dell'*Ubu Roi* di Alfred Jarry.

Auteurs cités : Eugenio Barba, Gianfranco Bettetini, Roberta Carreri, Marco De Marinis, Umberto Eco, Jerzy Grotowski, Marco Martinelli, Luis Masgrau, Ermanna Montanari, Mandiaye N'Diaye, Patrick Pavis, Valentina Pisanty, Franco Ruffini, Nicolò Savarese, Richard Schechner, Anne Ubersfeld, Ferdinando Taviani, Julia Varley.

Plan :

Introduzione. Una tradizione moderna : la semiotica del teatro

1. Il teatro e il corpo in azione
2. L'Odin Teatret e lo spettacolo teatrale come testo vivo
3. Interpretazioni dello spettacolo : sensi orientati e sensi imprevisti
4. Un caso esemplare : *Ubu roi* diventa *Ubu Buur*

Conclusioni

Recebido em 04/02/2023.

Aceito em 13/03/2023.

Le débat sur les catégories de genre : comment rendre les langues adéquates

Anna Maria Lorusso

Université de Bologne

Introduction

Le débat sur le « politiquement correct » est à l'ordre du jour depuis une cinquantaine d'années. L'expression est apparue à la fin des années 1980 sur les campus universitaires américains ; depuis lors, elle n'a cessé de trouver de nouvelles cibles polémiques autour desquelles agréger les droits et les devoirs (du mot « nègre » aux euphémismes pour désigner les handicapés ou les emplois socialement considérés comme peu « nobles » en passant par les récents débats européens sur la pertinence de la formule « Joyeux Noël », peu respectueuse de ceux qui ne sont pas chrétiens et ne reconnaissent donc pas la valeur de Noël). Depuis lors elle suscite des réactions tant positives que négatives. D'un côté, dans certains domaines sensibles liés en particulier au sexe, à la race, au handicap, aux choix religieux, elle affirme, au nom du respect de la diversité et du multiculturalisme, le devoir d'avoir un langage approprié ; de l'autre, elle suscite l'impression d'une nouvelle discrimination, avec la distinction entre une « élite » éclairée, dictant la loi, et le reste de la population, invitée à s'adapter¹.

Ce débat comporte de nombreux aspects sémiotiquement intéressants. Ils concernent d'une part le *contrôle normatif* du langage (avec le passage, sur lequel nous reviendrons, des usages aux normes), d'autre part la *productivité sémantique* des néologismes que préconise le politiquement correct : des mots inventés *ex*

¹ Pour une reconstitution des origines de ce phénomène et sur ses caractéristiques, cf. G. Hughes, *Political Correctness. A History of Semantics and Culture*, Londres, Wiley / Blackwell, 2010.

novo dans une intention de conformité. D'un point de vue sémiotique, il est crucial de se demander ce qu'on entend par « conformité ». Il y a en effet d'abord une conformité formelle, grammaticale, celle des mots qui respectent les règles de la langue ; il y a ensuite une conformité qu'on pourrait appeler cognitive, celle des mots qui correspondent à ce que nous entendons ; et il y a enfin une conformité éthico-sociale, celle des mots qui correspondent à la réalité humaine dont nous faisons partie.

Les instances du politiquement correct répondent évidemment à cette dernière vocation et ont donc une ambition éthique : elles se veulent des paroles justes, respectueuses de la diversité. Mais les opérations politiquement correctes sont-elles sémiotiquement réalisables ? Pour tenter de répondre à cette question, nous nous limiterons ici à considérer un cas spécifique de revendications, celles relatives aux normes de genre.

1. Homme, femme, autre

Depuis de nombreuses années, la question du genre s'est imposée, entre autres, comme un problème linguistique. En Italie, figurent parmi les études pionnières mais toujours d'actualité le livre de Patrizia Violi, *Infinito singolare* (1986), et, parmi les plus récentes, celle de Cristina Demaria, *Teorie di genere. Femminismi e semiotica*². Après des décennies d'études, certains acquis sont donc aujourd'hui hors de question, du moins dans la conscience théorique. Mais la question reste de savoir si ces acquis ont été reçus sur le plan du sens commun.

Tout d'abord, il est désormais admis que le genre et le sexe sont des notions qui font référence à des objets différents. Alors que le sexe constitue une donnée biologique, le genre doit être compris comme une donnée relationnelle construite, donc historique et culturelle : il s'agit d'une différence qui résulte des pratiques et des symbolisations de la culture. Il suffit de penser à l'influence de la répartition des rôles dans les relations familiales, au conditionnement du mariage, au caractère modélisant de l'éducation durant l'enfance... Depuis *Le deuxième Sexe* de Simone de Beauvoir, en passant par les approches dérivées de la critique foucauldienne, il est clair que la définition du genre n'est ni libre ni inconditionnelle.

Il existe toutefois une critique inhérente à l'idée du genre en tant que construction socioculturelle, relationnelle et différentielle. Qui est le sujet de cette construction ? Quel est l'espace de jeu du sujet singulier qui « porte » un genre et le poids du regard de l'autre sur son corps. Il va de soi qu'aucune approche, quelle que soit la manière dont elle revendique une idée relationnelle et culturelle du genre, ne se pense comme un pur constructivisme. De fait, on ne peut pas éluder le rôle du corps, qui d'ailleurs a été largement thématiqué en tant que corps sexualisé, ou corps du désir (sur lequel les approches psychanalytiques se sont concentrées). Et il ne serait pas non plus plausible de penser l'identité de

2 P. Violi, *Infinito singolare*, Vérone, Essedue, 1986. C. Demaria et A. Tiralongo, *Teorie di genere. Femminismi e semiotica*, Milan, Bompiani, 2021.

genre en termes exclusivement individuels d'auto-perception et d'auto-définition étant donné que du moment où tout sujet est pris dans des répertoires sociaux, toute perception est inévitablement socialisée. Au lieu de se référer à une idée générale du passé, au-delà de tout genre, *history*, « histoire » en anglais (langue dans laquelle le débat sur le politiquement correct est apparu) semble impliquer un point de vue masculin : *his-story*, histoire d'un homme, histoire donc au sens masculin. Pourquoi pas *Her-story* ? Il en va de même pour le terme d'« humanité », *mankind* en anglais. *Man-kind* : pourquoi pas *person-kind* ?

Si le sexe est donné (et nous savons qu'il existe aussi des cas d'ambiguïté biologique), le genre est le résultat d'un ensemble de valorisations, de catégorisations, de récits et d'habitus qui filtrent et façonnent culturellement la donnée perceptive et auto-perceptive, dans une dialectique complexe entre choix (individuel), conditionnement (socioculturel) et régulation (institutionnelle) qui va au-delà des binômes liberté / détermination, individualité / socialité, innovation / répétition. Si tel est le cas, si le genre découle d'une double contrainte — corporelle d'une part et d'autre part historique, collective, suprapersonnelle — il ne peut pas être prédéterminé. Sa détermination dépend de l'individu, mais aussi du monde social dans lequel se construit l'identité individuelle.

Quand l'une de ces deux dimensions constitutives — en l'occurrence la dimension sociale — change (et c'est le cas dans nos sociétés actuelles, qui ont notoirement changé au cours des dernières décennies en ce qui concerne les réalités du genre), on peut s'attendre à ce que les catégories sémiotiques, et en particulier linguistiques relatives à l'expression du genre changent aussi, qu'il s'agisse des formes grammaticales, sémantiques, énonciatives ou figuratives. De ce point de vue, l'évolution linguistique que le politiquement correct exige est compréhensible : l'adaptation sémantique et pragmatique fait partie de l'évolution normale du langage.

Pourtant, il ne suffit pas que la société change. Il faut que change aussi le *sens commun*, c'est-à-dire l'ensemble des sensibilités, des valeurs, des modèles qui catégorisent le social, le racontent et permettent de le percevoir³. Or surgit en ce point un difficile problème qui tient aux différentes vitesses d'évolution des ensembles culturels. C'est de cette question que traite Juri Lotman dans *La sémiosphère* à travers la métaphore du musée⁴. Un musée est un ensemble d'éléments — un bâtiment, un mobilier, des œuvres — qui renvoient à différents moments historiques. De même, dans « la culture-en-tant-que-musée » (concept introduit par Lotman dans *La Sémiosphère*), à côté de l'immédiateté pour ainsi dire atemporelle du comportement personnel, il existe une dimension sociale (une terminologie, des cadres narratifs, des modèles de comportement...) qui évolue à mesure que ces comportements se stabilisent ; il y a ensuite un niveau comportant des processus plus lents, celui de l'institutionnalisation de ces changements (susceptible de leur conférer une légitimité en droit) ; et il y a enfin

3 Cf. A.M. Lorusso, *L'utilità del senso comune*, Bologne, Il Mulino, 2022.

4 J.M. Lotman, *La Sémiosphère*, Limoges, Pulim, 1999.

un niveau où l'évolution est encore plus lente, bien que non grammaticalisée et non réglementée institutionnellement : celui du sens commun, niveau où la nouveauté perd sa composante de rupture. Mais avant que ces différents niveaux ne se synchronisent apparaissent de nombreuses occasions de friction potentielle. C'est ainsi, notamment, que certaines campagnes pour la reconnaissance du genre auxquelles on assiste depuis le début des années 2000 prennent pour acquis des sensibilités qui ne sont pas encore totalement assumées par le corps social. Autrement dit, ce qui à un moment donné peut apparaître, sur un certain plan sociétal, ou d'un certain point de vue, comme de l'ordre de l'acquis, n'est pas nécessairement reçu comme tel dans l'ensemble du corps social.

De ce fait, au cours des dernières décennies, les batailles pour le genre ont changé d'objectif. L'enjeu des controverses s'est transformé. Jusqu'aux années 2000 environ (le périodisation que nous avançons n'est qu'une proposition personnelle), il s'agissait essentiellement de reconnaître au féminin la même « dignité » que celle traditionnellement attribuée au masculin : d'où une série de recommandations, d'invitations ou de nouvelles contraintes linguistiques et plus génériquement pragmatiques : préférer les formules du type « Chères et chers », « amies et amis » à celles qui étendent le masculin à tous ; ou féminiser les rôles : auteur / auteure (ou autrice) là où auparavant seul le masculin générique était utilisé. Cependant, du simple fait que dans un groupe assez large de langues indo-européennes le féminin est dérivé du masculin, il n'était pas facile de rétablir sur ce plan la spécificité du genre féminin⁵. Depuis des siècles, c'est effectivement le choix du masculin comme terme primaire et extensif qui a déterminé l'organisation de la différence sexuelle sous la forme où elle apparaît aujourd'hui dans la plupart des langues européennes. On le sait, *homme* ne signifie pas seulement « du genre masculin » (doté du trait de masculinité) mais aussi (en tant que terme extensif, non doté du trait de masculinité) « du genre humain ». Si je dis « L'homme est privilégié pour certains emplois », j'entends « contrairement aux femmes » ; mais si je dis « L'homme est par nature un être social », j'entends « contrairement aux autres espèces ».

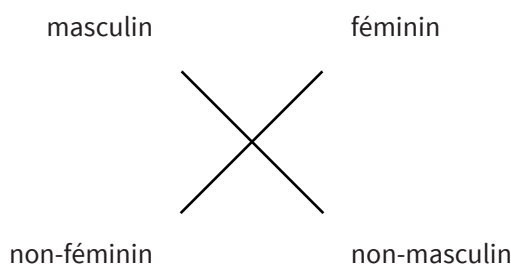
C'est là le problème du *marquage*. Initialement conçu en linguistique pour distinguer les oppositions phonologiques, le marquage a ensuite été traduit dans le domaine sémantique pour exprimer la propriété de certains termes qui présentent, au sein d'une catégorie étendue, une propriété spécifique, un trait supplémentaire. L'exemple typique est justement la catégorie du genre grammatical : « femme » signifie « homme (au sens générique : en tant qu'être humain) + un trait spécifique ». Si donc « homme » désigne la catégorie étendue non marquée, le terme marqué, « femme », est celui qui, au sein de cette catégorie, présente une spécificité⁶. Dans son extensionnalité, en tant que terme non

5 Cf. P. Violi, *Infinito singolare*, op. cit., passim.

6 Cette propriété de marquage a pris en sémiotique une portée épistémologique. Pour Paolo Fabbri, le marquage caractérise la sémiotique par rapport aux philosophies du langage plus étendues en identifiant un trait distinctif qui définit sa spécificité méthodologique. Cf. *Biglietti di invito. Per una semiotica marcata*, Milan, Bompiani, 2021.

marqué, c'est le terme masculin qui « contient » donc le féminin, et le féminin *dérive du* masculin, il en fait partie. Toute une première phase de revendications politiquement correctes a voulu briser ce caractère dérivé du féminin pour lui donner, avec sa différence, une position d'égalité.

Mais par la suite, les revendications ont changé. En ce qui concerne l'articulation de la catégorie sémantique schématisée ci-dessous, l'axe inférieur (celui des sub-contraires), et non plus l'axe des antonymes, a commencé à être problématisé. En d'autres termes, il a été souligné que le non-féminin n'est pas équivalent au masculin, et que le non-masculin n'équivaut pas au féminin :



On est ainsi passé d'un appel au marquage du genre (spécification du féminin) à une propension à l'indétermination : dans la « fluidification » des reconnaissances de soi, on peut être homme, on peut être femme, on peut n'être ni homme ni femme (avec une neutralisation de la catégorie) ou on peut être à la fois homme et femme (avec une complexification de la catégorie). Alors qu'auparavant il y avait deux termes contraires (masculin et féminin), aujourd'hui il y a à la fois le terme complexe (masculin et féminin ensemble) et le terme neutre (ni masculin ni féminin). On assiste même à une adaptation des schémas bureaucratiques dans certains formulaires officiels liés aux données personnelles avec l'éventail homme / femme / autre, où autre peut signifier « ni l'un ni l'autre » ou « l'un et l'autre », ou encore « je ne veux pas me prononcer sur la question ». Le terme « autre » est clairement insatisfaisant, trop indéterminé sur le plan sémantique. Mais comment éviter le binarisme des genres ?

Dans certaines langues, tel l'anglais, le système même inclut déjà le neutre (*it*). Mais l'histoire de la langue nous apprend que le neutre est souvent lié au caractère inanimé (tel était le cas en latin) et ainsi, même en anglais, le rejet des pronoms *he* (masculin) et *she* (féminin) par les personnes non binaires n'a pas conduit à l'adoption du pronom neutre *it*, inutilisable en référence aux êtres humains, mais plutôt à l'utilisation du *singular they*. En italien, plusieurs solutions ont été proposés ; la plus courante est sans doute l'astérisque, *Car** (entre *caro*, cher, et *cara*, chère). Aujourd'hui, l'attention se porte sur le *schwa* [ə]⁷. L'utilisation de ce signe dans un acte public — le procès-verbal d'un concours universitaire — a tout particulièrement retenu l'attention de nombreux Italiens

7 Cf. V. Gheno, *Femminili singolari. Il femminismo è nelle parole*, Rome, Effequ, 2021. P. D'Achille, intervention à l'Académie de la Crusca, <https://accademiadellacrusca.it/it/consulenza/un-asterisco-sul-genere/4018>. Sur le terme « schwa », voir *infra*, Annexe.

au début de 2021. Le fait que cet usage ait été légitimé au niveau universitaire a fait tellement scandale qu'une pétition publique contre le schwa a été lancée, signée par le linguiste Massimo Arcangeli. Ceux qui soutiennent la pertinence de ce signe le considèrent comme symboliquement approprié : il désigne en effet un son vocalique intermédiaire, en quelque sorte indécis, fluide, échappant au binarisme du masculin / féminin. Il est en outre présenté par ses défenseurs comme n'étant pas étranger au système linguistique de l'italien : il figure dans l'alphabet phonétique IPA et c'est un son présent dans de nombreux dialectes de la péninsule, notamment ceux du sud. Il convient toutefois de noter qu'il n'existe pas dans l'alphabet écrit, sauf comme caractère spécial — ce qui n'est certes pas sans importance.

Les langues, considérées en tant que *langues* (vs *paroles*), sont constituées de signes qui ont un aspect graphique et sonore, et qui peuvent être écrits. Introduire le *schwa* dans l'alphabet (et pas seulement dans l'alphabet phonétique) serait actuellement une innovation imposée, programmée. De plus, il ne tiendrait pas compte de l'opposition singulier vs pluriel — problème supplémentaire étant donné qu'en italien le nombre est presque toujours exprimé morphologiquement. Enfin, il convient de noter qu'en italien le masculin et le féminin ne reposent pas uniquement sur les désinences. La masculinisation / féminisation passe en effet aussi par les articles et souvent par des morphèmes grammaticaux spécifiques précédant le morphème flexionnel (en français comme en italien : aut-eur-e / aut-ric-e, en italien student-e / student-ess-a).

Le problème le plus pertinent sur le plan sémiotique est donc celui de la possibilité d'intervention qu'autorise ou tolère une langue, en tant que système : peut-on imposer un changement à la langue ? Un changement orthographique peut-il redéfinir le système morphologique d'une langue ? La question n'est pas sans rapport avec celle formulée plus haut : peut-on imposer une modification au sens commun ?

2. Les normes de la langue

Saussure, Hjelmslev et toute la linguistique structurale nous ont appris que la langue, bien sûr, évolue, mais toujours dans la continuité : « le signe est dans une condition d'altération dans la mesure où il continue. (...) Le principe de l'altération est basé sur le principe de continuité »⁸. La langue change, mais en fonction des forces sociales ainsi que du temps : « ce qui nous interdit de considérer la langue comme une simple convention, modifiable au gré des intéressés (...), c'est l'action du temps qui se conjugue avec l'action de la force sociale... La langue n'est pas libre, car le temps va permettre aux forces sociales qui s'exercent sur elle de développer leurs effets, et nous arrivons au principe de continuité, qui annule la liberté »⁹.

8 F. de Saussure, *Cours de linguistique générale* (1916), Paris, Payot, 1971, p. 96.

9 *Ibid.*, pp. 96-97.

La langue change, donc, mais seulement moyennant quelque chose de plus que de simples actes de parole ; elle change quand les forces sociales s'expriment en tant que telles par des mots, dans la continuité de ce qui les précède. Le niveau de la *parole*, en effet, explique Hjelmslev, est constitué non seulement d'actes, mais aussi de normes et d'usages, c'est-à-dire d'actes de parole sédimentés, partagés, normalisés. Par suite, pour arriver à transformer la langue, il faut passer par toutes les couches de la *parole*. Selon les distinctions proposées par Hjelmslev dans *The Stratification of Language*, les *actes* de parole sont l'ensemble des relations effectivement réalisées, dans toute leur variabilité et singularité¹⁰. Les *usages* sont les actes de parole qui sont stabilisés dans le discours. Les *normes* sont l'ensemble des relations acceptées. Les normes et les usages (et les actes bien sûr, mais cela va sans dire) sont simultanément sociaux, réguliers, variables et dépendants des performances discursives. Il n'y a donc pas d'actes de parole qui modifient directement le système linguistique. Il y a un passage plus complexe et plus lent de l'hétérogénéité des actes à la stabilisation de certains d'entre eux, puis à l'acceptation partagée de ce qui a été stabilisé. Ce n'est qu'à ce moment-là qu'on passe au système.

L'adoption du *schwa* devra par conséquent attendre que l'usage de ce signe se stabilise de plus en plus, au point d'être un jour partagé par la communauté sociale. Cela suppose un accord sur le plan du sentiment commun, du *sens commun* puisque le passage de l'acte de parole à la norme présuppose qu'avant de devenir une règle, quelque chose devienne d'abord *accepté et normal*. L'adoption en question présuppose, autrement dit, l'établissement d'un niveau d'accord généralisé, donc supra-individuel, et concret, mais non formel.

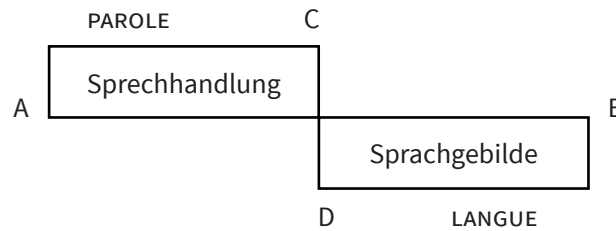
L'apport d'Eugenio Coseriu, autre linguiste qui, dans une perspective structurale, s'est engagé dans la voie de l'innovation, est très utile à propos de ces questions. Dans le sillage de Bühler et Humboldt, il a très opportunément repensé la distinction de Saussure entre *langue* et *parole* comme superposable à la distinction collectif / individuel¹¹. Les dimensions à prendre en compte sont en fait plus articulées que cette simple opposition : elles recouvrent les catégories matériel *vs* formel, individuel *vs* supra-individuel, subjectif *vs* objectif, action *vs* acte. En croisant ces variables, Coseriu élabore le schéma suivant :

	individuale soggettivo	interindividuale oggettivo	
materiale	Sprechhandlung	Sprachwerk	PAROLE De Saussure
formale	Sprechakt	Sprachgebilde	LANGUE
	ENÉRGEIA	ÉRGON	
	Humboldt		

10 L. Hjelmslev, « La stratification du langage », *Word*, 10, 1954.

11 Cf. notamment E. Coseriu, « Sistema, norma y habla » (1952), *Système, norme et parole*, Limoges, Lambert-Lucas, 2021.

L'auteur souligne de plus comment le système saussurien a fonctionné grâce à la simplification radicale ainsi illustrée :



Au regard des nombreuses dimensions combinées par Coseriu, la vulgate saussurienne semble donc avoir opéré une simplification qui laisse de côté ce qui est individuel mais non contingent et non matériel — à savoir la langue comme réalité psychique, patrimoine constitué de formes accumulées dans la conscience des individus — et ce qui est supra-individuel mais matériel et non formel, à savoir l'institution sociale, système commun auquel se rattachent les discours des individus appartenant à une même communauté.

Ces deux niveaux sont ceux que le politiquement correct semble ne pas prendre en considération, en raisonnant encore sur une relation entre la *parole* et la *langue*, là où il y a plutôt une médiation « matérielle supra-individuelle », c'est-à-dire culturelle, publique, textualisée, et une dimension « psychique individuelle non-contingente », c'est-à-dire rendue spontanée, automatique (comme l'*habitus* peircien), qui compliquent le tableau. Ces deux niveaux (culturel et non abstrait — individuel et non contingent) sont liés au sens commun, en entendant par là l'ensemble spontané des dispositions (individuelles non contingentes) auquel le sujet parlant est formé de manière si on peut dire wittgensteinienne (par des formes culturelles non abstraites) à travers les formes de vie qui l'encadrent, formes qui impliquent elles-mêmes la sélection — parmi le système de possibilités abstraites que la *langue* représente — d'un réseau encyclopédique constitué d'usages réguliers.

Face à l'éventail des possibilités que la *langue* ouvre a priori, un ensemble de « contraintes sociales et culturelles » (expression aussi empruntée à E. Coseriu) s'impose à l'individu, à travers le « filtre conditionnant » sinon déformant que constitue la norme. Les normes qui découlent de la « normalisation » des usages, à partir de la constitution de répertoires de possibilités déjà pratiquées, fixent les limites du possible. Par conséquent, les changements linguistiques prennent du temps : pour changer la langue, il faut changer « ce qui est normal » — ce qui a à voir en tant que tel avec le sens commun, qui, répétons-le, est différent du « donné » social : la réalité change, mais le sens commun, c'est-à-dire l'appréciation partagée de cette réalité, change plus lentement, et cela non seulement sur le plan verbal mais aussi, comme le dit Coseriu, en termes psychiques. C'est cet écart — avant tout temporel — que les promoteurs du politiquement correct semblent négliger, dans l'idée un peu magique que si la réalité change, les usages discursifs changent et le système linguistique aussi.

Conclusion

En définitive, le débat sur le *schwa* montre qu'il est impossible d'introduire par imposition de nouveaux signes dans le langage. Mais il montre aussi pourquoi, et à quel point, le langage est un terrain d'affrontements, de négociations, de luttes sociales. En fait, ce débat nous dit qu'à un certain moment, en fonction de l'évolution de la réalité sociale et en fonction de la circulation de nouveaux usages linguistiques, certains mots ne sont plus satisfaisants. C'est ainsi que le débat sur l'utilisation du *schwa* est devenu possible : la question fait désormais partie des sujets « discutables » ; elle a acquis, pour le moins en Italie, une *dignité argumentative*, un espace d'existence.

Si l'utilisation systématique et prescriptive du signe en question est perçue par certains comme une sorte d'imposition incongrue, s'interroger sur la manière de donner une reconnaissance à la différence (ou non-différence, au sens de neutralisation) concernant le genre n'est pas pour autant jugé ridicule, insensé, déplacé ou inutile — ce qui signifie que la frontière de ce qui est discutable s'est déplacée, en incluant désormais aussi ces questions (alors qu'il serait, nous semble-t-il, impensable et ridicule d'argumenter sur la nature non-binaire des chats : en ce domaine, « mâle » et « femelle » paraissent encore suffire). A travers les devoirs de prudence qu'elles indiquent et les limites de plausibilité qu'elles expriment, les instances du politiquement correct — expression d'une sensibilité sociale en évolution qui nécessite une adaptation linguistique (qui ne peut venir qu'avec une lente spontanéité) — nous parlent en somme des frontières du sens commun.

Annexe. Le terme *schwa*

Le terme *schwa* (prononcé /ʃwa/) désigne un son vocalique moyen, à mi-chemin entre d'autres voyelles existantes, conventionnellement représenté dans l'alphabet phonétique international (API) par le symbole « ə ». Il s'agit d'une voyelle quotidiennement utilisée dans certaines régions du monde, notamment en anglais, en français et dans certains dialectes du centre et du sud de l'Italie. Sa désignation par le mot « schwa » est attestée pour la première fois dans l'hébreu médiéval parlé par un groupe d'érudits vers le X^e siècle de notre ère. Son étymologie n'est pas claire : certains pensent qu'il s'agit d'un parent éloigné du mot hébreu *shav*, « rien », d'autres qu'il a un rapport avec le sens de « pair », « égal ». Nous savons cependant qu'à un moment donné, le terme « schwa » a été utilisé pour définir les deux points qui, en hébreu biblique, placés sous une consonne, indiquent une voyelle très courte ou l'absence de voyelle. Des siècles plus tard, en 1821, le linguiste allemand Johann Andreas Schmeller, qui compilait une grammaire de l'allemand bavarois, eut besoin d'un symbole pour indiquer une voyelle très courte, qu'il percevait comme proche du schwa hébreu. Il a alors inventé un symbole de l'alphabet latin qui pouvait la représenter, à savoir ə.

Ouvrages cités

- Coseriu, Eugenio, « Sistema, norma y habla » (1952), *Système, norme et parole*, Limoges, Lambert-Lucas, 2021.
- D'Achille, Paolo, intervention à l'Académie de la Crusca, <https://accademiadellacrusca.it/it/consulenza/un-asterisco-sul-genere/4018>.
- Demaria, Cristina, et Aura Tiralongo, *Teorie di genere. Femminismi e semiotica*, Milan, Bompiani, 2021.
- Gheno, Vera, *Femminili singolari. Il femminismo è nelle parole*, Rome, Effequ, 2021.
- Hjelmslev, Louis, « La stratification du langage », *Word*, 10, 1954.
- Hughes, Geoffrey, *Political Correctness. A History of Semantics and Culture*, Londres, Wiley / Blackwell, 2010.
- Lorusso, Anna Maria, *L'utilità del senso comune*, Bologne, Il Mulino, 2022.
- Saussure, Ferdinand de, *Cours de linguistique générale* (1916), Paris, Payot, 1971.
- Violi, Patrizia, *Infinito singolare*, Vérone, Essedue, 1986.

Résumé : Le débat sur le politiquement correct est très intéressant du point de vue sémiotique et sémantique. Il met en évidence le problème des conditions de la révision du langage, des limites des initiatives subjectives et de la résistance des usages devenus des normes. A travers quelques considérations relatives aux formules langagières liées au genre sexuel (de la distinction du féminin à une formule neutre telle que le « *schwa* »), l'article présente une réflexion sur le système linguistique en tant qu'espace de conflit social et de résistance normative.

Mots clefs : féminin / masculin, genre, norme, politiquement correct, *schwa*, usage.

Resumo : O debate sobre o *politically correct* é muito interessante do ponto de vista semiótico e semântico. Ele coloca o problema das condições da revisão da língua, dos limites das iniciativas subjetivas e da resistência dos usos, transformados em normas. Mediante a análise de algumas expressões relacionadas ao gênero (das marcas do feminino ao *schwa*), o artigo apresenta uma reflexão sobre o sistema linguístico enquanto espaço de conflito social e de resistência normativa.

Abstract : The discussion about political correctness is very interesting from a semiotic and semantic point of view because it brings to the fore the problem of the flexibility of the linguistic system, that is to say, the way in which linguistic uses condition and modify the language system. The following contribution reflects in particular on the evolution of gender sensitivity (from feminisation to neutralisation), highlighting how language may become a terrain of cultural and ideological struggle. When a social group wants to impose a new linguistic form, it is not only two visions of the world that collide, but also two forms of temporality : the slow and progressive one of common sense (which relies on habits and memory) and the accelerated one of those who seek a rapid transformation, perhaps forgetting that language evolves with the speaking masses, not at the behest of single subjects or groups.

Riassunto : Il dibattito sul politicamente corretto dal punto di vista semiotico è molto interessante, perché porta in primo piano il problema della flessibilità del sistema linguistico, vale a dire : il modo in cui gli usi possono condizionare e modificare il sistema della lingua. Il contributo che segue riflette in particolare sull'evoluzione della sensibilità di genere (dalla femminilizzazione alla neutralizzazione della *schwa*), mettendo in evidenza come la lingua possa diventare terreno di lotta culturale e ideologica. A scontrarsi, quando un gruppo sociale vuole imporre una nuova forma linguistica, non sono solo due visioni del mondo, ma anche

due forme della temporalità : quella lenta e progressiva del senso comune (che vive di abitudini e memoria) e quella accelerata di chi cerca la rivoluzione, dimenticando forse che la lingua evolve con la massa parlante, non per volere di singoli soggetti o gruppi.

Auteurs cités : Eugenio Coseriu, Cristina Demaria, Paolo Fabbri, Louis Hjelmslev, Juri Lotman, Patrizia Violi.

Plan :

Introduction

1. Homme, femme, autre

2. Les normes de la langue

Conclusion

Dialogue

Profession : sémioticiens.

II. Import / export en 2023

Paolo Demuru

São Paulo, Universidade Paulista

Franciscu Sedda

Università di Cagliari

Eric Landowski

Université de Vilnius

Eric Landowski — A la fin de la première partie de notre conversation¹, nous en étions arrivés à la question de savoir si nous n'avons pas parfois été trop indifférents à ce qui se fait autour de nous et dont peut-être nous aurions dû davantage tirer parti. Actuellement, vers quels apports extérieurs aurions-nous intérêt à tourner notre attention ?

Parmi les sémioticiens de notre entourage, certains voient dans les travaux du célèbre sociologue récemment disparu, Bruno Latour, et spécialement dans son *Enquête sur les modes d'existence*, une source d'inspiration « incontournable »². Ayant eu pour ma part, dès les années 1970, l'occasion de le voir s'exprimer dans plusieurs de nos réunions de travail, je reste convaincu depuis cette époque que le retentissement de son œuvre, en tout cas dans nos parages, a tenu avant tout

¹ *Acta Semiotica*, II, 4, 2022, pp. 228-240.

² *Enquête sur les modes d'existence. Une anthropologie des Modernes*, Paris, La Découverte, 2012.

à son prodigieux talent oratoire. Avant même qu'il n'ait publié grand-chose, il en tirait déjà une autorité intellectuelle hors du commun. Ses écrits, par contre, se sont toujours caractérisés à mes yeux par leur hermétisme (mais je crois ne pas être le seul de cet avis³). Et le fait que ce grand adepte de toutes les formes d'hybridation ait assez tôt incorporé à ses réflexions un vocabulaire qui nous est familier — actant, acteur, mode d'existence, énonciation, programme, épreuve, etc. —, loin de faciliter la compréhension a plutôt ajouté à la confusion tant les concepts analytiques précis que désignent ces métatermes se transformaient sous sa plume en notions retravaillées pour son propre usage⁴, c'est-à-dire au service d'une démarche qui dans l'ensemble n'a qu'assez peu à voir avec la méthode sémiotique que nous pratiquons.

Ces discordances n'ont pourtant pas empêché certaines convergences thématiques. Par exemple sur le thème de la vérité vue comme un effet de sens, donc comme le produit de constructions discursives. Depuis l'article inaugural de Greimas, « Le contrat de véridiction », beaucoup parmi nous ont travaillé sur cette question⁵. Sans beaucoup d'écho ! En 1979, nous avons même consacré un livre entier à l'analyse des procédures narratives et discursives de persuasion à l'œuvre dans les discours en sciences sociales⁶. Ce livre, lui aussi, est passé inaperçu. Autant nous étions armés pour analyser les stratégies des autres, autant nous étions (et malheureusement, je crois, restons) mauvais tacticiens dès qu'il s'agit de nous faire entendre nous-mêmes. Mais un beau jour Latour, qui savait mieux y faire, reprend la chose en main, applique l'idée à une étude empirique portant sur la construction des « faits » dans la « vie de laboratoire »⁷, et tout à coup le fruit jusqu'alors ignoré de nos élucubrations est élevé par la rumeur publique presque au rang d'une nouvelle philosophie des sciences !

Il en est allé à peu près de même à propos du fait, sémiotiquement évident, que n'importe quelle figure actorielle, même non anthropomorphe (un couteau, une montagne⁸), peut parfaitement remplir le rôle actantiel, syntaxique, d'un Sujet — mieux, d'un co-sujet, partenaire à part égale de nos interactions. Le principe se trouve déjà dans *Sémantique structurale* (1966) et donnera lieu par

3 Cf. notamment A. Sokal et J. Bricmont, *Fashionable Nonsense : Postmodern Intellectuals' Abuse of Science*, New York, Picador, 1999 ou, plus récent, Fr. Bayart, « Faut-il monter dans l'avion de Bruno Latour ? », *Le blog de J.-Fr. Bayart, Mediapart*, 4 juillet 2018.

4 Cf. J. Beetz, « Latour with Greimas : Actor-network theory and semiotics », 2013 (researchgate.net).

5 A.J. Greimas, « Le contrat de véridiction », *Langages*, 1976 ; Fr. Bastide, « Le foie lavé. Approche sémiotique d'un texte de sciences expérimentales » et « La démonstration », *Actes Sémiotiques*, I, 7, 1979 et III, 28, 1981 ; E. Landowski, « Vérité et véridiction en droit », *Droit et Société*, 8, 1988 ; P.A. Brandt, « Quelque chose : nouvelles remarques sur la véridiction », *Actes Sémiotiques*, 39, 1995 ; P. Demuru et Fr. Sedda (éds.), *Semiótica e verdade, Estudos Semióticos*, 18, 2, 2022.

6 A.J. Greimas et E. Landowski (éds.), *Introduction à l'analyse du discours en sciences sociales*, Paris, Hachette, 1979.

7 B. Latour et S. Woolgar, *Laboratory Life : The Construction of Scientific Facts*, Princeton University Press, 1979, rééd. 1983.

8 Cf. J.-M. Floch, « Le couteau du bricoleur », *Identités visuelles*, Paris, P.U.F., 1995 ; A.J. Greimas, *Maupassant*, Paris, Seuil, 1976.

la suite à une sémiotique de l'interobjectivité⁹. Il faut croire que personne n'y prêta attention car le jour où Latour proclame (après Gilbert Simondon¹⁰) que les machines, les outils, les objets techniques en général ont une place égale à celle des « humains » dans le cours de nos vies¹¹, tout le monde s'émerveille comme s'il s'agissait d'une audace et d'une découverte.

Un dernier exemple : au moment où, dans les années 2010, face à la catastrophe climatique et environnementale désormais patente, notre collègue commence à prendre position dans le débat public sur ce sujet¹², nous, sémioticiens, avons déjà développé, plus discrètement mais depuis une bonne vingtaine d'années, une problématique interactionnelle généralisée impliquant un autre regard sur « l'autre », qu'il soit « humain » ou « non humain », et débouchant sur une éco-sémiotique¹³.

Sur aucun des points essentiels que je viens d'évoquer nous n'avons donc dû attendre les leçons du maître pour avancer selon nos propres principes épistémologiques et théoriques. Mais il est vrai que pour populariser ces principes et les vues qui en découlent sur le plan des analyses du monde contemporain, il nous a manqué une voix médiatiquement puissante. On doit donc reconnaître à notre regretté collègue le mérite d'avoir mis à la portée d'un public relativement large quelques-unes des idées que le caractère confidentiel de nos travaux maintenait dans une sorte de clandestinité. En somme, il en est allé à peu près comme pour le plus beau fleuron de notre discipline, la grammaire narrative, devenue un *must* de la pensée nord-américaine standard du jour où les ténors du *storytelling* entreprirent de l'exploiter, quitte à en édulcorer l'esprit.

N'y a-t-il pas là quelque chose de paradoxal ? On nous reproche de vivre en autarcie, fermés sur nous-mêmes dans une superbe ignorance des voisins, notre sémiotique n'allant que rarement s'approvisionner à l'extérieur. A cela il y a pourtant des exceptions notables : qu'aurait écrit Jean-Marie Floch s'il n'avait pu s'appuyer sur les travaux de Leroi-Gourhan, de Lévi-Strauss ou de Wölfflin ? Ou Zilberberg sans la pensée de Valéry ou de Cassirer ? Et aujourd'hui Manar Hammad sans la confrontation avec les archéologues ? Il est vrai qu'il s'agit là surtout de références à des classiques et plus rarement à des recherches en cours dans les disciplines voisines. Mais même s'il est vrai que dans l'ensemble nous, sémioticiens, pratiquons assez peu l'importation, n'avons-nous pas en contrepartie été tout au long d'assez efficaces exportateurs d'idées, de problématiques

9 E. Landowski et G. Marrone (éds.), *La société des objets. Problèmes d'interobjectivité*, *Protée*, 29, 1, 2001 ; P.A. Brandt, « Sens et machine. Vers une techno-sémiotique », *Actes Sémiotiques*, 121, 2018 ; E. Landowski, « Avoir prise, donner prise », *Actes Sémiotiques*, 112, 2009 ; *id.*, « Eléments pour une sémiotique des objets », *Actes Sémiotiques*, 121, 2018.

10 G. Simondon, *Du mode d'existence des objets techniques*, Paris, Aubier, 1958.

11 Aramis ou l'amour des techniques, Paris, La Découverte, 1992.

12 *Face à Gaïa*, Paris, La Découverte, 2015.

13 E. Landowski, *Les interactions risquées*, Limoges, Pulim, 2005 ; *id.*, « Petit manifeste sémiotique », *Actes Sémiotiques*, 120, 2017 ; J.-P. Petitimberty, « Anthropocenic Park : humans and non-humans in socio-semiotic interaction », *ibid.* ; Cl. Calame, « Pour une sémiotique anthropo- et éco-poïétique », *ibid.* ; *id.*, « L'homme en société et ses relations techniques avec l'environnement : ni nature ni Gaïa », *Les Possibles*, 26, 2020.

et même de modèles ? En France et dans divers autres pays, il fut un temps où la grammaire narrative était quasiment au programme des lycées et collèges... Le fait que l'identité du collectif sémiotique inventeur de concepts ait été plus souvent passée délibérément sous silence que reconnue est certes un peu frustrant. Mais qu'importe si on admet qu'en définitive ce qui compte, c'est la circulation des idées.

Paolo Demuru — Entendo o seu ponto. De fato, poucos entre aqueles que fazem uso da teoria de Latour no campo das ciências sociais e humanas estão cientes de suas raízes greimasianas, apesar de ele ter reconhecido em mais de uma ocasião a influência que a semiótica narrativa exerceu em seu trabalho¹⁴. É algo que sempre procuro discutir com os meus colegas da área de comunicação que pesquisam sobre cultura digital, mídias sociais, controvérsias e discursos políticos a partir da Teoria Ator-Rede.

No entanto, acredito que devemos mudar o rumo dessa conversa. Vamos olhar para frente e não para trás : o que podemos fazer, então, para popularizar a nossa semiótica ? Porque Latour teve êxito em difundir globalmente ideias e conceitos que configuram, desde os seus primórdios, os pilares do projeto de Greimas ? Porque nós, hoje, não estamos conseguindo ? Quais aprendizados podemos tirar da experiência de Latour (e quando digo isso penso especificamente em suas estratégias de divulgação científica e inserção no debate público) ?

Aliás, a este propósito, pergunto : como um discurso caracterizado por um certo « hermetismo », para retomar termo que você usou para definir a escrita de Latour, pode ter tanto sucesso ? É isso mesmo ? Após ter criticado a obscuridade da escrita latouriana, você diz que devemos reconhecer a Latour « o mérito de ter colocado ao alcance de um público relativamente amplo algumas das ideias que o caráter confidencial de nossos trabalhos mantiveram em uma espécie de clandestinidade ». Como ele fez isso ? Usando do hermetismo ?

Ou será que há algo em suas obras que teve um papel crucial nesse processo e que nós estamos subestimando ? Pessoalmente, mais do que discutir em profundidade as apropriações da teoria de Greimas por parte de Latour, é isso que me interessa debater. Dito em outros termos, me parece mais válido, nesse contexto, focar no plano da expressão do discurso latouriano, e não em seu conteúdo.

Franciscu Sedda — Nel rispondere alla argomentata provocazione di Eric partirei da due sentimenti personali. La prima è che mi sento un semiologo felice. Il che significa che, seguendo quanto argomentava Paolo Fabbri in apertura di *Semiotica in nuce*¹⁵, assumo « felicemente » l'*inattualità* della semiotica, di quella strutturale in particolare, e con essa di conseguenza la naturale difficoltà della nostra disciplina a mietere facili successi. Intendiamoci, non me ne rallegro e

14 B. Latour, "Biography of an Inquiry : On a Book about Modes of Existence", *Social Studies of Science*, 43, 2, 2013 ; *id.*, "On Selves, Forms, and Forces", *Hau. Journal of Ethnographic Theory*, 4, 2, 2014.

15 P. Fabbri e G. Marrone (a cura), *Semiotica in nuce. I. I fondamenti e l'epistemologia strutturale*, Roma, Meltemi, 2000.

non ne faccio un elemento di snobismo : è un fatto che constato serenamente. Come constato, appunto, che a volte noi apriamo la strada e altri la percorrono come fosse un viale del trionfo. Il secondo sentimento è che non mi sento minacciato o defraudato dal lavoro di Bruno Latour. Mi rendo conto che non avendo una conoscenza personale e in presa diretta della vicenda raccontata da Eric posso permettermi un atteggiamento più distaccato. E confesso che non ho letto tutto ciò che Latour ha scritto, come hanno fatto invece altri colleghi semiotici¹⁶. Nel complesso però ho sviluppato un atteggiamento laico : in alcuni casi ho fatto mie alcune sue idee geniali o interessanti, in altri casi ho criticato o situato il suo uso di alcuni concetti semiotici, non ultimo quello di traduzione su cui dirò qualcosa in seguito, all'interno della semiotica culturale che pratico. Dirò di più, in alcuni casi l'ho ri-usato, in un doppio senso : in primo luogo, nel senso che come si possono prendere idee buone da chiunque, così alcune idee semiotiche possono arrivare (o tornare indietro) via Latour, in particolare attraverso i suoi casi di studio, per essere situate dopo il necessario vaglio nello spazio teorico della semiotica ; in secondo luogo, perché davanti ad un mondo intellettuale che, come ricordava anche Paolo, rifiuta ideologicamente la semiotica (ma ama Latour !) è utile e divertente dire : « Ma guarda che quello che ami di Latour lui l'ha preso dalla semiotica ! ».

Poste queste premesse sottolineerei subito un passaggio accennato da Eric ma secondo me non sufficientemente focalizzato, forse proprio perché noi parliamo dall'interno di una tradizione, quella greimasiana, che ha molto valorizzato la sua coerenza a livello epistemologico, teorico, metodologico. Il punto è che tutti i grandi padri della semiotica hanno creato idee dirompenti che hanno attirato attenzione, rielaborando altre idee geniali, portandole su campi nuovi e diversi. Lo ha fatto certamente Lotman, lo ha fatto continuamente Eco, lo ha fatto Greimas, che per creare la teoria standard ha preso da Propp e da Lévi-Strauss, da Tesnière e Benveniste. Solo per dire di alcune fonti del suo lavoro. Forse un primo motivo del successo di Latour è che ha fatto lo stesso, come lui stesso ha ammesso : ha preso due grandi correnti di pensiero che non dialogavano, la semiotica di Greimas e l'etnometodologia di Garfinkel, le ha fatte lavorare insieme e da lì ha generato la sua personale esplosione intellettuale. Del resto, lo sappiamo bene, a volte le idee più dirompenti e di successo non consistono nello scoprire nuovi concetti e leggi, ma nel prendere quelle esistenti e portarle su un campo impensato. Ecco, riflettere su questo : forse un primo motivo di successo è che mentre la semiotica all'epoca si occupava prevalentemente di « oggetti di carta » o più latamente « immateriali », Latour ha preso la semiotica e l'ha portata nell'ambito della scienza e più specificamente di un laboratorio con la sua vita.

16 Per il dialogo con Latour, si vedano P. Fabbri, *La svolta semiotica*, Bari, Laterza, 1998 ; *id.* e G. Marrone (a cura), *Semiotica in nuce*, vol. II, Roma, Meltemi, 2001 ; A. Mattozzi (a cura), *Il senso degli oggetti tecnici*, Roma, Meltemi, 2006 ; P. Peverini, *Alla ricerca del senso. Bruno Latour in dialogo con la semiotica*, Roma, Nuova Cultura, 2019 ; *id.*, *Inchiesta sulle reti di senso. Bruno Latour nella svolta semiotica*, Milano, Meltemi, 2023 ; D. Mangano e I. Ventura (a cura), *Politiche del design*, Milano, Mimesis, 2021 ; T. Padoan, "Percezioni ibride", *E/C* (in pubblicazione).

Riassumendo, c'è una questione di *tempo*, perché sappiamo che c'è un tempo dell'innovazione, compresa quella intellettuale : ha successo non chi arriva ad un'idea per primo, finendo per risultare « in anticipo », ma chi arriva con quella stessa idea al momento giusto, quando il terreno è per così dire maturo. C'è una questione di *spazio*, ovvero un'idea che in un campo è solo relativamente nuova (e magari osteggiata) dentro un altro campo disciplinare suona radicalmente innovativa e diventa dirompente. C'è una questione di *attori*. Sappiamo che la stessa identica frase pronunciata da due istanze enuncianti diverse può vedere il suo statuto radicalmente modificato : così una riflessione sugli attanti fatta da un semiologo a proposito di personaggi letterari ha un valore « informativo » (e direi anche « attrattivo ») molto diverso rispetto alla stessa riflessione sugli attanti fatta da un antropologo che parla di microbi o porte girevoli. E questo anche perché diversi non sono solo gli attori ma anche gli interlocutori, con le relative competenze. C'è una questione di *temi* : una cosa, appunto, è studiare la letteratura e la pubblicità, un'altra i laboratori scientifici e la vita quotidiana. C'è una questione di *valori* : da un dato momento in poi, è risultato facile (benché scorretto), pensare che noi studiassimo i testi e l'effimero, mentre Latour studiava la vita e il potere.

Non ho la pretesa che questa analisi discorsiva dell'iniziale successo di Latour sia esaustiva. Penso però che possa aiutarci a riflettere. Ma anche a ricordarci quanto sono spendibili i nostri strumenti e concetti per tracciare relazioni significative.

Direi inoltre di notare un ulteriore aspetto differenziale implicito ma decisivo. Mentre la semiotica greimasiana, secondo me in modo molto ambizioso, si dedicava a riflettere su stessa e i suoi strumenti, ad affinare la teoria e la sua coerenza interna, fino al punto che molti studi di caso sembravano fatti più per mettere alla prova la teoria che per intervenire sul mondo, Latour procedeva nella direzione inversa, quella di studi di caso in cui la teoria e il metodo erano al servizio di grandi ipotesi sul sociale. Ad una tendenza autoreferenziale, che mirava a mettere il mondo al servizio della teoria, se ne contrapponeva una eteroreferenziale, che metteva la teoria al servizio del mondo. Ovviamente sto estremizzando. Ma se ripenso al mio incontro con Latour, che avvenne con la lettura di *Non siamo mai stati moderni*, non fu la teoria a saltarmi all'occhio quanto il tentativo di sostenere un'ipotesi forte sulla creazione e la fine della modernità a partire dalla storia delle scienze, dell'antropologia ecc. Mentre la semiotica chiede spesso consenso sul suo metodo (e sulla sua capacità descrittiva), chi ha successo chiede consenso sulla visione del mondo che la propria riflessione (più o meno metodologicamente fondata) ha prodotto. Ovviamente noi possiamo sostenere che una buona descrizione è già una presa di posizione, è portatrice di un'etica e di una visione sul sociale. È un servizio che noi facciamo al mondo. Tuttavia, è abbastanza chiaro che è più facile generare riconoscimento e consenso con una postura apertamente valutativa.

Al netto di ciò, vorrei che fosse chiaro che per me ci sono vantaggi anche nell'atteggiamento seguito dalla semiotica : per esempio quello di costruire

comunità e stabilità, un riconoscersi e capirsi, un confrontarsi transnazionalmente senza perdere profondità, proprio perché si ha un metalinguaggio condiviso. Questo consente di durare. Latour invece ha fondato parte del suo successo anche sulla capacità di « surfare », di preoccuparsi ben poco delle critiche alla coerenza interna del suo sistema in divenire per andare avanti di ricerca in ricerca, costringendo gli altri ad inseguire. Il tutto accompagnato da molto lavoro di divulgazione — come diceva Eric — e, direi io, anche di traduzione : si pensi al suo lavoro nell'organizzare mostre, esibizioni, laboratori, spettacoli teatrali. Ma anche al suo sito con tantissimo materiale accessibile in tempi in cui non esistevano le piattaforme accademiche e l'open access odierno. Non voglio dire che quella di Latour sia una pura impresa personale e la nostra sia invece risolutamente collettiva, ma magari vale il detto che « da soli si va più veloci e insieme si va più lontano ». Magari noi non arriviamo prima (e non appariamo facilmente come i primi della classe) ma possiamo avere una discreta fiducia che il nostro lavoro relativamente silenzioso o poco visibile varrà per una comunità futura, schiettamente semiotica, che ci sopravviverà a lungo.

Avrei tante altre considerazioni ma ne dico solo un'ultima, che riprende un punto che ho accennato qualche riga più su. Credo che si debba prendere atto della capacità di Latour di scrivere con costanza tanti « grandi » libri. Scrivo grandi tra virgolette perché al di là del dibattito sul merito voglio proprio enfatizzare la dimensione produttiva. Non si può negare che parte del successo — di quel successo che passa per il riconoscimento in un pubblico più ampio rispetto a quello interno alla propria comunità accademica — sta nella incredibile capacità di scrivere opere voluminose su temi socialmente rilevanti, magari iniziando da un campo poco battuto, poi spostando la propria attenzione su tematiche che vanno per la maggiore, stando di anno in anno dentro il dibattito, costruendo un percorso riconoscibile, prendendo posizione, diventando per l'opinione pubblica un punto di riferimento anche su tematiche che non sono squisitamente accademiche. Credo che ci sia una grossa quota di persistenza, di produttività, e di loquacità, dietro il successo intellettuale.

E.L. — A ce propos, indépendamment de l'auteur dont nous sommes en train de parler, un point m'a toujours intrigué : quand on qualifie un texte (un texte « à vocation scientifique ») d'« hermétique », à quoi se réfère-t-on exactement ? Si on entend par « hermétique » ce dont le sens n'est pas immédiatement accessible, à quoi cela tient-il ? Seulement à une forme d'expression confuse ou par exemple trop elliptique ? Ou bien, sur le plan du contenu, par exemple à un excès d'abstraction ? Autant dire que la notion est très relative puisque dans les deux cas, autant qu'une propriété du texte, qu'un « défaut » de l'écriture, c'est le degré de compétence interprétative du lecteur qui est en question. Ce que l'un trouve obscur sera limpide pour un autre. Il n'en existe pas moins différentes formes d'hermétisme¹⁷. La « difficulté » d'un texte de Greimas n'est pas la même que

17 Cf. J.-P. Petitimberty, « La sémiotique à l'épreuve de l'écrit : Régimes rédactionnels et intelligibilité », *Actes Sémiotiques*, 123, 2020, article censuré, réédité in *Galáxia*, 44, 2020.

celle d'une page de Lacan ou de Levinas. Analyser ce qui les différencie ferait un beau sujet de thèse !

F.S. — Concordo, direi che l'ermetismo è un effetto di senso relativo. Ovvero che si dà, oltre che nella qualità interna del rapporto fra espressione e contenuto, anche nella relazione con un certo pubblico. Relazione decisiva, quest'ultima, tanto più se stiamo parlando della capacità di un pensiero di avere successo, di diffondersi. Per esempio, un testo semiotico che usi bene il metalinguaggio (il metalinguaggio *qb*, quanto basta, come si dice nelle ricette richiamando il buon gusto) può apparire non solo bello ma anche chiaro e onesto. Ma sono quasi certo che all'esterno suonerà ermetico, escludente, quasi carbonaro, come il linguaggio di una qualche setta segreta di cospiratori che alza una barriera verso l'esterno. Ora, il linguaggio latouriano — con il suo riuso delle idee di attante, enunciazione, traduzione, modo di esistenza — ad un semiologo magari può apparire poco coerente e confuso ma in un altro pubblico può apparire evocativo senza suonare costrittivo, sufficientemente tecnico per creare un effetto scientifico e sufficientemente vago per diventare un simbolo in cui molti possono proiettarsi, ritrovando stimoli e aperture rispetto ai propri interessi e al proprio discorso antro-po-filosofico.

Ricordiamoci che la semiotica greimasiana è un piccolo mondo dentro un vasto mondo, non solo semiotico ma più in generale dello studio della significazione e delle culture, in cui è molto forte il rifiuto del metodo e del metalinguaggio : non stupisce dunque che il suo grado di penetrazione sia inverso alla ricerca interna di una coerenza linguistico-concettuale. A questo proposito, ricordiamoci anche che a cavallo fra anni Settanta e Ottanta il centro delle *humanities* si sposta dalla Francia agli USA, dove persino i colleghi della *linguistic anthropology*, che rivendicano un metalinguaggio, si sentono una eccezione, una minoranza : bene, mentre negli USA degli anni Ottanta la semiotica strutturale non è stata capace di tradursi (anche linguisticamente) Latour lo ha fatto benissimo.

A questo proposito mi ha molto colpito rileggere di recente l'introduzione di Fredric Jameson a *On Meaning*, la raccolta americana di testi che Greimas aveva scritto fra la fine dei sessanta e la fine dei settanta, che esce in inglese significativamente solo nel 1987¹⁸. Bene, in tono positivo ma nondimeno provocatorio Jameson definisce il metalinguaggio greimasiano come « fresco, idiosincratico, arbitrario, violento ». Un'architettura teorica piena di nuovi concetti (e « nuovi geroglifici », come il quadrato) che, Jameson se ne rende benissimo conto, chiedendo di essere (com)presa nel suo insieme chiede al contempo di « diventare semiotici, di *convertirsi* all'intero codice greimasiano (e abbandonare gli altri come fossero tante false religioni e falsi dei) ». Ora, Jameson non esclude questa eventualità ma suggerisce anche un'altra possibilità : quella di *bricollare* con Greimas, o ancor meglio, di *rubare* (entrambi i termini sono in corsivo nell'originale) pezzi della teoria greimasiana, di fare « bottino » per rafforzare

18 F. Jameson, "Foreword", in A.J. Greimas, *On Meaning*, Minneapolis, Minnesota University Press, 1987.

il proprio « eclettismo » intellettuale. Scrive proprio così Jameson. E sembra di vedere descritto, in anticipo o in presa diretta, il modo in cui Latour, ma in realtà anche tanti altri meno bravi di Latour, hanno fatto e continuano a fare con la semiotica greimasiana. Il punto interessante del ragionamento di Jameson — intendo, il punto interessante per me e per questa nostra discussione — è che egli dice che in questa vicenda non è tanto fondamentale la disonestà del gesto quanto il fatto che « in the fullness of time », nel pieno dispiegarsi dello sviluppo intellettuale, questo furto costringe a ritornare dentro il laboratorio concettuale greimasiano per recuperare i pezzi mancanti, quelli che consentono di far funzionare veramente ciò che si è rubato. Mi sembra un'immagine molto bella. È come se alla lunga il « sistema greimasiano » si prendesse la rivincita, come se la sua apparente arbitrarietà, che inizialmente allontana da sé e favorisce l'idea di prendere indiscriminatamente, di fatto leghi colui / colei che ha preso a tutta la ragnatela tesa da Greimas. E direi che è ancor più bello pensare che questo sia vero ed avvenga non tanto, o non primariamente, nella parabola intellettuale di un singolo pensatore, quanto sulla parabola del pensiero, della storia delle idee, delle teorie, dei metodi, nella sua portata generale. Come mi pare dimostrare il fatto che, scomparso Latour, resta o viene a galla il debito semiotico che lui, e chi ha lavorato con e attraverso lui, ha contratto con la teoria greimasiana nel suo complesso. Per essere chiari, io non lo intendo come un debito da rinfacciare ma un legame da far fruttare : perché ognuno ha i suoi tempi e magari molti hanno bisogno di quella « fullness of time » di cui parlava Jameson per divenire infine pienamente semiotici.

Ciò detto, la scrittura di Latour, con il suo bricolare con concetti semiotici, antropologici, filosofici è, dal mio punto di vista, fortemente coerente con il suo contenuto, ovvero con quella idea di assemblaggio, di concatenamento fra elementi eterogenei (non ultimi gli umani-non umani) che ha inteso studiare e su cui è riuscito a portare l'attenzione di tanti. Non vorrei suonare ingeneroso, dato che Latour con altri importanti colleghi hanno scritto il loro *Dictionnaire* dell'Actor-Network-Theory, dunque hanno provato a definire un loro metalinguaggio. E credo che sia molto interessante confrontarsi con quei testi, che di certo non sono quelli più famosi. Non credo però che sia questo che ha avuto successo ma ciò che più facilmente si avvicina al senso comune : ovvero il gioco di rinvio-concatenamento fra elementi che al contempo instaura e individua piani di realtà che offre al riconoscimento pubblico, quasi svelandoli.

Come ho provato a mostrare in alcuni miei lavori¹⁹, Latour nel tempo sposta l'idea di traduzione verso l'idea di rete, di un movimento di connessioni piatte, abbandonando o mettendo alla periferia l'idea della traduzione come correlazione fra forme, fra paradigmi, che pure inizialmente aveva tenuto in considerazione. Mi pare un indizio rilevante. Ritengo che dobbiamo prendere sul serio il fatto che questa visione sintagmatizzante del senso (che richiama la

19 F. Sedda, «Traduzioni invisibili. Concatenamenti, correlazioni e ontologie semiotiche», *Versus*, 126, 2018 ; «Nello specchio dell'antropologia. La natura, la cultura, il semiotico», *Estudos Semióticos*, 17, 2, 2021 (versione inglese rivista «Relations that Pass Through : Nature, Culture, the Semiotic», *E/C*, XIV, 34, 2022).

« prensione molare » di Geninasca) ha avuto — e forse ha in generale — più presa sul grande pubblico di una visione paradigmaticizzante, fatta di strati di relazioni differenziali (che rimanda ad una « prensione mitico-semantic »). Provando a dirla semplice : se guardo davanti a me è più intuitivo riconoscere la presenza di oggetti disparati e tracciare il valore delle loro connessioni attuali, della loro compresenza, invece che saltare a ragionare sul perché ci siano quegli oggetti e non altri, sul come quegli oggetti abbiano senso dentro sistemi di oggetti più ampi, che li eccedono e comprendono pur essendo percettivamente assenti.

E.L. — Voilà certainement une voie à explorer. Si les idées, plus ou moins innovatrices, qu'on voit apparaître dans telle ou telle discipline voisine nous intéressent, c'est bien sûr parce que nous aussi, sémioticiens, sommes en quête de « nouveau ». Mais sur ce point il faut s'entendre. Il ne s'agit évidemment pas d'inventer un nouveau modèle à chaque saison pour le seul plaisir de la nouveauté. La nouveauté, essentielle dans l'univers du consumérisme (puisque c'est elle qui fait marcher le commerce), n'a par contre, dans notre domaine, guère de valeur en soi. Elle ne vaut que si elle fait avancer la connaissance, que si elle traduit un véritable et nécessaire dépassement d'un état antérieur de la pensée.

Quels sont donc, dans le cas de la sémiotique ou de la socio-sémiotique, les lieux problématiques, les points faibles ou les blocages qui appellent un dépassement, et par suite un nouveau ? C'est, me semble-t-il, à condition de commencer par localiser nos propres « boîtes noires », par identifier nos failles et ce dont nous aurions besoin pour avancer, que tel ou tel apport extérieur pourrait éventuellement nous être utile²⁰. Par contre, emprunter le vocabulaire de tel ou tel auteur en vogue (comme il semble parfois qu'on nous y incite) pour la seule raison qu'il est en vogue, sans se soucier de la manière dont les concepts sous-jacents s'articulent au juste avec notre propre problématique, cela n'avancerait à rien. A rien, si ce n'est à donner aux gens « à la page » l'impression que nous aussi nous sommes à la page — ce qui, de toute évidence, n'est pas notre premier souci.

P.D. — Quase impossível responder a essas perguntas com a devida profundidade. Concordo com você quando diz que a novidade por si só não faz avançar o conhecimento. Vivemos tempos em que o novo é demasiadamente valorizado, seja no discurso político, seja no discurso científico. Muitas vezes, o debate acadêmico gira em torno de diatribes terminológicas pouco edificantes, nas quais se reivindicam os supostos ganhos de uma nova nomenclatura, sem que isso, no entanto, ilumine de outra forma o fenômeno contemplado.

Ora, refletir sobre os vazios da teoria semiótica e sociosemiótica é fundamental. Pensar no que ainda falta para fazer e em como realmente avançar é tarefa urgente e necessária. Acredito que, apesar do problema que você aponta, temos caminhado nesse sentido. Mas talvez seja igualmente urgente e necessário revalorizarmos o que já fizemos ao longo das décadas passadas. Peço perdão por

20 Voir par exemple le dossier « Complexifications interactionnelles », *Acta Semiotica*, I, 2, 2021.

ir na contramão de suas colocações, mas o que vou fazer é uma « apologia do velho », mais especificamente do « velho » arcabouço teórico-metodológico da semiótica greimasiana « estândar ».

Para isso, parto de um fato concreto : sabe-se que um dos maiores problemas de nosso tempo é a desinformação. É um assunto que já havia abordado em nossa primeira conversa, mas que quero retomar aqui a partir de uma outra angulação. Muitos atores da sociedade civil — jornalistas, órgãos de imprensa, agências de checagem, instituições nacionais e transnacionais como a UNESCO — que buscam reduzir o impacto das *fake news* têm procurado alertar a população sobre a forma como elas são discursivamente construídas. Para tanto, servem-se de conceitos extraídos da retórica clássica ou das diversas vertentes da Análise Crítica do Discurso, focadas, em grande maioria, em questões relativas à linguagem e ao discurso verbal. Coisas que nós semioticistas conhecemos muito bem, e que Greimas havia problematizado em profundidade desde *Semântica Estrutural* (ou antes) : construção de efeitos de sentido de verdade baseados no mascaramento ou na manifestação das marcas da enunciação no enunciado (uso do impessoal e/ou do discurso em primeira pessoa, por exemplo), argumentos de autoridade, tipos de manipulação, estruturas e percursos narrativos que envolvem conflitos entre sujeitos e antissujeitos, busca de competências, sanções, e assim por diante.

Pois bem, enquanto nós estávamos preocupados — e com toda razão ! — em fazer avançar a teoria, discutindo o papel do sensível nos processos interacionais, os outros lados da gramática narrativa, a semiótica plástica e os percursos gerativos do plano da expressão, outros ganharam espaço e visibilidade no debate público fazendo o que nós sempre fizemos muito bem : análise do texto verbal. E estavam certos : apesar do papel extremamente relevante das imagens, o verbal ocupa ainda um lugar de destaque na comunicação contemporânea. Boa parte das *fake news* chega a seus destinatários por escrito ou por áudio, as inteligências artificiais como ChatGPT são produtores de textos verbais. Será que os tempos atuais requerem uma semiótica « inatual » ? E como, no caso, operar esse « resgate » ? Estou provocando, claro, mas mostrar a atualidade e a potencialidade do velho também é um avanço.

F.S. — Concordo con Paolo. Dovremmo avere molto più presenti i nostri strumenti, la loro vastità e finezza, e metterli al lavoro quando serve e dove serve. Voglio dire : la preoccupazione che poni tu, Eric, è legittima e condivisibile. È la preoccupazione che ha fatto sì che esistesse la Scuola di Parigi e un metalinguaggio semiotico attorno a cui in tantissimi in tutto il mondo ancora si riconoscono. Però mi chiedo se il nostro problema principale, oggigiorno, sta nella completezza e coerenza della nostra cassetta di attrezzi, che certo si può sempre implementare, o piuttosto nel suo utilizzo ben mirato, calibrato e magari anche coraggioso, ambizioso. Io credo che abbiamo già oggi una serie di strumenti potentissimi per tracciare relazioni e per spremere significazione, per mettere il senso in condizione di significare, per smontare il senso comune e far vedere come si produce, a quali condizioni, a vantaggio di chi.

Provocatoriamente direi che si tratta di passare da una semiotica che spiega se stessa a una semiotica che spiega il mondo ; da una semiotica descrittiva a una maggiormente valutativa ; da una semiotica che descrive stati di cose a una semiotica che spiega le trasformazioni delle cose.

Tu, Eric, prima parlavi del successo dello storytelling. Al di là delle sue filiazioni teoriche e della nostra capacità, attraverso la narratività, di anticiparne e articolarne meglio i contenuti, io direi che quel successo — che è poi il successo dell'arte del narrare, di quella pre-comprensione che sopravanza la spiegazione, per dirla con Ricœur²¹ — dicevo, quel successo ci provoca a valutare se e come sperimentare due mosse, non prive di rischi e di costi, ma forse anche di qualche vantaggio in termini di rilancio sociale della disciplina. La prima è una scrittura più narrativa, appunto, una scrittura meno oggettivata, in cui la nostra stessa presenza come ricercatori si fa visibile e sensibile. Insomma, una scrittura più « impegnata » proprio perché ci mette in causa non come puri osservatori-analisti ma come testimoni, come attori della storia, addirittura come « eroi » impegnati a prendere posizione e superare prove per portare a termine la ricerca e, soprattutto, per svelare, criticare, trasformare il mondo. La seconda è, come anticipavo, quella di affrontare corpora eterogenei e diacronici : lavorando sulle trasformazioni del senso, sul suo complesso divenire, con le relative conflittualità, rotture e naturalizzazioni, possiamo più facilmente guadagnare un respiro ampio, inclusivo, narrativamente e socialmente efficace.

Senza escludere, peraltro, che questo riposizionamento non ci porti anche a creazioni concettuali, a ripensamenti della nostra teoria, a innovazioni che oggi neanche immaginiamo.

E.L. — On pose aujourd'hui comme une évidence la nécessité absolue, pour la sémiotique, de se rapprocher de certaines autres disciplines. Se « rapprocher », pourquoi pas ! Mais en quel sens, jusqu'à quel point et dans quel but ? On dirait que pour certains, y compris parmi nous, l'existence d'une sémiotique autonome en tant que théorie et que pratique ne se justifie pas. Ce n'est pas nouveau. Voilà des décennies que nous assistons aux efforts des uns ou des autres pour fondre la sémiotique dans le creuset d'une autre discipline momentanément en vogue.

Dans les années 80, on nous avertissait que nous n'aurions de chance de survivre qu'en cherchant notre inspiration et même (si nous en avons été capables) en reprenant les modèles issus de la théorie mathématique des catastrophes : la sémiotique structurale deviendrait une « physique du sens » ou disparaîtrait sous peu. L'œuvre de Jean Petitot et celle de Per Aage Brandt se sont poursuivies mais la vogue des catastrophistes amateurs est vite passée, bientôt relayée par la mode suivante. A partir des années 1990-2000, beaucoup se sont tout à coup entichés de l'idée que seul un complet ralliement à la phénoménologie nous permettrait d'avancer. On ne citait plus que Husserl (ou accessoirement Merleau-Ponty, auteur plus accessible et sans doute pour cette simple raison moins coté).

21 Si veda il dibattito fra Ricœur e Greimas, *Tra semiotica e ermeneutica*, a cura di F. Marsciani, Roma, Meltemi, 2000.

Et aujourd'hui, c'est, paraît-il, dans une anthropologie post-lévi-straussienne que notre vieille sémiotique devrait se fondre pour faire de nouveau bonne figure, c'est-à-dire trouver sinon sa voie en termes opératoires, du moins une nouvelle légitimité de principe.

De ces assauts successifs, nous avons su tirer parti. De fait, c'est en partie grâce à eux que nos problématiques ont évolué, se sont enrichies et complexifiées. Mais nous sommes restés autonomes ! Ce que nous faisons reste, du moins je le crois, de la sémiotique. Or, ce qu'on nous reproche, n'est-ce pas justement cela, cette persévérance dans l'être malgré ou plutôt à travers le changement — un noyau de pensée et un style de recherche qui résistent tout en se réinventant au fil du temps ?

F.S. — In effetti, non si tratta di fondersi ma di dialogare, perché non si basta mai a se stessi e non si avanza che attraverso il dialogo — come quello che stiamo provando a fare fra di noi ! E credo che un buon dialogo lasci sempre i suoi frutti. Il dialogo con la fenomenologia, ad esempio, ha aiutato a riportare i temi della corporeità, del sensibile, dell'interazione al centro della scena. E credo che tanti lavori che oggi sono di riferimento, fra cui i tuoi *Eric*, nascono in quella situazione dialogica.

Però io credo che il dialogo più importante che la semiotica deve tenere aperto e possibilmente implementare è quello con i fenomeni da studiare, con la realtà che ci circonda e in cui siamo immersi, per dirla semplice. Paolo nominava alcuni campi che impattano sulla vita di ognuno di noi, ogni giorno, come il tema del populismo politico e digitale che stiamo da lungo tempo studiando. Credo che anche da qui, da questo nostro restare a contatto e immersi nei grandi temi che scuotono il mondo, passi il rilancio della disciplina. Inseguire le mode, vivere di luce riflessa — che spesso si riduce ad importare alcune parole d'ordine, alcuni concetti che altri stanno facendo brillare — sperando che questo ci tenga agganciati ai carri dei « vincitori » ha un suo senso ma alla lunga non rende. Ciò che rende è imporsi nel dibattito sociale perché si producono lavori che aiutano a comprendere il mondo, l'esistenza, il senso, perché dicono cose rilevanti sui vissuti delle persone, perché favoriscono un cambiamento nella coscienza e nella prassi del nostro vivere in comune.

Oltre che alle condizioni semiopolitiche in cui si opera (la lingua in cui si scrive, le università di cui si porta il nome, i fondi che si è capaci di guadagnarsi, le reti di relazioni che si coltivano per far circolare le proprie idee), molto sta anche al talento individuale e ad una certa dose di casualità e di fortuna. Però, se guardo alle tante cose buone che si fanno in semiotica, direi che i problemi principali sono due : il primo è che si scrive principalmente per essere sanzionati dagli altri colleghi semiotici, per dimostrare una competenza che è quella che fa (giustamente) avanzare a livello concorsuale, piuttosto che per incidere su di un pubblico più vasto se non generalista ; il secondo problema, forse ancora maggiore è che la ricerca la si fa spesso in modo frammentario, inseguendo tutte e tutti mille piste di ricerca. Questo causa non solo una difficoltà nel tenersi

al passo con gli eventi e le bibliografie relative ad un determinato fenomeno, ma anche una tendenza ad arrivare tardi (o non arrivare proprio) a produrre delle monografie che si impongano come riferimento su un determinato tema. O quantomeno entrino in modo importante nel dibattito mentre si sta sviluppando. Insomma, dei libri che contribuiscano a lanciare una tendenza invece che seguirla.

Ovviamente non sto sostenendo che dovremmo tornare ad una iper-specializzazione : credo che l'eclettismo della semiotica sia qualcosa di molto eccitante. Così come, ritornando a quanto dicevo all'inizio, credo che si possa anche essere fieri di essere fra quelli che aprono la strada, vanno più in profondità, ragionano sulla teoria, tengono fede a un progetto a vocazione scientifica ripiegandosi continuamente sul proprio metalinguaggio. Magari anche solo facendo questo, prima o poi, la semiotica tornerà di moda, attirerà nuovamente le attenzioni e il consenso. Magari la si riconoscerà come il metodo e l'epistemologia chiave dello studio della significazione e delle culture. Però, se una delle nostre preoccupazioni è la penetrazione sociale della semiotica allora credo che il dialogo vada più decisamente spostato dall'interno della semiotica e dell'accademia verso l'esterno della vita e del mondo. Vale a dire l'interno di noi tutti come cittadini.

P.D. — Vou fazer uma provocação. Estamos de acordo sobre o fato de que precisamos de obras destinadas a um público mais amplo, fáceis de entender e capazes de despertar atenção e curiosidade sobre a semiótica e a visão semiótica do mundo. Porque sim, como emerge das palavras de Franciscu, a semiótica é antes de tudo uma visão de mundo. Mas me parece que ainda estamos dando muito peso a um objeto específico : o livro. Entretanto, o mundo em que vivemos vai para um caminho completamente outro : privilegia outras linguagens, discursos, práticas, modalidades de presença e intervenção no debate público : a visualidade (redes sociais como Instagram e TikTok), o sonoro (pensemos no sucesso dos podcast) os jogos (hoje muito utilizados nos programas de literacia midiática). É aqui que temos que nos inserir, atuar, mostrar nosso trabalho e o potencial de nosso trabalho. É nesse meio que uma abordagem semiótica que parta do concreto e dê respostas aos problemas concretos das pessoas pode florescer e mostrar sua força. Mas é preciso sair do universo da palavra escrita, experimentar outros formatos de divulgação científica, construir outros projetos, trazer de volta a nossa disciplina nas escolas, aproveitar desse momento histórico em que se percebeu a necessidade de construir competência de leitura e interpretação de textos de todo tipo, para favorecer o desenvolvimento de sociedades mais conscientes, inclusivas.

E.L. — Au fond, nous en revenons à cette éternelle question : à quoi bon la sémiotique ?²². Il ne s'agit évidemment pas d'attendre une reconnaissance médiatique qui n'est pas venue et que nous ne connaissons jamais. A cet égard, un

22 Cf. J. Portela, J. Fontanille et E. Landowski, « A quoi bon la sémiotique ? », *Actes Sémiotiques*, 118, 2015.

tri s'est fait dès le départ, autour de Mai 68. Avant mai, le séminaire de Greimas réunissait une pléiade de futures célébrités... Genette, Ducrot, Kristeva, Metz, Todorov, entre autres. Après mai, à la rentrée de l'année 1968-69, ils n'étaient plus là ! Pour eux commençait une belle carrière personnelle. Qui restait-il alors autour de Greimas ? Les Coquet, Rastier, Courtés, Floch, Fabbri, moi-même, rejoints bientôt par Hammad, Bastide, Brandt, Geninasca, Petitot, Zilberberg, Delorme, Darrault, Fontanille, Bertrand *e tutti quanti*, soit un tout autre type de chercheurs : aucune vedette en puissance mais une équipe de sémioticiens pour qui l'idée de construire collectivement une théorie nouvelle et puissante passait avant tout. Et ce que les membres de ce « club des égaux », comme l'appelait Greimas, avaient aussi en commun, à l'instar d'ailleurs du « maître », c'était de ne manifester absolument aucun goût — ni le moindre talent — pour les performances mondaines ou médiatiques. « Qui se ressemble s'assemble » !

Cela ne nous empêchait pas d'être, comme dit Sedda, des *semiologi felici*. Et il faut supposer que nous le restons — sinon, comment par exemple cette revue, *Acta Semiotica*, aurait-elle été possible ? C'est que nous avons gardé une sorte de foi. Non pas dans l'infailibilité de la sémiotique mais dans l'idée que non seulement elle nous aide à *comprendere il mondo* mais aussi qu'elle nous aide, ou mieux, même, qu'elle nous oblige à changer notre regard sur le monde, et par suite à faire évoluer nos pratiques, y compris celles de recherche.

Bien sûr, il existe une sémiotique cantonnée dans l'application des « acquis ». Mais pour peu qu'au lieu de se contenter d'utiliser tels quels les concepts et les modèles déjà en place en les projetant indifféremment sur n'importe quoi on cherche à les pratiquer en les mettant à l'épreuve de formes de sens « récalcitrantes », comme dit Padoan (le sensible par exemple)²³, ou en se lançant sur des pistes inexplorées ou à peine balisées (tels les modes d'ajustement à l'autre quand on passe du simple niveau intersubjectif aux rapports avec « le reste du monde »), alors la dynamique même de la recherche oblige à critiquer les concepts et les modèles existants, à les faire bouger, à les dépasser, bref à inventer. C'est comme cela, c'est pour cela, je crois, que la sémiotique est peu à peu devenue si différente de qu'elle était du temps de *Sémantique structurale* (1966) ou même de *De l'Imperfection* (1992). Tout comme le monde où nous vivons.

Que s'est-il donc passé ? A peine avons-nous *grosso modo* fini de construire les modèles dits aujourd'hui standards (ceux du *Dictionnaire* de 1979), que le monde dont ces modèles rendaient si bien compte a commencé à vaciller. En deux mots, nous sommes passés, moyennant toute une série de « transformations silencieuses »²⁴, de la déixis de la « prudence » à celle, plus risquée, plus aléatoire, de l'« aventure »²⁵. En Europe de l'Ouest, à partir des années 50 (après une phase de nécessaire reconstruction), on a dans l'ensemble, malgré de grandes inégalités, beaucoup profité des bénéfices d'un progrès technique et

23 Cf. T. Padoan, « Recalcitrant Interactions : Semiotic Reflections on Fieldwork among Mountain Ascetics », *Acta Semiotica*, I, 2, 2020.

24 Cf. Fr. Jullien, *Les transformations silencieuses*, Paris, Grasset, 2009.

25 Cf. *Les interactions risquées*, op. cit., pp. 72, 77.

économique régulier planifié conformément à ce que nous appelons désormais le régime de la « programmation » et reposant sur une exploitation effrénée de toutes les « ressources », tant naturelles qu'humaines. C'était ce que les économistes appellent les « Trente glorieuses ». Et en même temps, depuis la fin de la guerre, on vivait de nouveau dans une société fondée sur la représentation, l'échange et le contrat entre des Sujets supposés « de raison », autrement dit dans un monde où la vie politique, économique, sociale, relevait pour l'essentiel, selon notre terminologie, du régime de la « manipulation ».

Mais voilà qu'avant même le tournant du siècle, et surtout ensuite, nous avons découvert (l'éclat du « 11 Septembre » 2001 aidant) que sans nous en rendre compte nous étions déjà tombés de l'autre côté du carré — du côté non plus d'un progrès continu et maîtrisé mais du côté de l'imprévu, des ruptures et des fractures — de l'« accident » —, et que pour tenter de prévenir les catastrophes (climatiques, environnementales, sanitaires, sociales, etc.) qui commençaient à s'annoncer aux yeux des plus clairvoyants, ce n'était plus sur la seule planification-programmation ni même sur les astucieux calculs de la manipulation qu'on pouvait compter mais qu'il fallait inventer un régime socio-politique, économique, environnemental — et sémiotique — entièrement différent. Ce sera celui que pour notre part nous invoquons depuis maintenant près de vingt ans sous le nom de régime interactionnel de l'« ajustement ».

C'est à partir de là que se développe cette éco-sémiotique que j'évoquais plus haut. Et c'est aussi en ce point qu'en termes d'« import-export » intellectuel nous rejoignons le grand mouvement actuel porté par une série d'auteurs en quête d'un nouveau rapport au monde, tels François Jullien, Philippe Descola, Edgar Morin, Tim Ingold, Victor W. Turner, James Clifford, Edoardo Viveiros de Castro, Eduardo Kohn (et sans doute même, sur le plan des généralités un peu vagues, Bruno Latour). Car ce à quoi nous travaillons en tant que sémioticiens, c'est en définitive, nous aussi, à promouvoir sur tous les plans un juste rapport à l'autre, humain ou non, fondé en l'occurrence sur une écologie du sens. Comme l'écrivait Per Aage Brandt, « Face aux menaces contemporaines, l'éthique, l'esthétique et la pensée critique doivent converger pour défendre la possibilité d'une humanité et d'un habitat globaux et planétaires »²⁶. Sans négliger les nombreuses autres pistes que la discipline explore depuis longtemps, voilà à mon sens, pour aujourd'hui, à quoi bon « faire de la sémiotique ».

Références bibliographiques

- Bastide, Françoise, « Le foie lavé. Approche sémiotique d'un texte de sciences expérimentales », *Actes Sémiotiques-Documents*, I, 7, 1979.
 — « La démonstration », *Actes Sémiotiques-Documents*, III, 28, 1981.
 Bayart, Jean-François, « Faut-il monter dans l'avion de Bruno Latour ? », *Le blog de J.-Fr. Bayart*, Mediapart, 4 juillet 2018.
 Beetz, Johannes, « Latour with Greimas : Actor-network theory and semiotics », researchgate.net, 2013.

26 « Qu'est-ce qu'un citoyen global ? La vision d'une sémiotique cognitive », *Acta Semiotica*, II, 4, 2022, p. 191.

- Brandt, Per Aage, « Quelque chose : nouvelles remarques sur la véridiction », *Nouveaux Actes Sémiotiques*, 39, 1995.
- « Sens et machine. Vers une techno-sémiotique », *Actes Sémiotiques*, 121, 2018.
- « Qu'est-ce qu'un citoyen global ? La vision d'une sémiotique cognitive », *Acta Semiotica*, II, 4, 2022.
- Calame, Claude, « Pour une sémiotique anthropo- et éco-poiétique », *Actes Sémiotiques*, 120, 2017.
- « L'homme en société et ses relations techniques avec l'environnement : ni nature ni Gaïa », *Les Possibles*, 26, 2020.
- Clifford, James, *Returns : Becoming Indigenous in the Twenty First Century*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press 2013.
- Demuru, Paolo, et Franciscu Sedda (éds.), *Semiótica e verdade, Estudos Semióticos*, 18, 2, 2022.
- Descola, Philippe, « Pourquoi la ZAD recompose des mondes », in Marin Schaffner (éd.), *Un sol commun. Lutter, habiter, penser*, Paris, Wildproject, 2019.
- Fabbri, Paolo, *La svolta semiotica*, Roma-Bari, Laterza, 1998.
- et Gianfranco Marrone (éds.), *Semiotica in nuce. I. I fondamenti e l'epistemologia strutturale et II. Teoria del discorso*, Roma, Meltemi, 2000 et 2001.
- Floch, Jean-Marie, *Identités visuelles*, Paris, P.U.F., 1995.
- Greimas, Algirdas J., *Sémantique structurale*, Paris, Larousse, 1966.
- *Maupassant. La sémiotique du texte*, Paris, Seuil, 1976.
- « Le contrat de véridiction », *Langages*, 1976 ; rééd. *Du sens II*, Paris, Seuil, 1983.
- et Eric Landowski (éds.), *Introduction à l'analyse du discours en sciences sociales*, Paris, Hatte, 1979.
- Ingold, Tim, *The perception of the environment*, Londres, Routledge, 2000.
- Jameson, Fredric, « Foreword », in A.J. Greimas, *On Meaning. Selected Writings in Semiotic Theory*, Minneapolis, Minnesota University Press, 1987.
- Jullien, François, *Les transformations silencieuses*, Paris, Grasset, 2009.
- *De l'Être au Vivre. Lexique euro-chinois de la pensée*, Paris, Gallimard, 2015.
- Kohn, Eduardo, *Comment pensent les forêts*, Bruxelles, Zones Sensibles, 2017.
- Landowski, Eric, « Vérité et véridiction en droit », *Droit et Société*, 8, 1988.
- *Les interactions risquées*, Limoges, Pulim, 2005.
- « Avoir prise, donner prise », *Nouveaux Actes Sémiotiques*, 112, 2009.
- « Petit manifeste sémiotique », *Actes Sémiotiques*, 120, 2017.
- « Éléments pour une sémiotique des objets (matérialité, interaction, spatialité) », *Actes Sémiotiques*, 121, 2018.
- et Gianfranco Marrone (éds.), *La société des objets. Problèmes d'interobjectivité*, *Protée*, 29, 1, 2001.
- Latour, Bruno, *Aramis ou l'amour des techniques*, Paris, La Découverte, 1992.
- *Enquête sur les modes d'existence. Une anthropologie des Modernes*, Paris, La Découverte, 2012.
- « Biography of an Inquiry : On a Book about Modes of Existence », *Social Studies of Science*, 43, 2, 2013.
- « On Selves, Forms, and Forces », *Hau. Journal of Ethnographic Theory*, 4, 2, 2014.
- *Face à Gaïa : Huit conférences sur le nouveau régime climatique*, Paris, La Découverte, 2015.
- et Steve Woolgar, *Laboratory Life : The Social Construction of Scientific Facts*, Princeton, Princeton University Press, 1979.
- *Politiche del design. Semiotica degli artefatti e forme della socialità*, a cura di D. Mangano e I. Ventura Bordenca, Milano, Mimesis, 2021.
- Mangano, Dario, et Ilaria Ventura (a cura), *Politiche del design*, Milano, Mimesis, 2021.
- Mattozzi, Alvise (a cura), *Il senso degli oggetti tecnici*, Roma, Meltemi, 2006.
- Morin, Edgar, et Jean-Louis Lemoigne (éds.), *Intelligence de la complexité. Épistémologie et pragmatique*, Paris, Hermann, 2013.

- Petitimberty, Jean-Paul, « Anthropocenic Park : humans and non-humans in socio-semiotic interaction », *Actes Sémiotiques*, 120, 2017.
- « Régimes de sens et logique des sciences. Interactions socio-sémiotiques et avancées scientifiques », *Actes Sémiotiques*, 120, 2017.
- « La sémiotique à l'épreuve de l'écrit : régimes rédactionnels et intelligibilité », *Actes Sémiotiques*, 123, 2020, censuré ; rééd. *Galáxia*, 44, 2020.
- Padoan, Tatsuma, « Recalcitrant Interactions : Semiotic Reflections on Fieldwork among Mountain Ascetics », *Acta Semiotica*, I, 2, 2020.
- “Percezioni ibride. Ripensare fenomenologia e semiotica attraverso la Actor-Network-Theory”, *E/C* (in pubblicazione, 2023).
- Peverini, Paolo, *Alla ricerca del senso. Bruno Latour in dialogo con la semiotica*, Roma, Nuova Cultura, 2019.
- *Inchiesta sulle reti di senso. Bruno Latour nella svolta semiotica*, Milano, Meltemi, 2023.
- Portela, Jehan, Jacques Fontanille et Eric Landowski, « A quoi bon la sémiotique ? », *Actes Sémiotiques*, 118, 2015.
- Ricœur, Paul, Algirdas J. Greimas, *Tra semiotica e ermeneutica*, a cura di F. Marsciani, Roma, Meltemi, 2000.
- Sedda, Franciscu, “Traduzioni invisibili. Concatenamenti, correlazioni e ontologie semiotiche”, *Versus*, 126, 2018.
- “Nello specchio dell'antropologia. La natura, la cultura, il semiotico”, *Estudos Semióticos*, 17, 2, 2021.
- “Relations that Pass Through : Nature, Culture, the Semiotic”, *E/C*, XIV, 34, 2022.
- Simondon, Gilbert, *Du mode d'existence des objets techniques*, Paris, Aubier, 1958.
- Sokal, Alain, et Jean Bricmont, *Fashionable Nonsense : Postmodern Intellectuals' Abuse of Science*, New York, Picador, 1999.
- Turner, Victor W., *The Anthropology of Performance*, New York, PAJ Publications, 1986.
- Viveiros de Castro, Eduardo, *Métaphysiques cannibales*, trad. Paris, P.U.F., 2009.

Miroirs du stade

Présentation

L'idée du présent mini-dossier sémio-footballistique est née un soir de décembre 2022. Tandis que les pires catastrophes mondiales — climatiques, militaires, politiques et autres — se déroulaient ou se préparaient au su de tous, « le Mondial » de Doha suscitait depuis une bonne vingtaine de jours la surexcitation euphorique d'immenses foules, pas uniquement qataries. Mais la tension était montée ce soir-là à son comble : le lendemain, dimanche 18, allait être disputée la finale (entre les équipes argentine et française, pour mémoire).

Considérant qu'un tel phénomène de masse, un tel déferlement de passions déchaînées par delà toutes les frontières méritait un moment d'attention de la part de sémioticiens qui se veulent en prise sur la vie sociale, nous nous sommes adressé sans attendre une seconde à un petit nombre de proches collègues, les invitant, pour la présente rubrique *In vivo* (rubrique plus « légère » que les autres), à une première réflexion, participante ou plus distanciée, éventuellement critique, sur ce qui était en train de se passer. Trois d'entre eux, dont les contributions figurent ci-après, répondirent aussitôt à l'appel. Plusieurs autres n'étaient pas disponibles. Et quelques-uns, un peu plus tard, se récusèrent en arguant qu'ils ne connaissaient rien au football. Cela se conçoit aisément mais, sémiotiquement parlant, était-ce un argument qui tienne ?

Oui, certainement, si on devait admettre qu'il n'y a qu'une seule manière sémiotiquement concevable d'aborder ce sport (et sans doute les autres pareillement) : en procédant à des analyses d'inspiration textuelle, « en immanence », entièrement centrées sur les interactions entre joueurs dans l'espace-temps de matches considérés un à un comme autant de corpus strictement clos. Une telle approche est bien sûr possible, pertinente et tout à fait « légitime ». Elle a même été brillamment illustrée il y a quelques années par

Paolo Demuru dans ses études comparatives entre les écoles brésilienne et italienne de football ; aujourd'hui, Marin Dargent suit la même voie à propos des styles de jeu au rugby¹. Or il est vrai que pour pratiquer ce type de lecture, c'est-à-dire être en mesure de saisir le sens et la valeur des stratégies mises en œuvre, il faut que l'analyste dispose d'une bonne connaissance non seulement des règles du jeu mais aussi des usages en la matière, des techniques et des modes qui les accompagnent, ainsi que de mille références à un passé sportif connu des seuls aficionados. Si, par chance, ces connaissances sont l'apanage de Demuru et de Dargent (parce que ce sont eux-mêmes des sportifs), ce n'est pas le cas général parmi les sémioticiens, d'ordinaire plus familiers des cinémas, des musées, à la rigueur des bibliothèques (ou, quant aux authentiques greimassiens, des cafés) que des stades. Alors, à défaut de « s'y connaître », plus sage effectivement de s'abstenir.

Mais une autre approche sémiotique est possible, une approche nullement opposée à la précédente mais complémentaire, une approche qui permet à qui veut d'entrer dans notre discussion sans présupposer nécessairement une connaissance très poussée des spécificités du football. C'est celle qu'ont choisie les trois auteurs qu'on va lire. En reprenant le titre d'un recueil publié naguère par Pierluigi Cervelli, Leonardo Romei et Franciscu Sedda, on pourrait la placer à l'enseigne des *Mitologie dello sport*². Il ne s'agit plus tellement de regarder et de comprendre ce qui se déroule entre les joueurs, sur le terrain, que de s'interroger sur ce qui se passe tout autour, depuis les tribunes jusqu'aux quatre coins du monde par le truchement des médias. Vu sous cet angle, le sport reste un objet sémiotique à part entière mais pose d'autres questions que précédemment.

Quel est le sens socialement investi dans ces jeux offerts en spectacle au monde entier ? Comment expliquer un tel retentissement ? Si, davantage qu'une pratique, les sports d'équipe sont aujourd'hui, pour la plupart, un pur spectacle, à savoir le simulacre d'un combat — forme élémentaire d'un récit —, quel en est le héros ? Quel vide de sens cette vaste mise en scène vient-elle combler ? A quel(s) type(s) de rationalité a-t-on affaire dans les commentaires de la presse ? et des simples spectateurs ? Quelle vision du monde, quels rêves ou quels espoirs ces élans collectifs traduisent-ils ? Quels effets, éphémères ou durables, les secousses, les oscillations, les à-coups qui en résultent sur le plan des états d'âme ont-ils sur la vie sociale, politique ou même économique ? Comment les saisir et comment en rendre compte ? Orchestrée par de puissantes organisations avec la complicité des médias, la projection en masse des esprits dans cet univers « de rêve » est-elle pure aliénation ? Ce sont là quelques-unes des premières questions que ne peut manquer de se poser un sémioticien face à une actualité aussi largement pré-

1 P. Demuru, *Essere in gioco*, Bologne, Bononia University Press, 2014 ; « Malandragem vs Arte di arrangiarsi : Stili di vita e forme dell'aggiustamento tra Brasile e Italia », *Actes Sémiotiques*, 118, 2015. M. Dargent, « Sémiotique des pratiques sportives : styles de jeu — l'exemple du rugby », *Acta Semiotica*, III, 5, 2023.

2 *Mitologie dello sport. 40 saggi brevi*, Rome, Nuova Cultura, 2010.

gnante. Car même qui « ne connaît rien » au football et s'abstient de suivre la retransmission des compétitions ne peut d'aucune manière ignorer les accès pathémiques des grands jours, avec en premier lieu les débordements d'euphorie des vainqueurs, le désespoir des perdants, émus les uns comme les autres par procuration en tant que supporters de « leurs » équipes nationales respectives. Que signifie une pareille mobilisation ?

A ce genre de questions, les textes qui suivent apportent quelques réponses. La plus inattendue, peut-être, dans toute cette affaire, est la reconnaissance du rôle du hasard. L'aléa du stade, miroir des incertitudes du temps ?

Eric Landowski

Malheur aux vaincus !

Françoise Ploquin

Revue *Le français dans le monde*

En 390 avant notre ère, les Gaulois soumirent Rome à un siège qui dura sept mois. Des négociations eurent lieu avec les assiégés affamés aux termes desquelles une rançon de mille livres d'or fut exigée pour libérer la ville. Au dernier moment, Brennus, le chef gaulois, augmenta encore le poids d'or exigé en jetant son épée et son baudrier dans la balance. « De quel droit ? » s'indignèrent les Romains. *Vae victis* répondit le vainqueur, selon Tite-Live. C'est ce cri, « Malheur aux vaincus ! », qui semblait résonner dans la tête des joueurs de l'équipe de France après la grande Finale du Mondial de football qu'ils venaient de perdre, le 18 décembre 2022, face aux Argentins, après un match haletant terminé par une séance de tirs au but.

Dès le match achevé, chaque joueur, chaque équipe et par un phénomène de contagion propre au sport, chaque ressortissant (ou presque) des deux pays représentés adopta, en l'espace d'un instant, le rôle « pathémique » que le talent, complété par la chance, venait d'attribuer aux uns et aux autres : aux Argentins l'allégresse, aux Français la honte.

Gens qui pleurent et gens qui rient

Lorsque les vainqueurs sud-américains ont brandi le trophée mondial, les Argentins devant leurs écrans pleuraient de bonheur ; il s'en est suivi une nuit blanche où la joie éclatait dans les maisons, dans les cafés, dans les rues, dans les campagnes, dans le pays tout entier. Lorsque, quelques jours plus tard, l'équipe victorieuse, brandissant la Coupe, a défilé sur la grande avenue de Buenos Aires, elle a tracé son sillage au milieu d'une foule en liesse. L'euphorie fut telle qu'elle

a parfois même confiné au délire. Le jour du retour des joueurs a été déclaré jour férié, les écoles et les administrations ont fermé afin que chaque citoyen puisse pleinement savourer son ravissement, dans un bonheur collectivement ressenti. Les difficultés économiques du pays ont été, un temps, oubliées, les sujets de conflit abolis, les rancœurs évanouies.

L'allégresse aurait-elle atteint un pareil niveau d'intensité si l'Argentine était sortie victorieuse d'une guerre meurtrière ? On peut en douter. A quoi comparer une telle euphorie ? Très certainement à la joie immense que manifestèrent les Français quand ils furent sacrés champions du monde en 2018, de même que précédemment, en 1998. Même ferveur d'un peuple devenu tout entier supporter de son équipe de football, mêmes rassemblements joyeux, même griserie de la victoire. Tout à coup, d'un continent à l'autre, les différences culturelles, qu'on se plaît à souligner dans d'autres contextes, n'existent plus. Mieux, les passions qu'on dit habituellement individuelles, à la fois instinctives et culturellement spécifiées, se montrent ici sous une lumière crue : elles sont, pour une bonne part, collectives, programmées et universelles.

Pendant ce temps, accablés par le poids de leur défaite, les joueurs français, pourtant arrivés en finale au faîte d'un parcours en lui-même héroïque, affichaient sur leur visage la honte de l'humiliation au point de ne pas souhaiter se montrer en public. Il avait fallu toute la force de conviction de leur entraîneur, arguant que venir saluer leurs supporters faisait partie des obligations du métier, pour qu'ils consentent à se présenter aux nombreux spectateurs enthousiastes venus les féliciter et les acclamer, à Paris, place de la Concorde. Le lendemain de la Finale, le lundi 19 décembre, la place était noire de monde ; certains supporters avaient attendu plus de cinq heures l'arrivée de leurs héros quand, vers 21 heures 30, le gardien de but et les défenseurs, les milieux de terrain puis les attaquants vinrent se montrer au balcon de l'hôtel Crillon qui domine la vaste esplanade. D'un côté des barrières de protection destinées à contenir les élans passionnés d'un public fier, reconnaissant et ravi ; de l'autre, face à eux, au balcon, des joueurs honteux, accablés et malheureux. Ils étaient là, sur leur promontoire, mal à l'aise, sans voix et sans micro, la mine triste, toujours rongés par l'obsession du ratage. Seuls deux anciens, qui avaient connu quatre ans plus tôt la liesse populaire réservée aux champions du monde, finirent par afficher un sourire contraint tout en agitant la main pour répondre aux acclamations de la foule ; les vingt-deux autres joueurs, immobiles, tristes, empruntés, ne parvinrent pas, durant les cinq minutes à peine que dura cette exposition aux regards, à esquisser le moindre sourire.

L'esprit de Championnat opposé à l'esprit de Coupe

Les observateurs naïfs peuvent s'étonner d'une telle différence de traitement accordé au premier et au deuxième de la compétition, alors que l'écart dans le jeu est minime et que le hasard — particulièrement dans le cas des tirs au but — fait souvent la décision. Au regard de l'enchantement vécu par les Argentins,

le mal-être palpable vécu par l'équipe de France et les citoyens français peut paraître difficile à expliquer. Et pourtant...

Et pourtant, arriver à ce niveau de la compétition est un véritable exploit. La sélection s'effectue tout au long des deux ans qui précèdent le grand moment. Sur la ligne de départ se présentent toutes les équipes nationales reconnues par la FIFA, soit 210 équipes. Durant le « Tour préliminaire » le monde est divisé en six zones. L'Europe par exemple aligne dans cette phase de qualification cinquante cinq équipes, dont seules treize seront qualifiées. Les pays sont répartis dans des poules de douze équipes qui s'affrontent régulièrement, la peur au ventre, pendant les deux ans précédant la date fatidique. Dans la dernière confrontation, la France, sortie première de son groupe, s'est hissée vers la phase décisive disputée au Qatar ; mais l'Italie, par exemple, classée deuxième de sa poule, a dû disputer des matches de barrage qu'elle a perdus (trois places seulement pour douze deuxièmes). L'Italie, qui fut quatre fois championne du monde et qui concourait pour le Mondial 2022 avec le titre de Champion d'Europe, s'est donc trouvée dès ce tour préliminaire éliminée de la compétition, tout comme la Turquie ou la Russie. Après ce parcours du combattant, ce sont les trente et une équipes victorieuses de cette redoutable sélection qui ont été invitées au Qatar (le pays hôte disposant automatiquement de la trente deuxième place). A ce stade, les rescapés méritent déjà grandement la reconnaissance de leurs supporters. Après le tour préliminaire commence la grande épreuve qui va durer un mois et est retransmise sur tous les écrans du monde. Elle comporte deux phases. La première est jouée selon les règles d'un championnat. La seconde, celle des huitièmes, quarts de finale, demies-finales et finale, est disputée dans un esprit de coupe, c'est-à-dire à élimination directe.

Or, si arriver deuxième dans une épreuve mondiale est en soi une prouesse, le schéma actantiel sous-jacent au règlement, en séparant radicalement l'esprit de Coupe de l'esprit de Championnat, change non moins radicalement le sens de cette prouesse. Le Mondial, qui se joue tous les quatre ans, est régi par les règles propres à la Coupe et toutes les émotions qu'il provoque dépendent de ce cadrage.

L'esprit de Championnat est pacifique, il favorise le partage. Il s'approche de la mentalité olympique, mondiale elle aussi, où sont décernées des médailles, d'or pour le premier, d'argent pour le deuxième, de bronze pour le troisième. En championnat, le destinataire suprême est l'excellence et les équipes qui s'affrontent sont classées sur une même échelle de valeurs ; l'estime se distribue de façon graduelle. Les termes de la confrontation se pensent comme une comparaison entre rivaux. Les passions que déclenchent les épreuves sont mesurées ; elles accordent la fierté aux premiers et une bonne part d'estime aux moins bien classés ; elles rendent ainsi largement hommage aux deuxièmes et aux troisièmes. Nous sommes dans le registre du continu. Le championnat se caractérise par l'image du podium où, sur une marche élevée aussi bien que sur les marches basses, chacun sourit du bonheur d'avoir réussi — plus ou moins bien, certes, mais chacun a été touché par l'aile de la victoire.

L'esprit de la Coupe, celui du Mondial de football, est guerrier, il favorise l'exclusion. Le destinataire unique est la Victoire qui signifie l'écrasement sans pitié du vaincu. Les passions que suscite cette élimination structurelle sont extrêmes. C'est le triomphe d'une pensée du discontinu sur une pensée du continu, du catégorique sur le graduel, du discrétisé sur le nuancé, du structural sur le tensif. Celui qui est battu connaît l'humiliation ; il est réduit à néant, rejeté ignominieusement. A ses oreilles résonne le *Vae victis* des triomphes antiques. Ainsi l'Allemagne, comme l'Italie quatre fois vainqueur de l'épreuve, a-t-elle été éliminée lors du Premier tour ; l'Espagne a été chassée en huitième de finale, les Pays-Bas et le Brésil en quart de finale, de même que le Portugal et l'Angleterre. Le parcours est jonché de vaincus ; à y bien regarder, l'épreuve entière fait figure d'hécatombe programmée. Le vainqueur, tel un conquérant sanguinaire et impitoyable est comparable à saint Georges terrassant le dragon.

Des destinataires multiples

Revenons à la question autour de laquelle s'organise le sentiment de la réussite ou celui de l'échec. Elle tient à la multiplicité des destinataires. La communion de tout un pays avec les joueurs qui ont remporté le trophée montre que l'équipe est considérée comme la représentante de tout un peuple. Tel le combat engagé jadis entre les Horace et les Curiace, lors des grandes manifestations sportives l'affrontement entre les équipes est vécu comme la métonymie d'un affrontement entre les peuples. Le destinataire final serait donc la nation.

On voudrait le croire, mais une image prise tout juste après la fin du match permet d'en douter. Mbappé, couronné du titre envié de meilleur buteur de la compétition, est effondré sur l'herbe du stade, la tête entre les mains, en proie à une infinie tristesse. Le chef de l'Etat, Emmanuel Macron, grand amateur de football et admirateur du jeune prodige, descend sur le terrain et lui prodigue des paroles d'encouragement. Non, il n'y a pas de quoi pleurer, le parcours de l'équipe a été superbe ; la nation est reconnaissante à ses joueurs ; il doit sortir du terrain la tête haute. Reconnu comme héroïque par le destinataire suprême, le joueur devrait retrouver le sourire... Il n'en est rien. Mbappé, tout à son chagrin, a-t-il seulement perçu la présence du chef de l'Etat ? On peut en douter.

La même incompréhension entre un destinataire satisfait et un sujet inconsolable se retrouve dans la cérémonie ratée de la Place de la Concorde. A supposer que la figure du président ne suffise pas en ces circonstances à représenter la nation, c'est le peuple qui se doit d'attribuer la récompense. Et il est là, moins dense certes que quatre années plus tôt où la foule en liesse s'étirait sur les deux kilomètres et demi qui séparent l'Arc de triomphe de la Place de la Concorde, mais tout de même présent, reconnaissant, applaudissant, remerciant l'équipe. Le peuple admet d'être représenté par cette équipe car il estime que loin d'avoir démerité, elle est arrivée assez près de la Victoire pour être fêtée.

Mais il apparaît que le mandataire a si bien intégré la mission qui lui a été impartie — être le gagnant — qu'il subit la défaite comme une blessure personnelle alors même que l'instance qu'il représente manifeste sa satisfaction.

Autre conséquence de cette étrange répartition des rôles : le deuxième connaît le désarroi absolu alors que le troisième rentre dans son pays auréolé d'un succès relatif. En effet, le règlement veut qu'avant la Grande Finale se joue la Petite Finale qui oppose les perdants des deux demi-finales. De cette épreuve ressort un vainqueur, qui en éprouve toutes les joies, et un vaincu dont le statut de perdant est simplement confirmé. Ce statut de troisième est intéressant à observer. L'équipe, de même que le pays qu'elle représente, sont soumis à une double contrainte. L'intensité de la morsure de la défaite se trouve tempérée par la résurgence du sentiment de la gagne. Il en résulte un curieux doux amer qui rend le sort du troisième finalement plus enviable que celui du deuxième, pour sa part tout accablé du seul venin de l'échec. Dans ce nuancier des émotions, les Français ont fini défaits alors que les Croates, en troisième position, sont rentrés au pays légèrement réhabilités. La promptitude avec laquelle les acteurs endossent leur rôle fait que les deuxièmes, revêtus de la tunique ignominieuse des vaincus, restent à jamais humiliés alors que les troisièmes, qui ont connu la rédemption d'une demie victoire en éprouvent un partiel réconfort.

Le baiser du dieu de la Victoire

Une des particularités du Mondial est que le titre de champion du monde ne se partage pas. Pourtant, aux Jeux olympiques, le second, honoré par la médaille d'argent, est largement respecté et fêté. Et surtout, en cas d'égalité (par exemple l'obtention du même temps dans les épreuves chronométrées), deux médailles d'or peuvent être attribuées. De même, il est arrivé qu'au Festival de Cannes, dans l'impossibilité de trancher entre des lauréats, deux palmes d'or soient décernées à deux films en compétition (par exemple, en 1993, *La leçon de piano* de Jane Campion a reçu la Palme ex-aequo avec *Adieu ma concubine* de Kaige Chen).

En revanche, au Mondial, surtout en cas de match nul, comme ce fut le cas lors de l'édition 2022, l'attribution du titre (unique) de champion du monde dépend d'une disposition réglementaire qui, pour trancher, tend à remettre la décision au hasard. Dans la notation du résultat final, l'égalité est certes mentionnée, mais en quelque sorte seulement pour mémoire, car le résultat final n'en tient pas compte. Le caractère ex-aequo de l'affaire est lisible : « 3-3 (4-2) », la notation entre parenthèses indiquant le résultat des tirs au but après prolongation, résultat qui lui seul est décisif bien qu'il laisse une grande place au hasard, rien en effet n'étant plus incertain qu'un tir au but, même pour un très grand joueur. Il n'en a pas toujours été ainsi. Avant 1986, lors de la Finale, en cas d'égalité après prolongations, le match était rejoué. Mais depuis cette date, trois Coupes du monde sur dix (dont deux impliquant la France) se sont jouées au quasi hasard des tirs au but. Autrement dit, si l'esprit de la gagne à tout prix ne prévalait pas, il pourrait y avoir deux gagnants, soit deux peuples en liesse au lieu d'un.

Face à la suprématie absolue dont jouit le vainqueur se pose une question de vocabulaire. Aux Jeux Olympiques, on parle de *dauphins*. Quel nom, au Mondial, désigne celui qui n'a pas obtenu le titre ? Il restera éternellement *finaliste*, un mot qui change totalement de connotation selon qu'il est prononcé avant ou après

l'épreuve décisive. Avant, c'est la joie de s'approcher du graal et les supporters chantent à l'envi : « On est en finale, on est en finale... ». Après le dernier match, les gagnants partent avec le titre chéri de *champion*, les perdants avec la dénomination descriptive et inaboutie de *finaliste*, acquise lors du match précédent, signifiant alors : « ayant participé à une finale sans l'avoir remportée » !

Le rôle joué par le hasard dans la désignation du vainqueur est capital. Remarquons d'abord que lors de la phase finale de la compétition, celle qui a duré un mois au Qatar, les épreuves ont, conformément au règlement, débuté par une phase de poules (donc régie par l'esprit de championnat), suivie, à partir des huitièmes de finale, d'une ultime série de matchs débouchant, élimination après élimination, sur la désignation d'un unique vainqueur. L'Argentine, finalement couverte de gloire, a été battue dans cette première phase (sans conséquence puisqu'en régime de poule) par l'Arabie Saoudite, pays peu réputé pour ses exploits footballistiques... Ainsi, le vainqueur de la Coupe a-t-il été sauvé du désastre par le règlement du championnat ! Le vent du hasard a soufflé sur l'épreuve... N'est-il pas paradoxal que le règlement, c'est-à-dire ce qui, dans toute organisation, constitue en principe le garant de la régularité, de la constance, de la prévisibilité des processus, aboutisse en l'occurrence à accroître le poids de ce qui représente au contraire l'essence même de ce qu'on peut imaginer de plus imprévisible, le hasard ?

Si on revient sur le déroulement du match décisif, on se rendra aisément compte du rôle capital que l'imprévu a joué tout au long. D'un bout à l'autre, le match fut palpitant par les retournements de situation inattendus auxquels il donna lieu. Pendant toute la première mi-temps et le début de la seconde, l'équipe de France, sans doute impressionnée par l'ampleur de l'enjeu, ne parvint pas à entrer dans le match. Dans un coup d'audace désespéré, comparable à celui qui envoya au front les soldats de l'An II ou les taxis de la Marne¹, le sélectionneur Didier Deschamps remplaça les vedettes défaillantes qui pendant une heure de jeu n'avaient tenté aucun tir en direction des buts, par des jeunes peu expérimentés mais ardents ; sept changements furent effectués au cours du match ! A dix minutes de la fin du temps réglementaire, l'équipe de France est menée 2-0. A la quatre-vingtième minute, Mbappé transforme un penalty puis, une minute plus tard, marque un superbe but : 2-2. D'où trente minutes de prolongation au cours desquelles Messi, la star argentine, marque un but, suivi, en réplique, d'un but inscrit sur penalty par Mbappé, la star française. Dans le temps additionnel de la prolongation, le jeune Randal Kolo, tout nouveau dans l'équipe tricolore, décoche un tir superbe que le gardien argentin parvient in extremis à repousser du bout du pied. C'est à cette minute que la Victoire échappa aux Champions du monde encore titulaires du titre.

¹ *Les soldats de l'an II* : le 2 mars 1793, an II de la Révolution française, face à l'invasion des Prussiens, la Convention décide soudain la mobilisation de trois cent mille hommes en état de porter les armes. *Les Taxis de la Marne* : pendant la première guerre mondiale, les 6 et 7 septembre 1914, l'armée française réquisitionne d'un jour à l'autre tous les taxis parisiens pour transporter environ 6000 hommes sur le champ de bataille de la Marne. NDLR.

Puis les tirs au but ratés par la France eurent l'effet de deux « coups brefs frappés à la porte du malheur », pourrait-on dire en parodiant Camus dans *l'Etranger*. Le scénario présenta de tels sursauts d'émotion que tous les commentateurs évoquèrent le caractère admirable du déroulement du spectacle qui, entre défaite assurée, retournement inespéré puis égalisation finale, rythma le cours du match. Aussi le mot de *dramaturgie*, jusqu'alors rarement utilisé par le grand public, émaila-t-il pendant quelques jours les récits qui suivirent l'événement. Deux inconnus, abordant le sujet dans un café ou dans un train, ponctuaient invariablement leurs propos de l'exclamation légèrement savante : « Ah, vous avez vu ça, dimanche dernier... quelle dramaturgie ! ». Le sentiment que le hasard joue un rôle prépondérant dans l'obtention du résultat final fait que l'appréciation de la qualité du jeu est reléguée au second plan. La victoire existe, est la Victoire, indépendamment du processus qui a permis d'y arriver.

Deux formes de rationalité

Et plus approche fin de l'épreuve, plus le rôle du hasard devient prépondérant, sur le terrain comme dans les esprits. L'intensité de l'enthousiasme provoqué par la victoire est d'autant plus grand que la part de chance pour y parvenir est palpable. Un résultat acquis grâce à une suprématie technique évidente est moins savoureux qu'une victoire acquise à l'arraché. Sinon, comment expliquer l'écart colossal qui sépare l'euphorie du vainqueur de la détresse du vaincu, alors que chacun peut juger combien, du point de vue de la compétence purement footballistique, l'écart qui sépare les deux formations est minime ? Tout au cours du match — on pourrait même dire tout au cours de l'épreuve —, c'est la rationalité technique et stratégique qui est observée par les supporters et les commentateurs. On scrute les hors-jeu quand bien même il n'apparaissent au ralenti que sur une photo-témoin qui en révèle le caractère millimétrique. On compte les mètres parcourus, le nombre de passes effectuées, les duels gagnés par chaque joueur. On admet les coups francs et les penaltys décidés par l'arbitre. Tout au long de la partie le supporter observe la stratégie mise en œuvre par les deux équipes dans une rationalité quasi professionnelle.

Mais au moment du coup de sifflet final, une autre rationalité, magique et passionnelle celle-là, l'emporte et le submerge. Comme si le dieu de la victoire avait accordé son baiser à l'un des deux combattants. Tout à coup ce n'est plus la compétence des joueurs qui importe mais un choix comme divin qui vient accorder sa grâce à son élu. Les deux types de rationalité, la technique et la magique, coexistent bien durant le parcours mais c'est au résultat final qu'explose l'immense bonheur d'avoir été désigné par le dieu de la Victoire. Les joueurs de poker connaissent bien la superposition des joies provoquées par l'efficacité technique accompagnées et bientôt supplantées par la griserie face au rôle joué par la chance. Ce qui est exaltant, c'est ce moment où, parvenu au sommet grâce à la compétence technique, l'état d'esprit change de registre et passe d'un comportement largement rationnel distributeur d'estime à un éblouissement magique. Quand le président de la République vient dans les vestiaires après le

match féliciter les joueurs, il ne leur dit pas : « Vous avez bien joué », il leur dit : « Vous avez fait rêver tout un peuple ». Les fées ou les anges ont un moment flotté autour des maillots des Bleus avant d'aller se poser sur ceux de l'Albiceleste !

La vertu du Mondial de foot dans son universalité ne serait-elle pas de mettre clairement à jour ce mécanisme des comportements humains qui après avoir, dans un parcours évolutif et continu, agi selon une rationalité revendiquée, débouche au bout de l'aventure sur une autre logique pour s'adonner tout entier à la passion en même temps qu'à une sorte d'assentiment à l'inespéré-qu'on-espère — ou qu'on redoute — au pur aléa. Combien, dans l'univers politique aussi bien qu'économique, oublient les calculs précis et détaillés qui les ont menés à adopter une position pour devenir in fine passionnés par l'esprit de la gagne ? Lors de cette Coupe du monde, le dieu de la Victoire a longuement hésité avant de se décider à retirer la couronne de lauriers du front des précédents vainqueurs pour la poser sur la tête des nouveaux élus. Ce geste ressenti comme venu d'en haut plus que du terrain a plongé tout un peuple dans l'extase alors qu'il rendait inconsolable son adversaire malchanceux. De son début jusqu'à sa fin, que d'émotions a offert le Mondial aux spectateurs du monde entier dans une inégalable dramaturgie !

Mots clefs : aléa, catégorique vs graduel, compétence, défaite / victoire, discrétisé vs nuancé, structural vs tensif, règle.

Plan :

Gens qui pleurent et gens qui rient
 L'esprit de Championnat opposé à l'esprit de Coupe
 Des destinateurs multiples
 Le baiser du dieu de la Victoire
 Deux formes de rationalité

Ventidue giocatori in cerca d'autore : l'imprevedibile e la grammatica del racconto

Guido Ferraro

Università di Torino

1. Partite di calcio e curiosità semiotiche

L'idea di queste riflessioni è nata qualche mese fa, mentre come tanti seguivo qualche partita dei campionati del mondo di calcio in Qatar. Un semiotico, si sa, non smette mai di essere “in servizio”, sicché — maledizione o dono divino che sia — ci capita di incuriosirci delle cose più varie, ponendoci interrogativi che poggiano, s'intende, sulle nostre specifiche competenze disciplinari. Interrogarsi sullo statuto semiotico di una partita di calcio può forse apparire strano, o quanto meno un po' futile, rispetto ad altri argomenti. Di sicuro non è un'idea originale, giacché c'è chi ha già svolto studi impegnativi su temi di questo genere¹; si tratta poi di un argomento più volte citato negli anni magici dell'esplosione degli studi semiotici, quando si diceva (senza quasi mai farlo davvero) : ecco, ad esempio, si potrebbe studiare una partita di calcio dal punto di vista della sua costruzione come testo narrativo !

A prima vista, sembrerebbe trattarsi di un'operazione quasi banale : abbiamo davanti a noi Soggetto e AntiSoggetto, prove da conseguire, sanzioni, vittoria (o sconfitta) finale... Ma questo vale forse soltanto al primo sguardo. Non è banale, tra l'altro, il rapporto tra la dimensione del gioco e quella del racconto : trovo

¹ Cfr., tra l'altro, P. Cervelli, L. Romei e F. Sedda (a cura di), *Mitologie dello sport. 40 saggi brevi*, Roma, Nuova Cultura, 2010 ; P. Demuru, *Essere in gioco*, Bologna, Bononia University Press, 2014.

intrigante il modo in cui la fruizione di un evento sportivo acquisisce da un lato caratteri che la avvicinano a quelli della lettura di un romanzo, mentre per altri versi s'inserisce nel flusso degli eventi che viviamo nella dimensione quotidiana. A dispetto del fatto che quei giocatori sgambettino su un prato molto lontano da me, e senza che io possa in alcun modo prendere parte al gioco, la visione di un evento sportivo di questo tipo, caratterizzato da una fruizione *simultanea* e *ampiamente condivisa* con milioni di altri spettatori, assume valori decisamente diversi da quelli di un classico testo narrativo, includendo anche rilevanti dimensioni d'ordine sociale e rituale. E se un tempo la collocazione necessariamente locale degli incontri coinvolgeva più fortemente gli spettatori nella dimensione antagonistica, oggi una diffusione mediatica globalizzata tende a valorizzarne la natura più propriamente spettacolare — con tratti, direi, che l'avvicinano un po' alla fruizione di un evento teatrale.

In termini più tecnici, è indubbiamente interessante l'analisi dei modi in cui si possono tradurre le fasi del gioco in configurazioni narrative: che ruolo hanno le scorrettezze sanzionate dall'arbitro e quelle invece forse a torto ignorate, che valore assegnare alle azioni condotte in solitaria quando magari sarebbe stato più opportuno dividerle con i compagni di squadra, come intendere in termini di *funzioni* narrative l'efficacia delle finte di gioco, o quale senso riconoscere a una rete mancata quando era "quasi fatta", e così via? E poi c'è la questione relativamente complessa dei ruoli: pensiamo al rapporto tra i singoli giocatori e il tutto della squadra, tra chi gioca sul campo e chi ne regge la correttezza formale, nei termini diremmo *deontici* di un *non-dover-fare* — ruolo oggi significativamente suddiviso tra la figura di un controllo in certa misura soggettivo (l'arbitro) e quella in teoria più impersonale del VAR. Diverso è poi il rapporto tra il ruolo di chi gioca sul campo e l'autorevolezza del "mister" che da bordo campo fornisce un *sapere guida* sugli sviluppi tattici, e insieme esercita una sorta di capacità di *regolazione patemica* (con incitamenti, volta a volta, a mantenere freddezza, a reagire, ad attaccare con tutte le forze, e così via).

In prospettiva di approfondimenti teorici, aggiungerei che tali scontri fra due squadre "avversarie" ci offrono materiale per approfondire la reversibilità (qui davvero perfetta) tra il lato del Soggetto e quello dell'AntiSoggetto. Basta in effetti sedersi tra due rappresentanti delle opposte tifoserie per poter raccogliere molti appunti su come la definizione narrativa di un certo episodio venga a capovolgersi nella definizione propria alla prospettiva opposta. Non si tratta solo dell'inversione di una vittoria in una sconfitta, di una prova superata in una prova fallita, di una giustizia conseguita in un'ingiustizia subita, ma anche ad esempio dell'inversione di una virtualità sfumata in una paura vissuta. Sono configurazioni sintattiche dotate anche di una certa sottigliezza e — considerando quanto poco siano stati studiati, nel quadro dell'elaborazione di forme narrative, i meccanismi di rovesciamento e le modalità d'incrocio tra prospettive diverse — si tratta in effetti di un materiale d'effettiva rilevanza teorica.

Tuttavia, le principali curiosità che questi incontri di calcio mi hanno personalmente suscitato sono in parte diverse, e conducono al taglio, forse più attuale, che seguirò in questo scritto. Premesso che, nei miei studi in teoria della narrazione, ho dedicato speciali attenzioni al ruolo centrale dei dispositivi generativi, il nocciolo della questione potrebbe, in estrema sintesi, essere quello della possibilità stessa di dare adeguata rappresentazione al dispositivo chiamato a generare l'assetto sequenziale di una partita di calcio. Potremmo forse, e in quali termini, mantenere qui il principio per cui l'inizio di un racconto è generato a partire dalla fine? Potremmo forse dire che la definizione dei passi specifici della vicenda discenda da un disegno d'insieme collocato a livello profondo? Come potremmo seguire le strade che ci sono abituali, di fronte a un racconto la cui fisionomia può mutare imprevedibilmente ad ogni momento, e che dunque ci sembra non seguire alcuno schema compositivo, né obbedire alla logica di una qualche definita grammatica narrativa? Ci viene da chiederci, insomma, se non fosse stata in effetti azzardata la vecchia idea di studiare una partita di calcio come se si trattasse di un normale testo narrativo. O, forse, dovremmo fare i conti con aspetti che la teoria della narrazione potrebbe avere per troppo tempo trascurato, e imparare magari a riconoscere il modo d'agire di una qualche differente logica compositiva.

Ci coglie, quanto meno, un certo disorientamento. Forse perché siamo abituati al fatto che ogni testo assicuri, per assioma, la presenza di una definita struttura di senso, sicché il nostro consueto lavoro d'analisi si fonda su tale implicito presupposto. Le eccezioni potrebbero apparire trascurabili. Ad esempio, possiamo ricordare d'aver visto, in passato, dei pretesi "romanzi" dalla struttura narrativa estemporanea, composti addirittura da fogli separati rimescolabili a caso, ma li abbiamo scartati come giochi intellettuali di scarso interesse. Di una partita di calcio, invece, apprezziamo proprio il fatto che nessuno possa conoscerne in partenza sviluppi e risultato: se pure ne fruiamo al modo di una narrazione, si tratta però di qualcosa che prende la sua forma nel momento stesso in cui vi assistiamo, quasi improvvisazione davvero priva di un copione, e anzi *priva d'autore*.

2. Una civiltà del *prevedibile*?

Devo dire a questo punto che le mie curiosità sull'argomento precedono i mondiali di calcio, avendo preso le mosse da un articolo che avevo trovato sulle pagine di una rivista seria e blasonata, di norma impermeabile a temi frivoli, quale *The Economist*. L'articolo in questione, pur introducendo argomentazioni discutibili, incontrava un tipo di curiosità teorica che mi accompagna da tempo — un tipo di curiosità che, va aggiunto, non solo si lega ai miei approfondimenti in campo di teoria della narrazione, ma che si è presentato anche, ad esempio, in occasione di studi in ambito di espressione visiva (fotografica, in particolare). Il punto cruciale consisteva, secondo l'autore di quell'articolo, nel turbamento derivante dal dover constatare l'atteggiamento di molte persone nei confronti dell'irregolarità e dell'imprevedibilità di quanto accade. L'evento scatenante era rappresentato

dal fatto che una squadra di calcio di secondo piano come il Leicester City avesse vinto, sorprendentemente, il maggior campionato britannico, forse il più prestigioso del mondo. Per la verità, il numero dell'*Economist* del 7 maggio 2016 dedicava a tale evento ben due articoli, del tutto indipendenti. L'uno, collocato nella sezione *Business*, invitava il mondo degli affari a trarre lezioni dai metodi di management e di leadership usati dai dirigenti di quella squadra. In tale prospettiva, comprendiamo, l'evento ha valore proprio in quanto può diventare *lezione*, cioè *modello replicabile*. Ma quello che a noi più interessa è l'altro articolo, collocato dal suo occhiello in un'area narrativa certo inconsueta per quella testata: *Fairy tales*. Il titolo è piuttosto chiaro: *Underdogs are overrated*; gli sfavoriti, potremmo dire quelli che per loro natura sarebbero destinati alla sconfitta, sono sopravvalutati. Il testo si apre con un'osservazione critica che potrebbe certo sollevare considerazioni anche semiotiche: "I britannici [noi aggiungerei, non solo loro] amano stare dalla parte di chi è sfavorito", tanto che molti si sono appunto rallegrati per la vittoria totalmente inattesa di questa squadra minore. L'articolista ammette, certo, la comprensibile gioia dei tifosi del Leicester, ma tratta molto negativamente tutti gli altri: perché voler applaudire l'accadere di quello che non era logico e presagibile che si verificasse? Rallegrarsi nel constatare l'invalidazione delle previsioni, ci spiega, è una strada che porta a *forme impoverite di pensiero*. Segue un'altra nota che interessa chi si occupi di teoria della narrazione: questo modo di vedere, leggiamo, incoraggia le persone a dare più valore alla *qualità del racconto* rispetto *all'auspicabilità dei risultati*, ciò che condurrebbe ad accantonare quella che è una delle più grandi conquiste della civiltà: la *prevedibilità*.

Noto, di passaggio, che questo tipo d'argomento ha anche, in semiotica, un antenato lontano, nel non dimenticato articolo di Roland Barthes intorno al fascino esercitato da quei fatti di cronaca la cui base logica appare carente². La semiotica ha peccato, a mio parere, nel non approfondire ulteriormente questo tema, ma il nostro giornalista ha in proposito una sua significativa teoria. I narratori di fiabe, osserva, affascinano con i loro racconti ove un personaggio dotato di particolari qualità positive ha la meglio su ogni circostanza avversa; di fatto, però, stanno *barando al gioco*, perché *la vita reale non funziona così*. Nel mondo reale non vincono necessariamente i portatori di qualità positive — cita qui come esempi l'ascesa della Corea del Nord o il successo di Donald Trump (all'epoca ancora solo inopinatamente candidato alla presidenza), ma avrebbe anche potuto ricordare, per fare un altro esempio, l'imprevedibilità della scelta dei cittadini inglesi per la Brexit.

A questo punto diventa anche troppo facile ironizzare, non solo sulla pretesa di costringere i narratori di fiabe a un assoluto verismo, ma soprattutto sull'impressione che sia in effetti proprio il giornalista a desiderare un "mondo delle favole" confortevolmente prevedibile — un mondo, immaginiamo, dove gli analisti della finanza azzeccano regolarmente i loro pronostici, dove gli inglesi

2 R. Barthes, "Structure du fait divers", *Essais critiques*, Paris, Seuil, 1964.

scelgono razionalmente di restare in Europa, e gli americani votano assennatamente tutti per Hillary Clinton. Un mondo dove mai e poi mai, s'intende, una squadra minore potrebbe vincere il campionato ! Ma, ci chiediamo, un organo d'informazione, piuttosto che indispettersi per ciò che avviene, non dovrebbe impegnarsi a spiegare i fatti, qualunque essi siano — magari mostrando anche che, a guardar bene, questi non erano poi così imprevedibili come sembravano ? Alla fine tocca dunque a noi spiegare, a quegli economisti che sognano un mondo così razionale e prevedibile, che no, *la vita reale non funziona così*. Al di là della facile ironia, è interessante osservare come l'esperto di teoria economica si trovi in difficoltà, stretto tra la negazione di un "mondo fiabesco" in cui gli eventi varrebbero come *manifestazione* di sottostanti valori profondi, e l'insussistenza di un universo ove il successo arriderebbe, con prevedibile regolarità, a chi ne ha i giustificati motivi. Né razionalità etica, né razionalità pragmatica ; la "realtà" segue un'altra strada — non così prevedibile, appunto.

Il tema, non della prevedibilità in quanto tale ma dell'*effetto di prevedibilità* (che implica poi effetti di ragionevolezza e sensatezza, forme logiche d'argomentazione e così via) è certo di grande interesse, e insieme di grande complessità. Ne sfioriamo, in questa sede, soltanto alcuni aspetti. E torniamo allora alle emozioni di chi stia seguendo una gara di calcio dall'esito incerto.

3. Il ruolo della componente accidentale

Considero ad esempio le emozioni che provavo quando seguivo l'incontro decisivo tra la Francia favorita, che apprezzavo per il suo gioco elegante e spettacolare, e l'emozionante Marocco, che aveva comunque saputo portare un Paese africano a un livello d'inaspettato successo : per chi dovrebbe propendere la nostra simpatia, laddove gli indubbi meriti sportivi vengono a scontrarsi con le ragioni di una rivalsa etnica carica di significati ? Quando non si ha una squadra per cui fare il tifo (quella del mio Paese, ai mondiali non era neppure stata ammessa), si seguono le partite come un testo intrigante che lavora su opposizioni valoriali anche complesse. E lo spettacolo assume spesso la forma di un rovesciamento continuo : ora sembra che siano gli uni a dover segnare il punto decisivo, ora gli altri a riaprire le sorti della partita. Ci troviamo di fronte a una vicenda eccitante perché priva di finali prestabiliti, che non di rado fino all'ultimo nega la propria chiusura ; nel caso di questo campionato in particolare, molti incontri importanti hanno collocato eventi decisivi proprio allo scadere del tempo d'azione previsto, richiedendo ulteriori prolungamenti di gioco e dosi supplementari d'incertezza. Lo spettatore, a un certo punto, quasi attendeva il rovesciamento, teoricamente *imprevisto* eppure incombente quasi fosse *prescritto "da copione"* ; ci si sentiva collocati in una condizione di sospensione che pareva fingere, o quasi implicare, la presenza di una regia davvero sapiente — ma che, ovviamente, in quanto tale *non poteva esistere*. E l'espressione "ironia della sorte" pareva allora diventare un principio retorico capace di guidare l'intrico di una sottile organizzazione testuale.

Così, mi rendevo conto che, a tenermi attaccato al teleschermo, a seguire tali epici scontri tra nazioni cui ero malauguratamente estraneo, era in fondo una sorta di barthesiana carenza nell'effettiva concatenazione tra gli eventi, con la possibilità continua di una beffa architettata dal caso. Non si tratta, va notato, di una casualità assoluta, come vale nelle circostanze di una lotteria o del lancio di un dado. La casualità è una componente che si combina con le altre in modi non determinabili, e in fondo oscuri. Capacità dei giocatori, preparazione atletica, disposizione tattica eccetera sembrerebbero collocarsi in primo piano ; di fatto questi fattori decidono sì della qualità del gioco, della preponderanza della squadra in campo, di una superiorità che potrebbe certo essere in quanto tale oggetto di valutazione, e tuttavia lasciano al fattore marginale dell'accidentalità uno spazio determinante nel decidere il risultato, che è ciò che poi conta davvero. Perché sta nel DNA del gioco che sia più facile “sfiorare” la rete che segnare, inanellare “occasioni” senza ottenerne un effetto, ascrivere a proprio vantaggio dei “quasi-goal” il cui numero, anche infinito, ha somma zero. Si può portare la palla per centinaia di metri con grande sfoggio di abilità, per poi mancare il bersaglio per pochi centimetri. Emblematico è il caso dell'attaccante che, nel tirare in rete, colpisce il palo o la traversa : un colpo che, propriamente, non va *né dentro né fuori* ma rimbalza sulla *linea di confine*, vale a dire su una barriera apparentemente neutrale, sottile ma senza dubbio materiale e resistente, chiamata a separare con la sua consistenza il *vuoto* in cui il pallone avrebbe trionfalmente potuto infiltrarsi, segnando una rete, dal *vuoto* esterno del più insignificante “fondo campo” — poco più in qua o poco più in là, la storia sarebbe stata diversa. L'accidente esercita insomma molto peso e mostra un'insospettata e talvolta superiore concretezza, pur occupando piccoli spazi. Può così facilmente risultare sfuggente e convincerci a ignorarlo, a coprirne l'effetto tramite l'introduzione di altre spiegazioni, mentre a ben guardare dovremmo riconoscerne l'assoluta centralità.

La dimensione dell'*accidentalità* non è comunque, considerandola più in generale, da prendere alla leggera. Ne parlavo tra l'altro nel quarto numero di questa rivista, in un articolo contenuto nel dossier su *regole e regolarità*³. Ne parlavo a proposito, in particolare, di un'opera letteraria del diciottesimo secolo (*Jacques le Fataliste* di Denis Diderot), e più in generale a proposito del modo in cui, del tutto coerentemente, il *secolo dei lumi* ha messo in dubbio una grammatica del racconto che tendeva a proiettare sugli eventi un qualche *logos* trascendente. Si prospettava, a quel tempo, una nuova visione della vita, laica e borghese, che aveva buone ragioni per sostituire l'effetto della *contingenza* alla forza della *predeterminazione*. Le forme narrative si allontanavano dunque da quelle proprie al piano dell'*ideale* per avvicinarsi a quelle, più tortuose e assai meno prevedibili, che caratterizzano “la vita vera”. Questa linea di trasformazione sarebbe poi proseguita in ambito letterario, diventando però forse ancora più evidente nelle

3 G. Ferraro, “Maîtres des règles. De la notion de ‘code’ à la grammaire de l’imaginaire”, *Acta Semiotica*, II, 4, 2022.

arti visive, finché verso la fine del diciannovesimo secolo, in tempi quasi perfettamente paralleli, in pittura come in fotografia vediamo affermarsi la facoltà di rappresentare una realtà che non sia più (come prima quasi sempre era stata) a tal scopo predisposta e ordinata: una realtà sorpresa, potremmo dire, nella sua constatabile, *sostanziale accidentalità*.

Comprendiamo dunque che la questione dell'accidentalità, e della sua rappresentazione in vari tipi di testi, non è affatto di secondario rilievo. Notiamo anche che si tratta di un percorso di cambiamento che porterà, soprattutto nel corso del ventesimo secolo, alla ridefinizione dell'*istanza di destinazione* nella forma di una forza diffusa impersonale (non attorializzata), su tutto sovrastante ma non di rado, ai soggetti, tanto poco visibile quanto poco comprensibile. La relazione tra la *modernità* e la valorizzazione di forme di accidentalità è un tema certo molto complesso, ma non possiamo ignorare del tutto in questa sede il fatto che l'arte abbia deciso di rendere accettabile, visibile, in qualche forma dunque legittimamente rappresentabile, o che addirittura abbia deciso talvolta di porre propriamente al centro dell'attenzione, ciò che prima veniva espulso oltre lo spazio dell'enunciabile, o a malapena tollerato sui margini. S'intravede anche un percorso, sotterraneo e sottile, tramite il quale la nostra cultura ha cercato di immettere senso là dove in teoria sembrerebbe non essercene alcuno, nello sforzo diremmo di ridurre l'incontrollabile a un mero, accettabile, *quantum d'imperfezione*⁴.

Nemmeno possiamo qui addentrarci nel percorso che ha condotto la cultura occidentale (scientifica, filosofica e quant'altro) ad allontanarsi dal modello delle connessioni deterministiche, per riconoscere il dominio del probabilistico e dell'accidentale⁵. Dovremmo però forse chiederci più sistematicamente se la nostra visione delle strutture narrative non possa mostrare dei limiti proprio a causa di un accento, forse eccessivo e un po' superato, sulla meccanica delle relazioni causali e sul dominio dei progetti d'azione consapevoli.

4. Meccanica del senso e indeterminatezza narrativa

Una partita di calcio, va detto, non si propone certo come testo *aperto*. Per quanto possa risultare interpretabile in più modi (soprattutto in ragione delle opposte prospettive dei sostenitori delle squadre protagoniste), alla fine il testo-partita si chiude comunque. Non siamo di fronte né ai labirinti del multiverso né alle narrazioni sfilacciate di certe serie televisive che, stante il loro successo commerciale, vengono forzate a prolungarsi indefinitamente. Qui, con il fischio finale dell'arbitro, si accantonano tutte le eventualità che erano rimaste aleggianti, sicché ci troviamo di fronte a una storia comunque definita, che sia quella di un'ingiusta rovina o di un atteso riscatto, di un colpevole sbandamento o di una

4 Sul rapporto tra alea, senso e imperfezione si veda E. Landowski, "Il regime dell'incidente", *Rischiare nelle interazioni*, Milano, Franco Angeli, 2010, pp. 73-sgg.

5 Su questo punto, cfr. J.-P. Petitimberty, "Régimes de sens et logique des sciences. Interactions socio-sémiotiques et avancées scientifiques", *Actes Sémiotiques*, 120, 2017.

prova sfortunata di valore e di carattere : in un modo o nell'altro la sequenza di eventi, che pure nel suo svolgersi avevamo percepito così aperta alle incertezze del caso, reclama alla fine la sua definita interpretazione. In fondo, è possibile in tale prospettiva riconoscere anche le ragioni dell'altro articolista che, come ricordavo prima, nello stesso numero dell'*Economist* razionalizzava i fatti *a partire dalla fine* : se la squadra apparentemente minore aveva avuto questo speciale successo, ciò poteva ben essere inteso non come sintomo dell'insensatezza dell'universo sportivo bensì come *prova* di un'effettiva superiorità organizzativa e manageriale — insomma, se è accaduto, ha una ragione e ha un senso !

L'autore dell'altro articolo sembrava temere che noi, esaltandoci per l'improbabile successo di una squadra minore, dichiarassimo in questo modo una propensione per l'assoluta irregolarità dell'imprevedibile. Non dava però il giusto peso al fatto che le simpatie accordate da molti a quella squadra avessero delle definite ragioni, o meglio *un senso*. A ben guardare, in effetti, non amiamo l'irregolarità in quanto tale ; se in date condizioni subiamo il fascino dell'accidentalità e dell'imprevedibile è forse perché sappiamo che *alla fine* (perché una fine è necessario che ci sia), pur a dispetto dell'assenza di un autore e di un qualche premeditato progetto, alla fine comunque *una storia ci sarà stata raccontata*. Collocherei insomma la partita di calcio, e altri analoghi eventi, in uno spazio intermedio, che segna un ponte (direi pure concettualmente rilevante, se non per certi aspetti anche prezioso) tra l'informe esperienza della vita e l'ordine controllato del Testo in senso classico. Come ad assicurarci che non si tratta, a ben vedere, di due universi totalmente irrelati.

Sulla base delle riflessioni precedenti, possiamo ora concludere che l'attrattiva esercitata da una partita di calcio ci mostra quanto la dimensione del caso vada considerata come una componente importante nella nostra lettura del reale. Forse non dovremmo dimenticare, in proposito, che lo studioso che ha introdotto il termine "semiotica" — mi riferisco ovviamente a Charles Sanders Peirce — era affascinato al tempo stesso dalla onnipervasiva presenza del senso e dalla centralità del caso, che egli considerava insito nelle stesse leggi di natura e capace di permeare ogni aspetto della vita umana. Proporrei allora questa riflessione ulteriore, formulata a partire dal modo in cui Peirce ci ha mostrato quanto la nostra lettura dell'esperienza sia fondata sulla formulazione di ipotesi. Sviluppando il concetto per cui un'ipotesi è sempre, ovviamente, una possibilità che ammette e anzi richiama casi alternativi, potremmo approfondire l'idea per cui la nostra elaborazione del senso del mondo implica proprio la continua rappresentazione di tali alternative o, potremmo anche dire, di percorsi narrativi *virtuali*. Questa è, secondo la mia convinzione, la base che attiva quegli effetti di senso contrastivi che chiamiamo "passioni". Pensiamo in particolare a cosa sorregge lo specifico dispositivo patemico del *desiderio*, che riteniamo fondamentale nei processi di valorizzazione, e dunque di assegnazione di senso. Il meccanismo psicologico e narrativo del *volere* ci pone continuamente di fronte a un digressione dal mondo dato, proiettandoci in un possibile che percepiamo come *un'altra faccia del reale*.

Gli economisti — è dalle riflessioni di uno di questi specialisti che sono partito a parlare di calcio — vivono in un mondo fondato (comprensibilmente) su *modelli*, intesi in termini di formulazioni sostanzialmente induttive, pur se attenuate dalla base statistica. Ma sappiamo anche — ce l'hanno detto gli studiosi di marketing e di microeconomia prima che ci arrivassimo noi semiotici — che cosa ha messo in crisi la loro classica visione fondante, vale a dire la teoria dell'*homo oeconomicus*: a determinare il tracollo di questa visione è stata la constatazione che i programmi d'azione umani sono fondati, appunto, sull'assegnazione di senso, sulla dinamica dei desideri e sulla forza trainante delle passioni, e con questo sulla capacità d'immaginare alternative al mondo dato. Magari, anche, appassionandosi a raccontare storie immaginarie (favole per bambini e per adulti), o con buona pace della razionalità finanziaria a investire il loro denaro, appassionatamente, in azioni della loro più o meno improbabile *squadra del cuore*. La teoria semiotica vede, per certi versi s'intende, più in profondo, cogliendo dei meccanismi che possono attribuire un peso determinante a quella che potremmo dire una *indeterminazione narrativa*.

Perché tutto questo, in conclusione, rafforza l'idea che è importante trovare il modo di attribuire l'opportuno rilievo, nel nostro modello del percorso generativo, alla *molteplicità dei percorsi narrativi virtuali*. Di fatto, come è possibile disegnare il percorso generativo di un incontro di calcio, considerato come testo narrativo? Certamente mal vi si presta la modalità comune, che ci forzerebbe a una rappresentazione di eventi, o diciamo di *funzioni*, o di *giunzioni*, collocati sulla linea di una sequenza temporale monoplanare. Abbiamo bisogno di un modello un po' diverso. Ricordiamo però, innanzi tutto, che il percorso generativo (il termine è sempre stato un po' ingannevole) non rappresenta la successione delle fasi con cui un testo viene creato, bensì la struttura costitutiva che noi assegniamo al testo nell'atto di analizzarne il modo in cui esso organizza la sua espressione di senso. Nel corso della fruizione di un testo — questo vale per la partita di calcio come per la lettura di un romanzo — noi formuliamo via via delle ipotesi sulla struttura della vicenda e sul suo senso complessivo. Nel caso dell'incontro sportivo, però, tutte le ipotesi sono effettivamente in grado di passare in ogni momento dallo stato virtuale a quello attualizzato, ed è la loro parallela compresenza nella rappresentazione mentale di noi spettatori a installare quello *scarto differenziale*, fra configurazioni di racconto alternative, che attiva i nostri modi di sentire a livello patemico, e dunque i nostri modi di interpretare la concatenazione degli eventi. In altre parole, noi ipotizziamo mentalmente non una ma più possibili strutture testuali, e dunque disegniamo non uno ma più percorsi generativi tra loro alternativi. Questo, ovviamente, fa parte del gioco, e dell'attrattiva di questo tipo di spettacolo.

La questione si pone in termini certo diversi nel caso di un classico testo narrativo. La fine di un romanzo, ben lungi dal dipendere dal caso, ci si presenta come parte integrante del progetto che regge la configurazione del testo. Certo, potremmo avere sperato che Anna Karenina, per fare un esempio, facesse una fine migliore, ma solo un lettore ingenuo può ritenere che Tolstoj dovesse davve-

ro scegliere un finale diverso : ci rendiamo conto che, per il disegno concettuale che regge il romanzo, quello e non altro doveva essere il finale. Qui sta dunque la differenza. Da un lato ci sono le storie che riconosciamo, nel leggerle, come generate a partire da un nucleo semantico portante, dunque secondo i principi che ci sono ben noti, e che collocano la sequenza dei fatti su un piano *logicamente successivo* rispetto a quello delle strutture sottostanti. Dall'altro lato vi sono invece le storie la cui organizzazione strutturale percepiamo come prodotta dall'accadere concreto degli eventi, sicché le loro strutture generative portanti si disegnano *a posteriori* rispetto alla sequenza dei fatti.

Ma per quanto i due casi siano sotto questa luce profondamente differenti, vale per entrambi il principio per cui il senso dipende, in misura rilevante, dal confronto fra la sequenza narrativa realizzata e le sequenze alternative virtuali (quanto avevamo immaginato, previsto, sperato o temuto). Il principio della *costituzione differenziale del senso* resta in tutti i casi ugualmente valido, e con questo l'opportunità di trovare modi per darne una rappresentazione definita, nelle nostre modalità tecniche di descrizione strutturale dei percorsi di generazione del testo. Potremmo tra l'altro riformulare in tal senso alcune intuizioni interessanti di autori come Claude Bremond, con la sua attenzione per le alternative virtuali nel racconto, o Umberto Eco, con la sua idea delle "passeggiate inferenziali" e il suo accento sulle operazioni dinamiche che un testo predispone per il suo lettore.

Sono ormai molti anni, del resto, che ci troviamo ad analizzare testi letterari (si pensi a Italo Calvino), e poi soprattutto cinematografici, fondati esplicitamente sull'effetto del *caso* nella produzione di sequenze di eventi alternative ; dobbiamo quindi essere in grado, ad esempio, di rappresentare una vicenda duplice, che inizia a diramarsi dall'istante in cui la protagonista, per un ritardo di una frazione di secondo, sale o meno su un certo treno della metropolitana (come vale per il celebre film *Sliding Doors*, un classico del genere). Più recentemente, si sono moltiplicati i racconti cinematografici fondati sul meccanismo del *loop*, dove ci viene mostrato in successione cosa accade se il protagonista agisce nel modo A oppure, ricominciando da capo, se agisce nel modo B, e così via. E adesso, dobbiamo essere pronti per dare una rappresentazione strutturale a storie in cui ogni protagonista può veder succedere qualunque cosa, può trovarsi improvvisamente in qualsiasi altro luogo, assumere qualunque altra forma identitaria, e peggio ancora questo accade, per la nostra disperazione di analisti di schemi narrativi, *all at once*⁶ ! Può magari venirci da sorriderne, ma a torto, perché questo, almeno questo, non avviene *per caso*, ma si presenta come parte di una trasformazione di modelli culturali profonda, e di vasto respiro. Qualcosa che sta mutando la nostra comune percezione del reale, e insieme le forme di rappresentazione dell'esperienza. Sarà importante occuparcene. Ma questo è tutto un altro terreno di gioco.

6 Mi riferisco ovviamente al film di D. Kwan e D. Scheinert, *Everything Everywhere All At Once*, del 2022.

Riferimenti bibliografici

- Barthes, Roland, "Structure du fait divers", *Essais critiques*, Paris, Seuil, 1964.
- Cervelli, Pierluigi, Luigi Romei e Franciscu Sedda (a cura di), *Mitologie dello sport. 40 saggi brevi*, Roma, Nuova Cultura, 2010.
- Demuru, Paolo, *Essere in gioco*, Bologna, Bononia University Press, 2014.
- Ferraro, Guido, "Maîtres des règles. De la notion de 'code' à la grammaire de l'imaginaire", *Acta Semiotica*, II, 4, 2022.
- Landowski, Eric, *Rischiare nelle interazioni*, Milano, Franco Angeli, 2010.
- Petitimberty, Jean-Paul, "Régimes de sens et logique des sciences. Interactions socio-sémiotiques et avancées scientifiques", *Actes Sémiotiques*, 120, 2017.

Résumé : L'analyse d'un match de football peut poser à la sémiotique de nombreuses questions, mais plus central que tout semble être ce qui concerne le rôle de l'accidentalité. Pouvons-nous souhaiter la victoire d'une équipe en théorie défavorisée, comme le déplore un journaliste économique ? Pouvons-nous prendre plaisir à un spectacle qui peut être décidé par des événements mineurs, presque négligeables ? Plus généralement, dans la définition des structures narratives, comment évaluer le rôle du hasard et le jeu des possibilités multiples ? Devons-nous repenser, à certains égards, le rapport entre le *réel* et le *possible* ? En fin de compte, la question semble beaucoup moins futile et circonscrite que ce qu'on pourrait penser.

Mots clefs : narration, prédictible / aléatoire, réel / possible, génératif (parcours)

Resumo : A análise de uma partida de futebol pode levantar muitas questões para um semiótico, mas o que parece mais relevante diz respeito ao papel do acidental, do fortuito. É possível desejar a vitória de um time teoricamente mais fraco, como lamenta um jornalista do *The Economist* ? Como desfrutar de um espetáculo cujo resultado às vezes depende de eventos menores, quase irrelevantes ? Mais geralmente, como avaliar o papel do acaso e o jogo de uma multiplicidade de possibilidades na definição das estruturas narrativas ? Será que, de certa forma, temos que repensar a relação entre o *real* e o *possível* ? No final das contas, a questão parece muito menos fútil do que se poderia pensar.

Abstract : The analysis of a football match may pose many questions to semiotics, but most central of all seems to be what revolves around the role of *fortuity*. Can we hope for the victory of a supposedly disadvantaged team, as deplored by an economic journalist ? Can we take pleasure in a show whose issue can be decided by minor, almost negligible events ? More generally, how to evaluate the role of randomness and the play of multiple possibilities in the definition of narrative structures ? Do we need to rethink, in some respects, the relationship between the *real* and the *possible* ? The issue, in the end, seems much less futile and circumscribed than we might think.

Riassunto : L'analisi di una partita di calcio può porre alla semiotica molti interrogativi, ma quello più centrale di tutti sembra essere quanto concerne il ruolo della *accidentalità*. È lecito augurarci la vittoria di una squadra in teoria sfavorita, cosa deplorata da un giornalista economico ? Possiamo prendere piacere da uno spettacolo che può essere deciso da eventi minori, quasi negligenziali ? Più in generale, come valutare il ruolo del caso e il gioco delle possibilità multiple, nella definizione delle strutture narrative ? Dobbiamo forse per certi versi ripensare il rapporto tra il *reale* e il *possibile* ? Alla fine, la questione sembra essere assai meno futile e circonscritta di quanto si potrebbe pensare.

Auteurs cités : Roland Barthes, Claude Bremond, Umberto Eco, Eric Landowski, Charles S. Peirce.

Plan :

1. Partite di calcio e curiosità semiotiche
2. Una civiltà del prevedibile ?
3. Il ruolo della componente accidentale
4. Meccanica del senso e indeterminatezza narrativa

I mondiali di calcio e la TV

Giorgio Grignaffini

Università IULM, Milano

Taodue (Mediaset Group), Roma

Stadi e schermi : un binomio inscindibile

I campionati mondiali di calcio, forse ancor più delle Olimpiadi, si sono imposti come il fenomeno sportivo più importante a livello globale. Fatta eccezione per gli Stati Uniti in cui il calcio è uno sport tutto sommato minore (anche se praticato piuttosto diffusamente), pressochè in ogni altro paese del mondo non è azzardato dire che i mondiali sono un evento pressochè unico in quanto a rilevanza sociale, economica, addirittura politica. La popolarità universale del gioco del calcio è certamente alla base di ciò, ma ormai da molti anni, la dimensione sportiva dell'evento è indissolubilmente legata alla trasmissione televisiva in diretta in tutto il mondo delle partite. Possiamo dire che senza la televisione i mondiali non potrebbero esistere e che solo grazie alla televisione acquistano una valenza universale. L'evento sportivo dei mondiali è quindi sottomesso totalmente alle esigenze della televisione che ne determina i tempi (le partite vengono programmate non agli orari più adatti alla competizione sportiva, ma a quelli più consoni ai fusi orari dei paesi in cui esse raccolgono più telespettatori, con l'effetto a volte paradossale di far disputare le gare al mattino, a metà giornata sotto un sole cocente, o in orari pressochè notturni) e gli spazi (l'allestimento degli stadi e la loro illuminazione rispondono in prima battuta alla loro "messa in scena" televisiva rispetto alla funzionalità dell'evento sportivo in quanto tale).

Questo provoca come diretta conseguenza il fatto che i confini tra l'evento che avviene in uno spazio-tempo determinato (con i suoi corollari sportivi,

sociali, politici, economici) e la sua resa televisiva sono sfumati e pressoché indistinguibili. Quello che avviene negli stadi dove si giocano le partite è così l'oggetto di una rappresentazione studiata nei minimi particolari per essere la più efficace possibile nella sua versione televisiva. I mondiali di calcio come evento televisivo sono quindi la messa in scena di uno spettacolo che è fatto indissolubilmente da sport e spettatori, dalla performance agonistica e dalle reazioni che il pubblico presente ha di fronte ad essa.

Ora, tutti questi fenomeni sono intrinsecamente semiotici. Vediamo come.

Punti di vista

Come ogni testo audiovisivo, anche la ripresa dei mondiali soggiace a delle regole insite nella sua stessa natura come l'esistenza di un punto di vista, di uno sguardo orientato che seleziona cosa mostrare e da quale angolazione.

Gli ultimi anni hanno visto una trasformazione radicale delle modalità di ripresa delle partite di calcio (come di tutti gli altri sport). Dagli anni '60 agli anni '80 le riprese televisive restituivano una visione lontana, effettuata grazie a una o due telecamere posizionate in alto su una tribuna, in cui lo sguardo dello spettatore era esterno alla dinamica corporea dell'azione agonistica, ma allo stesso tempo era in grado di padroneggiare l'intera azione di gioco con uno sguardo totale del terreno. Col passare degli anni si è passati a una sempre più capillare distribuzione delle telecamere, sugli spalti, sul campo e anche in luoghi impossibili, addirittura muovendo la telecamera nello spazio per seguire le azioni.

Inoltre è diventata sempre più avanzata tecnologicamente la qualità della ripresa : ora le immagini di quello che accade possono arrivare a rendere visibili dettagli impensabili, che vengono poi enfatizzati ancora di più dal rallenti. Il gesto atletico e l'emozione dei giocatori (e anche quella degli spettatori) vengono così esplorati in un modo che va oltre ogni percezione visiva possibile.

Dal punto di vista passionale è interessante poter vedere come si evolve un'emozione : ad esempio quella di un calciatore che viene colpito da un avversario e passa dalla manifestazione fisiognomica del dolore, alla rabbia per essere stato colpito e ancora alla soddisfazione per aver ottenuto a seguito del fallo subito un calcio di rigore. Tutta questa sequenza emotiva viene letta sul volto del calciatore attraverso la riproposizione rallentata e magnificata dagli zoom potentissimi a disposizione delle televisioni : si assiste così alla scomposizione minuziosa di un'esplosione emotiva in una sequenza altrimenti impossibile da cogliere con questo grado di dettaglio.

I falli di gioco e il Video Assistant Referee (VAR)

Lo stesso accade per l'attribuzione di un fallo di gioco. Ogni azione è catturata da decine di telecamere, ognuna incaricata di offrire un punto di vista diverso di quanto accade sul campo, a diversa distanza, con diverse angolazioni. La novità

degli ultimi anni è che la copertura capillare di quanto accade sul campo non è più solo un arricchimento spettacolare della ripresa ad uso dei telespettatori, ma è diventata parte integrante delle regole del gioco grazie all'introduzione del VAR (Video Assistant Referee), un assistente che collabora con l'arbitro in campo per chiarire situazioni in cui l'interpretazione su quanto avvenuto è dubbia, offrendo all'arbitro la possibilità di rivedere le azioni appena accadute e che presentano situazioni di potenziali falli di gioco.

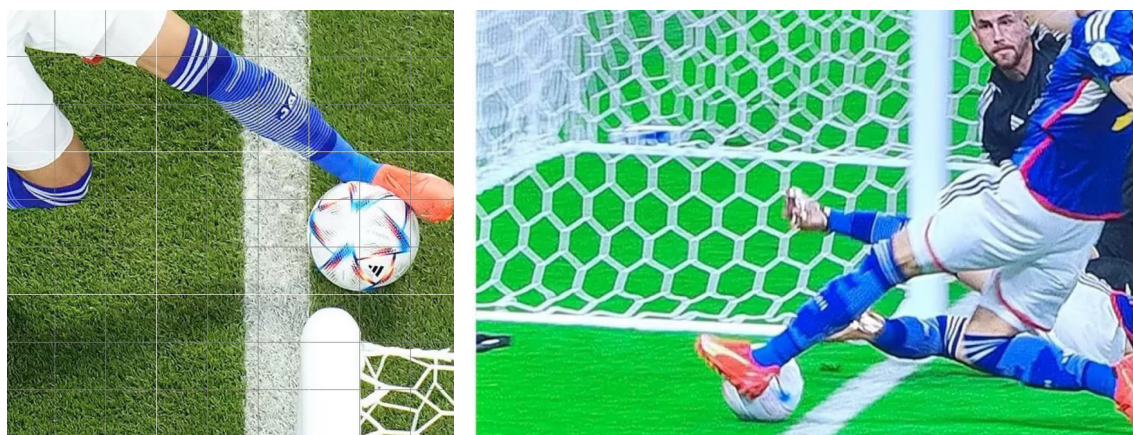


Arbitro assiste durante la partita a un replay.

L'arbitro è quindi costantemente assistito da una regia che verifica e analizza ogni dettaglio del gioco per capire se un'azione è stata viziata da un fallo o se un gol è stato segnato da un giocatore in fuorigioco. Il gioco in questi casi viene quindi fermato, l'arbitro in collegamento audio con la regia ascolta la relazione degli esperti che stanno analizzando il filmato e poi spesso viene chiamato in prima persona a bordo campo per guardare personalmente l'azione incriminata dalle diverse angolazioni, con diversi gradi di rallentamento o velocizzazione delle immagini, in modo da poter poi confermare o invece ribaltare il giudizio che aveva dato sul campo.

Si tratta di un momento altamente ritualizzato, caratterizzato da una sospensione passionale che viene trasmessa dalle immagini televisive, mostrando sui volti dei calciatori e su quella degli spettatori la spasmodica attesa del verdetto che viene poi reso visibile dal gesto dell'arbitro che può sanzionare l'azione con un rigore oppure lasciar correre. In quel momento le due tifoserie sul campo e quelle presenti davanti al teleschermo di casa o ancora di più nelle piazze, attendono con ansia e poi esplodono in reazioni opposte a seconda che il verdetto sia a favore o contro la propria squadra.

Quello che si verifica in questo momento è il passaggio dall'alea insita nella scelta di affidare al giudizio insindacabile di un'unica istanza rappresentata dall'arbitro, al tentativo di ridurre il rischio di una decisione sbagliata affidandosi alla tecnologia.



Dettaglio dell'azione di gioco in Spagna Giappone (Mondiali Qatar 2022) rivisto dal VAR.

Questioni di tempo : la diretta

Un'altra delle caratteristiche fondamentali dell'evento televisivo “Mondiali di calcio” è legato alla peculiarità relativa alla trasmissione in diretta¹. La consapevolezza che hanno gli spettatori dei mondiali di vedere qualcosa che si sta svolgendo nello stesso momento della sua fruizione porta con sé rilevanti effetti passionali. L'evento televisivo in diretta viene seguito contemporaneamente da intere popolazioni e spesso per enfatizzare il senso comunitario dell'esperienza, i match vengono proiettati su grandi schermi in piazze o altri luoghi pubblici. Il contagio emotivo che si osserva sugli spalti degli stadi, dovuto alla compresenza fisica di migliaia di supporters, viene replicata in moltissimi luoghi, ricreando un terreno fertile a un'amplificazione passionale dell'evento.

Senza questa sincronizzazione globale tra il tempo dell'evento reale e quello della fruizione attraverso gli schermi televisivi i mondiali di calcio non avrebbero assunto negli anni la centralità come fenomeno sociale e mediale allo stesso tempo. E naturalmente la pervasività globale dell'evento grazie alla trasmissione televisiva rende i mondiali un perfetto veicolo pubblicitario per le marche di prodotti distribuite in tutto il mondo.

La diretta fondata sulla contemporaneità dell'evento e della sua visibilità globale sembra essere retta da un regime aspettuale durativo, ma in realtà durante la trasmissione la temporalità viene riscritta dal ricorso costante ad interruzioni della continuità. Il massiccio ricorso ai replay, alle ripetizioni delle azioni che vengono riproposte da numerosi punti di vista, con diverse velocità rispetto a quella originale, costituiscono vera e propria riscrittura temporale di quanto accade sul campo. Il ritmo della visione oscilla così tra la progressione durativa di quanto accade sul campo, con le sue pause, accelerazioni, la suddivisione in due tempi ed eventualmente la prosecuzione ai tempi supplementari e calci di rigore, e la continua ripetizione di ogni fatto saliente : questa oscillazione crea un ritmo passionale peculiare, tra tensioni e distensioni, per poi tendere a un'in-

¹ Cf. Y. Fechine, *Televisão e presença : uma abordagem semiótica da transmissão direta*, São Paulo, Estação das Letras e Cores, 2008.

tensificazione enorme verso la fine della partita, quando ogni azione può essere decisiva per il risultato finale.

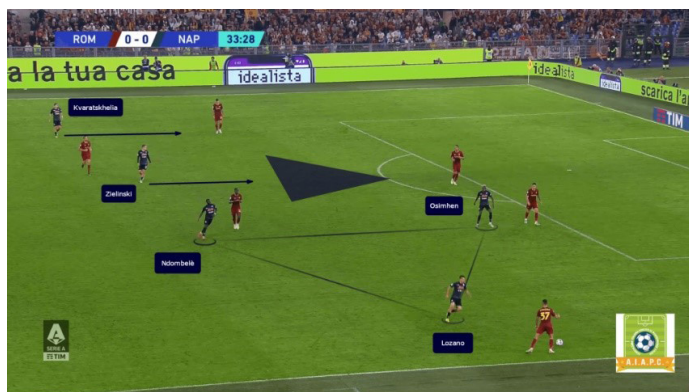
In questo senso sono emblematiche le partite che terminano ai calci di rigore come è accaduto per la finale del mondiale del 2022 tra Francia e Argentina : l'alternanza di gioia, speranza, disillusione, disperazione è resa in modo plastico dai volti dei giocatori in campo che le telecamere scrutano con insistenza tra un rigore e l'altro, portando letteralmente nelle case o nelle piazze dove sono assembrati i tifosi un pathos fisiognomicamente marcato.

Rapporto tra commento e azione vista

Ma l'immagine nella trasmissione delle partite di calcio dei mondiali, non è l'unico elemento in gioco : la dimensione sonora è altrettanto importante. Possiamo dividere il sonoro in due categorie : i) quello proveniente dai microfoni collocati all'interno del campo di gioco, costituito in massima parte dal frastuono proveniente dagli spalti ad opera delle migliaia di spettatori presenti, ma anche dal suono del fischietto arbitrale o delle urla dei giocatori o degli allenatori ; ii) il commento dei telecronisti, alcuni presenti in tribuna, altri posizionati a bordo campo, altri ancora collegati dagli studi televisivi centrali, impegnati a descrivere, spiegare, interpretare quanto avviene sul campo. Il commento dei telecronisti, e in particolare quello messo in opera dai telecronisti di una delle nazioni che sono impegnate sul campo, può assumere svariati stili.

Esiste una modalità che tende ad essere puramente *descrittiva* di quanto si vede sul campo : è uno stile ormai caduto in disuso, e consiste sostanzialmente nel nominare i giocatori che di volta in volta si impossessano della palla, descrivendo l'azione in modo tendenzialmente neutrale.

Un altro stile che si è imposto negli ultimi vent'anni è invece quello che vede sostituire alla semplice descrizione di quanto sta accadendo una *spiegazione tecnica* : in questo caso il telecronista, di solito affiancato da un "esperto", fa ampio ricorso a statistiche sulle performance precedenti dei giocatori e delle squadre, a dissertazioni anche complesse sull'uso di tattiche di gioco, a strumenti di computer grafica che vengono usati per evidenziare sullo schermo i movimenti dei giocatori sul campo, gli schieramenti delle squadre, ecc.



Uso della videografica per spiegare le tattiche di gioco.

Proprio per la sua finalità di razionalizzazione, di schematizzazione e spiegazione “chirurgica” di quanto avviene sul campo, è uno stile di telecronaca che viene abitualmente messo da parte durante le partite più importanti dei campionati mondiali, dove prevale invece un altro stile, più indirizzato a suscitare effetti patemici intensi.

Si tratta di quello stile che potremmo definire “*enfatico*” : a quanto avviene sul campo viene affiancato o anche sovrapposto una sorta di racconto epico, incentrato sulle performance sovrumane dei campioni, sulla tensione insopportabile del tifoso che palpita per il risultato, sull’esaltazione della squadra della propria nazione.

La telecronaca enfatica è il luogo migliore dove osservare il “nazionalismo calcistico”, un elemento che è già presente in altri momenti della partita dei mondiali ma che attraverso le parole dei telecronisti viene magnificato oltre misura. Tra gli elementi di richiamo nazionalistico, ricordiamo i seguenti : i) ogni partita si apre infatti con lo schieramento delle squadre al centro del campo e con l’esecuzione degli *inni nazionali* cantati quasi sempre con convinta partecipazione dai giocatori e dal pubblico sugli spalti, in una sorta di trance nazionalistica, difficilmente visibile in altri ambiti della vita sociale ; ii) ampia esibizione delle bandiere delle squadre sia su divise o stemmi indossati dai calciatori, sia soprattutto sugli spalti da parte degli spettatori ; iii) assimilazione simbolica della maglia dei giocatori allo status di nazione : gli “azzurri” italiani, i “bleus” francesi, le “furie rosse” spagnole, i “ouroverde” brasiliani.

La trasmissione televisiva rinforza tutti questi elementi di richiamo nazionalistico indugiando ampiamente sui simboli delle nazionali. A questo proposito, si può notare come l’esibizione insistita degli elementi (inni, bandiere, maglie) che richiamano le nazioni, agiscono a livello ideologico rinforzando il concetto di “patria” proprio all’interno di una manifestazione che si propone di superare i confini e di unire i popoli per qualche settimana ogni quattro anni (con evidente richiamo alle Olimpiadi). In modo quasi paradossale, il culmine della globalizzazione rappresentato dalla trasmissione televisiva contemporanea dei Mondiali, si così fonda su un’accentuazione della retorica nazionalista che proprio le riprese televisive enfatizzano.

Mots clefs : aspectualisation, chauvinisme vs globalisation, événement télévisuel, point de vue, spectacle, sport.

Plan :

Stadi e schermi : un binomio inscindibile

Punti di vista

I falli di gioco e il Video Assistant Referee (VAR)

Questioni di tempo : la diretta

Rapporto tra commento e azione vista

Recebido em 20/02/2023.

Aceito em 21/03/2023.

Bonnes feuilles

Une sémiotique engagée

Présentation

Le dernier en date des nombreux volumes publiés par le Centre de recherches socio-sémiotiques de la PUC-São Paulo (le « CPS »¹) sous la houlette d'Ana Claudia de Oliveira, la directrice du Centre en même temps que de cette revue, rassemble les travaux effectués en 2021 par sept des ateliers de ce Centre. Il a pour titre *Por una Semiótica engajada*. « Pour une sémiotique engagée ».

Il y a certainement dans cet intitulé un tout petit peu de provocation. Une discipline prétendument « à vocation scientifique » qui se veut et se proclame *engagée* ! N'est-ce pas défier ouvertement la partie du corps académique — une partie non négligeable, ne serait-ce que numériquement — pour laquelle *scientificité* a toujours été et reste synonyme d'« objectivité » (du discours) et de « neutralité » (de la part du chercheur) ? Mais d'un autre côté, il est vrai que dans le contexte actuel cette audace n'est que relative. Cela pour deux raisons.

D'abord, en sémiotique (ou pour le moins en « socio-sémiotique » et particulièrement au CPS), voilà déjà longtemps que plutôt que d'aspirer au regard détaché du savant prétendument hors contexte, on a opté en faveur d'un regard « impliqué »². Un sémioticien accompli se sait pris dans les contradictions du

1 Le Centro de Pesquisas Sociosemióticas, fondé il y a près de trente ans. Autres volumes récents : *Semiótica do social* (São Paulo, Estação das Letras e Cores e CPS, 2018, 760 p.), *Sociosemiótica II. Sentido, estesia, gosto* (*ibid.*, 2021, 320 p.), *Sociosemiótica IV. Midia e política* (*ibid.*, 2021, 230 p.), *Sentidos da cultura paulistana* (*ibid.*, 2022, 510 p.).

2 Cf. E. Landowski, « Le regard impliqué », *Revista Lusitana*, 17-18, 1998 ; rééd. in *Passions sans nom*, Paris, P.U.F., 2004.

monde qu'il analyse et se doit par conséquent d'assumer — et non pas de réprimer, d'ignorer ou de nier (sous prétexte d'une prétendue neutralité) — les implications politiques de ses options épistémiques³. Et par ailleurs, autour de nous, l'idée d'une « science engagée » — expression qui aurait jadis été considérée comme une pure contradiction dans les termes — n'est plus désormais susceptible de choquer qui que ce soit dans toute une partie du monde universitaire, une partie bien sûr autre que la précédente, et même son adversaire déclarée, à savoir celle composée des adeptes des *cultural*, *racial*, *gender*, *decolonial* et autres *Studies* d'inspiration nord-américaine, qui font précisément de l'engagement, de la militance et du combat politique le ressort même de leurs recherches « scientifiques ».

Est-ce à dire que la sémiotique, à partir du moment où elle s'« engage », devient une simple variante des Cultural Studies ? La Préface reproduite ci-après montre que non, et la suite du livre le confirme. Certes une sémiotique « engagada » partage quelque chose d'essentiel avec le courant d'origine anglophone, à savoir la dimension critique et l'attitude contestataire qui peut en découler lorsque la critique porte sur les pratiques, les décisions ou les discours d'institutions de pouvoir. Mais les deux approches n'ont rien d'autre en commun.

Ce qui les différencie au plus profond, c'est qu'elles mettent en œuvre deux épistémologies foncièrement distinctes. Pour ne pas risquer de défigurer les positions de la partie adverse (que nous connaissons seulement de l'extérieur et de loin), ne parlons que de l'option qui nous est familière : la sémiotique, comme la linguistique et l'anthropologie dont elle est issue (et plus largement, comme toutes les approches structurales, qu'il s'agisse des sciences de l'homme ou « de la nature »), est une approche *descriptive* : descriptive et non pas normative. Elle ne se donne donc pas pour mission de dire le juste ou de dénoncer l'injuste au nom d'une éthique transcendante définissant a priori l'ordre des valeurs. Sa vocation est de rendre compte du sens (ou du non sens) des choses telles qu'elles sont.

Bien sûr, un sémioticien étant comme tout le monde un citoyen qui partage certaines opinions ou croyances et qui a ses préférences, il ne peut pas ne pas réagir émotionnellement à ce qui se passe autour de lui, et en particulier s'indigner de mille injustices. Mais, *en tant que sémioticien*, sa motivation première n'est pas l'indignation — pas plus que sa finalité ultime n'est la dénonciation. Il voudrait en premier lieu comprendre. Car au fond, sur les grandes valeurs — liberté, non discrimination, égalité — tout le monde (tous les gens de bonne volonté, toute « la gauche ») s'accorde. Et tout le monde en chœur crie au scandale quand elles sont violées. Le sémioticien lui aussi, bien sûr, se joint au mouvement. Mais en se tenant un petit peu à l'écart de la foule : plutôt que de se borner à protester, il voudrait voir plus clair. *Mehr Licht* ! Comment rendre compte de ce qui se passe ? A quelle logique l'opresseur, « le Pouvoir » (gouvernemental, patronal, patriarcal, peu importe) obéit-il ? Car pour combattre efficacement, mieux vaudrait comprendre, savoir décrire, pouvoir expliquer.

3 Cf. E. Landowski, « Politiques de la sémiotique », *Rivista Italiana di Filosofia del Linguaggio*, 13, 2, 2019.

Et à cet égard, ce qui différencie le *sémioticien engagé* du « citoyen indigné » tout comme du *social scientist* nouvelle vague, c'est que pour comprendre, décrire, expliquer, il ne se contente pas de se fier à quelque forme d'empathie avec son objet ou d'antipathie vis-à-vis de ceux qu'il se donne comme ses anti-sujets. Pour ce faire, il se sert de ce qu'on appelle une *méthode*. Une méthode, comme le montre la Préface qui suit (et le livre qu'elle introduit), ce sont des concepts interdéfinis qui garantissent la cohérence, l'intelligibilité et, autant que possible, la vérifiabilité du discours qu'on construit à propos de ce qu'on étudie. Or il se trouve qu'on voit plus loin lorsque le regard critique sur les choses n'est plus guidé par la seule indignation mais par la méthode. Alors que l'indignation conduit tout au plus à dénoncer répétitivement le mal — souvent sans lui faire grand mal —, la méthode permet, elle, de le déconstruire, de repérer ses fondements, de dévoiler ses ruses, de contourner ses stratégies — en un mot, de le combattre effectivement⁴. Et le cas échéant de proposer des voies alternatives⁵.

Privilégiant ainsi l'efficacité, l'engagement sémiotique n'est pas — pas seulement — d'ordre moral : il est d'abord politique.

Eric Landowski

4 Comme le font par exemple aussi, en d'autres lieux, R. Pellerey, « Fuori mercato. Dissidenze inattuali e modernità obbligate », *Actes Sémiotiques*, 119, 2016 ; P. Demuru et Fr. Sedda, « Da cosa si riconosce il populismo. Ipotesi semiopolitiche », *Actes Sémiotiques*, 121, 2018 ; C. Addis, « Relations de pouvoir : l'impostura populista », *Actes Sémiotiques*, 123, 2020 ; Y. Fechine et P. Demuru, *Um bufão no poder. Ensaios sociossemióticos*, Rio de Janeiro, Confraria do Vento, 2022.

5 Cf. J. Fontanille, « La sémiotique face aux grands défis sociétaux du XXI^e siècle », *Actes Sémiotiques*, 118, 2015 ; E. Landowski, « Petit manifeste sémiotique », *Sémiotique et engagement* (dossier), *Actes Sémiotiques*, 120, 2017 ; R. Pellerey, « Una dinamica organizzazionale dissidente », *Actes Sémiotiques*, 122, 2019.



Acta Semiotica
III, 5, 2023
DOI 10.23925/2763-700X.2023n5.62469
Bonnes feuilles

Por uma Semiótica engajada, **Ana Claudia de Oliveira (org.)**

São Paulo, Estação das Letras e Cores e CPS,
2023, 231 p.

Prefácio

Nos caminhos da (sócio)semiótica, a ação política e engajada

Faz escuro, mas eu canto : o projeto curatorial da 34^a Bienal de São Paulo, capítulo com o qual abrimos essa coletânea dos eixos investigativos do ano de 2021 do CPS (Centro de Pesquisas Sociossemióticas), é fruto do debruçar do ateliê “Territórios de cultura da cidade de São Paulo”, integrado por Luciana Chen, Marc Barreto Bogo, Maria Claudia Vidal e Mariana Albuquerque, um dos mais longevos do CPS que teve a sua formação em 2010. O título toma o tema da 34^a Bienal de São Paulo e proclama a situação disfórica em que um sujeito se encontra : “Faz escuro”, um estado que domina desde 2020 o cenário social com os movimentos insurgentes manifestos em todo mundo global que se põem a propalar a sua perspectiva e, um em resposta ao outro, tornam audíveis e visíveis o obscurantismo que paira sobre todos. O emprego da conjunção “mas” encadeia as duas orações coordenadas por uma adversativa : “mas eu canto”. Assim, proclama-se a ação persistente dessa mostra de arte que se engaja para manter-se em luta e, declaradamente, posiciona-se nos tempos difíceis e desfavoráveis da pandemia do Covid-19 a fim de não se deixar dominar pelo obscurantismo, mas com a arte em toda urgência, cantar em um modo de resistência que o denuncia.

Em continuidade aos movimentos de defesa dos direitos humanos, de igualdade, de liberdade de expressão, entre outros, o canto proclama o segmento étnico africano que marcou a constituição do Brasil. A partir do premiadíssimo romance *Torto arado*, de Itamar Vieira Junior, publicado no Brasil em 2019, o ateliê “Semiótica da literatura” dá sequência às manifestações urgentes da arte em

Ecoss e ressonâncias do mítico e a construção da denúncia social em “Torto Arado”: da lógica da junção à lógica da união. As autoras Flávia Karla Ribeiro Santos, Jéssica Cristina Celestino, Luiz Henrique Pereira, Marisa Gianecchini Gonçalves de Souza, Renata Cristina Duarte e Vera Lucia Rodella Abriata põem luz para fazer ver as heroínas do romance nos proclames de liberdade que rompem a opressão e dão sentido à vida a partir do diálogo entre tradição e reinvenção. Desse diálogo ao longo do tempo chegam ao presente carregando dores e desafios que ainda cabem ser ultrapassados pelo caminho.

Enquanto a arte resiste e denuncia, o destinatário a ela exposto é, no mais das vezes, instalado como partícipe da construção do sentido que é sentido pelos sentidos, esteticamente. Alexandre Bueno, Graziela Rodrigues, Luiz Escouto e Rafael G. Lenzi do ateliê “Semiótica e estesia” reúnem os conceitos desenvolvidos pela teoria semiótica a partir de *Da imperfeição* de A.J. Greimas (1987), em especial, os desdobramentos de E. Landowski e os de Oliveira para construir *uma tipologia da estesia e modos de apreensão*. A sistematização tem ainda muito para ser expandida e servir operacionalmente para as distintas análises semióticas.

Outro eixo investigativo do CPS durante a pandemia de Covid-19, o ateliê “Semiótica da educação” voltou-se para a situação de suspensão das aulas presenciais e a adoção do ensino remoto. Mudança radical em um contexto de insegurança generalizada, coube aos educadores sem uma formação prévia operar essa mudança no ensino-aprendizagem independentemente das condições socioeconômicas e culturais. Com a abordagem *Da lousa à tela : um olhar sociossemiótico sobre as práticas pedagógicas no ensino remoto*, Andrea Aparecida Della Valentina, Ivana de Macedo Mattos, Juliana Contti Castro, Juliana de Souza Silva Almonfrey, Letícia Nassar Matos Mesquita e Moema Martins Rebouças voltam-se para o que se passou no ensino superior do Estado do Espírito Santo, onde atuam na área da educação. As relações entre ensino-aprendizagem nas interações entre professor e aluno foi transformada do tipo de interação imediata ao tipo de interação mediada por meio do monitor de um dispositivo audiovisual (*smartphones*, computadores, *notebooks* e *tablets*) o que impactou diretamente nos vínculos dos educandos com os educadores, com os seus estudos e com as suas instituições. Trata-se de uma reflexão sobre as práticas mediadas da educação que estão instaladas em nosso cenário social e desafiam a educação estadual e igualmente a nacional, o que torna o tratamento semiótico de extrema relevância e aponta a um caminho a ser aprofundado nesses estudos a fim deles frutificarem em ações voltadas para toda nossa geração na qual as tecnologias perpassam a própria vida.

Mantendo-nos no âmbito da pandemia do coronavírus, uma outra problemática de muita atualidade e que vem sendo enfrentada tanto em nosso país como no mundo é a recusa de uma parcela da população à vacinação. Uma tradição de planos de vacinação bem-sucedidos sob o comando do Sistema Único de Saúde está sendo afetada pelo Movimento antivacina. Mesmo frente aos dados alarmantes do avanço da Covid-19 e toda a divulgação sobre as negociações políticas entre governos federal e estadual para se terem vacinas disponíveis

no Brasil para uma ação emergencial de combate, as narrativas contrárias se fortaleceram. Em 2019, o ateliê “Semiótica do consumo” abordou a página *O lado obscuro das vacinas* (que então tinha, no Facebook, pouco mais de 800 assinantes) e, agora, conta com mais de 15 mil seguidores. Dessa específica ação de negação das vacinas contra a Covid-19, interessa o questionamento de Christiane Barbara Odoki Melo, Flávia Mayer dos Santos Souza, Glauber Pinheiro Rocha, Simone Bueno da Silva e Valdenise Leziér Martyniuk em *Abordagem semiótica da construção narrativa antivacina nas redes sociais digitais Instagram e Telegram* que estudam como é processado o consumo de informações nas redes sociais digitais, como as plataformas de redes sociais operam na mediatização desse discurso, quais as estratégias de enunciação que perpassam a construção narrativa e discursiva?

Em um outro encaminhamento das investigações sobre o consumo empreendidas pelo CPS, a dupla de investigadores que continua atuando em um dos primeiros ateliês “Semiótica da moda e do consumo”, retoma as suas pesquisas sobre o comércio no bairro do Bom Retiro, em São Paulo. O fio condutor desse estudo de Jaqueline Zarpellon e Tula Fyskatoris são as interações estabelecidas entre os segmentos de atacado e varejo. Por meio desses formatos de negócios que (co)habitam neste relevante polo de moda do Brasil, as autoras destacam as transações comerciais *business to business* e *business to consumer* com suas aproximações e distinções. Ressaltam que tanto as empresas atacadistas quanto as varejistas são destinadoras por excelência, atuando como gestoras dos modos de fazer, de ser e de se fazer visível na cena social, e impulsionam uma narrativa sempre mutante para o consumo de moda para camadas amplas da população.

Na finalização da coletânea o capítulo escolhido está voltado à cena política do governo federal que podemos dizer é um dos temas mais consumidos. Com *Notas de repúdio ao Governo Bolsonaro : conflito e ineficácia*, o ateliê “Semiótica da política”, formado interinstitucionalmente por Cleide Lima Silva, Gustavo André Táriba Brito, Micaela Altamirano, Paolo Demuru e Rafael Alberto Alves dos Santos, analisa como pela repetição à exaustão do uso de instrumentos de manifestação de discordância com determinada ação, postura ou fala, as notas de repúdio tornaram-se uma espécie de resposta padrão das instituições brasileiras frente a declarações e medidas controversas do presidente Jair Bolsonaro. Ao serem mantidas na duração de seu governo, as notas transformaram-se em um ato esperado de jocosidade e transmutaram a cena política nacional para as redes sociais. Domina assim no social uma significância do sem sentido que afeta os estados de ânimo e de alma.

A produção de sentido das cenas e objetos é dominada por um estado crítico e de busca de superação da disforia promovida pelo discurso da ameaça do vírus, do conflito, da insegurança, da impotência, do risco do não encontro de saídas, ou mesmo de mínimos arranjos significantes que possam atuar interferindo no obscurantismo e que promovam buscas de

aquisição de competências cognitivas e estéticas para a ação e mudanças no ambiente social. Assim, o ponto de vista que situa as abordagens dos capítulos ao longo da coletânea é de superação das impossibilidades por uma ação posicionada. Assumindo que toda análise semiótica é um ponto de vista a partir do qual se constrói o sentido, podemos notar como nos diferentes recortes estudados pelos ateliês impera uma tomada de ação, um ato político de engajamento que estruturam a interpretação. Voltando-se para objetos de estudo distintos, os semioticistas encontram-se no apontar a disforia e os conflitos que imperam nas interações sociais e como as artes, a literatura apontam caminhos para superação.

Aos leitores dessa caminhada das pesquisas do CPS no ano 2021 vai o convite para que encontrem pelos caminhos das análises sociosemióticas o seu modo de assumir o seu entendimento dos fatos e da sua difusão, dos objetos e coisas envolvidos, e de como se dá a circulação de valores nas narrativas e discursos como um deliberado ato político que faz ser o sujeito em sua presença ao mundo. Querer compreender o mundo social já é uma tomada de posição e uma disponibilidade para engajar-me na construção de um mundo com sentido. Em coro : *Faz escuro, mas eu canto* é a busca coletiva dos autores dessa coletânea que lhes entregamos para que cantem conosco.

Sumário

<i>Nos caminhos da (sócio)semiótica, a ação política e engajada</i> Ana Cláudia de Oliveira	9
<i>Faz escuro mas eu canto : o projeto curatorial da 34ª Bienal de São Paulo</i> Luciana Chen, Marc Barreto Bogo, Maria Cláudia Vidal, Mariana Albuquerque	17
<i>Ecos do mítico e a construção da denúncia social em Torto Arado. Da lógica da junção à lógica da união.</i> Flávia Karla Ribeiro Santos, Jéssica Cristina Celestino, Luiz Henrique Pereira, Marisa Giannecchini, Renata Cristina Duarte, Vera Lucia Abriata	47
<i>Tipologia da estesia e modos de apreensão</i> Alexandre Bueno, Graziela Rodrigues, Luiz Escouto, Rafael G. Lenzi	81
<i>Da lousa à tela : um olhar sociosemiótico sobre as práticas pedagógicas no ensino remoto durante a pandemia de Covid-19</i> Andrea Aparecida Della Valentina, Ivana de Macedo Mattos, Juliana Contti Castro, Juliana de Souza Silva Almonfrey, Letícia Nassar Matos Mesquita, Moema Rebouças	101
<i>Abordagem semiótica da construção narrativa antivacina nas redes sociais digitais Instagram e Telegram</i> Christiane Barbara Odoki Melo, Flávia Mayer dos Santos Souza, Glauber Pinheiro Rocha, Simone Bueno, Valdenise Martyniuk	133

Interações e sentidos no comércio do Bom Retiro : o consumo de moda

Tula Fyskatoris, Jaqueline Zarpellon

163

Notas de repúdio ao Governo Bolsonaro : Conflito e ineficácia

Cleide Lima Silva, Gustavo André Táriba Brito, Micaela Altamirano,
Paolo Demuru, Rafael Alves dos Santos

199